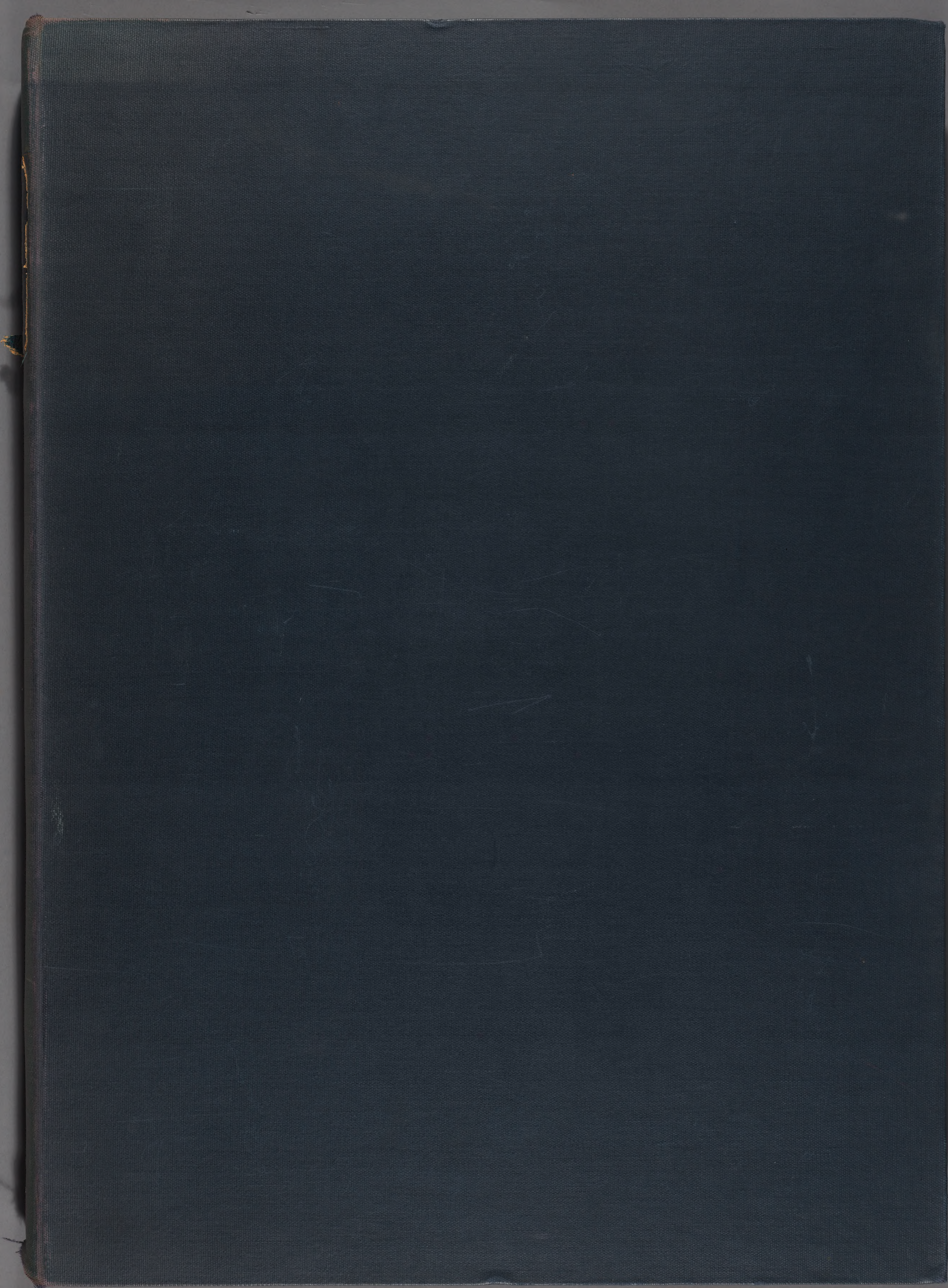
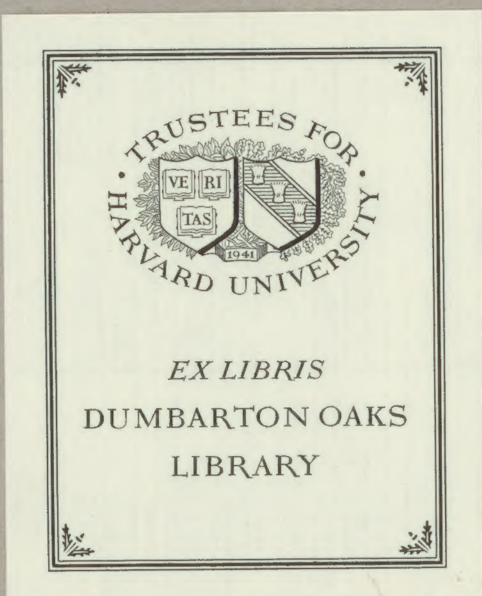


ygal
942

2 vols



VUES

DES CORDILLÈRES,

ET MONUMENS

DES PEUPLES INDIGÈNES

DE L'AMÉRIQUE.

DE L'IMPRIMERIE DE J. H. STÔNE.

VUES
DES CORDILLÈRES,
ET MONUMENS
DES PEUPLES INDIGÈNES
DE L'AMÉRIQUE.

PAR AL. DE HUMBOLDT.

A PARIS,

Chez F. SCHOELL, rue des Fossés-Saint-Germain-l'Auxerrois, n.° 29.

1810.

A Monsieur

Ennius-Quirinus-Visconti,

Membre de l'Institut de France.

A. de Humboldt. Aimé-Bonpland.

INTRODUCTION.

J'ai réuni dans cet ouvrage tout ce qui a rapport à l'origine et aux premiers progrès des arts chez les peuples indigènes de l'Amérique. Les deux tiers des Planches qu'il renferme offrent des restes d'architecture et de sculpture, des tableaux historiques, des hiéroglyphes relatifs à la division du temps et au système du calendrier. A la représentation des monumens qui intéressent l'étude philosophique de l'homme sont jointes les vues pittoresques de différens sites, les plus remarquables du nouveau continent. Les raisons qui ont motivé ce mélange se trouvent énoncées parmi les considérations générales placées à la tête de cet Essai.

La description de chaque Planche forme, autant que la nature du sujet l'a permis, un mémoire particulier. J'ai donné plus de développement à celles qui peuvent répandre quelque jour sur les analogies que l'on observe entre les habitans des deux hémisphères. On est surpris de trouver, vers la fin du quinzième siècle, dans un monde que nous appelons nouveau, ces institutions antiques, ces idées religieuses, ces formes d'édifices qui semblent remonter, en Asie, à la première aurore de la civilisation. Il en est des traits caractéristiques des nations comme de la structure intérieure des végétaux répandus sur la surface du globe. Partout se manifeste l'empreinte d'un type primitif, malgré les différences que produisent la nature des climats, celle du sol et la réunion de plusieurs causes accidentelles.

Au commencement de la conquête de l'Amérique, l'attention de

l'Europe étoit singulièrement fixée sur les constructions gigantesques du Couzco, les grandes routes tracées au centre des Cordillères, les pyramides à gradins, le culte et l'écriture symbolique des Mexicains. Les environs du port Jackson, dans la Nouvelle-Hollande, et l'île d'Otahiti n'ont pas été décrits plus souvent de nos jours, que ne l'étoient alors plusieurs contrées du Mexique et du Pérou. Il faut avoir été sur les lieux pour apprécier cette naïveté, cette teinte vraie et locale qui caractérise les relations des premiers voyageurs espagnols. En étudiant leurs ouvrages, on regrette qu'ils ne soient pas accompagnés de figures qui puissent donner une idée exacte de tant de monumens détruits par le fanatisme ou tombés en ruine par l'effet d'une coupable insouciance.

L'ardeur avec laquelle on s'étoit livré à des recherches sur l'Amérique, diminua dès le commencement du dix-septième siècle; les colonies espagnoles, qui renferment les seules régions jadis habitées par des peuples civilisés, restèrent fermées aux nations étrangères; et récemment, lorsque l'abbé Clavigero publia en Italie son Histoire ancienne du Mexique, on regarda comme très-douteux des faits attestés par une foule de témoins oculaires souvent ennemis les uns des autres. Des écrivains célèbres, plus frappés des contrastes que de l'harmonie de la nature, s'étoient plu à dépeindre l'Amérique entière comme un pays marécageux, contraire à la multiplication des animaux, et nouvellement habité par des hordes aussi peu civilisées que les habitans de la mer du Sud. Dans les recherches historiques sur les Américains, un scepticisme absolu avoit été substitué à une saine critique. On confondoit les descriptions déclamatoires de Solis et de quelques autres écrivains qui n'avoient pas quitté l'Europe, avec les relations simples et vraies des premiers voyageurs; il paroissoit du devoir d'un philosophe de nier tout ce qui avoit été observé par des missionnaires.

Depuis la fin du dernier siècle, une révolution heureuse s'est opérée dans la manière d'envisager la civilisation des peuples et les causes qui

en arrêtent ou favorisent les progrès. Nous avons appris à connoître des nations dont les mœurs, les institutions et les arts diffèrent presque autant de ceux des Grecs et des Romains, que les formes primitives d'animaux détruits diffèrent de celles des espèces qui sont l'objet de l'histoire naturelle descriptive. La société de Calcutta a répandu une vive lumière sur l'histoire des peuples de l'Asie. Les monumens de l'Égypte, décrits de nos jours avec une admirable exactitude, ont été comparés aux monumens des pays les plus éloignés, et mes recherches sur les peuples indigènes de l'Amérique paroissent à une époque où l'on ne regarde pas comme indigne d'attention tout ce qui s'éloigne du style dont les Grecs nous ont laissé d'inimitables modèles.

Il auroit été utile de ranger les matériaux que renferme cet ouvrage, d'après un ordre géographique; mais la difficulté de réunir et de terminer à la fois un grand nombre de Planches gravées en Italie, en Allemagne et en France, m'a empêché de suivre cette méthode. Le défaut d'ordre, compensé, jusqu'à un certain point, par l'avantage de la variété, est d'ailleurs moins répréhensible dans les descriptions d'un Atlas pittoresque que dans un discours soutenu. Je tâcherai d'y remédier par une Table dans laquelle les Planches sont classées d'après la nature des objets qu'elles représentent.

J'ai tâché de donner la plus grande exactitude à la représentation des objets qu'offrent ces gravures. Ceux qui s'occupent de la partie pratique des arts savent combien il est difficile de surveiller le grand nombre de Planches qui composent un Atlas pittoresque. Si quelques-unes sont moins parfaites que les connoisseurs ne pourroient le désirer, cette imperfection ne doit pas être attribuée aux artistes chargés, sous mes yeux, de l'exécution de mon ouvrage, mais aux esquisses que j'ai faites sur les lieux dans des circonstances souvent très-pénibles. Plusieurs paysages ont été coloriés, parce que, dans ce genre de gravure, les neiges se détachent beaucoup mieux sur le fond du ciel, et que l'imitation des peintures mexicaines rendoit déjà indispensable le mélange de Planches coloriées et de Planches tirées en noir. On a senti combien il est difficile de donner aux premières cette vigueur de ton que nous admirons dans les *Scènes Orientales* de M. Daniel.

Je me suis proposé, dans la description des monumens de l'Amérique, de tenir un juste milieu entre deux routes suivies par les savans qui ont fait des recherches sur les monumens, les langues et les traditions des peuples. Les uns se livrant à des hypothèses brillantes mais fondées sur des bases peu solides, ont tiré des résultats généraux d'un petit nombre de faits isolés. Ils ont vu en Amérique des colonies chinoises et égyptiennes; ils y ont reconnu des dialectes celtiques et l'alphabet des Phéniciens. Tandis que nous ignorons si les Osques, les Goths ou les Celtes sont des peuples venus d'Asie, on a voulu prononcer sur l'origine de toutes les hordes du nouveau continent. D'autres savans ont accumulé des matériaux sans s'élever à aucune idée générale, méthode stérile dans l'histoire des peuples comme dans les différentes branches des sciences physiques. Puissé-je avoir été assez heureux pour éviter les écarts que je viens de désigner! Un petit nombre de nations, très-éloignées les unes des autres, les Étrusques, les Égyptiens, les Tibétains et les Aztèques, offrent des analogies

frappantes dans leurs édifices, leurs institutions religieuses, leurs divisions du temps, leurs cycles de régénération et leurs idées mystiques. Il est du devoir de l'historien d'indiquer ces analogies, aussi difficiles à expliquer que les rapports qui existent entre le sanscrit, le persan, le grec et les langues d'origine germanique : mais en essayant de généraliser les idées, il faut savoir s'arrêter au point où manquent les données exactes. C'est d'après ces principes que j'exposerai ici les résultats auxquels semblent conduire les notions que j'ai acquises jusqu'à ce jour sur les peuples indigènes du nouveau monde.

En examinant attentivement la constitution géologique de l'Amérique, en réfléchissant sur l'équilibre des fluides qui sont répandus sur la surface de la terre, on ne sauroit admettre que le nouveau continent soit sorti des eaux plus tard que l'ancien. On y observe la même succession de couches pierreuses que dans notre hémisphère, et il est probable que, dans les montagnes du Pérou, les granites, les schistes micacés ou les différentes formations de gypse et de grès ont pris naissance aux mêmes époques que les roches analogues des Alpes de la Suisse. Le globe entier paroît avoir subi les mêmes catastrophes. A une hauteur qui excède celle du Mont-Blanc, se trouvent suspendues, sur la crête des Andes, des pétrifications de coquilles pélagiques. Des ossemens fossiles d'éléphans sont épars dans les régions équinoxiales, et, ce qui est très-remarquable, ils ne se trouvent pas au pied des palmiers dans les plaines brûlantes de l'Orénoque, mais sur les plateaux les plus froids et les plus élevés des Cordillères. Dans le nouveau monde, comme dans l'ancien, des générations d'espèces détruites ont précédé celles qui peuplent aujourd'hui la terre, l'eau et les airs.

Rien ne prouve que l'existence de l'homme soit beaucoup plus récente en Amérique que dans les autres continens. Sous les tropiques, la force de la végétation, la largeur des fleuves et les inondations partielles ont mis de puissantes entraves aux migrations des peuples.

De vastes contrées de l'Asie boréale sont aussi foiblement peuplées que les savanes du Nouveau-Mexique et du Paraguay, et il n'est pas nécessaire de supposer que les contrées les plus anciennement habitées soient celles qui offrent la plus grande masse d'habitans.

Le problème de la première population de l'Amérique n'est pas plus du ressort de l'histoire, que les questions sur l'origine des plantes et des animaux et sur la distribution des germes organiques ne sont du ressort des sciences naturelles. L'histoire, en remontant aux époques les plus reculées, nous montre presque toutes les parties du globe occupées par des hommes qui se croient aborigènes, parce qu'ils ignorent leur filiation. Au milieu d'une multitude de peuples qui se sont succédés et mêlés les uns aux autres, il est impossible de reconnoître avec exactitude la première base de la population, cette couche primitive au-delà de laquelle commence le domaine des traditions cosmogoniques.

Les nations de l'Amérique, à l'exception de celles qui avoisinent le cercle polaire, forment une seule race caractérisée par la conformation du crâne, par la couleur de la peau, par l'extrême rareté de la barbe et par des cheveux plats et lisses. La race américaine a des rapports très-sensibles avec celle des peuples mongols qui renferme les descendans des Hiong-nu, connus jadis sous le nom de Huns, les Kalkas, les Kalmuks et les Burattes. Des observations récentes ont même prouvé que non seulement les habitans d'Unalaska, mais aussi plusieurs peuplades de l'Amérique méridionale, indiquent, par des caractères ostéologiques de la tête, un passage de la race américaine à la race mongole. Lorsqu'on aura mieux étudié les hommes bruns de l'Afrique et cet essaim de peuples qui habitent l'intérieur et le nord-est de l'Asie, et que des voyageurs systématiques désignent vaguement sous le nom de Tatars et de Tschoudes, les races caucasienne, mongole, américaine, malaye et nègre paroîtront moins isolées, et l'on reconnoîtra, dans cette grande famille du genre

humain, un seul type organique modifié par des circonstances qui nous resteront peut-être à jamais inconnues.

Quoique les peuples indigènes du nouveau continent soient unis par des rapports intimes, ils offrent, dans leurs traits mobiles, dans leur teint plus ou moins basané, et dans la hauteur de leur taille, des différences aussi marquantes que les Arabes, les Persans et les Slaves, qui appartiennent tous à la race caucasienne. Les hordes qui parcourent les plaines brûlantes des régions équinoxiales n'ont cependant pas la peau d'une couleur plus foncée que les peuples montagnards ou les habitans de la zone tempérée, soit que dans l'espèce humaine et dans la plupart des animaux il y ait une certaine époque de la vie organique au-delà de laquelle l'influence du climat et de la nourriture est presque nulle, soit que la déviation du type primitif ne devienne sensible qu'après une longue série de siècles. D'ailleurs, tout concourt à prouver que les Américains, de même que les peuples de race mongole, ont une moindre flexibilité d'organisation que les autres nations de l'Asie et de l'Europe.

La race américaine, la moins nombreuse de toutes, occupe cependant le plus grand espace sur le globe. Elle s'étend à travers les deux hémisphères, depuis les 68 degrés de latitude nord jusqu'aux 55 degrés de latitude sud. C'est la seule de toutes les races qui ait fixé sa demeure dans les plaines brûlantes voisines de l'Océan, comme sur le dos des montagnes, où elle s'élève à des hauteurs qui excèdent de 200 toises celle du Pic de Ténériffe.

Le nombre des langues qui distinguent les différentes peuplades indigènes paroît encore plus considérable dans le nouveau continent qu'en Afrique, où, d'après les recherches récentes de MM. Seetzen et Vater, il y en a au-delà de cent quarante. Sous ce rapport, l'Amérique entière ressemble au Caucase, à l'Italie, avant la conquête des Romains, à l'Asie-Mineure lorsqu'elle réunissoit, sur une petite étendue de terrain, les Ciliciens de race sémitique, les Phrygiens

d'origine thrace, les Lydiens et les Celtes. La configuration du sol, la force de la végétation, la crainte qu'ont, sous les tropiques, les peuples montagnards de s'exposer aux chaleurs des plaines, entravent les communications, et contribuent par là à l'étonnante variété des langues américaines. Aussi l'on observe que cette variété est moins grande dans les savanes et les forêts du Nord que les chasseurs peuvent parcourir librement, sur les rivages des grandes rivières, le long des côtes de l'Océan, et partout où les Incas ont étendu leur théocratie par la force des armes.

Lorsqu'on avance qu'on trouve plusieurs centaines de langues dans un continent dont la population entière n'égale pas celle de la France, on considère comme différentes des langues qui offrent les mêmes rapports entre elles, je ne dirai pas que l'allemand et le hollandois, ou l'italien et l'espagnol, mais que le danois et l'allemand, le chaldéen et l'arabe, le grec et le latin. A mesure que l'on pénètre dans le dédale des idiomes américains, on reconnoît que plusieurs sont susceptibles d'être groupés par familles, tandis qu'un très-grand nombre restent isolés, comme le basque parmi les langues européennes et le japonois parmi les langues asiatiques. Cet isolement n'est peut-être qu'apparent; et l'on est fondé à supposer que les langues qui semblent résister à toute classification ethnographique, ont des rapports soit avec d'autres qui sont éteintes depuis long-temps, soit avec les idiomes de peuples que les voyageurs n'ont pas encore visités.

La plupart des langues américaines, même celles dont les groupes diffèrent entre eux comme les langues d'origine germanique, celtique et slave, offrent une certaine analogie dans l'ensemble de leur organisation, par exemple, dans la complication des formes grammaticales, dans les modifications que subit le verbe selon la nature de son régime et dans la multiplicité des particules additives (*affixa et suffixa*). Cette tendance uniforme des idiomes annonce, sinon une

communauté d'origine, du moins une analogie extrême dans les dispositions intellectuelles des peuples américains depuis le Groenland jusques aux terres magellaniques.

Des recherches faites avec un soin extrême et d'après une méthode que l'on ne suivoit pas jadis dans l'étude des étymologies, ont prouvé qu'il y a un petit nombre de mots communs aux langues des deux continens. Dans quatre-vingt-trois langues américaines examinées par MM. Barton et Vater, on en a reconnu environ cent soixante-dix dont les racines semblent être les mêmes; et il est facile de se convaincre que cette analogie n'est pas accidentelle, qu'elle ne repose pas simplement sur l'harmonie imitative, ou sur cette égalité de conformation dans les organes, qui rend presque identiques les premiers sons articulés par les enfans. Sur cent soixante-dix mots qui ont des rapports entre eux, il y en a trois cinquièmes qui rappellent le mantchou, le tungouse, le mongol et le samojède, et deux cinquièmes qui rappellent les langues celtiques et tschoudes, le basque, le copte et le congo. Ces mots ont été trouvés en comparant la totalité des langues américaines avec la totalité des langues de l'ancien monde; car nous ne connoissons jusqu'ici aucun idiome de l'Amérique qui, plus que les autres, semble se lier à un des groupes nombreux de langues asiatiques, africaines ou européennes. Ce que quelques savans, d'après des théories abstraites, ont avancé sur la prétendue pauvreté de toutes les langues américaines et sur l'extrême imperfection de leur système numérique, est aussi hasardé que les assertions sur la foiblesse et la stupidité de l'espèce humaine dans le nouveau continent, sur le rapetissement de la nature vivante, et sur la dégénération des animaux qui ont été portés d'un hémisphère à l'autre.

Plusieurs idiomes, qui n'appartiennent aujourd'hui qu'à des peuples barbares, semblent être les débris de langues riches, flexibles et annonçant une culture avancée. Nous ne discuterons pas si l'état

primitif de l'espèce humaine a été un état d'abrutissement, ou si les hordes sauvages descendent de peuples dont les facultés intellectuelles et les langues dans lesquelles ces facultés se réflètent étoient également développées : nous rappellerons seulement que le peu que nous savons de l'histoire des Américains tend à prouver que les tribus dont les migrations ont été dirigées du nord au sud, offroient déjà, dans les contrées les plus septentrionales, cette variété d'idiomes que nous trouvons aujourd'hui sous la zone torride. On peut conclure de là, par analogie, que la ramification, ou, pour employer une expression indépendante de tout système, que la multiplicité des langues est un phénomène très-ancien. Peut-être celles que nous appelons américaines n'appartiennent-elles pas plus à l'Amérique que le madjare ou hongrois et le tschoude ou finnois n'appartiennent à l'Europe.

On ne sauroit disconvenir que la comparaison entre les idiomes des deux continens n'a pas conduit jusqu'ici à des résultats généraux : mais il ne faut pas perdre l'espérance que cette même étude ne devienne plus fructueuse lorsque la sagacité des savans pourra s'exercer sur un plus grand nombre de matériaux. Combien de langues de l'Amérique et de l'Asie centrale et orientale dont le mécanisme nous est encore aussi inconnu que celui du tyrhénien, de l'osque et du sabin! Parmi les peuples qui ont disparu dans l'ancien monde, il en est peut-être plusieurs dont quelques tribus peu nombreuses se sont conservées dans les vastes solitudes de l'Amérique.

Si les langues ne prouvent que foiblement l'ancienne communication entre les deux mondes, cette communication se manifeste d'une manière indubitable dans les cosmogonies, les monumens, les hiéroglyphes et les institutions des peuples de l'Amérique et de l'Asie. J'ose me flatter que les feuilles suivantes justifieront cette assertion, en ajoutant plusieurs preuves nouvelles à celles qui étoient connues depuis long-temps. On a tâché de distinguer avec soin ce qui indique une communauté d'origine, de ce qui est le résultat de la situation analogue dans laquelle

se trouvent les peuples lorsqu'ils commencent à perfectionner leur état social.

Il a été impossible jusqu'ici de marquer l'époque des communications entre les habitans des deux mondes; il seroit téméraire de désigner le groupe de peuples de l'ancien continent avec lequel les Toltèques, les Aztèques, les Muyscas ou les Péruviens offrent le plus de rapports, puisque ces rapports se manifestent dans des traditions, des monumens et des usages qui peut-être sont antérieurs à la division actuelle des Asiatiques en Mogols, en Hindoux, en Tongouses et en Chinois.

Lors de la découverte du nouveau monde, ou, pour mieux dire, lors de la première invasion des Espagnols, les peuples américains, les plus avancés dans la culture, étoient des peuples montagnards. Des hommes nés dans les plaines sous des climats tempérés, avoient suivi le dos des Cordillères qui s'élèvent à mesure qu'elles se rapprochent de l'équateur. Ils trouvoient dans ces hautes régions une température et des plantes qui ressembloient à celles de leur pays natal.

Les facultés se développent plus facilement partout où l'homme, fixé sur un sol moins fertile, et forcé de lutter contre les obstacles que lui oppose la nature, ne succombe pas à cette lutte prolongée. Au Caucase et dans l'Asie centrale, les montagnes arides offrent un réfuge à des peuples libres et barbares. Dans la partie équinoxiale de l'Amérique où des savanes toujours vertes sont suspendues au-dessus de la région des nuages, on n'a trouvé des peuples policés qu'au sein des Cordillères : leurs premiers progrès dans les arts y étoient aussi anciens que la forme bizarre de leurs gouvernemens qui ne favorisoient pas la liberté individuelle.

Le nouveau continent, de même que l'Asie et l'Afrique, présente plusieurs centres d'une civilisation primitive dont nous ignorons les rapports mutuels, comme ceux de Méroé, du Tibet et de la Chine. Le Mexique reçoit sa culture d'un pays situé vers le nord; dans

l'Amérique méridionale, les grands édifices de Tiahuanaco ont servi de modèles aux monumens que les Incas élevèrent au Couzco. Au milieu des vastes plaines du Haut-Canada, en Floride et dans le désert limité par l'Orénoque, le Cassiquiaré et le Guainia, des digues d'une longueur considérable, des armes de bronze et des pierres sculptées annoncent que des peuples industrieux ont habité jadis ces mêmes contrées que traversent aujourd'hui des hordes de sauvages chasseurs.

La distribution inégale des animaux sur le globe a exercé une grande influence sur le sort des nations et sur leur acheminement plus ou moins rapide vers la civilisation. Dans l'ancien continent, la vie pastorale forme le passage de la vie des peuples chasseurs à celle des peuples agricoles. Les ruminans, si faciles à acclimater sous toutes les zones, ont suivi le Nègre africain comme le Mogol, le Malaye et l'homme de la race du Caucase. Quoique plusieurs quadrupèdes et un plus grand nombre de végétaux soient communs aux parties les plus septentrionales des deux mondes, l'Amérique ne présente cependant, dans la famille des bœufs, que le bison et le bœuf musqué, deux animaux difficiles à subjuguer, et dont les femelles ne donnent que peu de lait, malgré la richesse des pâturages. Le chasseur américain n'étoit pas préparé à l'agriculture par le soin des troupeaux et les habitudes de la vie pastorale. Jamais l'habitant des Andes n'a été tenté de traire le lama, l'alpaca et le guanaco. Le laitage étoit jadis une nourriture inconnue aux Américains, comme à plusieurs peuples de l'Asie orientale.

Nulle part on n'a vu le sauvage libre et errant dans les forêts de la zone tempérée abandonner, de son gré, la vie de chasseur pour embrasser la vie agricole. Ce passage, le plus difficile et le plus important dans l'histoire des sociétés humaines, ne peut être amené que par la force des circonstances. Lorsque, dans leurs migrations lointaines, des hordes de chasseurs, poussées par d'autres hordes belliqueuses, parviennent dans les plaines de la zone équinoxiale,

l'épaisseur des forêts et une riche végétation les font changer d'habitudes et de caractère. Il est des contrées entre l'Orénoque, l'Ucajalé et la rivière des Amazones, où l'homme ne trouve, pour ainsi dire, d'espace libre que les rivières et les lacs. Fixées au sol sur le bord des fleuves, les tribus les plus sauvages environnent leurs cabanes de bananiers, de jatropha et de quelques autres plantes alimentaires.

Aucun fait historique, aucune tradition ne lient les nations de l'Amérique méridionale à celles qui vivent au nord de l'isthme de Panama. Les annales de l'empire mexicain paroissent remonter jusqu'au sixième siècle de notre ère. On y trouve les époques des migrations, les causes qui les ont amenées, les noms des chefs issus de la famille illustre de Citin, qui, des régions inconnues d'Aztlan et de Téocolhuacan, ont conduit des peuples septentrionaux dans les plaines d'Anahuac. La fondation de Ténochtitlan, comme celle de Rome, tombe dans les temps héroïques; et ce n'est que depuis le douzième siècle que les annales aztèques, semblables à celles des Chinois et des Tibétains, rapportent presque sans interruption les fêtes séculaires, la généalogie des rois, les tributs imposés aux vaincus, les fondations des villes, les phénomènes célestes, et jusqu'aux événemens les plus minutieux qui ont influé sur l'état des sociétés naissantes.

Quoique les traditions n'indiquent aucune liaison directe entre les peuples des deux Amériques, leur histoire n'en offre pas moins des rapports frappans dans les révolutions politiques et religieuses, desquelles date la civilisation des Aztèques, des Muyscas et des Péruviens. Des hommes barbus et moins basanés que les indigènes d'Anahuac, de Cundinamarca et du plateau du Couzco, paroissent sans que l'on puisse indiquer le lieu de leur naissance. Grands-prêtres, législateurs, amis de la paix et des arts qu'elle favorise, ils changent tout d'un coup l'état des peuples qui les accueillent avec vénération. Quetzalcoatl, Bochica et Manco-Capac sont les noms sacrés de ces êtres mystérieux. Quetzalcoatl, vêtu de noir, en habit sacerdotal, vient de Panuco, des

rivages du golfe du Mexique; Bochica, le Boudha des Muyscas, se montre dans les hautes plaines de Bogota, où il arrive des savanes situées à l'est des Cordillères. L'histoire de ces législateurs, que j'ai tâché de développer dans cet ouvrage, est mêlée de merveilles, de fictions religieuses et de ces traits qui décèlent un sens allégorique. Quelques savans ont cru reconnoître dans ces étrangers des Européens naufragés, ou les descendans de ces Scandinaves qui, depuis le onzième siècle, ont visité le Groenland, Terre-Neuve, et peut-être même la Nouvelle-Écosse; mais pour peu que l'on réfléchisse sur l'époque des premières migrations toltèques, sur les institutions monastiques, les symboles du culte, le calendrier et la forme des monumens de Cholula, de Sogamozo et du Couzco, on conçoit que ce n'est pas dans le nord de l'Europe que Quetzalcoatl, Bochica et Manco-Capac ont puisé leur code de lois. Tout semble nous porter vers l'Asie orientale, vers des peuples qui ont été en contact avec les Tibétains, les Tartares Shamanistes, et les Ainos barbus des îles de Jesso et de Sachalin.

En employant dans le cours de ces recherches les mots *monumens du nouveau monde, progrès dans les arts du dessin, culture intellectuelle,* je n'ai pas voulu désigner un état de choses qui indique ce qu'on appelle un peu vaguement une civilisation très-avancée. Rien n'est plus difficile que de comparer des nations qui ont suivi des routes différentes dans leur perfectionnement social. Les Mexicains et les Péruviens ne sauroient être jugés d'après des principes puisés dans l'histoire des peuples que nos études nous rappellent sans cesse. Ils s'éloignent autant des Grecs et des Romains qu'ils se rapprochent des Étrusques et des Tibétains. Chez les Péruviens, un gouvernement théocratique, tout en favorisant les progrès de l'industrie, les travaux publics, et tout ce qui indique, pour ainsi dire, une civilisation en masse, entravoit le développement des facultés individuelles. Chez les Grecs, au contraire, avant le temps de Périclès, ce développement si libre et si rapide ne répondoit pas aux progrès lents de la civilisation

en masse. L'empire des Incas ressembloit à un grand établissement monastique, dans lequel étoit prescrit, à chaque membre de la congrégation, ce qu'il devoit faire pour le bien commun. En étudiant sur les lieux ces Péruviens qui, à travers des siècles, ont conservé leur physionomie nationale, on apprend à apprécier à sa juste valeur le code des lois de Manco-Capac et les effets qu'il a produits sur les mœurs et sur la félicité publique. Il y avoit une aisance générale et peu de bonheur privé; plus de résignation aux décrets du souverain que d'amour pour la patrie; une obéissance passive sans courage pour les entreprises hardies; un esprit d'ordre qui régloit minutieusement les actions les plus indifférentes de la vie, et point d'étendue dans les idées, point d'élévation dans le caractère. Les institutions politiques les plus compliquées que présente l'histoire de la société humaine avoient étouffé le germe de la liberté individuelle; et le fondateur de l'empire du Couzco, en se flattant de pouvoir forcer les hommes à être heureux, les avoit réduits à l'état de simples machines. La théocratie péruvienne étoit moins oppressive sans doute que le gouvernement des rois mexicains; mais l'un et l'autre ont contribué à donner aux monumens, au culte et à la mythologie de deux peuples montagnards, cet aspect morne et sombre qui contraste avec les arts et les douces fictions des peuples de la Grèce.

Paris, au mois d'avril 1813.

VUES PITTORESQUES

DES CORDILLÈRES,

ET MONUMENS DES PEUPLES INDIGÈNES

DE L'AMÉRIQUE.

Les monumens des nations dont nous sommes séparés par un long intervalle de siècles, peuvent fixer notre intérêt de deux manières très-différentes. Si les ouvrages de l'art parvenus jusqu'à nous appartiennent à des peuples dont la civilisation a été très-avancée, c'est par l'harmonie et la beauté des formes, c'est par le génie avec lequel ils sont conçus, qu'ils excitent notre admiration. Le buste d'Alexandre, trouvé dans les jardins des Pisons, seroit regardé comme un reste précieux de l'antiquité, quand même l'inscription n'indiqueroit pas qu'il nous retrace les traits du vainqueur d'Arbèle. Une pierre gravée, une médaille des beaux temps de la Grèce, intéressent l'ami des arts par la sévérité du style, par le fini de l'exécution, lors même qu'aucune légende, qu'aucun monogramme ne rattache ces objets à une époque déterminée de l'histoire. Tel est le privilége de ce qui a été produit sous le ciel de l'Asie mineure, et d'une partie de l'Europe australe.

Au contraire, les monumens des peuples qui ne sont point parvenus à un haut degré de culture intellectuelle, ou qui, soit par des causes religieuses et politiques, soit par la nature de leur organisation, ont paru moins sensibles à la beauté des formes, ne peuvent être considérés que comme des monumens historiques. C'est à cette classe qu'appartiennent les restes de sculpture répandus dans les vastes contrées qui s'étendent depuis les rives de l'Euphrate jusqu'aux côtes orientales de l'Asie. Les idoles du Tibet et de l'Hindoustân, celles qu'on a trouvées sur le plateau central de la Mongolie, fixent nos regards, parce qu'elles jettent du jour sur les anciennes communications des peuples, et sur l'origine commune de leurs traditions mythologiques.

Les ouvrages les plus grossiers, les formes les plus bizarres, ces masses de rochers sculptés, qui n'imposent que par leur grandeur et par la haute antiquité qu'on leur attribue, les pyramides énormes qui annoncent le concours d'une multitude d'ouvriers; tout se lie à l'étude philosophique de l'histoire.

C'est par ce même lien que les foibles restes de l'art, ou plutôt de l'industrie des peuples du nouveau continent, sont dignes de notre attention. Persuadé de cette vérité, j'ai réuni, pendant mes voyages, tout ce qu'une active curiosité a pu me faire découvrir dans des pays où, pendant des siècles de barbarie, l'intolérance a détruit presque tout ce qui tenoit aux mœurs et au culte des anciens habitans; où l'on a démoli des édifices pour en arracher des pierres ou pour y chercher des trésors cachés.

Le rapprochement que je me propose de faire entre les ouvrages de l'art du Mexique et du Pérou, et ceux de l'ancien monde, répandra quelque intérêt sur mes recherches et sur l'Atlas pittoresque qui en contient les résultats. Éloigné de tout esprit de système, j'indiquerai les analogies qui se présentent naturellement, en distinguant celles qui paroissent prouver une identité de race, de celles qui ne tiennent probablement qu'à des causes intérieures, à cette ressemblance qu'offrent tous les peuples dans le développement de leurs facultés intellectuelles. Je dois me borner ici à une description succincte des objets représentés dans les gravures. Les conséquences auxquelles paroît conduire l'ensemble de ces monumens, ne peuvent être discutées que dans la relation du voyage. Les peuples auxquels on attribue ces édifices et ces sculptures existant encore, leur physionomie et la connoissance de leurs mœurs serviront à éclaircir l'histoire de leurs migrations.

Les recherches sur les monumens élevés par des nations à demi-barbares, ont encore un autre intérêt qu'on pourroit nommer psycologique : elles offrent à nos yeux le tableau de la marche uniforme et progressive de l'esprit humain. Les ouvrages des premiers habitans du Mexique tiennent le milieu entre ceux des peuples scythes et les monumens antiques de l'Hindoustân. Quel spectacle imposant nous offre le génie de l'homme, parcourant l'espace qu'il y a depuis les tombeaux de Tinian et les statues de l'île de Pâques, jusqu'aux monumens du temple mexicain de Mitla; et depuis les idoles informes que renfermoit ce temple, jusqu'aux chefs-d'œuvres du ciseau de Praxitèle et de Lysippe!

Ne nous étonnons pas de la grossièreté du style et de l'incorrection des

contours dans les ouvrages des peuples de l'Amérique. Séparés peut-être de bonne heure du reste du genre humain, errans dans un pays où l'homme a dû lutter long-temps contre une nature sauvage et toujours agitée, ces peuples, livrés à eux-mêmes, n'ont pu se développer qu'avec lenteur. L'est de l'Asie, l'occident et le nord de l'Europe, nous offrent les mêmes phénomènes. En les indiquant, je n'entreprendrai pas de prononcer sur les causes secrètes par lesquelles le germe des beaux-arts ne s'est développé que sur une très-petite partie du globe. Combien de nations de l'ancien continent ont vécu sous un climat analogue à celui de la Grèce, entourées de tout ce qui peut émouvoir l'imagination, sans s'élever au sentiment de la beauté des formes, sentiment qui n'a présidé aux arts que là où ils ont été fécondés par le génie des Grecs!

Ces considérations suffisent pour marquer le but que je me suis proposé en publiant ces fragmens de monumens américains. Leur étude peut devenir utile comme celle des langues les plus imparfaites, qui intéressent non-seulement par leur analogie avec des langues connues, mais encore par la relation intime qui existe entre leur structure et le degré d'intelligence de l'homme plus ou moins éloigné de la civilisation.

En présentant dans un même ouvrage les monumens grossiers des peuples indigènes de l'Amérique et les vues pittoresques du pays montueux que ces peuples ont habité, je crois réunir des objets dont les rapports n'ont pas échappé à la sagacité de ceux qui se livrent à l'étude philosophique de l'esprit humain. Quoique les mœurs des nations, le développement de leurs facultés intellectuelles, le caractère particulier empreint dans leurs ouvrages, dépendent à la fois d'un grand nombre de causes qui ne sont pas purement locales, on ne sauroit douter que le climat, la configuration du sol, la physionomie des végétaux, l'aspect d'une nature riante ou sauvage, n'influent sur le progrès des arts et sur le style qui distingue leurs productions. Cette influence est d'autant plus sensible que l'homme est plus éloigné de la civilisation. Quel contraste entre l'architecture d'un peuple qui a habité de vastes et ténébreuses cavernes, et celle de ces hordes long-temps nomades, dont les monumens hardis rappellent, dans le fût des colonnes, les troncs élancés des palmiers du désert! Pour bien connoître l'origine des arts, il faut étudier la nature du site qui les a vus naître. Les seuls peuples américains chez lesquels nous trouvons

des monumens remarquables, sont des peuples montagnards. Isolés dans la région des nuages, sur les plateaux les plus élevés du globe, entourés de volcans dont le cratère est environné de glaces éternelles, ils ne paroissent admirer, dans la solitude de ces déserts, que ce qui frappe l'imagination par la grandeur des masses. Les ouvrages qu'ils ont produits portent l'empreinte de la nature sauvage des Cordillères.

Une partie de cet Atlas est destinée à faire connoître les grandes scènes que présente cette nature. On s'est moins attaché à peindre celles qui produisent un effet pittoresque qu'à représenter exactement les contours des montagnes, les vallées dont leurs flancs sont sillonnés, et les cascades imposantes formées par la chute des torrens. Les Andes sont à la chaîne des Hautes-Alpes ce que ces derniers sont à la chaîne des Pyrénées. Ce que j'ai vu de romantique ou de grandiose sur les bords de la Saverne, dans l'Allemagne septentrionale, dans les monts Euganéens, dans la chaîne centrale de l'Europe, sur la pente rapide du volcan de Ténériffe; tout se trouve réuni dans les Cordillères du nouveau monde. Des siècles ne suffiroient pas pour observer les beautés et pour découvrir les merveilles que la nature y a prodiguées sur une étendue de deux mille cinq cents lieues, depuis les montagnes granitiques du détroit de Magellan jusqu'aux côtes voisines de l'Asie orientale. Je croirai avoir atteint mon but, si les foibles esquisses que contient cet ouvrage, excitent des voyageurs amis des arts à visiter les régions que j'ai parcourues, pour retracer fidèlement ces sites majestueux, qui ne peuvent être comparés à ceux de l'ancien continent.

PLANCHES I ET II.

Buste d'une Prêtresse aztèque.

J'AI placé à la tête de mon Atlas pittoresque un reste précieux de la sculpture aztèque. C'est un buste en basalte conservé à Mexico dans le cabinet d'un amateur éclairé, M. Dupé, capitaine au service de Sa Majesté Catholique. Cet officier instruit, qui, dans sa jeunesse, a puisé le goût des arts en Italie, a fait plusieurs voyages dans l'intérieur de la Nouvelle-Espagne, pour étudier les monumens mexicains. Il a dessiné, avec un soin particulier, les reliefs de la pyramide de Papantla, sur laquelle il pourroit publier un ouvrage très-curieux.

Le buste, représenté dans sa grandeur naturelle, et de deux côtés (Pl. I et II), frappe surtout par une espèce de coiffe qui a quelque ressemblance avec le voile ou *calantica* des têtes d'Isis, des Sphinx, des Antinoüs et d'un grand nombre d'autres statues égyptiennes. Il faut observer cependant que, dans le voile égyptien, les deux bouts qui se prolongent au-dessous des oreilles, sont le plus souvent très-minces, et pliés transversalement. Dans une statue d'Apis, qui se trouve au musée Capitolin, les bouts sont convexes par-devant, et striés longitudinalement, tandis que la partie postérieure, celle qui touche le col, est plane et non arrondie comme dans la coiffe mexicaine. Cette dernière présente la plus grande analogie avec la draperie striée qui entoure les têtes enclavées dans les chapiteaux des colonnes de *Tentyris*, comme on peut s'en convaincre en consultant les dessins exacts que M. Denon en a donnés dans son Voyage en Égypte[1].

Peut-être les bourrelets cannelés qui, dans l'ouvrage mexicain, se prolongent vers les épaules, sont-ils des masses de cheveux semblables aux tresses que l'on voit dans une statue d'Isis, ouvrage grec qui est placé dans la bibliothéque de la Villa-Ludovisi, à Rome. Cet arrangement extraordinaire des cheveux frappe surtout dans les revers du buste gravé sur la seconde Planche, et qui présente une énorme bourse attachée au milieu par un nœud. Le célèbre Zoega, que la mort vient d'enlever aux sciences, m'a assuré avoir vu une bourse tout-à-fait semblable, dans une petite statue d'Osiris, en bronze, au musée du cardinal Borgia, à Veletri.

Le front de la prêtresse aztèque est orné d'une rangée de perles qui bordent un bandeau très-étroit. Ces perles n'ont été observées dans aucune statue de l'Égypte. Elles indiquent les communications qui existoient entre la ville de Ténochtitlan, l'ancien Mexico, et les côtes de la Californie, où l'on en pêchoit un très-grand nombre. Le col est enveloppé d'un mouchoir triangulaire, auquel pendent vingt-deux grelots ou glands, placés avec beaucoup de symétrie. Ces grelots, comme la coiffe, se retrouvent dans un grand nombre de statues mexicaines, dans des bas-reliefs et des peintures hiéroglyphiques. Ils rappellent les petites pommes et les fruits de grenade qui étoient attachés à la robe du grand-prêtre des Hébreux.

Sur le devant du buste, et à un demi-décimètre de hauteur au-dessus de sa base, on remarque de chaque côté les doigts du pied, mais il n'y a pas de

[1] Denon, Voyage, Pl. 39, 40, 60 (n.os 7 et 8).

mains, ce qui indique l'enfance de l'art. On croit reconnoître, sur le revers, que la figure est assise ou même accroupie. Il y a lieu de s'étonner que les yeux soient sans pupilles, tandis qu'on les trouve indiquées dans le bas-relief découvert récemment à Oaxaca. (Pl. XI.)

Le basalte de cette sculpture est très-dur et d'un beau noir; c'est du vrai basalte auquel sont mêlés quelques grains de péridot, et non de la pierre lydique ou du porphyre à base de grünstein, que les antiquaires appellent communément basalte égyptien. Les plis de la coiffe, et surtout les perles, sont d'un grand fini, quoique l'artiste, dépourvu de ciseaux d'acier, et travaillant peut-être avec les mêmes outils de cuivre mêlé d'étain, que j'ai rapportés du Pérou, ait dû trouver de grandes difficultés dans l'exécution.

Ce buste a été dessiné très-exactement, sous les yeux de M. Dupé, par un élève de l'académie de peinture de Mexico. Il a $0^{m},38$ de hauteur, sur $0^{m},19$ de largeur. Je lui ai laissé la dénomination de *Buste d'une Prêtresse*, qu'on lui donne dans le pays. Il se pourroit cependant qu'il représentât quelque divinité mexicaine, et qu'il eût été placé originairement parmi les Dieux pénates. La coiffe et les perles qui se retrouvent dans une idole découverte dans les ruines de Tezcuco, et que j'ai déposée au cabinet du roi de Prusse, à Berlin, autorisent cette conjecture : l'ornement du col et la forme non monstrueuse de la tête rendent plus probable que le buste représente simplement une femme aztèque. Dans cette dernière supposition, les bourrelets cannelés qui se prolongent vers la poitrine, ne pourroient être des tresses, car le grand-prêtre ou *Tepanteohuatzin* coupoit les cheveux aux vierges qui se dévouoient au service du temple.

Une certaine ressemblance entre le *calantica* des têtes d'Isis et la coiffe mexicaine, les pyramides à plusieurs assises, analogues à celles du *Fayoum* et de *Sakharah*, l'usage fréquent de la peinture hiéroglyphique, les cinq jours complémentaires ajoutés à la fin de l'année mexicaine, et qui rappellent les épagomènes de l'année memphitique, offrent des points de ressemblance assez remarquables entre les peuples du nouveau et de l'ancien continent. Nous sommes cependant bien éloignés de nous livrer à des hypothèses qui seroient aussi vagues et aussi hasardées que celles par lesquelles on a fait des Chinois une colonie de l'Égypte, et de la langue basque un dialecte de l'hébreu. La plupart de ces analogies s'évanouissent dès que l'on examine les faits isolément. L'année mexicaine, par exemple, malgré ses épagomènes, diffère totalement de celle des

Égyptiens. Un grand géomètre, qui a bien voulu examiner les fragmens que j'ai rapportés, a reconnu, par l'intercalation mexicaine, que la durée de l'année tropique des Aztèques est presque identique avec la durée trouvée par les astronomes d'Almamon[1].

En remontant aux temps les plus reculés, l'histoire nous indique plusieurs centres de civilisation, dont nous ne connoissons pas les rapports mutuels, tels que Méroé, l'Égypte, les bords de l'Euphrate, l'Indostan et la Chine. D'autres foyers de lumières, encore plus anciens, étoient placés peut-être sur le plateau de l'Asie centrale; et c'est au reflet de ces derniers que l'on est tenté d'attribuer le commencement de la civilisation américaine.

PLANCHE III.

Vue de la grande Place de Mexico.

La ville de Ténochtitlan, capitale d'Anahuac, fondée l'an 1325, sur un petit groupe d'ilots situé dans la partie occidentale du lac salé de Tezcuco, fut totalement détruite pendant le siége qu'en firent les Espagnols, en 1521, et qui dura soixante-quinze jours. La nouvelle ville, qui compte près de cent quarante mille habitans, a été reconstruite par Cortez, sur les ruines de l'ancienne, en suivant les mêmes alignemens des rues; mais les canaux qui traversoient ces rues ont été comblés peu à peu, et Mexico, singulièrement embelli par le vice-roi comte de Revillagigedo, est aujourd'hui comparable aux plus belles villes de l'Europe. La grande place, représentée dans la troisième Planche, est le site qu'occupoit jadis le grand temple de Mexitli, qui, comme tous les *téocallis* ou maisons des dieux mexicains, étoit un édifice pyramidal, analogue au monument babylonien dédié à Jupiter Bélus. On voit à droite le palais du vice-roi de la Nouvelle-Espagne, édifice d'une architecture simple, appartenant originairement à la famille des Cortez, qui est celle du *marquis de la Vallée d'Oaxaca, duc de Monte Leone*. Au milieu de la gravure se présente la cathédrale, dont une partie (*el sagrario*) est dans l'ancien style indien ou moresque, vulgairement appelé gothique. C'est derrière cette coupole du *sagrario*, au coin de la rue *del Indio triste* et de celle de Tacuba, que se trouvoit jadis le palais du roi Axajacatl, dans lequel Montezuma logea les Espagnols, lors de leur arrivée à Ténochtitlan.

[1] Laplace, Exposition du Système du Monde, 3.e édit., p. 554.

Le palais de Montezuma même étoit à droite de la cathédrale, vis-à-vis le palais actuel du vice-roi. J'ai cru utile d'indiquer ces localités, parce qu'elles ne sont pas sans intérêt pour ceux qui s'occupent de l'histoire de la conquête du Mexique.

La *Plaza mayor*, qu'il ne faut pas confondre avec le grand marché de Tlatelolco, décrit par Cortez, dans ses lettres à l'empereur Charles-Quint, est ornée, depuis l'année 1803, de la statue équestre du roi Charles IV, exécutée aux frais du vice-roi marquis de Branciforte. Cette statue en bronze est d'une grande pureté de style, et de la plus belle exécution : elle a été dessinée, modelée, fondue et placée par le même artiste, Don Manuel Tolsa, natif de Valence, en Espagne, et directeur de la classe de sculpture de l'académie des beaux-arts à Mexico. On ne sait ce qu'on doit le plus admirer, ou du talent de cet artiste, ou du courage et de la persévérance qu'il a déployés, dans un pays où tout restoit à créer, et dans lequel il lui a fallu vaincre les obstacles les plus multipliés. Ce bel ouvrage a réussi dès la première fonte. La statue pèse près de vingt-trois mille kilogrammes; sa hauteur excède de deux décimètres celle de la statue équestre de Louis XIV, qui étoit à la place Vendôme, à Paris. On a eu le bon goût de ne pas dorer le cheval; on s'est contenté de l'enduire d'un vernis de couleur olivâtre, qui tire sur le brun. Comme les édifices qui entourent la place sont en général peu élevés, on voit la statue projetée contre le ciel; circonstance qui, sur le dos des Cordillères, où l'atmosphère est d'un bleu très-foncé, produit l'effet le plus pittoresque. J'ai assisté au transport de cette masse énorme, depuis l'endroit de sa fonte jusqu'à la *Plaza mayor*. Elle a traversé une distance d'environ seize cents mètres en cinq jours. Les moyens mécaniques que M. Tolsa a employés pour l'élever sur le piédestal d'un beau marbre mexicain, sont très-ingénieux, et mériteroient une description détaillée.

La grande place de Mexico est aujourd'hui d'une forme irrégulière, depuis que, contre le plan de Cortez, on y a construit le carré qui renferme les boutiques du *Parian*. Pour éviter l'apparence de cette irrégularité, on a jugé nécessaire de placer la statue équestre, que les Indiens ne connoissent que sous le nom du *grand cheval*, dans une enceinte particulière. Cette enceinte est pavée en carreaux de porphyre, et élevée de plus de quinze décimètres au-dessus du niveau des rues adjacentes. L'ovale, dont le grand axe est de cent mètres, est entouré de quatre fontaines, et fermé, au grand déplaisir des indigènes, par quatre portes, dont les grilles sont ornées en bronze.

La gravure que je publie est la copie fidèle d'un dessin fait, dans des dimensions plus grandes, par M. Ximeno, artiste d'un talent distingué, et directeur de la classe de peinture à l'académie de Mexico. Ce dessin offre, dans les figures placées hors de l'enceinte, le costume des Guachinangos, ou du bas peuple mexicain[1].

PLANCHE IV.

Ponts naturels d'Icononzo.

Parmi les scènes majestueuses et variées que présentent les Cordillères, les vallées sont ce qui frappe le plus l'imagination du voyageur européen. L'énorme hauteur des montagnes ne peut être saisie en entier qu'à une distance considérable et lorsqu'on se trouve placé dans ces plaines qui se prolongent depuis les côtes jusqu'au pied de la chaîne centrale. Les plateaux qui entourent les cimes couvertes de neiges perpétuelles, sont la plupart élevés de deux mille cinq cents à trois mille mètres au-dessus du niveau de l'Océan. Cette circonstance diminue, jusqu'à un certain point, l'impression de grandeur que produisent les masses colossales du Chimborazo, du Cotopaxi et de l'Antisana, vues des plateaux de Riobamba et de Quito. Mais il n'en est point des vallées comme des montagnes. Plus profondes et plus étroites que celles des Alpes et des Pyrénées, les vallées des Cordillères offrent les sites les plus sauvages et les plus propres à remplir l'ame d'admiration et d'effroi. Ce sont des crevasses dont le fond et les bords sont ornés d'une végétation vigoureuse, et dont souvent la profondeur est si grande, que le Vésuve et le Puy-de-Dôme pourroient y être placés sans que leur cime dépassât le rideau des montagnes les plus voisines. Les voyages intéressans de M. Ramond ont fait connoître la vallée d'Ordesa, qui descend du Mont-Perdu, et dont la profondeur moyenne est de près de neuf cents mètres (quatre cent cinquante-neuf toises). En voyageant sur le dos des Andes, de Pasto à la *Villa de Ibarra*, et en descendant de Loxa vers les bords de la rivière des Amazones, nous avons traversé, M. Bonpland et moi, les fameuses crevasses de Chota et de Cutaco, dont l'une a plus de quinze cents, et l'autre plus de treize cents mètres de profondeur perpendiculaire. Pour donner une idée plus

[1] Voyez mon Essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne, p. 119, 168, 177, 186.

complète de la grandeur de ces phénomènes géologiques, il est utile de faire observer que le fond de ces crevasses n'est que d'un quart moins élevé au-dessus du niveau des eaux de la mer, que les passages du Saint-Gothard et du Mont-Cenis.

La vallée d'Icononzo ou de Pandi, dont une partie est représentée dans la quatrième Planche, est moins remarquable par ses dimensions que par la forme extraordinaire de ses rochers, qui paroissent taillés par la main de l'homme. Leurs sommets nus et arides offrent le contraste le plus pittoresque avec les touffes d'arbres et de plantes herbacées qui couvrent les bords de la crevasse. Le petit torrent qui s'est frayé un passage à travers la vallée d'Icononzo porte le nom de *Rio de la Summa Paz*. Il descend de la chaîne orientale des Andes qui, dans le royaume de la Nouvelle-Grenade, sépare le bassin de la rivière de la Madeleine, des vastes plaines du Meta, du Guaviare et de l'Orénoque. Ce torrent, encaissé dans un lit presque inaccessible, ne pourroit être franchi qu'avec beaucoup de difficultés, si la nature même n'y avoit formé deux ponts de rochers qu'on regarde avec raison, dans le pays, comme une des choses les plus dignes de fixer l'attention des voyageurs. C'est au mois de septembre de l'année 1801, que nous avons passé ces ponts naturels d'Icononzo, en allant de Santa-Fe de Bogota à Popayan et à Quito.

Le nom d'Icononzo est celui d'un ancien village des Indiens Muyscas, situé sur le bord méridional de la vallée, et dont il n'existe plus que quelques cabanes éparses. L'endroit habité, le plus proche de ce site remarquable, est aujourd'hui le petit village de *Pandi* ou *Mercadillo*, éloigné d'un quart de lieue vers le nord-est. Le chemin de Santa-Fe à Fusagasuga (lat. 4° 20′ 21″ nord, long. 5° 7′ 14″), et de là à Pandi, est l'un des plus difficiles et des moins frayés que l'on trouve dans les Cordillères. Il faut aimer passionnément les beautés de la nature, pour ne pas préférer la route ordinaire qui conduit du plateau de Bogota par la Mesa de Juan Diaz aux rives de la Madeleine, à la descente périlleuse du *Paramo* de San-Fortunato et des montagnes de Fusagasuga, vers le pont naturel d'Icononzo.

La crevasse profonde à travers laquelle se précipite le torrent de la Summa Paz occupe le centre de la vallée de Pandi. Près du pont elle conserve, sur plus de quatre mille mètres de longueur, la direction de l'est à l'ouest. La rivière forme deux belles cascades au point où elle entre dans la crevasse à l'ouest de

Doa, et au point où elle en sort en descendant vers Melgar. Il est très-probable que cette crevasse a été formée par un tremblement de terre : elle ressemble à un filon énorme, dont la gangue auroit été enlevée par les travaux des mineurs. Les montagnes environnantes sont de grès à ciment d'argile : cette formation, qui repose sur les schistes primitifs (*thonschiefer*) de Villeta, s'étend depuis la montagne de sel gemme de Zipaquira jusqu'au bassin de la rivière de la Madeleine. C'est elle aussi qui renferme les couches de charbon de terre de Canoas ou de Chipa, que l'on exploite près de la grande chute de Tequendama. (Pl. VI.)

Dans la vallée d'Icononzo, le grès est composé de deux roches distinctes. Un grès très-compacte et quarzeux, à ciment peu abondant, et ne présentant presque pas de fissures de stratification, repose sur un grès schisteux (*sandsteinschiefer*) à grain très-fin, et divisé en une infinité de petites couches très-minces et presque horizontales. On peut croire que le banc compacte et quarzeux, lors de la formation de la crevasse, a résisté à la force qui déchira ces montagnes, et que c'est la continuation non interrompue de ce banc qui sert de pont pour traverser d'une partie de la vallée à l'autre. Cette arche naturelle a quatorze mètres et demi de longueur sur 12^{m},7 de largeur ; son épaisseur, au centre, est de 2^{m},4. Des expériences faites avec beaucoup de soin sur la chute des corps, et en employant un chronomètre de Berthoud, nous ont donné 97^{m},7 pour la hauteur du pont supérieur au-dessus du niveau des eaux du torrent. Une personne très-éclairée, qui a une campagne agréable dans la belle vallée de Fusagasuga, Don Jorge Lozano, a mesuré avant nous cette même hauteur, au moyen d'une sonde ; il l'a trouvée de cent douze *varas* (93^{m},4) : la profondeur du torrent paroît être, dans les eaux moyennes, de six mètres. Les Indiens de Pandi ont formé, pour la sûreté des voyageurs, d'ailleurs très-rares dans ce pays désert, une petite balustrade de roseaux qui se prolonge vers le chemin par lequel on parvient au pont supérieur.

Dix toises au-dessous de ce premier pont naturel, s'en trouve un autre auquel nous avons été conduits par un sentier étroit qui descend sur le bord de la crevasse. Trois énormes masses de rochers sont tombées de manière à se soutenir mutuellement : celle du milieu forme la clef de la voûte, accident qui auroit pu faire naître aux indigènes l'idée de la maçonnerie en arc, inconnue aux peuples du nouveau monde comme aux anciens habitans de l'Égypte. Je ne

déciderai pas la question si ces quartiers de rochers ont été lancés de loin, ou s'ils ne sont que les fragmens d'une arche détruite en place, mais originairement semblable au pont naturel supérieur. Cette dernière supposition est rendue probable par un accident analogue qu'offre le Colisée à Rome, où l'on voit, dans un mur à demi écroulé, plusieurs pierres arrêtées dans leur chute, parce qu'en tombant elles ont formé accidentellement une voûte.

Au milieu du second pont d'Icononzo, se trouve un trou de plus de huit mètres carrés, par lequel on voit le fond de l'abîme : c'est là que nous avons fait les expériences sur la chute des corps. Le torrent paroît couler dans une caverne obscure : le bruit lugubre que l'on entend est dû à une infinité d'oiseaux nocturnes qui habitent la crevasse, et que l'on est tenté d'abord de prendre pour ces chauve-souris de taille gigantesque, qui sont si communes dans les régions équinoxiales. On en distingue des milliers qui planent au-dessus de l'eau.

Les Indiens nous ont assuré que ces oiseaux ont la grosseur d'une poule, des yeux de hibou, et le bec recourbé. On les appelle *cacas*, et la couleur uniforme de leur plumage, qui est d'un gris brunâtre, me fait croire qu'ils n'appartiennent pas au genre *caprimulgus*, dont les espèces sont d'ailleurs si variées dans les Cordillères. Il est impossible de s'en procurer, à cause de la profondeur de la vallée. On n'a pu les examiner qu'en jetant des fusées dans les crevasses, pour en éclairer les parois.

L'élévation du pont naturel d'Icononzo est de huit cent quatre-vingt-treize mètres (quatre cent cinquante-huit toises) au-dessus du niveau de l'Océan. Il existe dans les montagnes de la Virginie, dans le comté de *Rock Bridge*, un phénomène semblable au pont supérieur que nous venons de décrire. Il a été examiné par M. Jefferson, avec le soin qui distingue toutes les observations de cet excellent naturaliste[1]. Le pont naturel du *Cedar Creek* en Virginie est une arche calcaire de vingt-sept mètres d'ouverture; son élévation au-dessus des eaux de la rivière est de soixante-dix mètres. Le pont de terre (*Rumichaca*) que nous avons trouvé sur la pente des montagnes porphyritiques de Chumban dans la province de *los Pastos*, le pont de *la Mère de Dieu*, appelé *Dantö*, près de Totonilco au Mexique, la roche percée près de Grandola dans la province de l'Alentejo en Portugal, sont des phénomènes géologiques qui ont

[1] Notes sur la Virginie, p. 56.

tous quelque ressemblance avec le pont d'Icononzo. Mais je doute qu'on ait découvert jusqu'ici, quelque part sur le globe, un accident aussi extraordinaire que celui qu'offrent les trois masses de rochers qui se soutiennent mutuellement en formant une voûte naturelle.

J'ai dessiné les ponts d'Icononzo dans la partie septentrionale de la vallée, et dans un point où l'arche se présente en profil. Les premières épreuves de cette Planche indiquent par erreur, comme graveur, M. Gmelin à Rome, au lieu de M. Bouquet à Paris.

PLANCHE V.

Passage du Quindiu, dans la Cordillère des Andes.

Dans le royaume de la Nouvelle-Grenade, depuis les 2° 30′ jusqu'aux 5° 15′ de latitude boréale, la Cordillère des Andes est divisée en trois chaînes parallèles, dont les deux latérales seulement, à de très-grandes hauteurs, sont couvertes de grès et d'autres formations secondaires.

La *chaine orientale* sépare la vallée de la rivière de la Madeleine des plaines du Rio Meta. C'est sur sa pente occidentale que se trouvent les ponts naturels d'Icononzo. Ses plus hautes cimes sont le Paramo de la *Summa Paz* et celui de *Chingasa.* Aucune d'elles ne s'élève jusqu'à la région des neiges éternelles.

La *chaine centrale* partage les eaux entre le bassin de la rivière de la Madeleine et celui du Rio Cauca. Elle atteint souvent la limite des neiges perpétuelles; elle la dépasse de beaucoup dans les cimes colossales de *Guanacas*, de *Baragan* et du *Quindiu.* Au lever et au coucher du soleil, cette chaîne centrale présente un spectacle magnifique aux habitans de Santa-Fe; elle rappelle, avec des dimensions plus imposantes, la vue des Alpes de la Suisse.

La *chaine occidentale* des Andes sépare la vallée de Cauca de la province du Choco et des côtes de la mer du Sud. Son élévation est à peine de quinze cents mètres : elle s'abaisse tellement entre les sources du Rio Atracto et celles du Rio San-Juan, qu'on a de la peine à suivre son prolongement dans l'isthme de Panama.

Ces trois chaînes de montagnes se confondent vers le nord, par les 6° et 7° de latitude boréale. Elles forment un seul groupe, au sud de Popayan, dans la province de Pasto. D'ailleurs il ne faut pas les confondre avec la division des Cordillères observée par Bouguer et La Condamine, dans le royaume de Quito, depuis l'équateur jusqu'aux 2° de latitude australe.

La ville de Santa-Fe de Bogota est située à l'ouest du Paramo de *Chingasa*, dans un plateau qui a deux mille six cent cinquante mètres de hauteur absolue, et qui se prolonge sur le dos de la *Cordillère orientale*. Il résulte de cette structure particulière des Andes, que, pour parvenir de Santa-Fe à Popayan et aux rives du Cauca, il faut descendre la *chaine orientale*, soit par la *Mesa* et *Tocayma*, soit par les ponts naturels d'*Icononzo*; traverser la vallée de la rivière de la Madeleine, et passer la *chaine centrale*. Le passage le plus fréquenté est celui du *Paramo de Guanacas*, décrit par Bouguer, lors de son retour de Quito à Carthagène des Indes. En suivant ce chemin, le voyageur traverse la crête de la Cordillère centrale dans un seul jour, au milieu d'un pays habité. Nous avons préféré au passage de Guanacas celui de la *montagne de Quindiu* ou *Quindio*, entre les villes d'Ibague et de Carthago. C'est l'entrée de ce passage qui est répresentée dans la Planche v. Il m'a paru indispensable de donner ces détails géographiques, pour faire mieux connoître la position d'un endroit qu'on chercheroit en vain sur les meilleures cartes de l'Amérique méridionale, par exemple sur celle de La Cruz.

La montagne de Quindiu (lat. 4° 36', long. 5° 12') est regardée comme le passage le plus pénible que présente la Cordillère des Andes. C'est une forêt épaisse, entièrement inhabitée, que, dans la plus belle saison, on ne traverse qu'en dix ou douze jours. On n'y trouve aucune cabane, aucun moyen de subsistance : à toutes les époques de l'année les voyageurs font leurs provisions pour un mois, parce qu'il arrive souvent que, par la fonte des neiges et par la crue subite des torrens, ils se trouvent isolés de manière à ne pouvoir descendre ni du côté de Carthago ni du côté d'Ibague. Le point le plus élevé du chemin, la Garito del Paramo, a trois mille cinq cents mètres de hauteur au-dessus des eaux de l'Océan. Comme le pied de la montagne, vers les rives du Cauca, n'en a que neuf cent soixante, on y jouit généralement d'un climat doux et tempéré. Le sentier par lequel on

passe la Cordillère est si étroit, que sa largeur ordinaire n'est que de quatre ou cinq décimètres : il ressemble en grande partie à une galerie creusée à ciel ouvert. Dans cette partie des Andes, comme presque partout ailleurs, le roc est couvert d'une couche épaisse d'argile. Les filets d'eau qui descendent de la montagne ont creusé des ravins de six à sept mètres de profondeur. On marche dans ces crevasses, qui sont remplies de boue, et dont l'obscurité est augmentée par la végétation épaisse qui en couvre l'ouverture. Le corps des bœufs, qui sont les bêtes de somme dont on se sert communément dans ces contrées, a de la peine à passer dans ces galeries qui ont jusqu'à deux mille mètres de longueur. Si l'on a le malheur d'y rencontrer ces bêtes de somme, il ne reste d'autre moyen de les éviter, que celui de rebrousser chemin ou de monter sur le mur de terre qui borde la crevasse, et de se tenir suspendu en s'accrochant aux racines qui y pénètrent depuis la surface du sol.

En traversant la montagne de Quindiu, au mois d'octobre 1801, à pied et suivis de douze bœufs qui portoient nos instrumens et nos collections, nous avons beaucoup souffert des averses continuelles auxquelles nous avons été exposés les trois ou quatre derniers jours, en descendant la pente occidentale de la Cordillère. Le chemin passe par un pays marécageux, couvert de bambousiers. Les piquans, dont sont armées les racines de ces graminées gigantesques, avoient déchiré nos chaussures; de sorte que nous étions forcés, comme tous les voyageurs qui ne veulent pas se laisser porter à *dos d'homme*, d'aller pieds nus. Cette circonstance, l'humidité continuelle, la longueur du chemin, la force musculaire qu'il faut employer pour marcher dans une argile épaisse et bourbeuse, la nécessité de passer à gué des torrens profonds et dont l'eau est très-froide, rendent sans doute ce voyage excessivement fatigant; mais, quelque pénible qu'il soit, il ne présente aucun des dangers dont la crédulité du peuple alarme les voyageurs. Le sentier est étroit, mais les endroits où il borde des précipices sont très-rares. Comme les bœufs ont la coutume de mettre les pieds toujours sur la même trace, il en résulte qu'il se forme en travers, dans le chemin, une suite de petits fossés séparés les uns des autres par des proéminences de terre très-étroites. Dans le temps des fortes pluies, ces proéminences restent cachées sous l'eau, et la marche du voyageur est doublement incertaine, parce qu'il ignore s'il place le pied sur la digue ou dans le fossé.

Peu de personnes aisées ayant, dans ces climats, l'habitude de marcher à pied et dans des chemins aussi difficiles pendant quinze ou vingt jours de suite, on se fait porter par des hommes qui ont une chaise liée sur le dos; car, dans l'état actuel du passage du Quindiu, il seroit impossible d'aller sur des mules. On entend dire dans ce pays, *aller à dos d'homme* (*andar en carguero*), comme on dit *aller à cheval.* Aucune idée humiliante n'est attachée au métier des *cargueros.* Les hommes qui s'y livrent ne sont pas des Indiens, mais des métis, quelquefois même des blancs. On est souvent surpris d'entendre des hommes nus, qui sont voués à une profession aussi flétrissante à nos yeux, se disputer, au milieu d'une forêt, parce que l'un d'eux a refusé à l'autre, qui prétend avoir la peau plus blanche, les titres pompeux de *Don* ou de *Su Merced.* Les *cargueros* portent communément six à sept *arrobas* (soixante-quinze à quatre-vingt-huit kilogrammes); il y en a de très-robustes qui portent jusqu'à neuf *arrobas.* Quand on réfléchit sur l'énorme fatigue à laquelle ces malheureux sont exposés en marchant huit à neuf heures par jour, dans un pays montueux; quand on sait qu'ils ont quelquefois le dos meurtri comme des bêtes de somme, et que des voyageurs ont souvent la cruauté de les abondonner dans la forêt, lorsqu'ils tombent malades; quand on pense qu'ils ne gagnent, dans un voyage d'Ibague à Carthago, que 12 à 14 piastres (60 à 70 fr.) dans l'espace de quinze, quelquefois même de vingt-cinq ou trente jours, on a de la peine à concevoir comment ce métier de *cargueros*, un des plus pénibles de ceux auxquels l'homme se livre, est embrassé volontairement par tous les jeunes gens robustes qui vivent au pied de ces montagnes. Le goût d'une vie errante et vagabonde, l'idée d'une certaine indépendance au milieu des forêts, leur font préférer cette occupation pénible aux travaux sédentaires et monotones des villes.

Le passage de la montagne de Quindiu n'est pas la seule partie de l'Amérique méridionale dans laquelle on voyage *à dos d'homme.* Une province entière, celle d'Antioquia, est environnée de montagnes si difficiles à franchir, que les personnes qui ne veulent pas se fier à l'adresse d'un *carguero*, et qui ne sont pas assez robustes pour faire à pied le chemin de Santa-Fe de Antioquia à la Boca de Nares, ou au Rio Samana, doivent renoncer à sortir de ce pays. J'ai connu un habitant de cette province dont l'embonpoint étoit énorme : il n'avoit rencontré que deux métis capables de le porter, et il eût été impossible de

retourner chez lui, si ces deux *cargueros* fussent morts pendant qu'il se trouvoit sur les rives de la Madeleine, à Mompox, ou à Honda. Le nombre des jeunes gens qui font le métier de bêtes de somme au Choco, à Ibague et à Medellin, est si grand, que l'on en rencontre quelquefois des files de cinquante ou soixante. Lorsqu'on forma, il y a quelques années, le projet de rendre praticable, pour des mulets, le chemin de montagnes qui mène du village de Nares à Antioquia, les *cargueros* réclamèrent formellement contre l'amélioration des routes, et le gouvernement eut la foiblesse de céder à leurs réclamations. Il est utile de rappeler ici que les mines du Mexique offrent aussi une classe d'hommes qui n'ont d'autre occupation que celle d'en porter d'autres sur leur dos. Dans ces climats la paresse des blancs est si grande, que chaque directeur des mines a à sa solde un ou deux Indiens qu'on appelle ses *chevaux* (*cavallitos*), parce qu'ils se font seller tous les matins, et qu'appuyés sur une petite canne, et jetant le corps en avant, ils portent leur maître d'une partie de la mine à l'autre. Parmi les *cavallitos* et les *cargueros*, on distingue et l'on recommande aux voyageurs ceux qui ont le pied sûr et le pas doux et égal. On est peiné d'entendre parler des qualités de l'homme dans des termes qui désignent l'allure des chevaux et des mulets.

Les personnes qui se font porter dans la chaise d'un *carguero*, doivent rester, pendant plusieurs heures, immobiles et le corps penché en arrière. Le moindre mouvement suffirait pour faire tomber celui qui les porte, et les chutes sont d'autant plus dangereuses, que souvent le *carguero*, trop confiant dans son adresse, choisit les pentes les plus escarpées, ou traverse un torrent sur un tronc d'arbre étroit et glissant. Cependant les accidens sont très-rares, et ceux qui ont eu lieu doivent être attribués à l'imprudence des voyageurs qui, effrayés, ont sauté à terre du haut de leur chaise.

La cinquième Planche représente un site très-pittoresque, que l'on découvre à l'entrée de la montagne de Quindiu, près d'Ibague, à un poste que l'on appelle le pied de la Cuesta. Le cône tronqué de Tolima, couvert de neiges perpétuelles, et rappelant par sa forme le Cotopaxi et le Cayambe, paroît au-dessus d'une masse de rochers granitiques. La petite rivière de Combeima, qui mêle ses eaux à celles du Rio Cuello, serpente dans une vallée étroite, et se fraye un chemin à travers un bosquet de palmiers. On distingue dans

le fond une partie de la ville d'Ibague, la grande vallée de la rivière de la Madeleine, et la chaîne orientale des Andes. Sur le devant on voit une troupe de *cargueros* qui entrent dans la montagne. On y reconnoît la manière particulière dont la chaise, construite en bois de bambousier, est liée sur les épaules, et tenue en équilibre par un fronteau semblable à celui que portent les chevaux et les bœufs. Le rouleau que l'on voit dans la main du troisième *carguero* est le toit, ou plutôt la maison mobile dont le voyageur se sert en traversant les forêts de Quindiu.

Lorsqu'on est arrivé à Ibague, et qu'on se prépare au voyage, on fait couper dans les montagnes voisines plusieurs centaines de feuilles de *vijao*, plante de la famille des bananiers, qui forme un nouveau genre voisin du Thalia, et qu'il ne faut pas confondre avec l'Heliconia bihai. Ces feuilles, membraneuses et lustrées comme celles du Musa, sont d'une forme ovale, et ont cinquante-quatre centimètres (vingt pouces) de longueur, sur trente-sept centimètres (quatorze pouces) de largeur. Leur surface inférieure est d'un blanc argenté et couverte d'une matière farineuse, qui se détache par écailles. C'est ce *vernis* particulier qui les rend propres à résister long-temps à la pluie. En les ramassant, on fait une incision à la nervure principale, qui est le prolongement du pétiole : cette incision doit servir de crochet pour les suspendre quand on voudra former le toit mobile; ensuite on les étend et on les roule avec soin en un paquet cylindrique. Il faut un poids de cinquante kilogrammes de feuilles pour couvrir une cabane dans laquelle couchent six à huit personnes. Lorsqu'au milieu des forêts on arrive dans un endroit où le sol est sec, et où l'on compte passer la nuit, les *cargueros* coupent quelques branches d'arbre qu'ils réunissent en forme de tente. En quelques minutes cette charpente légère est divisée en carreaux par des lianes ou par des fils d'agave placés parallèlement à une distance de trois à quatre décimètres les uns des autres. Pendant ce temps, le paquet de feuilles de vijao a été déroulé, et plusieurs personnes s'occupent à les arranger sur le treillage, de manière qu'elles se recouvrent comme les tuiles des maisons. Ces cabanes, construites à la hâte, sont très-fraîches et très-commodes. Si pendant la nuit le voyageur sent pénétrer la pluie, il indique l'endroit où se trouve la gouttière; une seule feuille suffit pour obvier à cet inconvénient. Nous avons passé plusieurs jours dans la vallée de

Boquia, sous une de ces tentes de feuillage, sans être mouillés, quoique la pluie fût très-forte et presque continuelle.

La montagne de Quindiu est un des endroits les plus riches en plantes utiles et intéressantes. C'est là que nous avons trouvé le palmier (*Ceroxylon andicola*), dont le tronc est couvert d'une cire végétale; les passiflores en arbres, et le superbe Mutisia grandiflora, dont les fleurs, de couleur écarlate, ont seize centimètres (six pouces) de long.

PLANCHE VI.

Chute du Tequendama.

Le plateau sur lequel est située la ville de Santa-Fe de Bogota, offre plusieurs traits de ressemblance avec celui qui renferme les lacs mexicains. L'un et l'autre sont plus élevés que le couvent du Saint-Bernard : le premier a deux mille six cent soixante mètres; le second, deux mille deux cent soixante-dix-sept mètres au-dessus du niveau de la mer. La vallée de Mexico, entourée d'un mur circulaire de montagnes porphyritiques, est couverte d'eau dans son centre; car, avant que les Européens eussent creusé le canal de Huehuetoca, aucun des nombreux torrens qui se précipitent dans la vallée ne trouvoit une ouverture pour en sortir. Le plateau de Bogota est également entouré de montagnes élevées : le niveau parfait de son sol, sa constitution géologique, la forme des rochers de Suba et de Facatativa, qui s'élèvent comme des îlots au milieu des savanes, tout y semble indiquer l'existence d'un ancien lac. La rivière de Funzha, communément appelée Rio de Bogota, après avoir réuni les eaux de la vallée, s'est frayée un chemin à travers les montagnes situées au sud-ouest de la ville de Santa-Fe. C'est près de la ferme de Tequendama qu'elle sort de la vallée, en se précipitant, par une ouverture étroite, dans une crevasse qui descend vers le bassin de la rivière de la Madeleine. Si l'on tentoit de fermer cette ouverture, la seule que présente la vallée de Bogota, on convertiroit peu à peu ces plaines fertiles en un lac semblable aux lacs mexicains.

Il est facile de reconnoître l'influence que ces faits géologiques ont exercée sur les traditions des anciens habitans de ces contrées. Nous ne déciderons

pas si, chez des peuples qui n'étoient pas très-éloignés de la civilisation, l'aspect des lieux a fait imaginer des hypothèses sur les premières révolutions du globe, ou si les grandes inondations de la vallée de Bogota sont assez récentes, pour que la mémoire ait pu s'en conserver parmi les hommes. Partout des traditions historiques sont mêlées à des opinions religieuses, et il est intéressant de rappeler ici celles que le conquérant de ces pays, Gonzalo Ximenez de Quesada, trouva répandues parmi les Indiens Muyscas, Panchas et Natagaymas, lorsqu'il pénétra le premier dans les montagnes de Cundinamarca[1].

Dans les temps les plus reculés, avant que la lune accompagnât la terre, dit la mythologie des Indiens Muyscas ou Mozcas, les habitans du plateau de Bogota vivoient comme des barbares, nus, sans agriculture, sans lois et sans culte. Tout-à-coup parut chez eux un vieillard qui venoit des plaines situées à l'est de la Cordillère de Chingasa : il paroissoit d'une race différente de celles des indigènes, car il avoit la barbe longue et touffue. Il étoit connu sous trois noms différens : sous ceux de *Bochica*, *Nemquetheba* et *Zuhè*. Ce vieillard, semblable à Manco-Capac, apprit aux hommes à se vêtir, à construire des cabanes, à labourer la terre et à se réunir en société. Il amena avec lui une femme à laquelle la tradition donne encore trois noms; savoir, ceux de *Chia*, *Yubecayguaya* et *Huythaca*. Cette femme, d'une rare beauté, mais d'une méchanceté excessive, contraria son époux dans tout ce qu'il entreprenoit pour le bonheur des hommes. Par son art magique elle fit enfler la rivière de Funzha, dont les eaux inondèrent toute la vallée de Bogota. Ce déluge fit périr la plupart des habitans, et quelques-uns seulement s'échappèrent sur la cime des montagnes voisines. Le vieillard irrité chassa la belle Huythaca loin de la terre; elle devint la lune, qui, depuis cette époque, commença à éclairer notre planète pendant la nuit. Ensuite Bochica ayant pitié des hommes dispersés sur les montagnes, brisa d'une main puissante les rochers qui ferment la vallée, du côté de Canoas et de Tequendama. Il fit écouler par cette ouverture les eaux du lac de Funzha, réunit de nouveau les peuples dans la vallée de Bogota, construisit des villes, introduisit le culte du soleil, nomma deux chefs, entre lesquels il partagea les pouvoirs ecclésiastique et séculier, et se retira, sous le nom d'*Idacanzas*, dans la

[1] Voyez Lucas Fernandez Piedrahita, *Obispo de Panama*, *Historia general del Nuevo Reyno de Grenada*, p. 17; ouvrage composé d'après les manuscrits de Quesada.

sainte vallée d'Iraca, près de Tunja, où il vécut dans les exercices de la pénitence la plus austère, pendant l'espace de deux mille ans.

Cette fable indienne, qui attribue au fondateur de l'empire du *Zaque* la chute d'eau du Tequendama, réunit un grand nombre de traits que l'on trouve épars dans les traditions religieuses de plusieurs peuples de l'ancien continent. On croit reconnoître le bon et le mauvais principe personnifiés dans le vieillard Bochica et dans sa femme Huythaca. Le temps reculé où la lune n'existoit point encore, rappelle la prétention des Arcadiens sur l'antiquité de leur origine. L'astre de la nuit est peint comme un être malfaisant qui augmente l'humidité sur la terre, tandis que Bochica, fils du soleil, sèche le sol, protége l'agriculture, et devient le bienfaiteur des Muyscas, comme le premier Inca fut celui des Péruviens.

Les voyageurs qui ont vu de près le site imposant de la grande cascade du Tequendama, ne seront pas surpris que des peuples grossiers aient attribué une origine miraculeuse à ces rochers qui paroissent avoir été taillés par la main de l'homme; à ce gouffre étroit dans lequel se précipite une rivière qui réunit toutes les eaux de la vallée de Bogota; à ces iris qui brillent des plus belles couleurs, et qui changent de forme à chaque instant; à cette colonne de vapeurs qui s'élève comme un nuage épais, et que l'on reconnoît à cinq lieues de distance, en se promenant autour de la ville de Santa-Fe. La sixième Planche ne peut donner qu'une foible idée de ce spectacle majestueux. S'il est difficile de décrire les beautés des cascades, il l'est encore plus de les faire sentir par le secours du dessin. L'impression qu'elles laissent dans l'âme de l'observateur dépend du concours de plusieurs circonstances : il faut que le volume d'eau qui se précipite soit proportionné à la hauteur de la chute, et que le paysage environnant ait un caractère romantique et sauvage. La Pissevache et le Staubbach, en Suisse, ont une très-grande élévation, mais leur masse d'eau n'est pas très-considérable. Le Niagara et la chute du Rhin, au contraire, offrent un énorme volume d'eau, mais leur hauteur ne surpasse pas cinquante mètres. Une cascade environnée de collines peu élevées produit moins d'effet que les chutes d'eau que l'on voit dans les vallées profondes et étroites des Alpes, des Pyrénées, et surtout de la Cordillère des Andes. Outre la hauteur et le volume de la colonne d'eau, outre la configuration du sol et l'aspect des rochers, c'est la vigueur et la forme des

arbres et des plantes herbacées; c'est leur distribution en groupes ou bouquets épars; c'est le contraste entre les masses pierreuses et la fraîcheur de la végétation, qui donnent un caractère particulier à ces grandes scènes de la nature. La chute du Niagara seroit plus belle encore, si, au lieu de se trouver sous une zone boréale, dans la région des pins et des chênes, ses environs étoient ornés d'héliconia, de palmiers, et de fougères arborescentes.

La chute (*salto*) du Tequendama réunit tout ce qui peut rendre un site éminemment pittoresque. Elle n'est point, comme on le croit dans le pays[1] et comme des physiciens l'ont répété en Europe, la cascade la plus haute du globe : la rivière ne se précipite pas, comme le dit Bouguer, dans un gouffre de cinq à six cents mètres de profondeur perpendiculaire; mais il existe à peine une cascade qui, à une hauteur aussi considérable, réunisse une si grande masse d'eau. Le Rio de Bogota, après avoir abreuvé les marais qui se trouvent entre les villages de Facatativa et de Fontibon, conserve encore, près de Canoas, un peu au-dessus du *salto*, une largeur de quarante-quatre mètres, largeur qui est la moitié de celle de la Seine, à Paris, entre le Louvre et le Palais des arts. La rivière se rétrécit beaucoup près de la cascade même, où la crevasse, qui paroît formée par un tremblement de terre, n'a que dix à douze mètres d'ouverture. A l'époque des grandes sécheresses, le volume d'eau qui, en deux bonds, se précipite à une profondeur de cent soixante-quinze mètres, présente encore un profil de quatre-vingt-dix mètres carrés. On a ajouté au dessin de la cascade la figure de deux hommes pour servir d'échelle à la hauteur totale du *salto*. Le point où ces hommes sont placés, au bord supérieur, a deux mille quatre cent soixante-sept mètres d'élévation au-dessus du niveau de l'Océan. Depuis ce point jusqu'à la rivière de la Madeleine, la petite rivière de Bogota a encore plus de deux mille cent mètres de chute, ce qui fait plus de cent quarante mètres par lieue commune.

Le chemin qui conduit de la ville de Santa-Fe au *salto* de Tequendama, passe par le village de Suacha et la grande ferme de Canoas, renommée pour ses belles récoltes en froment. On croit que l'énorme masse de vapeurs qui s'élèvent journellement de la cascade, et qui sont précipitées par le contact de l'air froid, contribue beaucoup à la grande fertilité de cette partie

[1] Piedrahita, p. 19; Julian, *la Perla de la America, provincia de Santa Martha*, 1787, p. 9.

du plateau de Bogota. A une petite distance de Canoas, sur la hauteur de Chipa, on jouit d'une vue magnifique, et qui étonne le voyageur par les contrastes qu'elle présente. On vient de quitter des champs cultivés en froment et en orge : outre les aralia, l'alstonia theæformis, les begonia et le quinquina jaune (*Cinchona cordifolia*, Mut.), on voit autour de soi des chênes, des aunes, et d'autres plantes dont le port rappelle la végétation de l'Europe; et tout-à-coup on découvre, comme du haut d'une terrasse, et pour ainsi dire à ses pieds, un pays où croissent les palmiers, les bananiers et la canne à sucre. Comme la crevasse dans laquelle se jette le Rio de Bogota communique aux plaines de la région chaude (*tierra caliente*), quelques palmiers se sont avancés jusqu'au pied de la cascade. Cette circonstance particulière fait dire aux habitans de Santa-Fe que la chute du Tequendama est si haute, que l'eau tombe d'un saut du pays froid (*tierra fria*) dans le pays chaud. On sent qu'une différence de hauteur de cent soixante-quinze mètres n'est pas assez considérable pour influer sensiblement sur la température de l'air. Ce n'est point à cause de la hauteur du sol que la végétation du plateau de Canoas contraste avec celle du ravin : car si le rocher de Tequendama, qui est un grès à base argileuse, n'étoit pas taillé à pic, et si le plateau de Canoas étoit aussi habité que la crevasse, les palmiers qui végètent au pied de la cascade auroient sans doute poussé leurs migrations jusqu'au niveau supérieur de la rivière. L'aspect de cette végétation est d'autant plus intéressant pour les habitans de la vallée de Bogota, qu'ils vivent dans un climat où le thermomètre descend très-souvent jusqu'au point de la congélation.

Je suis parvenu à porter des instrumens dans la crevasse même, au pied de la cascade. On met trois heures à y descendre par un sentier étroit (*camino de la Culebra*), qui mène au ravin de la Povasa. Quoique la rivière perde, en tombant, une grande partie de son eau, qui se réduit en vapeurs, la rapidité du courant inférieur force l'observateur de rester dans un éloignement de près de cent quarante mètres du bassin creusé par le choc de l'eau. Le fond de cette crevasse n'est que foiblement éclairé par la lumière du jour. La solitude du lieu, la richesse de la végétation et le bruit épouvantable qui s'y fait entendre, rendent le pied de la cascade du Tequendama un des sites les plus sauvages des Cordillères.

PLANCHE VII.

Pyramide de Cholula.

PARMI ces essaims de peuples qui, depuis le septième jusqu'au douzième siècle de notre ère, parurent successivement sur le sol mexicain, on en compte cinq, les Toltèques, les Cicimèques, les Acolhues, les Tlascaltèques et les Aztèques, qui, malgré leurs divisions politiques, parloient la même langue, suivoient le même culte, et construisoient des édifices pyramidaux, qu'ils regardoient comme des *téocallis*, c'est-à-dire comme les maisons de leurs dieux. Ces édifices, quoique de dimensions très-différentes, avoient tous la même forme : c'étoient des pyramides à plusieurs assises, et dont les côtés suivoient exactement la direction du méridien et du parallèle du lieu. Le téocalli s'élevoit au milieu d'une vaste enceinte carrée et entourée d'un mur. Cette enceinte, que l'on peut comparer au περίβολος des Grecs, renfermoit des jardins, des fontaines, les habitations des prêtres, quelquefois même des magasins d'armes; car chaque maison d'un dieu mexicain, comme l'ancien temple de Baal Berith, brûlé par Abimelech, étoit une place forte. Un grand escalier conduisoit à la cime de la pyramide tronquée. Au sommet de cette plate-forme, se trouvoient une ou deux chapelles en forme de tour, qui renfermoient les idoles colossales de la divinité à laquelle le téocalli étoit dédié. Cette partie de l'édifice doit être regardée comme la plus essentielle; c'est le ναὸς, ou plutôt le σηκὸς des temples grecs. C'est là aussi que les prêtres entretenoient le feu sacré. Par l'ordonnance particulière de l'édifice que nous venons d'indiquer, le sacrificateur pouvoit être vu d'une grande masse de peuple à la fois. On distinguoit de loin la procession des *teopixqui*, qui montoit ou descendoit l'escalier de la pyramide. L'intérieur de l'édifice servoit à la sépulture des rois et des principaux personnages mexicains. Il est impossible de lire les descriptions qu'Hérodote et Diodore de Sicile nous ont laissées du temple de Jupiter Bélus, sans être frappé des traits de ressemblance qu'offroit ce monument babylonien avec les téocallis d'Anahuac.

Lorsque les Mexicains ou Aztèques, une des sept tribus des *Anahuatlacs* (peuple *riverain*), arrivèrent, l'an 1190, dans la région équinoxiale de la Nouvelle-Espagne, ils y trouvèrent déjà les monumens pyramidaux de *Téotihuacan*, de

Cholula ou *Chololan*, et de *Papantla*. Ils attribuèrent ces grandes constructions aux Toltèques, nation puissante et civilisée, qui habitoit le Mexique cinq cents ans plus tôt, qui se servoit de l'écriture hiéroglyphique, et qui avoit une année et une chronologie plus exactes que celles de la plupart des peuples de l'ancien continent. Les Aztèques ne savoient pas avec certitude si d'autres tribus avoient habité le pays d'Anahuac avant les Toltèques. En regardant ces maisons de Dieu de Téotihuacan et de Chololan comme l'ouvrage de ce dernier peuple, ils leur assignoient la plus haute antiquité dont ils eussent l'idée : il seroit cependant possible qu'elles eussent été construites avant l'invasion des Toltèques, c'est-à-dire avant l'année 648 de l'ère vulgaire. Ne nous étonnons pas que l'histoire d'aucun peuple américain ne commence avant le septième siècle, et que celle des Toltèques soit aussi incertaine que l'histoire des Pelasges et des Ausoniens. Un savant profond, M. Schlœzer, a prouvé jusqu'à l'évidence que l'histoire du nord de l'Europe ne remonte pas au delà du dixième siècle, époque à laquelle le plateau mexicain offroit déjà une civilisation bien plus avancée que le Danemarck, la Suède et la Russie.

Le *téocalli* de Mexico étoit dédié à Tezcatlipoca, la première des divinités aztèques après Téotl, qui est l'Être suprême et invisible, et à Huitzilopochtli, le Dieu de la guerre : il fut construit par les Aztèques, sur le modèle des pyramides de Téotihuacan, seulement six ans avant la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb. Cette pyramide tronquée, appelée par Cortez le Temple principal, avoit à sa base quatre-vingt-dix-sept mètres de largeur, et à peu près cinquante-quatre mètres de hauteur. Il n'est pas surprenant qu'un édifice de ces dimensions ait pu être détruit peu d'années après le siége de Mexico : en Égypte, il reste à peine quelques vestiges des énormes pyramides qui s'élevoient au milieu des eaux du lac Mœris, et qu'Hérodote dit avoir été ornées de statues colossales : les pyramides de Porsenna, dont la description paroît un peu fabuleuse, et dont quatre, d'après Varron, avoient plus de quatre-vingts mètres de hauteur, ont également disparu en Étrurie[1].

Mais si les conquérans européens ont renversé les *téocallis* des Aztèques, ils n'ont pas réussi également à détruire des monumens plus anciens, ceux que l'on attribue à la nation toltèque. Nous allons donner une description succincte de ces monumens, remarquables par leur forme et leur grandeur.

[1] Plin., xxxvi, 19.

Le groupe des pyramides de *Téotihuacan* se trouve dans la vallée de Mexico, à huit lieues de distance au nord-est de la capitale, dans une plaine qui porte le nom de *Micoatl*, ou de *Chemin des morts*. On y observe encore deux grandes pyramides[1] dédiées au soleil (*Tonatiuh*) et à la lune (*Meztli*), et entourées de plusieurs centaines de petites pyramides, qui forment des rues dirigées exactement du nord au sud et de l'est à l'ouest. Des deux grands *téocallis*, l'un a cinquante-cinq, l'autre quarante-quatre mètres d'élévation perpendiculaire. La base du premier a deux cent huit mètres de long; d'où il résulte que le Tonatiuh Yztaqual, d'après les mesures de M. Oteyza, faites en 1803, est plus élevé que le Mycerinus, ou la troisième des trois grandes pyramides de Djyzeh, en Égypte, et que la longueur de sa base est à peu près celle du Céphren. Les petites pyramides qui entourent les grandes maisons de la lune et du soleil ont à peine neuf à dix mètres d'élévation: d'après la tradition des indigènes, elles servoient à la sépulture des chefs des tribus. Autour du Chéops et du Mycerinus en Égypte, on distingue aussi huit petites pyramides placées avec beaucoup de symétrie, et parallèlement aux faces des grandes. Les deux *téocallis* de Téotihuacan avoient quatre assises principales; chacune d'elles étoit subdivisée en petits gradins, dont on distingue encore les arêtes. Leur noyau est d'argile mêlée de petites pierres: il est revêtu d'un mur épais de *tezontli* ou amygdaloïde poreuse. Cette construction rappelle une des pyramides égyptiennes de Sakhara, qui a six assises, et qui, d'après le récit de Pococke[2] est un amas de cailloux et de mortier jaune, revêtu par dehors de pierres brutes. A la cime des grands *téocallis* mexicains se trouvoient deux statues colossales du soleil et de la lune: elles étoient de pierre, et enduites de lames d'or; ces lames furent enlevées par les soldats de Cortez. Lorsque l'évêque Zumaraga, religieux franciscain, entreprit de détruire tout ce qui avoit rapport au culte, à l'histoire et aux antiquités des peuples indigènes de l'Amérique, il fit aussi briser les idoles de la plaine de Micoatl. On y découvre encore les restes d'un escalier construit en grandes pierres de taille, et qui conduisoit anciennement à la plate-forme du *téocalli*.

A l'est du groupe des pyramides de Téotihuacan, en descendant la Cordillère vers le golfe du Mexique, dans une forêt épaisse appelée *Tajin*, s'élève la pyramide de Papantla: c'est le hasard qui l'a fait découvrir à des chasseurs

[1] Éclaircissemens de M. Langlès au Voyage de Norden, Tom. III, pag 327, n.° 2.

[2] Voyage de Pococke; édit. de Neuchâtel, 1752, Tom. I, pag. 147.

espagnols, il n'y a pas trente ans; car les Indiens se plaisent à cacher aux blancs tout ce qui est l'objet d'une antique vénération. La forme de ce *téocalli*, qui a eu six, peut-être même sept étages, est plus élancée que celle de tous les autres monumens de ce genre : sa hauteur est à peu près de dix-huit mètres, tandis que la longueur de sa base n'est que de vingt-cinq; il est par conséquent presque de moitié plus bas que la pyramide de Caïus Cestius, à Rome, qui a trente-trois mètres de hauteur. Ce petit édifice est tout construit en pierres de taille d'une grandeur extraordinaire, et d'une coupe très-belle et très-régulière: trois escaliers mènent à sa cime; le revêtement de ses assises est orné de sculptures hiéroglyphiques, et de petites niches qui sont disposées avec beaucoup de symétrie : le nombre de ces niches paroît faire allusion aux trois cent dix-huit signes simples et composés des jours du *Cempohualilhuitl*, ou calendrier civil des Toltèques.

Le plus grand, le plus ancien et le plus célèbre de tous les monumens pyramidaux d'Anahuac, est le *téocalli* de Cholula. On l'appelle aujourd'hui *la montagne faite à mains d'homme* (*monte hecho a mano*). A le voir de loin, on seroit en effet tenté de le prendre pour une colline naturelle couverte de végétation. C'est dans son état de dégradation actuelle que cette pyramide est représentée sur la septième Planche.

Une vaste plaine, celle de la Puebla, est séparée de la vallée de Mexico par la chaîne de montagnes volcaniques qui se prolongent depuis le Popocatepetl, vers Rio Frio et le pic du Telapon[1]. Cette plaine fertile, mais dénuée d'arbres, est riche en souvenirs qui intéressent l'histoire mexicaine : elle renferme les chefs-lieux des trois républiques de Tlascalla, de Huexocingo et de Cholula, qui, malgré leurs dissensions continuelles, n'en résistoient pas moins au despotisme et à l'esprit d'usurpation des rois aztèques.

La petite ville de Cholula, que Cortez, dans ses lettres à l'empereur Charles-Quint, compare aux villes les plus populeuses de l'Espagne, compte aujourd'hui à peine seize mille habitans. La pyramide se trouve à l'est de la ville, sur le chemin qui mène de Cholula à la Puebla. Elle est très-bien conservée du côté de l'ouest, et c'est la face occidentale que présente la gravure que nous publions. La plaine de Cholula offre ce caractère de nudité qui est propre à des plateaux élevés de deux mille deux cents mètres au-dessus du niveau de

[1] Voyez mon Atlas mexicain, Pl. III et IX.

l'Océan : on distingue sur le premier plan quelques pieds d'agave et des dragoniers; dans le lointain, on découvre la cime couverte de neige du volcan d'Orizaba, montagne colossale de cinq mille deux cent quatre-vingt-quinze mètres d'élévation absolue, et dont j'ai publié le dessin dans l'*Atlas Mexicain*, Pl. XVII.

Le *téocalli* de Cholula a quatre assises, toutes d'une hauteur égale. Il paroît avoir été exactement orienté d'après les quatre points cardinaux; mais comme les arêtes des assises ne sont pas très-distinctes, il est difficile de reconnoître leur direction primitive. Ce monument pyramidal a une base plus étendue que celle de tous les édifices du même genre trouvés dans l'ancien continent. Je l'ai mesuré avec soin, et je me suis assuré que sa hauteur perpendiculaire n'est que de cinquante-quatre mètres, mais que chaque côté de sa base a quatre cent trente-neuf mètres de longueur : Torquemada lui donne soixante-dix-sept; Betancourt, soixante-cinq; Clavigero, soixante-un mètres de hauteur. Bernal Diaz del Castillo, simple soldat dans l'expédition de Cortez, s'amusa à compter les gradins des escaliers qui conduisoient à la plate-forme des *téocallis :* il en trouva cent quatorze au grand temple de Ténochtitlan, cent dix-sept à celui de Tezcuco, et cent vingt à celui de Cholula. La base de la pyramide de Cholula est deux fois plus grande que celle du Chéops, mais sa hauteur excède de très-peu celle du Mycerinus. En comparant les dimensions de la maison du soleil, à Téotihuacan, avec celles de la pyramide de Cholula, on voit que le peuple qui construisit ces monumens remarquables avoit l'intention de leur donner la même hauteur, mais des bases dont la longueur seroit dans le rapport d'un à deux. Quant à la proportion entre la base et la hauteur, on la trouve très-différente dans les divers monumens. Dans les trois grandes pyramides de Djyzeh, les hauteurs sont aux bases comme 1 à 1 $\frac{7}{10}$; dans la pyramide de Papantla, chargée d'hiéroglyphes, ce rapport est comme 1 à 1 $\frac{4}{10}$; dans la grande pyramide de Téotihuacan, comme 1 à 3 $\frac{7}{10}$; et dans celle de Cholula, comme 1 à 7 $\frac{8}{10}$. Ce dernier monument est construit en briques non cuites (*xamilli*), qui alternent avec des couches d'argile. Des Indiens de Cholula m'ont assuré que l'intérieur de la pyramide est creux, et que, lors du séjour de Cortez dans leur ville, leurs ancêtres y avoient caché un grand nombre de guerriers pour fondre inopinément sur les Espagnols : les matériaux dont ce *téocalli* est construit, et le silence des historiens de ce temps[1], rendent cette assertion très-peu probable.

[1] Cartas de HERNAN CORTEZ; Mexico, 1770, p. 69.

On ne peut cependant pas révoquer en doute qu'il n'y eût, dans l'intérieur de cette pyramide, comme dans d'autres *téocallis*, des cavités considérables qui servoient à la sépulture des indigènes : une circonstance particulière les a fait découvrir. Il y a sept à huit ans qu'on a changé la route de Puebla à Mexico, qui passoit jadis au nord de la pyramide : pour aligner cette route, on a percé la première assise, de sorte qu'un huitième en est resté isolé comme un monceau de briques. C'est en faisant cette percée qu'on a trouvé dans l'intérieur de la pyramide une maison carrée, construite en pierres, et soutenue par des poutres de cyprès chauve (*cupressus disticha*) : elle renfermoit deux cadavres, des idoles en basalte, et un grand nombre de vases vernissés et peints avec art. On ne se donna pas la peine de conserver ces objets; mais on assure avoir vérifié avec soin que cette maison, couverte de briques et de couches d'argile, n'avoit aucune issue. En supposant que la pyramide fût construite, non par les Toltèques, premiers habitans de Cholula, mais par des prisonniers que les Cholulains avoient faits sur les peuples voisins, on pourroit croire que ces cadavres étoient ceux de quelques malheureux esclaves que l'on avoit fait périr à dessein dans l'intérieur du téocalli. Nous avons reconnu les restes de cette maison souterraine, et nous avons observé une disposition particulière des briques, tendant à diminuer la pression que le toit devoit éprouver. Comme les indigènes ne savoient pas faire de voûtes, ils plaçoient des briques très-larges horizontalement, de manière que celles de dessus dépassassent les inférieures : il en résultoit un assemblage par gradins, qui suppléoit en quelque sorte au cintre gothique, et dont on a aussi trouvé des vestiges dans plusieurs édifices égyptiens. Il seroit intéressant de creuser une galerie à travers le téocalli de Cholula, pour en examiner la construction intérieure, et il est étonnant que le désir de trouver des trésors cachés n'ait pas déjà fait tenter cette entreprise. Pendant mon voyage au Pérou, en visitant les vastes ruines de la ville de Chimù, près de Mansiche, je suis entré dans l'intérieur de la fameuse *Huaca de Toledo*, tombeau d'un prince péruvien, dans lequel Garci Gutierez de Toledo découvrit, en perçant une galerie, en 1576, pour plus de cinq millions de francs en or massif, comme cela est prouvé par les livres de compte conservés à la mairie de Truxillo.

Le grand téocalli de Cholula, appelé aussi la montagne de briques non cuites (*Tlalchihualtepec*), avoit à sa cime un autel dédié à Quetzalcoatl, le

dieu de l'air. Ce Quetzalcoatl (dont le nom signifie serpent revêtu de plumes vertes, de *coatl*, serpent, et *quetzalli*, plume verte) est sans doute l'être le plus mystérieux de toute la mythologie mexicaine : c'étoit un homme blanc et barbu comme le Bochica des Muyscas, dont nous avons parlé plus haut en décrivant la cascade du Tequendama : il étoit grand-prêtre à Tula (*Tollan*), législateur, chef d'une secte religieuse qui, comme les Sonyasis et les Bouddhistes de l'Indostan, s'imposoit les pénitences les plus cruelles : il introduisit la coutume de se percer les lèvres et les oreilles, et de se meurtrir le reste du corps avec les piquans des feuilles d'agave, ou avec les épines du cactus, en introduisant des roseaux dans les plaies pour qu'on vît ruisseler le sang plus abondamment. Dans un dessein mexicain, conservé à la bibliothéque du Vatican[1], j'ai vu une figure qui représente Quetzalcoatl apaisant, par sa pénitence, le courroux des dieux, lorsque, treize mille soixante ans après la création du monde (je suis la chronologie très-vague rapportée par le père Rios), il y eut une grande famine dans la province de Culan : le saint s'étoit retiré près de Tlaxapuchicalco, sur le volcan Catcitepetl (*montagne qui parle*), où il marcha pieds nus sur des feuilles d'agave armées de piquans. On croit voir un de ces Rishi, hermites du Gange, dont les Pourânas célèbrent la pieuse austérité[2].

Le règne de Quetzalcoatl étoit l'âge d'or des peuples d'Anahuac : alors tous les animaux, les hommes même vivoient en paix, la terre produisoit sans culture les plus riches moissons, l'air étoit rempli d'une multitude d'oiseaux que l'on admiroit à cause de leur chant et de la beauté de leur plumage; mais ce règne, semblable à celui de Saturne, et le bonheur du monde ne furent pas de longue durée : le Grand Esprit Tezcatlipoca, le Brahmâ des peuples d'Anahuac, offrit à Quetzalcoatl une boisson qui, en le rendant immortel, lui inspira le goût des voyages, et surtout un désir irrésistible de visiter un pays éloigné que la tradition appelle Tlapallan[3]. L'analogie de ce nom avec celui de Huehuetlapallan, la patrie des Toltèques, ne paroît pas être accidentelle : mais comment concevoir que cet homme blanc, prêtre de Tula, se soit dirigé, comme nous le verrons bientôt, au *sud-est*, vers les plaines de Cholula, et de là aux côtes orientales

[1] *Codex anonymus*, n.° 3738, fol. 8.
[2] Schlegel *über Sprache und Weisheit der Indier*, p. 132.
[3] Clavigero, *Storia di Messico*, Tom. II, p. 12.

du Mexique, pour parvenir à ce pays *septentrional* d'où ses ancêtres étoient sortis, l'an 596 de notre ère?

Quetzalcoatl, en traversant le territoire de Cholula, céda aux instances des habitans, qui lui offrirent les rênes du gouvernement : il demeura pendant vingt ans parmi eux, leur apprit à fondre des métaux, ordonna les grands jeûnes de quatre-vingts jours, et régla les intercalations de l'année toltèque; il exhorta les hommes à la paix; il ne voulut pas que l'on fît d'autres offrandes à la divinité que les prémices des moissons. De Cholula, Quetzalcoatl passa à l'embouchure de la rivière de Goasacoalco, où il disparut après avoir fait annoncer aux Cholulains (*Chololtecatles*) qu'il reviendroit dans quelque temps pour les gouverner de nouveau, et pour renouveler leur bonheur.

C'étoient les descendans de ce saint que le malheureux Montezuma crut reconnoître dans les compagnons d'armes de Cortez. « Nous savons par nos « livres, dit-il dans son premier entretien avec le général espagnol, que moi « et tous ceux qui habitent ce pays, ne sommes pas indigènes, mais que « nous sommes des étrangers venus de très-loin. Nous savons aussi que « le chef qui conduisit nos ancêtres retourna pour quelque temps dans sa « première patrie, et qu'il revint ici pour chercher ceux qui s'y étoient « établis : il les trouva mariés avec les femmes de cette terre, ayant une « postérité nombreuse et vivant dans des villes qu'ils avoient construites : les « nôtres ne voulurent pas obéir à leur ancien maître, et il s'en retourna « seul. Nous avons toujours cru que ses descendans viendroient un jour « prendre possession de ce pays. Considérant que vous venez de cette partie « où naît le soleil, et que, comme vous me l'assurez, vous nous connoissez « depuis long-temps, je ne puis douter que le roi qui vous envoie ne soit « notre maître naturel [1]. »

Il existe encore aujourd'hui, parmi les Indiens de Cholula, une autre tradition très-remarquable, d'après laquelle la grande pyramide n'auroit pas été destinée primitivement à servir au culte de Quetzalcoatl. Après mon retour en Europe, en examinant à Rome les manuscrits mexicains de la bibliothèque du Vatican, j'ai vu que cette même tradition se trouve consignée dans un manuscrit de Pedro de los Rios, religieux dominicain, qui, en 1566, copia sur les lieux toutes les peintures hiéroglyphiques qu'il put se procurer. « Avant

[1] Première lettre de CORTEZ, §. XXI et XXIX.

« la grande inondation (*apachihuiliztli*) qui eut lieu quatre mille huit ans « après la création du monde, le pays d'Anahuac étoit habité par des géans « (*Tzocuillixeque*) : tous ceux qui ne périrent pas furent transformés en « poissons, à l'exception de sept qui se réfugièrent dans des cavernes. « Lorsque les eaux se furent écoulées, un de ces géans, Xelhua, surnommé « l'architecte, alla à Chololan, où, en mémoire de la montagne Tlaloc, « qui avoit servi d'asile à lui et à six de ses frères, il construisit une colline « artificielle en forme de pyramide : il fit fabriquer les briques dans la province « de Tlamanalco, au pied de la Sierra de Cocotl, et, pour les transporter « à Cholula, il plaça une file d'hommes qui se les passoient de main en main. « Les dieux virent avec courroux cet édifice, dont la cime devoit atteindre « les nues : irrités contre l'audace de Xelhua, ils lancèrent du feu sur la « pyramide; beaucoup d'ouvriers périrent, l'ouvrage ne fut point continué, « et on le consacra dans la suite au dieu de l'air, Quetzalcoatl. »

Cette histoire rappelle d'anciennes traditions de l'Orient, que les Hébreux ont consignées dans leurs livres saints. Du temps de Cortez, les Cholulains conservoient une pierre qui, enveloppée dans un globe de feu, étoit tombée des nues sur la cime de la pyramide : cet aérolithe avoit la forme d'un crapaud. Le père Rios, pour prouver la haute antiquité de cette fable de Xelhua, observe qu'elle étoit contenue dans un cantique que les Cholulains chantoient dans leurs fêtes, en dansant autour du téocalli, et que ce cantique commençoit par les mots *Tulanian hululaez*, qui ne sont d'aucune langue actuelle du Mexique. Dans toutes les parties du globe, sur le dos des Cordillères, comme à l'île de Samothrace, dans la mer Égée, des fragmens de langues primitives se sont conservés dans les rites religieux.

La plate-forme de la pyramide de Cholula, sur laquelle j'ai fait un grand nombre d'observations astronomiques, a quatre mille deux cents mètres carrés. On y jouit d'une vue magnifique sur le Popocatepetl, l'Iztaccihuatl, le pic d'Orizaba, et la Sierra de Tlascalla, célèbre par les orages qui se forment autour de sa cime : on voit à la fois trois montagnes plus élevées que le Mont-Blanc, et dont deux sont des volcans encore enflammés. Une petite chapelle entourée de cyprès, et dédiée à Notre-Dame de los Remedios, a remplacé le temple du dieu de l'air, ou de l'Indra mexicain : un ecclésiastique de race indienne célèbre journellement la messe sur la cime de ce monument antique.

Du temps de Cortez, Cholula étoit regardé comme une ville sainte : nulle part on ne trouvoit un plus grand nombre de téocallis, plus de prêtres et d'ordres religieux (*tlamacazque*), plus de magnificence dans le culte, plus d'austérité dans les jeûnes et les pénitences. Depuis l'introduction du christianisme parmi les Indiens, les symboles d'un nouveau culte n'ont pas entièrement effacé le souvenir du culte ancien : le peuple se porte en foule et de très-loin à la cime de la pyramide, pour y célébrer la fête de la Vierge : une crainte secrète, un respect religieux saisissent l'indigène à la vue de cet immense monceau de briques, couvert d'arbustes et d'un gazon toujours frais.

Nous avons indiqué plus haut la grande analogie de construction que l'on observe entre les téocallis mexicains et le temple de Bel ou Bélus, à Babylone : cette analogie avoit déjà frappé M. Zoega, quoiqu'il n'eût pu se procurer que des descriptions très-incomplètes du groupe des pyramides de Téotihuacan[1]. Selon Hérodote, qui visita Babylone et vit le temple de Bélus, ce monument pyramidal avoit huit assises : sa hauteur étoit d'un stade; la largeur de sa base égaloit sa hauteur; le mur qui formoit l'enceinte extérieure, le περίϐολος, avoit deux stades en carré (un stade commun olympique avoit cent quatre-vingt-trois mètres, le stade égyptien n'en a que quatre-vingt-dix-huit[2]) : la pyramide étoit construite de briques et d'asphalte; elle avoit un temple (ναὸς) à sa cime, et un autre près de sa base : le premier, d'après Hérodote, étoit sans statues; il n'y avoit qu'une table d'or et un lit sur lequel couchoit une femme choisie par le dieu Bélus[3]. Diodore de Sicile, au contraire, assure que ce temple supérieur renfermoit un autel et trois statues, auxquelles il donne, d'après des idées tirées du culte grec, les noms de Jupiter, de Junon et de Rhéa[4] : mais ces statues et le monument entier n'existoient plus du temps de Diodore et de Strabon. Dans les téocallis mexicains on distinguoit, comme dans le temple de Bel, le *naos* inférieur de celui qui se trouvoit sur la plate-forme de la pyramide : cette même distinction est clairement indiquée dans les Lettres de Cortez et dans l'Histoire de la conquête, écrite par Bernal Diaz, qui demeura

[1] Zoega, *de origine Obeliscorum*, p. 380.
[2] Vincent, Voyage de Néarque, p. 56.
[3] Herodot. Lib. I, C. CLXXXI—CLXXXIII.
[4] Diodor. Siculus, ed. Wesselingio, Tom. I, Lib. II, p. 123.

plusieurs mois dans le palais du roi Axajacatl, et par conséquent vis-à-vis du téocalli d'Huitzilopochtli.

Aucun des auteurs anciens, ni Hérodote, ni Strabon[1], ni Diodore, ni Pausanias[2], ni Arrien[3], ni Quinte-Curce[4], n'indiquent que le temple de Bélus fût orienté d'après les quatre points cardinaux, comme le sont les pyramides égyptiennes et mexicaines. Pline observe seulement que Bélus étoit regardé comme l'inventeur de l'astronomie: *Inventor hic fuit sideralis scientiæ*[5]. Diodore rapporte que le temple babylonien servoit d'observatoire aux Chaldéens: « On « convient, dit-il, que cette construction étoit d'une élévation extraordinaire, « et que les Chaldéens y faisoient leurs observations des astres, dont le lever « et le coucher pouvoient être très-exactement aperçus, à cause de l'élévation « du bâtiment. » Les prêtres mexicains (*teopixqui*) observoient aussi la position des astres du haut des téocallis, et annonçoient au peuple, au son du cor, les heures de la nuit[6]. Ces téocallis ont été construits dans l'intervalle qui s'est écoulé entre l'époque de Mahomet et celle du règne de Ferdinand et Isabelle, et l'on ne voit pas sans étonnement que des édifices américains, dont la forme est presque identique avec celle d'un des plus anciens monumens des rives de l'Euphrate, appartiennent à des temps si voisins de nous.

En considérant sous un même point de vue les monumens pyramidaux de l'Égypte, de l'Asie et du nouveau continent, on voit que, malgré l'analogie de leur forme, ils avoient une destination très-différente. Les pyramides réunies en groupe à Djyzeh et à Sakharah, en Éygpte; la pyramide triangulaire de la reine des Scythes, Zarina, dont la hauteur étoit d'un stade et la largeur de trois, et qui étoit ornée d'une figure colossale[7]; les quatorze pyramides étrusques que l'on dit avoir été renfermées dans le labyrinthe du roi Porsenna, à Clusium, avoient été construites pour servir de sépulture à des personnages illustres. Rien n'est plus naturel aux hommes que de marquer la place où reposent les restes de ceux dont ils chérissent la mémoire. Ce sont d'abord de simples

[1] Strabo, Lib. xvi, 211.

[2] Pausanias, Lib. viii, ed. Xylandri, p. 509, n. 31.

[3] Arrianus, Lib. vii, 17.

[4] Quint. Curt., Lib. v, 1 et 37.

[5] Plin., Hist. nat., Lib. vi, 30.

[6] Gama, *Descripcion cronologica de la piedra calenderia;* Mexico, 1792, p. 15.

[7] Diodorus Siculus, Lib. ii, C. xxxiv.

monceaux de terre, et par la suite des *tumulus* d'une hauteur surprenante: ceux des Chinois et des Tibétains n'ont que quelques mètres d'élévation[1]; plus à l'ouest, les dimensions vont en augmentant : le *tumulus* du roi Alyattes, père de Crésus, en Lydie, avoit six stades; celui de Ninus plus de dix stades en diamètre[2] : le nord de l'Europe offre les sépultures du roi scandinave Gormus et de la reine Daneboda, couvertes de monceaux de terre qui ont trois cents mètres de largeur et plus de trente mètres de hauteur. Ces *tumulus* se retrouvent dans les deux hémisphères, en Virginie et en Canada, comme au Pérou, où de nombreuses galeries, construites en pierres et communiquant entre elles par des puits, remplissent l'intérieur des *huacas* ou collines artificielles. Le luxe de l'Asie a su orner ces monumens rustiques, en leur conservant leur forme primitive : les tombeaux de Pergame sont des cônes de terre élevés sur un mur circulaire qui paroît avoir été revêtu de marbre[3].

Les téocallis ou pyramides mexicaines étoient à la fois des temples et des tombeaux. Nous avons observé plus haut que la plaine dans laquelle s'élèvent les maisons du soleil et de la lune de Téotihuacan, s'appelle le *Chemin des morts;* mais la partie essentielle et principale d'un téocalli étoit la chapelle, le *naos,* à la cime de l'édifice. Au commencement de la civilisation, les peuples choisissent des lieux élevés pour sacrifier aux dieux. Les premiers autels, les premiers temples furent érigés sur des montagnes : si ces montagnes sont isolées, on se plaît à leur donner des formes régulières, en les coupant par assises et en pratiquant des gradins pour monter plus facilement au sommet. Les deux continens offrent de nombreux exemples de ces collines divisées en terrasses et revêtues de murs en briques ou en pierres. Les téocallis ne me paroissent autre chose que des collines artificielles élevées au milieu d'une plaine, et destinées à servir de base aux autels : rien en effet de plus imposant qu'un sacrifice qui peut être vu par tout un peuple à la fois! Les pagodes de l'Indostan n'ont rien de commun avec les temples mexicains : celle de Tanjore, dont nous devons de superbes dessins à M. Daniell[4], est une tour à plusieurs assises; mais l'autel ne se trouve pas à la cime du monument.

[1] Duhalde, Description de la Chine, Tom. II, p. 126. *Asiatick Researches*, Vol. II, p. 314.

[2] Herodot. Lib. I, C. XCIII. Ctésias chez Diod. Sicul., Lib. II, C. VII.

[3] Choiseul Gouffier, Voyage pittoresque de la Grèce, Tom. II, p. 27—31.

[4] *Oriental Scenery*, Pl. XVII.

La pyramide de Bel étoit en même temps le temple et le tombeau de ce dieu : Strabon ne parle pas même de ce monument comme d'un temple, il le nomme simplement le *tombeau de Bélus*. En Arcadie, le *tumulus* (χῶμα) qui renfermoit les cendres de Calisto portoit à sa cime un temple de Diane : Pausanias[1] le décrit comme un cône fait de main d'homme, et couvert d'une antique végétation. Voilà un monument très-remarquable, dans lequel le temple n'est plus qu'un ornement accidentel : il sert pour ainsi dire de passage entre les pyramides de Sakharah et les téocallis mexicains[2].

PLANCHE VIII.

Masse détachée de la pyramide de Cholula.

Le monument de Cholula est tellement couvert de végétation, qu'il est très-difficile d'examiner la structure des grandes assises. Les historiens espagnols du seizième siècle, dont plusieurs ont visité le Mexique du temps de Montezuma, ou peu d'années après sa mort, rapportent que tout l'édifice est construit en briques. En parcourant, à la bibliothéque du Vatican, à Rome, le manuscrit du père Pedro de los Rios[3], j'ai trouvé, comme je l'ai indiqué plus haut, que les habitans de Cholula croyoient, d'après une ancienne tradition, que les briques qui ont servi pour le téocalli avoient été faites dans la province de Tlalmanalco, au pied de la montagne Cocotl, et que des prisonniers avoient été rangés en file de manière à se passer les briques de main en main, sur une distance de plusieurs lieues, de Cocotl à Cholula. Cette tradition, qui rappelle ce que les contes arabes ont de plus fabuleux, se retrouve chez les Péruviens : ceux du plateau de Cuzco, qui se regardent comme les habitans d'un lieu saint, assurent que, lorsque l'Inca Tupac Yupanqui s'empara du royaume de Quito (*Quitu*), il y fit transporter d'immenses pierres de taille tirées des carrières voisines de Cuzco, pour construire des temples du soleil dans les pays récemment conquis.

J'ai pu reconnoître la structure intérieure de la pyramide de Cholula, en deux endroits différens; savoir, près du sommet, à la face opposée au volcan

[1] Pausanias, Lib. viii, C. xxxv.

[2] Voyez mon Essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne, p. 169, 187, 239 et 274.

[3] *Cod. Vat. anonym.*, n. 3738, fol. 10.

Popocatepetl, et du côté du nord, où la première assise est traversée par le nouveau chemin qui conduit de Puebla à Mexico. C'est en creusant ce chemin que l'extrémité de l'assise a été détachée du reste de la masse. La huitième Planche représente cette partie détachée : on y reconnoît des couches de briques qui alternent avec des couches d'argile. Les briques ont généralement huit centimètres de hauteur sur quarante de longueur : il m'a paru qu'elles n'étoient pas cuites, mais seulement séchées au soleil; il se peut cependant aussi qu'elles aient subi une légère cuisson, et que l'humidité de l'air les ait rendues friables. Peut-être que les couches d'argile qui séparent celles des briques ne se trouvent pas, dans l'intérieur de la pyramide, dans les parties qui soutiennent le poids énorme de la masse entière. M. Zoega[1] avoit supposé, mais à tort, que le téocalli de Cholula étoit un vrai (χῶμα), un monceau de terre enduit extérieurement d'une couche de briques : déjà Gemelli, que Robertson et d'autres historiens du premier ordre accusent d'inexactitude bien plus qu'il ne le mérite, désigne cet édifice sous le nom d'une pyramide de terre[2].

La construction du téocalli, comme nous l'avons observé plus haut, rappelle les monumens les plus anciens auxquels remonte l'histoire de la civilisation de notre espèce. Le temple de Jupiter Bélus, que la mythologie des Hindoux paroît désigner par le nom de Bali[3], les pyramides de Meïdoùm et Dahchoùr, et plusieurs du groupe de Sakharah en Égypte, n'étoient aussi que d'immenses monceaux de briques, dont les restes se sont conservés jusqu'à nos jours pendant un espace de trente siècles.

PLANCHE IX.

Monumens de Xochicalco.

Le monument remarquable dont cette Planche offre un fragment chargé de sculptures, est regardé dans le pays comme un *monument militaire.* Au sud-est de la ville de Cuernavaca (l'ancien Quauhnahuac), sur la pente occidentale de la Cordillère d'Anahuac, dans cette région heureuse que les

[1] *De Obeliscis*, p. 380.
[2] *Giro del Mondo*, Tom. VI, p. 135.
[3] Fra Paolino di S. Bartholomeo, *Viaggio alle Indie Orientali*, p. 241.

habitans désignent par le nom de *tierra templada* (région tempérée), parce qu'il y règne un printemps perpétuel, s'élève une colline isolée, qui, d'après les mesures barométriques de M. Alzate, a cent dix-sept mètres au-dessus de sa base. Cette colline se trouve à l'ouest du chemin qui conduit de Cuernavaca au village de Miacatlan. Les Indiens l'appellent, en langue mexicaine ou aztèque, *Xochicalco*, ou *la Maison des fleurs*. Nous verrons dans la suite de cette notice, que l'étymologie de ce nom est aussi incertaine que l'époque de la construction du monument, que l'on attribue aux Toltèques. Cette nation est, pour les antiquaires mexicains, ce que les colons Pelasges ont été long-temps pour les antiquaires de l'Italie. Tout ce qui se perd dans la nuit des temps est regardé comme l'ouvrage d'un peuple chez lequel on croit trouver les premiers germes de la civilisation.

La colline de Xochicalco est une masse de rocs, à laquelle la main de l'homme a donné une forme conique assez régulière, et qui est divisée en cinq assises ou terrasses, dont chacune est revêtue de maçonnerie. Les assises ont à peu près vingt mètres d'élévation perpendiculaire. Elles se rétrécissent vers la cime, comme dans les téocallis ou les pyramides aztèques, dont le sommet étoit orné d'un autel. Toutes les terrasses sont inclinées vers le sud-ouest, peut-être pour faciliter l'écoulement de l'eau des pluies, très-abondantes dans cette région. La colline est entourée d'un fossé assez profond et très-large, de sorte que tout le retranchement a près de quatre mille mètres de circonférence. La grandeur de ces dimensions ne doit pas nous étonner: sur le dos des Cordillères du Pérou, et à des élévations qui égalent presque celle du pic de Ténériffe, nous avons vu, M. Bonpland et moi, des monumens plus considérables encore. Les plaines du Canada offrent des lignes de défense et des retranchemens d'une longueur extraordinaire. Tous ces ouvrages américains ressemblent à ceux que l'on découvre journellement dans la partie orientale de l'Asie, où des peuples de race mongole, surtout ceux qui sont le plus avancés en civilisation, ont construit des murailles qui séparent des provinces entières.

Le sommet de la colline de Xochicalco présente une plate-forme oblongue, qui, du nord au sud, a soixante-douze mètres, et, de l'est à l'ouest, quatre-vingt-six mètres de longueur. Cette plate-forme est entourée d'un mur de pierre de taille, dont la hauteur excède deux mètres, et qui servoit à la

défense des combattans. C'est au centre de cette place d'armes spacieuse que l'on trouve les restes d'un monument pyramidal qui avoit cinq assises, et dont la forme ressemble à celle des téocallis que nous venons de décrire plus haut. La première assise seule en a été conservée; c'est celle dont le dessin se trouve sur la neuvième Planche. Les propriétaires d'une sucrerie voisine ont été assez barbares pour détruire la pyramide, en arrachant des pierres qu'ils ont employées dans la construction de leurs fours. Les Indiens de Tetlama assurent que les cinq assises existoient encore en 1750; et, d'après les dimensions du premier gradin, on peut supposer que tout l'édifice avoit vingt mètres d'élévation. Ses faces sont exactement orientées d'après les quatre points cardinaux. La base de l'édifice a $20^{m},7$ de long, sur $17^{m},4$ de large. On ne découvre, et cette circonstance est très-frappante, aucun vestige d'escalier qui conduise vers la cime de la pyramide, où l'on assure avoir trouvé jadis un siége de pierre (*ximotlalli*), orné d'hiéroglyphes.

Les voyageurs qui ont examiné de près cet ouvrage des peuples indigènes de l'Amérique, ne peuvent assez admirer le poli et la coupe des pierres qui ont toutes la forme de parallélipipèdes; le soin avec lequel elles ont été unies les unes aux autres, sans que les joints aient été remplis de ciment, et l'exécution des reliefs dont les assises sont ornées : chaque figure occupe plusieurs pierres à la fois, et les contours n'étant pas interrompus par les joints des pierres, on peut supposer que les reliefs ont été sculptés après que la construction de l'édifice étoit achevée. On distingue, parmi les ornemens hiéroglyphiques de la pyramide de Xochicalco, des têtes de crocodiles qui jettent de l'eau, et des figures d'hommes qui sont assis les jambes croisées, à la manière des peuples de l'Asie. En considérant que l'édifice se trouve sur un plateau élevé de plus de treize cents mètres au-dessus du niveau de l'Océan, et que les crocodiles n'habitent que les rivières voisines des côtes, on est étonné de voir que l'architecte, au lieu d'imiter des plantes et des animaux connus aux peuples montagnards, ait employé, dans ces reliefs, avec une recherche particulière, les productions gigantesques de la zone torride.

Le fossé dont la colline est entourée, le revêtement des assises, le grand nombre d'appartemens souterrains creusés dans le roc du côté du nord, le mur qui défend l'approche de la plate-forme, tout concourt à donner au monument de Xochicalco le caractère d'nn monument militaire. Les naturels

désignent même encore aujourd'hui les ruines de la pyramide qui s'élevoit au milieu de la plate-forme, par un nom qui équivaut à celui de château fort, ou de citadelle. La grande analogie de forme que l'on remarque entre cette prétendue citadelle et les *maisons des dieux aztèques* (téocallis), me fait soupçonner que la colline de Xochicalco n'étoit autre chose qu'un *temple fortifié*. La pyramide de Mexitli, ou le grand temple de Ténochtitlan, renfermoit aussi un arsenal dans son enceinte, et servoit, pendant le siége, de place forte, tantôt aux Mexicains, tantôt aux Espagnols. Les livres saints des Hébreux nous apprennent que, dans la plus haute antiquité, les temples de l'Asie, par exemple celui de Baal Berith à Sichem en Canaan, étoient à la fois des édifices consacrés au culte, et des retranchemens dans lesquels les habitans d'une ville se mettoient à couvert contre les attaques de l'ennemi. En effet, rien de plus naturel aux hommes que de fortifier les lieux dans lesquels ils conservent les dieux tutélaires de la patrie; rien de plus rassurant, lorsque la chose publique est en danger, que de se réfugier au pied de leurs autels, et de combattre sous leur protection immédiate! Chez les peuples dont les temples avoient conservé une des formes les plus antiques, celle de la pyramide de Bélus, la construction de l'édifice pouvoit répondre au double usage du culte et de la défense. Dans les temples grecs, le mur seul qui formoit le περίβολος offroit un asile aux assiégés.

Les naturels du village voisin de Tetlama possèdent une carte géographique construite avant l'arrivée des Espagnols, et à laquelle on a ajouté quelques noms depuis la conquête : sur cette carte, à l'endroit où est situé le monument de Xochicalco, on trouve la figure de deux guerriers qui combattent avec des massues, et dont l'un est nommé Xochicatli, et l'autre Xicatetli. Nous ne suivrons pas ici les antiquaires mexicains dans leurs discussions étymologiques, pour apprendre si l'un de ces guerriers a donné le nom à la colline de Xochicalco, ou si l'image des deux combattans désigne simplement une bataille entre deux nations voisines; ou, enfin, si la dénomination de *Maison des fleurs* a été donnée au monument pyramidal, parce que les Toltèques, comme les Péruviens, n'offroient à la divinité que des fruits, des fleurs et de l'encens. C'est aussi près de Xochicalco, qu'on a trouvé, il y a trente ans, une pierre isolée sur laquelle étoit représenté en relief un aigle déchirant un captif, image qui faisoit allusion sans doute

à une victoire remportée par les Aztèques sur quelque nation limitrophe.

Le dessin du relief de la première assise est copié d'après la gravure qui en a été publiée à Mexico, en 1791. Je n'ai pas eu occasion de visiter moi-même ce monument remarquable. Lorsqu'en arrivant à la Nouvelle-Espagne par la mer du Sud, je passai, au mois d'avril 1803, d'Acapulco à Cuernavacca, j'ignorois l'existence de la colline de Xochicalco, et je regrette de n'avoir pas pu vérifier, par mes yeux, la description[1] qui en a été faite par M. Alzate, membre correspondant de l'Académie des sciences de Paris. Comme on a omis d'ajouter une échelle à la Planche IX, je dois faire observer que la hauteur des figures qui sont assises les jambes croisées, est de $1^{m},03$.

PLANCHE X.

Volcan de Cotopaxi.

En donnant plus haut la description de la vallée d'Icononzo, j'ai observé que l'énorme élévation des plateaux qui entourent les hautes cimes des Cordillères diminue, jusqu'à un certain point, l'impression que ces grandes masses laissent dans l'ame d'un voyageur accoutumé aux scènes majestueuses des Alpes et des Pyrénées. Dans tous les climats, ce n'est pas tant la hauteur absolue des montagnes, que leur aspect, leur forme et leur agroupement, qui donnent au paysage un caractère particulier.

C'est cette physionomie des montagnes que j'ai tâché de représenter dans une série de dessins, dont quelques-uns ont déjà paru dans l'Atlas géographique et physique qui accompagne mon Essai sur le royaume de la Nouvelle-Espagne. Il m'a paru d'un grand intérêt pour la géologie, de pouvoir comparer les formes des montagnes, dans les parties les plus reculées du globe, comme on compare les formes des végétaux sous des climats divers. Très-peu de matériaux ont encore été réunis pour ce travail important. Sans le secours d'instrumens géodésiques, par lesquels on mesure de très-petits angles, il est presque impossible de déterminer les contours avec une grande précision. En même temps que je m'occupois de ces mesures dans

[1] *Descripcion de las antiquidades de Xochicalco, por don* Joseph Antonio Alzate y Ramirez; *Mexico*, 1791. *Due antichi Monumenti di architettura messicana illustrati da* Pietro Marquez; *Roma*, 1804.

l'hémisphère austral, sur le dos de la Cordillère des Andes, M. Osterwald, aidé par un géomètre distingué, M. Tralles, dessinoit, d'après une méthode analogue, la chaîne des Alpes de la Suisse, telle qu'elle se présente vue des bords du lac de Neuchâtel. Cette vue, qu'on vient de publier, est d'une telle exactitude, que la distance de chaque cime étant connue, on trouveroit leur hauteur relative, en n'employant dans le calcul que la simple mesure des contours du dessin. M. Tralles s'est servi d'un cercle répétiteur. Les angles par lesquels j'ai déterminé la grandeur des différentes parties d'une montagne, ont été pris avec un sextant de Ramsden, dont le limbe indiquoit avec certitude six à huit secondes. En répétant ce travail de siècle en siècle, on parviendroit à connoître les changemens accidentels qu'éprouve la surface du globe. Dans un pays exposé aux tremblemens de terre, et bouleversé par des volcans, il est très-difficile de résoudre la question si les montagnes s'affaissent, ou si, par des éjections de cendres et de scories, elles augmentent insensiblement. De simples angles de hauteur, pris dans des stations déterminées, éclairciroient cette question bien mieux qu'une mesure trigonométrique complète, dont le résultat est affecté, à la fois, des erreurs que l'on peut commettre dans la mesure de la base et dans celle des angles obliques.

En comparant l'aspect des montagnes dans les deux continens, on découvre une analogie de forme à laquelle on croiroit ne pas devoir s'attendre, lorsqu'on réfléchit sur le concours des forces qui, dans le monde primitif, ont agi tumultueusement sur la surface ramollie de notre planète. Le feu des volcans élève des cônes de cendre et de pierre ponce, où il parvient à se faire jour à travers un cratère; des boursouflures semblables à des dômes d'une grandeur extraordinaire, paroissent dues à la seule force expansive des vapeurs élastiques; des tremblemens de terre ont soulevé ou redressé des couches remplies de coquilles marines; des courans pélagiques ont sillonné le fond des bassins qui forment aujourd'hui des vallées circulaires ou des plateaux entourés de montagnes. Chaque contrée du globe a sa physionomie particulière; mais au milieu de ces traits caractéristiques, qui rendent l'aspect de la nature si riche et si varié, on est frappé d'une ressemblance de forme qui se fonde sur une identité de causes et de circonstances locales. En naviguant entre les îles Canaries, en observant les cônes basaltiques de Lancerote, de l'Alegranza et

de la Graciosa, on croit voir le groupe des monts Euganéens ou les collines trappéennes de la Bohême. Les granites, les schistes micacés, les grès anciens, les formations calcaires que les minéralogistes désignent sous les noms de formation du *Jura*, des *hautes Alpes*, ou de *calcaire de transition*, donnent un caractère particulier au contour des grandes masses, aux déchiremens de la crête des Andes, des Pyrénées et de l'Ural. Partout la nature des roches a modifié la forme extérieure des montagnes.

Le Cotopaxi, dont la cime est représentée dans la dixième Planche, est le plus élevé de ces volcans des Andes, qui, à des époques récentes, ont eu des éruptions. Sa hauteur absolue est de cinq mille sept cent cinquante-quatre mètres (deux mille neuf cent cinquante-deux toises): elle est double de celle du Canigou; elle surpasse par conséquent de huit cents mètres la hauteur qu'auroit le Vésuve, s'il étoit placé sur le sommet du pic de Ténériffe. Le Cotopaxi est aussi le plus redouté de tous les volcans du royaume de Quito: c'est celui dont les explosions ont été les plus fréquentes et les plus dévastatrices. En considérant la masse de scories et les quartiers de rochers lancés par ce volcan, et dont les vallées environnantes sont couvertes, sur une étendue de plusieurs lieues carrées, on doit croire que leur réunion formeroit une montagne colossale. En 1738, les flammes du Cotopaxi s'élevèrent, au-dessus du bord du cratère, à la hauteur de neuf cents mètres. En 1744, le mugissement du volcan fut entendu jusqu'à Honda, ville située sur les bords de la rivière de la Madeleine, à une distance de deux cents lieues communes. Le 4 avril 1768, la quantité de cendres vomies par la bouche du Cotopaxi fut si grande, que, dans les villes d'Hambato et de Tacunga, la nuit se prolongea jusqu'à trois heures du soir, et que les habitans furent obligés d'aller avec des lanternes dans les rues. L'explosion qui arriva au mois de janvier 1803 fut précédée d'un phénomène effrayant, celui de la fonte subite des neiges qui couvrent la montagne. Depuis plus de vingt ans, aucune fumée, aucune vapeur visible n'étoit sortie du cratère, et dans une seule nuit le feu souterrain devint si actif, qu'au soleil levant, les parois extérieures du cône, élevées sans doute à une température très-considérable, se montrèrent à nu, et sous la couleur noire qui est propre aux scories vitrifiées. Au port de Guayaquil, dans un éloignement de cinquante-deux lieues en ligne droite du bord du cratère, nous entendîmes

nuit et jour les mugissemens du volcan, comme des décharges répétées d'une batterie; nous distinguâmes même ce bruit épouvantable dans la mer du Sud, au sud-ouest de l'île de la Punà.

Le Cotopaxi est situé au sud-sud-est de la ville de Quito, à une distance de douze lieues, entre la montagne de Ruminavi, dont la crête, hérissée de petits rochers isolés, se prolonge comme un mur d'une hauteur énorme, et le Quelendaña, qui entre dans la limite des neiges éternelles. C'est dans cette partie des Andes, qu'une vallée longitudinale sépare les Cordillères en deux chaînons parallèles. Le fond de cette vallée a encore trois mille mètres d'élévation au-dessus du niveau de l'Océan; de sorte que le Chimborazo et le Cotopaxi, vus des plateaux de Lican et de Mulalo, ne paroissent avoir que la hauteur du Col de Géant et du Cramont, mesurés par Saussure. Comme il y a lieu d'admettre que la proximité de l'Océan contribue à entretenir le feu volcanique, le géologue est surpris de voir que les volcans les plus actifs du royaume de Quito, le Cotopaxi, le Tungurahua et le Sangay, appartiennent au chaînon oriental des Andes, et par conséquent à celui qui est le plus éloigné des côtes. Les pics qui couronnent la Cordillère occidentale, paroissent tous, à l'exception de Rucu-Pichincha, des volcans éteints depuis une longue série de siècles; mais la montagne dont nous présentons le dessin, et qui est éloignée de 2° 2′ des côtes les plus voisines, de celles de l'Esmeralda et de la baie de San-Mateo, lance périodiquement des gerbes de feu, et désole les plaines environnantes.

La forme du Cotopaxi est la plus belle et la plus régulière de toutes celles que présentent les cimes colossales des hautes Andes. C'est un cône parfait qui, revêtu d'une énorme couche de neige, brille d'un éclat éblouissant au coucher du soleil, et se détache d'une manière pittoresque de la voûte azurée du ciel. Cette enveloppe de neige dérobe à la vue de l'observateur jusqu'aux plus petites inégalités du sol : aucune pointe de rocher, aucune masse pierreuse ne perce à travers ces glaces éternelles, et n'interrompt la régularité de la figure du cône. Le sommet du Cotopaxi ressemble au pain de sucre (*pan de azucar*) qui termine le pic de Teyde, mais la hauteur de son cône est sextuple de celle du grand volcan de l'île de Ténériffe.

Ce n'est que près du bord du cratère que l'on aperçoit des bancs de

de rochers qui ne se couvrent jamais de neige, et qui se présentent de loin comme des traits d'un noir foncé : la pente rapide de cette partie du cône, et les crevasses par lesquelles sortent des courans d'air chaud, sont probablement les causes de ce phénomène. Le cratère, semblable à celui du pic de Ténériffe, est environné d'un petit mur circulaire, qui, examiné avec de bonnes lunettes, se présente sous la forme d'un parapet : on le distingue surtout à la pente méridionale, lorsqu'on est placé, soit sur la *Montagne des Lions* (Puma-Urcu), soit au bord du petit lac d'Yuracoche. C'est pour faire connoître cette structure particulière du volcan, que j'ai ajouté au bas de la Planche la vue du bord méridional du cratère, telle que je l'ai dessinée près de la limite des neiges perpétuelles (à une hauteur absolue de quatre mille quatre cent onze mètres) à Suniguaicu, sur l'arête de montagnes porphyritiques qui unit le Cotopaxi au Nevado de Quelendaña.

La partie conique du pic de Ténériffe est très-accessible ; elle s'élève au milieu d'une plaine couverte de pierre ponce, et dans laquelle végètent quelques touffes de *Spartium supranubium*. En gravissant le volcan de Cotopaxi, il est très-difficile de parvenir jusqu'à la limite inférieure des neiges perpétuelles. Nous avons éprouvé cette difficulté dans une excursion que nous avons faite au mois de mai de l'année 1802. Le cône est entouré de profondes crevasses, qui, au moment des éruptions, conduisent au Rio Napo et au Rio de los Alaques, des scories, de la pierre ponce, de l'eau et des glaçons. Quand on a examiné de près le sommet du Cotopaxi, on peut presque assurer qu'il seroit impossible de parvenir jusqu'au bord du cratère.

Plus le cône de ce volcan est d'une forme régulière, et plus on est frappé de trouver du côté du sud-ouest une petite masse de rocher à demi-cachée sous la neige, hérissée de pointes, et que les naturels appellent la *Tête de l'Inca*. L'origine de cette dénomination bizarre est très-incertaine. Il existe dans le pays une tradition populaire, d'après laquelle ce rocher isolé faisoit jadis partie de la cime du Cotopaxi. Les Indiens assurent que le volcan, lors de sa première éruption, lança loin de lui une masse pierreuse qui, semblable à la calotte d'un dôme, couvroit l'énorme cavité qui renferme le feu souterrain. Les uns prétendent que cette catastrophe extraordinaire eut lieu peu de temps après l'invasion de l'Inca Tupac Yupanqui dans le royaume de Quito, et que le quartier de rocher que l'on distingue dans

la dixième Planche, à la gauche du volcan, s'appelle la Tête de l'Inca, parce que sa chute fut le présage sinistre de la mort du conquérant. D'autres, plus crédules encore, affirment que cette masse de porphyre à base de *pechstein*, fut déplacée dans une explosion qui arriva au même instant où l'Inca Atahualpa fut étranglé par les Espagnols à Caxamarca. Il paroît en effet assez certain que, lorsque le corps d'armée de Pedro Alvarado passa de Puerto Viejo au plateau de Quito, il y eut une éruption du Cotopaxi, quoique Piedro de Cieça[1] et Garcilasso de la Vega[2] ne désignent que très-vaguement la montagne qui lança les cendres dont la chute subite effraya les Espagnols. Mais, pour adopter l'opinion que, premièrement, à cette époque le rocher, appelé la *Cabeza del Inca*, avoit pris sa place actuelle, il faudroit supposer que le Cotopaxi n'avoit pas eu d'éruptions antérieures; supposition d'autant plus fausse, que les murs du palais de l'Inca au Callo, construit par Huayna Capac, renferment des pierres d'une origine volcanique, et lancées par la bouche du Cotopaxi. Nous discuterons dans un autre endroit la question importante s'il est probable que ce volcan avoit déjà atteint sa hauteur actuelle, lorsque le feu souterrain se fit jour à travers sa cime, ou si plusieurs faits géologiques ne concourent pas plutôt à prouver que le cône, comme le *Somma* du Vésuve, est composé d'un grand nombre de couches de laves superposées les unes aux autres.

J'ai dessiné le Cotopaxi et la *Tête de l'Inca*, à l'ouest du volcan, à la métairie de la *Sienega*, sur la terrasse d'une belle maison de campagne appartenant à notre ami, le jeune marquis de Maenza, qui vient d'hériter de la grandesse et du titre de comte de Puñelrostro. Pour distinguer, dans ces vues des sommets des Andes, les montagnes qui sont des volcans encore actifs, de celles qui ne donnent pas d'éruption, je me suis permis d'indiquer une fumée légère au-dessus du cratère du Cotopaxi, quoique je n'en aie pas vu sortir à l'époque où je faisois cette esquisse. La maison de la Sienega, construite par une personne qui étoit intimement liée avec M. de La Condamine, est placée dans la vaste plaine qui s'étend entre les deux branches des Cordillères, depuis les collines de Chisinche et Tiopullo jusqu'à Hambato. On y découvre à la fois, et dans une proximité effrayante,

[1] *Chronica del Peru*, 1554, Cap. XLI, fol. 109.
[2] *Comentarios Reales*, lib. II, C. II, T. II, p. 59.

le volcan colossal de Cotopaxi, les pics élancés d'Ilinisa, et le Nevado de Quelendaña. C'est un des sites les plus majestueux et les plus imposans que j'aie vus dans les deux hémisphères[1].

PLANCHE XI.

Relief mexicain trouvé à Oaxaca.

Ce relief, un des restes les plus curieux de la sculpture mexicaine, a été trouvé, il y a peu d'années, près de la ville d'Oaxaca. Le dessin m'en a été communiqué par un naturaliste distingué, M. Cervantes, professeur de botanique à Mexico, auquel nous devons la connoissance des nouveaux genres Cheirostemon, Guardiola, et de beaucoup d'autres plantes qui seront publiées dans la Flore de la Nouvelle-Espagne, de MM. Sessé et Mociño. Les personnes qui ont envoyé ce dessin à M. Cervantes, lui ont assuré qu'il étoit copié avec le plus grand soin, et que le relief, sculpté dans une roche noirâtre et très-dure, avoit plus d'un mètre de hauteur.

Ceux qui ont fait une étude particulière des monumens toltèques et aztèques, doivent être frappés à la fois de l'analogie et des contrastes qu'offre le relief d'Oaxaca, avec les figures que l'on trouve répétées dans les manuscrits hiéroglyphiques, dans les idoles et sur le revêtement de plusieurs téocallis. Au lieu de ces hommes trapus qui ont à peine cinq têtes de haut, et qui rappellent le plus ancien style étrusque, on distingue, sur le relief représenté dans la onzième Planche, un groupe de trois figures dont les formes sont élancées, et dont le dessin, assez correct, n'annonce plus la première enfance de l'art. On doit craindre sans doute que le peintre espagnol qui a copié cette sculpture d'Oaxaca, n'ait rectifié par-ci par-là les contours, peut-être même sans le vouloir, surtout dans le dessin des mains et des doigts des pieds; mais est-il permis de supposer qu'il ait changé la proportion des figures entières? Cette supposition ne perd-elle pas toute probabilité, si l'on examine le soin minutieux avec lequel sont rendus la forme des têtes, les yeux, et surtout les ornemens du casque? Ces ornemens, parmi lesquels on

[1] Géographie des Plantes, p. 147; Nivellement barométrique, p. 29; Tableaux de la Nature, T. II, p. 24; Essai politique sur la Nouvelle-Espagne, p. LXXVI—LXXX.

reconnoît des plumes, des rubans et des fleurs; ces nez, d'une grandeur extraordinaire, se retrouvent dans les peintures mexicaines conservées à Rome, à Veletri et à Berlin. Ce n'est qu'en rapprochant tout ce qui a été produit à la même époque, et par des peuples d'une origine commune, que l'on parvient à se former une idée exacte du style qui caractérise les différens monumens, si toutefois il est permis d'appeler style les rapports que l'on découvre entre une multitude de formes fantasques et bizarres.

On pourroit demander encore si le relief d'Oaxaca ne date pas d'un temps où, après le premier débarquement des Espagnols, les sculpteurs indiens avoient déjà connoissance de quelques ouvrages d'art des Européens. Pour discuter cette question, il faut se rappeler que, trois ou quatre ans avant que Cortez se rendît maître du pays d'Anahuac, et que des religieux missionnaires empêchassent les naturels de sculpter autre chose que des figures de saints, Hernandez de Cordova, Antonio Alaminos et Grixalva, avoient visité les côtes mexicaines depuis l'île de Cozumel et le cap Catoche, situé sur la péninsule de Yucatan, jusqu'à l'embouchure de la rivière de Panuco. Ces conquérans communiquèrent partout avec les habitans, qu'ils trouvèrent bien vêtus, réunis dans des villes populeuses, et infiniment plus avancés dans la civilisation que tous les autres peuples du nouveau continent. Il est probable que ces expéditions militaires laissèrent, entre les mains des habitans, des croix, des rosaires et quelques images révérées par les chrétiens : il se pourroit aussi que ces images eussent passé de main en main, depuis les côtes jusque dans l'intérieur des terres dans les montagnes d'Oaxaca; mais est-il permis de supposer que la vue de quelques figures correctement dessinées ait fait abandonner des formes consacrées par l'usage de plusieurs siècles? Un sculpteur mexicain auroit sans doute copié fidèlement l'image d'un apôtre; mais dans un pays où, comme dans l'Indostan et en Chine, les naturels tiennent avec la plus grande opiniâtreté aux mœurs, aux habitudes et aux arts de leurs ancêtres, auroient-ils osé représenter un héros ou une divinité aztèque sous des formes étrangères et nouvelles? D'ailleurs, les tableaux historiques que des peintres mexicains ont faits après l'arrivée des Espagnols, et dont plusieurs se trouvent dans les débris de la collection de Boturini, à Mexico, font voir évidemment que cette influence des arts européens sur le goût des peuples de l'Amérique et sur la correction de leurs dessins, n'a été que très-lente.

Il m'a paru indispensable d'indiquer les doutes que l'on peut élever sur l'origine du relief d'Oaxaca. Je l'ai fait graver à Rome, d'après le dessin qui m'en a été communiqué; mais je suis bien éloigné de prononcer sur un monument aussi extraordinaire, et que je n'ai pas eu occasion d'examiner moi-même. L'architecture du palais de Mitla, l'élégance des *grecques* et des labyrinthes dont ses murs sont ornés, prouvent que la civilisation des peuples Zapotèques étoit supérieure à celle des habitans de la vallée de Mexico. D'après cette considération, nous devons être moins surpris que le relief qui fixe notre attention ait été trouvé à Oaxaca, l'ancien *Huaxyacac*, qui étoit le chef-lieu du pays des Zapotèques. Si j'osois énoncer mon opinion particulière, je dirois qu'il me paroît plus facile d'attribuer ce monument à des Américains qui n'avoient point encore eu de communication avec les blancs, que de supposer que quelque sculpteur espagnol, qui avoit suivi l'armée de Cortez, se soit amusé à faire cet ouvrage, en l'honneur du peuple vaincu, dans le style mexicain. Les naturels de la côte nord-ouest de l'Amérique n'ont jamais été comptés parmi les peuples très-civilisés, et cependant ils sont parvenus à exécuter des dessins dans lesquels des voyageurs anglois ont admiré la justesse des proportions[1].

Quoi qu'il en soit, il paroît certain que le relief d'Oaxaca représente un guerrier sorti du combat, et paré des dépouilles de ses ennemis. Deux esclaves sont placés aux pieds du vainqueur. Ce qui frappe le plus dans cette composition, ce sont les nez, d'une grandeur énorme, qui se trouvent répétés dans les six têtes vues de profil. Ces nez caractérisent essentiellement les monumens de sculpture mexicaine. Dans les tableaux hiéroglyphiques conservés à Vienne, à Rome, à Veletri, ou au palais du vice-roi, à Mexico, toutes les divinités, les héros, les prêtres même, sont figurés avec de grands nez aquilins, souvent percés vers la pointe, et ornés de l'amphisbène, ou du serpent mystérieux à deux têtes. Il se pourroit que cette physionomie extraordinaire indiquât quelque race d'hommes très-différente de celle qui habite aujourd'hui ces contrées, et dont le nez est gros, aplati, et d'une grandeur médiocre : mais il se pourroit aussi que les peuples aztèques eussent cru, comme le prince des philosophes[2], qu'il y a quelque chose de

[1] Dixon's Voyage, p. 272.

[2] Platon, *de Republica*, Lib. v.

majestueux et de royal (βασιλικὸν) dans un grand nez, et qu'ils l'eussent considéré, dans leurs reliefs et dans leurs tableaux, comme le symbole de la puissance et de la grandeur morale.

La forme pointue des têtes n'est pas moins frappante dans les dessins mexicains que la grandeur des nez. En examinant ostéologiquement le crâne des naturels de l'Amérique, on voit, comme je l'ai déjà observé ailleurs, qu'il n'y a pas de race sur le globe dans laquelle l'os frontal soit plus déprimé en arrière, ou qui ait moins de front[1]. Cet aplatissement extraordinaire se trouve chez des peuples de la race cuivrée, qui n'ont jamais connu la coutume de produire des difformités artificielles, comme le prouvent les crânes d'Indiens mexicains, péruviens et aturès, que nous avons rapportés, M. Bonpland et moi, et dont plusieurs ont été déposés au Muséum d'histoire naturelle à Paris. Les Nègres donnent la préférence aux lèvres les plus grosses et les plus proéminentes; les Calmouques l'accordent aux nez retroussés. Un savant illustre, M. Cuvier[2], observe que les artistes grecs, dans les statues des héros, ont relevé la *ligne faciale* outre nature, de quatre-vingt-cinq à cent degrés. J'incline à croire que l'usage barbare introduit parmi quelques hordes sauvages de l'Amérique, de comprimer la tête des enfans entre deux planches, naît de l'idée que la beauté consiste dans cet aplatissement extraordinaire de l'os frontal, par lequel la nature a caractérisé la race américaine. C'est sans doute en suivant ce même principe de beauté que même les peuples aztèques, qui n'ont jamais défiguré la tête des enfans, ont représenté leurs héros et leurs principales divinités avec une tête beaucoup plus aplatie que ne l'est celle d'aucun des Caribes que j'ai vus au Bas-Orénoque.

Le guerrier figuré sur le relief d'Oaxaca, offre un mélange de costumes très-extraordinaire. Les ornemens de sa coiffe, qui a la forme d'un casque, ceux de l'étendard (*signum*) qu'il a dans la main gauche, et sur lequel on reconnoît un oiseau, comme sur l'étendard d'Ocotelolco, se retrouvent dans toutes les peintures aztèques. Le pourpoint, dont les manches sont longues et étroites, rappelle le vêtement que les Mexicains désignoient par le nom d'*ichcahuepilli*; mais le filet qui couvre les épaules est un ornement que l'on ne retrouve plus parmi les Indiens. Au-dessous de la ceinture paroît la peau tigrée d'un jaguar,

[1] Blumenbach, *Decas quinta craniorum*, 1808, p. 14, Tab. 46.

[2] Leçons d'Anatomie comparée, T. II, p. 6.

dont la queue n'a pas été coupée. Les historiens espagnols rapportent que les guerriers mexicains, pour paroître plus terribles dans le combat, portoient d'énormes casques de bois qui représentoient des têtes de tigre, dont la gueule étoit armée des dents de cet animal. Deux crânes, sans doute ceux d'ennemis vaincus, sont attachés à la ceinture du triomphateur. Ses pieds sont couverts d'une espèce de brodequins, qui rappellent les σκελεαὶ ou *caligæ* des Grecs et des Romains.

Les esclaves représentés assis et les jambes croisées, aux pieds du vainqueur, sont très-remarquables à cause de leurs attitudes et de leur nudité. Celui qui est placé à gauche ressemble à la figure de ces saints que l'on voit fréquemment dans des tableaux hindoux, et que le navigateur Roblet a trouvés sur la côte nord-ouest de l'Amérique, parmi les peintures hiéroglyphiques des naturels du canal de Cox[1]. Il seroit facile de reconnoître, dans ce relief, le bonnet phrygien et le tablier (περίζωμα) des statues égyptiennes, si l'on vouloit suivre les traces d'un savant[2], qui, emporté par une imagination ardente, a cru trouver, dans le nouveau continent, des inscriptions carthaginoises et des monumens phéniciens[3].

PLANCHE XII.

Généalogie des Princes d'Azcapozalco.

On a réuni sur cette Planche deux fragmens de tableaux hiéroglyphiques, tous deux postérieurs à l'arrivée des Espagnols sur les côtes d'Anahuac. Les originaux d'après lesquels ces dessins sont faits, appartiennent aux manuscrits aztèques que j'ai rapportés de la Nouvelle-Espagne, et qui ont été déposés à la bibliothèque royale de Berlin. La gravure imprimée au moyen de plusieurs planches de rechange, imite parfaitement, outre le dessin, la couleur du papier mexicain. Elle rappelle la fameuse enveloppe de momie

[1] Voyage de Marchand, Tom. 1, p. 312.

[2] Court de Gibelin.

[3] Voyez *Archæologia, or miscellaneous tracts relating to Antiquity; published by the Society of Antiquarians of London.* Vol. VIII, p. 290.

qui a été conservée pendant quelque temps à Strasbourg, dans le cabinet d'un particulier, et dont l'institut d'Égypte vient d'enrichir ses grandes et précieuses collections.

Le papier qui a servi aux peintures hiéroglyphiques des peuples aztèques a beaucoup d'analogie avec l'ancien papier égyptien fait avec les fibres du roseau (Cyperus papyrus). La plante qui fut employée au Mexique à la fabrication du papier, est celle que dans nos jardins on désigne communément sous le nom d'aloès. C'est la pite (Agave americana), appelée *metl* ou *maguey* par les peuples de la race aztèque. Les procédés employés pour la fabrication de ce papier étoient à peu près semblables à ceux qu'on emploie dans les îles de la mer du Sud, pour en faire avec l'écorce du mûrier à papier (*Broussonetia papyrifera*). J'en ai vu des morceaux de trois mètres de long sur deux de large. Aujourd'hui on cultive l'agave, non pour en faire du papier, mais pour en préparer avec son suc, au moment du développement de la hampe et des fleurs, la boisson enivrante connue sous le nom d'*octli* ou de *pulque :* car la pite ou le *metl* peut remplacer à la fois le chanvre de l'Asie, le roseau à papier de l'Égypte, et la vigne de l'Europe.

Le tableau dont la copie se trouve au bas de la douzième Planche, a cinq décimètres de long sur trois décimètres de large. Il paroît que ce fragment de l'écriture hiéroglyphique, que j'ai acheté à Mexico, dans la vente des collections de M. Gama, faisoit jadis partie du musée du chevalier Boturini Benaducci. Ce voyageur milanois avoit traversé les mers sans autre but que celui d'étudier sur les lieux l'histoire des peuples indigènes de l'Amérique. En parcourant le pays pour examiner des monumens, et pour faire des recherches sur les antiquités du pays, il eut le malheur d'exciter la méfiance du gouvernement espagnol. Après l'avoir dépouillé de tous les fruits de ses travaux, on l'envoya, en 1736, comme prisonnier d'état à Madrid. Le roi d'Espagne le déclara innocent, mais cette déclaration ne le fit pas rentrer dans sa propriété. Ces collections, dont Boturini a publié le catalogue à la suite de son *Essai sur l'Histoire ancienne de la Nouvelle-Espagne*, imprimé à Madrid, restèrent ensevelies dans les archives de la vice-royauté de Mexico. On a conservé avec si peu de soin ces restes précieux de la culture des Aztèques, qu'il existe aujourd'hui à peine la huitième partie des manuscrits hiéroglyphiques enlevés au voyageur italien.

Ceux qui, avant Boturini, ont possédé le tableau généalogique que nous publions, y ont ajouté, tantôt en mexicain, tantôt en espagnol, des notes explicatives. On voit par ces notes, que la famille dont le dessin représente la généalogie, est celle des seigneurs (*tlatoanis*) d'Azcapozalco. Le petit territoire de ces princes, auxquels les Tepanèques donnoient le nom pompeux de royaume, étoit situé dans la vallée de Mexico, près de la rive occidentale du lac de Tezcuco, au nord de la rivière d'Escapuzalco. Torquemada dit que ces princes, jaloux de l'antiquité de leur noblesse, faisoient remonter leur origine jusqu'au premier siècle de notre ère. Ils n'étoient pas de race mexicaine ou aztèque; ils se considéroient comme descendans des rois Acolhues, qui avoient gouverné le pays d'Anahuac avant l'arrivée des Aztèques. Ces derniers rendirent tributaires les princes d'Azcapozalco, le onzième calli de l'ère mexicaine, qui correspond à l'année 1425 de l'ère chrétienne.

Le tableau généalogique paroît renfermer vingt-quatre générations, indiquées par autant de têtes placées les unes au-dessous des autres. Il ne faut pas s'étonner de ce qu'on n'y voit jamais qu'un seul fils; car parmi les Indiens les plus pauvres, et qui sont tributaires, tout héritage se fait par majorat[1]. La généalogie commence par un prince nommé Tixlpitzin, que l'on ne doit pas confondre avec Tecpaltzin, le chef des Aztèques lors de leur première émigration d'Aztlan, ni avec Topiltzin, le dernier roi des Toltèques: mais on sera peut-être surpris de ne pas trouver, au lieu du nom de Tixlpitzin, celui d'Acolhuatzin, premier roi d'Azcapozalco, issu de la famille des *Citin*, qui, d'après la tradition des naturels, régnoient dans un pays très-éloigné, situé au nord du Mexique. Près de la quatorzième tête, on voit écrit le nom de Vitznahuatl. Si ce prince étoit identique avec un roi de Huexotla, que les historiens mexicains nomment aussi Vitznahuatl, et qui vécut vers l'année 1430, la généalogie de la famille d'Azcapozalco remonteroit jusqu'à l'année 1010 de notre ère, en ne comptant que trente ans par génération. Mais comment expliquer, en ce cas, les dix générations suivantes, le dessin paroissant avoir été fait vers la fin du seizième siècle? Je ne deciderai pas non plus pourquoi on trouve indiquée l'année 1565 entre les noms des deux princes Anahuacatzin et Quauhtemotzin. On sait que le dernier de ces noms est celui du malheureux roi aztèque que Gomara nomme faussement Quahutimoc, et qui, d'après les

[1] Gomara, *Hist. de la Conquista de Mexico*; 1553, fol. cxxi.

ordres de Cortez, fut pendu par les pieds, en 1521, comme cela est prouvé par une histoire hiéroglyphique très-précieuse, conservée au couvent de San Felipe Neri à Mexico[1]. Mais comment ce roi, neveu de Montezuma, figureroit-il dans la famille des seigneurs ou *tlatoanis* d'Azcapozalco?

Ce qui est certain, c'est que lorsque le dernier de ces princes fit composer le tableau généalogique de ses ancêtres, son père et son grand-père vivoient encore. Cette circonstance est clairement indiquée par les petites *langues* placées à quelque distance de la bouche. Un homme mort, disent les naturels, est réduit au silence éternel: d'après eux, vivre c'est parler; et, comme nous le verrons bientôt, parler beaucoup est une marque de pouvoir et de noblesse. Ces figures de langues se retrouvent aussi dans le tableau mexicain du déluge, que Gemelli a publié d'après le manuscrit de Siguenza. On y voit les hommes, nés muets, qui se dispersent pour repeupler la terre, et un oiseau qui leur distribue trente-trois langues différentes. De même un volcan, à cause du bruit souterrain que l'on entend quelquefois dans son voisinage, est figuré, par les Mexicains, comme un cône au-dessus duquel flottent plusieurs langues: un volcan est appelé *la montagne qui parle*.

Il est assez remarquable que le peintre mexicain n'a donné qu'aux trois personnes qui étoient vivantes de son temps, le diadème (*copilli*), qui est un signe de souveraineté. On retrouve cette même coiffe, mais dépourvue du nœud qui se prolonge vers le dos, dans les figures des rois de la dynastie aztèque publiées par l'abbé Clavigero. Le dernier rejeton des seigneurs d'Azcapozalco est représenté assis sur une chaise indienne, et ayant les pieds libres: des rois morts, au contraire, sont figurés non-seulement sans langue, mais aussi les pieds enveloppés dans le manteau royal (*xiuhtilmatli*), ce qui donne à ces images une grande ressemblance avec les momies égyptiennes. Il est presque superflu de rappeler ici l'observation générale que, dans toutes les peintures mexicaines, les objets réunis à une tête, au moyen d'un fil, indiquent à ceux qui savent la langue des naturels, les noms des personnes que l'artiste a voulu désigner. Les naturels prononcent ces noms dès qu'ils voient l'hiéroglyphe. Chimalpopoca signifie un bouclier qui fume; Acamapitzin, une main qui tient des roseaux: aussi, pour indiquer les noms de ces deux rois, prédécesseurs de Montezuma, les Mexicains peignoient-ils un bouclier et

[1] Voyez mon Essai politique sur la Nouvelle-Espagne, p. 185.

une main fermée, liés par un fil à deux têtes ornées du bandeau royal. J'ai vu que, dans des tableaux faits après la conquête, le valeureux Pedro Alvarado étoit figuré avec deux clefs placées derrière la nuque, sans doute pour faire allusion aux clefs de saint Pierre, dont le peuple voyoit partout les images dans les églises des Chrétiens. J'ignore ce que signifient les traces de pieds que l'on remarque dans le tableau généalogique, derrière les têtes. Dans d'autres peintures aztèques, cet hiéroglyphe indique des chemins, des migrations, et quelquefois la direction d'un mouvement.

Pièce de Procès en écriture hiéroglyphique.

Parmi l'énorme quantité de peintures trouvées par les premiers conquérans, chez les peuples mexicains, un nombre très-considérable étoit destiné à servir de pièces justificatives dans des causes litigieuses. Le fragment qui est joint à la généalogie des seigneurs d'Azcapozalco offre un exemple de ce genre. C'est une pièce d'un procès intenté sur la possession d'une métairie indienne.

Sous la dynastie des rois aztèques, la profession d'avocat étoit inconnue au Mexique. Les parties adverses se présentoient en personne pour plaider leur cause, soit devant le juge du lieu, appelé *Teuctli*, soit devant les hautes cours de justice, désignées par les noms de *Tlacatecatl*, ou *Cihuacoatl*. Comme la sentence n'étoit pas prononcée immédiatement après qu'on avoit entendu les parties, celles-ci avoient intérêt à laisser entre les mains des juges une peinture hiéroglyphique qui leur rappelât l'objet principal de la contestation. Lorsque le roi présidoit l'assemblée des juges, ce qui avoit lieu tous les vingt, et, dans certains cas, tous les quatre-vingts jours, ces pièces de procès étoient mises sous les yeux du monarque. Dans les affaires criminelles, le tableau représentoit l'accusé, non-seulement au moment où le crime avoit été commis, mais aussi dans les différentes circonstances de sa vie qui avoient précédé cette action. Le roi, en prononçant l'arrêt de mort, faisoit, avec la pointe d'un dard, une raie qui passoit par la tête de l'accusé figuré dans le tableau.

L'usage de ces peintures, servant de pièces de procès, s'est conservé dans les tribunaux espagnols long-temps après la conquête. Les naturels ne pouvant parler aux juges que par l'organe d'un interprète, regardoient l'emploi des hiéroglyphes comme doublement nécessaire. On en présentoit aux différentes

cours de justice résidant dans la Nouvelle-Espagne (à la *Real Audiencia*, à la *Sala del Crimen*, et au *Juzgado de Indios*), jusqu'au commencement du dix-septième siècle. Lorsque l'empereur Charles-Quint, ayant conçu le projet de faire fleurir les sciences et les arts dans ces régions lointaines, fonda, en 1553, l'université de Mexico, trois chaires furent établies pour l'enseignement de la langue aztèque, pour celui de la langue otomie, et pour l'explication des peintures hiéroglyphiques. On regarda pendant long-temps comme indispensable qu'il y eût des avocats, des procureurs et des juges qui fussent en état de lire les pièces de procès, les peintures généalogiques, l'ancien code des lois, et la liste des impôts (*tributos*) que chaque fief devoit payer à son suzerain. Il existe encore à Mexico deux professeurs de langues indiennes; mais la chaire destinée à l'étude des antiquités aztèques a été supprimée. L'usage des peintures s'est perdu entièrement, non parce que la langue espagnole a fait des progrès parmi les indigènes, mais parce que ces derniers savent combien, d'après l'organisation actuelle des tribunaux, il leur est plus utile de s'adresser aux avocats pour défendre leurs causes devant les juges.

Le tableau que présente la douzième Planche paroît indiquer un procès entre des naturels et des Espagnols. L'objet en litige est une métairie, dont on voit le dessin en projection orthographique. On y reconnoît le grand chemin marqué par les traces des pieds; des maisons dessinées en profil; un Indien dont le nom indique un arc; et des juges espagnols assis sur des chaises, et ayant les lois devant leurs yeux. L'Espagnol, placé immédiatement au-dessus de l'Indien, s'appelle probablement *Aquaverde*, car l'hiéroglyphe de l'eau, peint en vert, se trouve figuré derrière sa tête. Les *langues* sont très-inégalement réparties dans ce tableau. Tout y annonce l'état d'un pays conquis: l'indigène ose à peine défendre sa cause, tandis que les étrangers à longues barbes y parlent beaucoup et à haute voix, comme descendans d'un peuple conquérant.

PLANCHE XIII.

Manuscrit hiéroglyphique aztèque conservé à la bibliothèque du Vatican.

Les peintures mexicaines, dont un très-petit nombre est parvenu jusqu'à nous, inspirent un double intérêt, et par le jour qu'elles répandent sur la

mythologie et l'histoire des premiers habitans de l'Amérique, et par les rapports que l'on a cru y reconnoître avec l'écriture hiéroglyphique de quelques peuples de l'ancien continent. Pour réunir dans cet ouvrage tout ce qui peut nous instruire sur les communications qui, dans les temps les plus reculés, paroissent avoir eu lieu entre des groupes de peuples séparés par des steps, par des montagnes ou par des mers, nous consignerons ici les résultats de nos recherches sur les peintures hiéroglyphiques des Américains.

On trouve en Éthiopie des caractères qui ont une étonnante ressemblance avec ceux de l'ancien sanskrit, surtout avec les inscriptions des caves de Canarah, dont la construction remonte au-delà de toutes les périodes connues de l'histoire indienne[1]. Les arts paroissent avoir fleuri à Méroé, et à Axoum, une des plus anciennes villes d'Éthiopie, avant que l'Égypte fût sortie de la barbarie. Un écrivain célèbre, profondément instruit dans l'histoire de l'Inde, Sir William Jones[2], a cru reconnoître une seule nation dans les Éthiopiens de Méroé, dans les premiers Égyptiens et dans les Hindoux. D'un autre côté, il est presque certain que les Abyssins, qu'il ne faut pas confondre avec les Éthiopiens *autochthones*, étoient une tribu arabe; et d'après l'observation de M. Langlès, les mêmes caractères hemyarites que l'on découvre dans l'Afrique orientale ornoient encore, dans le quatorzième siècle de l'ère vulgaire, les portes de la ville de Samarkand. Voilà des rapports qui ont existé indubitablement entre le Habesch, ou l'ancienne Éthiopie, et le plateau de l'Asie centrale.

Une lutte prolongée entre deux sectes religieuses, celle des Brâhmanes et celle des Bouddhistes, a fini par l'émigration des Chamans au Tibet, dans la Mongolie, en Chine et au Japon. Si des tribus de race tartare ont passé sur la côte nord-ouest de l'Amérique, et de là au sud et à l'est, vers les rives de Gila et vers celles du Missoury, comme des recherches étymologiques[3] paroissent l'indiquer, il faut être moins surpris de trouver, parmi les peuples à demi barbares du nouveau continent, des idoles et des monumens d'architecture, une écriture hiéroglyphique, une connoissance exacte de la durée de l'année, des traditions sur le premier état du monde, qui toutes rappellent les connoissances, les arts et les opinions religieuses des peuples asiatiques.

[1] Notes de M. Langlès pour le Voyage de Norden, Tom. III, p. 299—349.
[2] Asiat. Researches, Vol. III, p. 5.
[3] Vater, über Amerika's Bevölkerung, p. 155—169.

Il en est de l'étude de l'histoire du genre humain comme de l'étude de cette immensité de langues que nous trouvons répandues sur la surface du globe. Ce seroit se perdre dans un dédale de conjectures, que de vouloir assigner une origine commune à tant de races et de langues diverses. Les racines du sanskrit trouvées dans la langue persane, le grand nombre de racines du persan, et même du pehlvi, que l'on découvre dans les langues d'origine germanique[1], ne nous donnent pas le droit de regarder le sanskrit, le pehlvi, ou la langue ancienne des Mèdes, le persan et l'allemand, comme dérivant d'une *seule* et même source. Il seroit absurde sans doute de supposer des colonies égyptiennes partout où l'on observe des monumens pyramidaux et des peintures symboliques; mais comment ne pas être frappé des traits de ressemblance qu'offre le vaste tableau des mœurs, des arts, des langues et des traditions qui se trouvent aujourd'hui chez les peuples les plus éloignés les uns des autres? Comment ne pas indiquer, partout où elles se présentent, les analogies de structure dans les langues, de style dans les monumens, de fictions dans les cosmogonies, lors même que l'on ne peut prononcer sur les causes secrètes de ces ressemblances, et qu'aucun fait historique ne remonte à l'époque des communications qui ont existé entre les habitans des divers climats?

En fixant les yeux sur les moyens graphiques que les peuples ont employés pour exprimer leurs idées, nous trouvons de vrais hiéroglyphes, tantôt cyriologiques, tantôt tropiques, comme ceux dont l'usage paroît avoir passé de l'Éthiopie en Égypte; des chiffres symboliques, composés de plusieurs clefs, destinés à parler plutôt aux yeux qu'à l'oreille, et exprimant des mots entiers, comme les caractères chinois; des syllabaires, comme ceux des Tartares-Mantchoux, dans lesquels les voyelles font corps avec les consonnes, mais qui sont propres à être résolus en lettres simples; enfin, de vrais alphabets, qui offrent le plus haut degré de perfection dans l'analyse des sons, et dont quelques-uns, par exemple le coréen, d'après l'observation ingénieuse de M. Langlès[2], paroissent encore indiquer le passage des hiéroglyphes à l'écriture alphabétique.

Le nouveau continent, dans son immense étendue, présente des nations arrivées à un certain degré de civilisation: on y reconnoît des formes de

[1] ADELUNG's Mithridates, Th. I, s. 277. SCHLEGEL, über Sprache und Weisheit der Inder, s. 7.
[2] Voyage de Norden, édition de LANGLÈS, Tom. III, p. 296.

gouvernement et des institutions qui ne pouvoient être que l'effet d'une lutte prolongée entre le prince et les peuples, entre le sacerdoce et la magistrature: on y trouve des langues, dont quelques-unes, comme le grönlandois, le cora, le tamanaque, le totonaque et le quichua[1], offrent une richesse de formes grammaticales que, dans l'ancien continent, on n'observe nulle part, sinon au Congo et chez les Basques, qui sont les restes des anciens Cantabres; mais au milieu de ces traces de culture et de ce perfectionnement des langues, il est remarquable qu'aucun peuple indigène de l'Amérique ne s'étoit élevé à cette analyse des sons qui conduit à l'invention la plus admirable, on pourroit dire la plus merveilleuse de toutes, celle d'un alphabet.

Nous voyons que l'usage des peintures hiéroglyphiques étoit commun aux Toltèques, aux Tlascaltèques, aux Aztèques, et à plusieurs autres tribus qui, depuis le septième siècle de notre ère, paroissent successivement sur le plateau d'Anahuac; nulle part nous ne trouvons des caractères alphabétiques : on pourroit croire que le perfectionnement des signes symboliques, et la facilité avec laquelle on peignoit les objets, avoient empêché l'introduction des lettres. On pourroit citer, à l'appui de cette opinion, l'exemple des Chinois qui, depuis des milliers d'années, se contentent de quatre-vingt mille chiffres, composés de deux cent quatorze clefs ou hiéroglyphes radicaux : mais ne voyons-nous pas chez les Égyptiens l'usage simultané d'un alphabet et de l'écriture hiéroglyphique, comme le prouvent indubitablement les précieux rouleaux de papyrus trouvés dans les enveloppes de plusieurs momies, et représentés dans l'Atlas pittoresque[2] de M. Denon?

Kalm rapporte, dans son Voyage en Amérique, que M. de Verandrier avoit découvert, en 1746, dans les savanes du Canada, à neuf cents lieues à l'ouest de Montréal, une tablette de pierre fixée dans un pilier sculpté, et sur laquelle se trouvoient des traits que l'on prit pour une inscription tartare. Plusieurs jésuites à Québec assurèrent au voyageur suédois avoir eu en main cette tablette, que le chevalier de Beauharnois, alors gouverneur du Canada, avoit fait passer à M. de Maurepas, en France[3]. On ne sauroit assez regretter de n'avoir eu aucune notion ultérieure sur un monument si intéressant pour

[1] Archiv für Ethnographie, B. I, s. 345. Vater, s. 206.
[2] Kalms Reise, B. III, s. 416.
[3] Denon, Voyage en Égypte, pl. 136 et 137.

l'histoire de l'homme. Mais existoit-il à Québec des personnes capables de juger du caractère d'un alphabet? et si cette prétendue inscription eût été véritablement reconnue en France pour une inscription tartare, comment un ministre éclairé et ami des arts ne l'auroit-il pas fait publier?

Les antiquaires anglo-américains ont fait connoître une inscription qu'on a supposé phénicienne, et qui est gravée sur les rochers de Dighton, dans la baie de Narangaset, près des bords de la rivière de Taunton, à douze lieues au sud de Boston. Depuis la fin du dix-septième siècle jusqu'à nos jours, Danforth, Mather, Greenwood et Sewells en ont donné successivement des dessins, dans lesquels on a de la peine à reconnoître des copies du même original. Les indigènes qui habitoient ces contrées, lors des premiers établissemens européens, conservoient une ancienne tradition, d'après laquelle des étrangers, naviguant dans des maisons de bois, avoient remonté la rivière de Taunton, appelée jadis Assoonet. Ces étrangers, après avoir vaincu les hommes rouges, avoient gravé des traits dans le roc, qui est aujourd'hui couvert des eaux de la rivière. Court de Gebelin n'hésite pas, avec le savant docteur Stiles, de regarder ces traits comme une inscription carthaginoise. Il dit, avec cet enthousiasme qui lui est naturel, et qui est très-nuisible dans des discussions de ce genre: « Que cette inscription vient d'arriver tout exprès du nouveau « monde, pour confirmer ses idées sur l'origine des peuples, et que l'on y « voit, *d'une manière évidente*, un monument phénicien, un tableau qui, sur « le devant, désigne une alliance entre des peuples américains et la nation « étrangère, arrivant, par des *vents du nord*, d'un pays riche et industrieux. »

J'ai examiné avec soin les quatre dessins de la fameuse pierre de Taunton River, que M. Lort[1] a publiés à Londres dans les Mémoires de la Société des Antiquaires. Loin d'y reconnoître un arrangement symétrique de lettres simples ou de caractères syllabiques, je n'y vois qu'un dessin à peine ébauché, et analogue à ceux que l'on a trouvés sur les rochers de la Norwège[2], et dans presque tous les pays habités par des peuples scandinaves. On distingue, à la forme des têtes, cinq figures humaines, entourant un animal qui a des cornes, et dont le devant est beaucoup plus haut que l'extrémité postérieure.

Dans la navigation que nous avons faite, M. Bonpland et moi, pour

[1] Account of an ancient Inscription by Mr. Lort, Archæologia, Vol. VIII, p. 290.

[2] Suhm Samlinger til ten Danske Historie, B. II, p. 215.

constater la communication entre l'Orénoque et la rivière des Amazones, nous avons aussi eu connoissance d'une inscription que l'on nous assuroit avoir été trouvée dans la chaîne de montagnes granitiques qui, sous les sept degrés de latitude, s'étend depuis le village indien d'Uruana ou Urbana jusqu'aux rives occidentales du Caura. Un missionnaire, Ramon Bueno, religieux franciscain, s'étant réfugié par hasard dans une caverne formée par la séparation de quelques bancs de rocher, vit au milieu de cette caverne un gros bloc de granit, sur lequel il crut reconnoître des caractères réunis en plusieurs groupes et rangés sur une même ligne. Les circonstances pénibles dans lesquelles nous nous trouvions au retour du Rio Negro à Saint-Thomas de la Guayane, ne nous ont malheureusement pas permis de vérifier nous-mêmes cette observation. Le missionnaire m'a communiqué la copie d'une partie de ces caractères, dont je donne ici la gravure.

On pourroit reconnoître, dans ces caractères, quelque ressemblance avec l'alphabet phénicien; mais je doute fort que le bon religieux, qui paroissoit mettre peu d'intérêt à cette prétendue inscription, l'ait copiée avec beaucoup de soin. Il est assez remarquable que, sur sept caractères, aucun ne s'y trouve répété plusieurs fois: je ne les ai fait graver que pour fixer, sur un objet aussi digne d'examen, l'attention des savans qui pourront un jour visiter les forêts de la Guayane.

Il est d'ailleurs assez remarquable que cette même contrée sauvage et déserte, dans laquelle le père Bueno a cru voir des lettres gravées sur le granit, présente un grand nombre de rochers qui, à des hauteurs extraordinaires, sont couverts de figures d'animaux, de représentations du soleil, de la lune et des astres, et d'autres signes peut-être hiéroglyphiques. Les indigènes racontent que leurs ancêtres, du temps des grandes eaux, sont parvenus en canot jusqu'à la cime de ces montagnes, et qu'alors les pierres se trouvoient encore dans un état tellement ramolli, que les hommes ont pu y tracer des traits avec leurs doigts. Cette tradition annonce une horde dont la culture est bien différente de celle du peuple qui l'a précédée : elle décèle une ignorance absolue de l'usage du ciseau et de tout autre outil métallique.

Il résulte de l'ensemble de ces faits, qu'il n'existe aucune preuve certaine de la connoissance d'un alphabet parmi les Américains. Dans des recherches de ce genre, on ne sauroit être assez sur ses gardes pour ne pas confondre ce qui est dû au hasard et aux jeux de l'oisiveté, avec des lettres ou des caractères syllabiques. M. Truter[1] rapporte qu'à l'extrémité méridionale de l'Afrique, chez les Betjuanas, il a vu des enfans occupés à tracer sur un rocher, au moyen d'un instrument tranchant, des caractères qui avoient la plus parfaite ressemblance avec le P et le M de l'alphabet romain, et cependant ces peuples grossiers sont bien éloignés de connoître l'écriture.

Ce manque de lettres observé dans le nouveau continent, lors de sa seconde découverte par Christophe Colomb, conduit à l'idée que les tribus de race tartare ou mongole, que l'on peut supposer être venues de l'Asie orientale en Amérique, ne possédoient pas elles-mêmes l'écriture alphabétique, ou, ce qui est moins probable, qu'étant retombées dans la barbarie, sous l'influence d'un climat peu favorable au développement de l'esprit, elles avoient perdu cet art merveilleux, connu seulement d'un très-petit nombre d'individus. Nous n'agiterons point ici la question si l'alphabet dêvanâgari est d'une haute antiquité sur les bords de l'Indus et du Gange, ou si, comme le dit Strabon[2], d'après Megasthenes, les Hindoux ignoroient l'écriture avant les conquêtes d'Alexandre. Plus à l'est et plus au nord, dans la région des langues monosyllabiques, de même que dans celle des langues tartares, samojèdes, ostiaques et kamtschadales, l'usage des lettres, partout où on le trouve aujourd'hui, n'a été introduit que très-tard. Il paroît même assez probable que c'est le christianisme nestorien[3] qui a donné l'alphabet stranghelo aux Oïghours et aux Tartares-Mantchoux; alphabet qui, dans les régions septentrionales de l'Asie, est encore plus récent que ne le sont les caractères runiques dans le nord de l'Europe. On n'a donc pas besoin de supposer que les communications entre l'Asie orientale et l'Amérique remontent à une antiquité très-reculée, pour comprendre comment cette dernière partie du monde n'a pu recevoir un art qui, pendant une longue série de siècles, n'a été connu[4] qu'en Égypte, dans les colonies phéniciennes

[1] Bertuch, Geogr. Ephem., B. XII, s. 67.

[2] Strabo, Lib. XV, p. 1035—1044.

[3] Langlès, Dictionnaire tartare-mantchou, p. 18. Recherches asiatiques, Tom. II, p. 62, n. d.

[4] Zoega, *de origine Obeliscorum*, p. 551.

et grecques, et dans le petit espace de terrain contenu entre la Méditerranée, l'Oxus et le Golfe persique.

En parcourant l'histoire des peuples qui ignorent l'usage des lettres, on voit que presque partout, dans les deux hémisphères, les hommes ont essayé de peindre les objets qui frappent leur imagination, de représenter les choses en indiquant une partie pour le tout, de composer des tableaux en réunissant des figures ou les parties qui les rappellent, et de perpétuer ainsi la mémoire de quelques faits remarquables. L'Indien Delaware, en parcourant les bois, trace des traits dans l'écorce des arbres, pour annoncer le nombre d'hommes et de femmes qu'il a tués à l'ennemi: le signe conventionnel qui indique la peau arrachée de la tête d'une femme, ne diffère que par un simple trait de celui qui caractérise la chevelure de l'homme. Si l'on veut nommer hiéroglyphe toute peinture des idées par les choses, il n'y a, comme l'observe très-bien M. Zoega, pas un coin de la terre dans lequel on ne trouve l'écriture hiéroglyphique: mais ce même savant, qui a fait une étude approfondie des peintures mexicaines[1], observe aussi qu'il ne faut pas confondre l'écriture hiéroglyphique avec la représentation d'un événement, avec des tableaux dans lesquels les objets sont en rapport d'action les uns avec les autres.

Les premiers religieux qui ont visité l'Amérique, Valadès et Acosta[2], ont déjà nommé les peintures aztèques « Une écriture semblable à celle des Égyptiens. » Si depuis, Kircher, Warburton et d'autres savans, ont contesté la justesse de cette expression, c'est parce qu'ils n'ont pas distingué les *peintures d'un genre mixte*, dans lesquelles de vrais hiéroglyphes, tantôt cyriologiques, tantôt tropiques, sont ajoutés à la représentation naturelle d'une action, et l'*écriture hiéroglyphique simple*, telle qu'on la trouve, non sur le *pyramidion*, mais sur les grandes faces des obélisques. La fameuse inscription de Thèbes, citée par Plutarque et par Clément d'Alexandrie[3], la seule dont l'explication soit parvenue jusqu'à nous, exprimoit, dans les hiéroglyphes d'un enfant, d'un vieillard, d'un vautour, d'un poisson et d'un hippopotame, la sentence suivante: «Vous qui naissez et qui devez mourir, sachez que l'Éternel déteste l'impudence.»

[1] Zoega, p. 525—534.

[2] Rhetorica Christiana, auctore Didaco Valadès; Romæ, 1579, P. II, c. 27, p. 93. Acosta, Lib. VI, c. 7.

[3] Plut. de Iside; ed. Par., 1624, Tom. II, p. 363, F. Clem. Alexandr. Stromat, Lib. V, c. 7; ed. Potter, Oxon, 1715, Tom. II, p. 670, lin. 30.

Pour exprimer la même idée, un Mexicain auroit représenté le grand esprit Teotl, châtiant un criminel : certains caractères placés au-dessus de deux têtes auroient suffi pour indiquer l'âge de l'enfant et celui du vieillard : il auroit *individualisé* l'action; mais le style de ses peintures hiéroglyphiques ne lui auroit pas fourni de moyen pour exprimer en général le sentiment de haine et de vengeance.

D'après les idées que les anciens nous ont transmises des inscriptions hiéroglyphiques des Égyptiens, il est très-probable qu'elles pouvoient être lues comme on lit des livres chinois. Les recueils que nous appelons assez improprement des *manuscrits* mexicains, renferment un grand nombre de peintures qui peuvent être interprétées ou expliquées comme les reliefs de la colonne trajane; mais on n'y voit qu'un très-petit nombre de caractères susceptibles d'être lus. Les peuples aztèques avoient de vrais hiéroglyphes simples pour l'eau, la terre, l'air, le vent, le jour, la nuit, le milieu de la nuit, la parole, le mouvement; ils en avoient pour les nombres, pour les jours et les mois de l'année solaire: ces signes, ajoutés à la peinture d'un événement, marquoient d'une manière assez ingénieuse si l'action s'étoit faite le jour ou la nuit; quel étoit l'âge des personnes qu'on vouloit désigner; si elles avoient parlé, et laquelle entre elles avoit parlé le plus. On trouve même chez les Mexicains des vestiges de ce genre d'hiéroglyphes que l'on appelle *phonétiques*, et qui annoncent des rapports, non avec la chose, mais avec la langue parlée. Chez des peuples à demi barbares les noms des individus, ceux des villes et des montagnes, font généralement illusion à des objets qui frappent les sens, tels que la forme des plantes et des animaux, le feu, l'air ou la terre. Cette circonstance a fourni des moyens aux peuples aztèques de pouvoir *écrire* les noms des villes et ceux de leurs souverains. La traduction verbale d'*Axajacatl* est *visage d'eau;* celle d'*Ilhuicamina, flèche qui perce le ciel:* or, pour représenter les rois Moteuczoma Ilhuicamina et Axajacatl, le peintre réunissoit les hiéroglyphes de l'eau et du ciel à la figure d'une tête et d'une flèche. Les noms des villes de Macuilxochitl, Quauhtinchan et Tehuilojoccan signifient *cinq fleurs, maison de l'aigle,* et *lieu des miroirs:* pour indiquer ces trois villes, on peignoit une fleur placée sur cinq points, une maison de laquelle sortoit la tête d'un aigle, et un miroir d'obsidienne. De cette manière, la réunion de plusieurs hiéroglyphes simples indiquoit les noms composés; elle le faisoit par des signes qui parloient à la fois aux yeux et à

l'oreille : souvent aussi les caractères qui désignoient les villes et les provinces étoient tirés des productions du sol ou de l'industrie des habitans.

Il résulte de l'ensemble de ces recherches, que les peintures mexicaines qui se sont conservées jusqu'à nos jours offrent une grande ressemblance, non avec l'écriture hiéroglyphique des Égyptiens, mais bien avec les rouleaux de papyrus trouvés dans l'enveloppe des momies, et que l'on doit aussi considérer comme *des peintures d'un genre mixte*, parce que des caractères symboliques et isolés y sont ajoutés à la représentation d'une action : on reconnoît, dans ces papyrus, des initiations, des sacrifices, des allusions à l'état de l'ame après la mort, des tributs payés aux vainqueurs, les effets bienfaisans de l'inondation du Nil et les travaux de l'agriculture : parmi un grand nombre de figures représentées en action, ou en rapport les unes avec les autres, on observe de vrais hiéroglyphes, de ces caractères isolés qui appartenoient à l'écriture. Mais ce n'est pas seulement sur les papyrus et sur les enveloppes de momies, c'est sur les obélisques même que l'on trouve des traces de ce genre mixte, qui réunit la peinture à l'écriture hiéroglyphique : la partie inférieure et la pointe des obélisques égyptiens présentent généralement un groupe de deux figures qui sont en rapport l'une avec l'autre, et que l'on ne doit pas confondre[1] avec les caractères isolés de l'écriture symbolique.

En comparant les peintures mexicaines avec les hiéroglyphes qui ornoient les temples, les obélisques, et peut-être même les pyramides de l'Égypte; en réfléchissant sur la marche progressive que l'esprit humain paroît avoir suivie dans l'invention des moyens graphiques propres à exprimer des idées, on voit que les peuples de l'Amérique étoient bien éloignés de cette perfection qu'avoient atteinte les Égyptiens : en effet, les Aztèques ne connoissoient encore que très-peu d'hiéroglyphes simples; ils en avoient pour les élémens comme pour les rapports du temps et des lieux : or, ce n'est que par le grand nombre de ces caractères, susceptibles d'être employés *isolément*, que la *peinture* des idées devient d'un usage facile, et qu'elle se rapproche de l'*écriture*. Nous trouvons chez les Aztèques le germe des caractères phonétiques : ils savoient *écrire* des noms en réunissant quelques signes qui rappeloient des sons : cet artifice auroit pu les conduire à la belle découverte d'un syllabaire; il auroit pu les porter à *alphabétiser* leurs hiéroglyphes simples; mais que de siècles se seroient écoulés

[1] Zoega, p. 438.

avant que ces peuples montagnards, qui tenoient à leurs habitudes avec cette opiniâtreté qui caractérise les Chinois, les Japonois et les Hindoux, se fussent élevés à la décomposition des mots, à l'analyse des sons, à l'invention d'un alphabet!

Malgré l'imperfection extrême de l'écriture hiéroglyphique des Mexicains, l'usage de leurs peintures remplaçoit assez bien le défaut de livres, de manuscrits et de caractères alphabétiques. Du temps de Montezuma, des milliers de personnes étoient occupées à peindre, soit en composant à neuf, soit en copiant des peintures qui existoient déjà. La facilité avec laquelle on fabriquoit le papier, en se servant des feuilles de maguey ou pite (*agave*), contribuoit sans doute beaucoup à rendre si fréquent l'emploi de la peinture. Le roseau à papier (*Cyperus papyrus*) ne vient, dans l'ancient continent, que dans des endroits humides et tempérés: la pite, au contraire, croît également dans les plaines et sur les montagnes les plus élevées; elle végète dans les régions les plus chaudes de la terre comme sur des plateaux où le thermomètre descend jusqu'au point de la congélation. Les manuscrits mexicains (*codices mexicani*) qui ont été conservés, sont peints les uns sur des peaux de cerfs, les autres sur des toiles de coton, ou sur du papier de maguey. Il est très-probable que, parmi les Américains, comme chez les Grecs et chez d'autres peuples de l'ancien continent, l'usage des peaux tannées et préparées a précédé celui du papier: du moins les Toltèques paroissent déjà avoir employé la peinture hiéroglyphique à cette époque reculée à laquelle ils habitoient des provinces septentrionales, dont le climat est contraire à la culture de l'agave.

Chez les peuples du Mexique, les figures et les caractères symboliques n'étoient pas tracés sur des feuillets séparés. Quelle que fût la matière employée pour les manuscrits, il est très-rare qu'ils fussent destinés à former des rouleaux; presque toujours on les plioit en zigzag, d'une manière particulière, à peu près comme le papier ou l'étoffe de nos éventails: deux tablettes d'un bois léger étoient collées aux extrémités, l'une par dessus, l'autre par dessous; de sorte qu'avant de développer la peinture, l'ensemble offre la plus parfaite ressemblance avec nos livres reliés. Il résulte de cet arrangement, qu'en ouvrant un manuscrit mexicain comme on ouvre nos livres, on ne parvient à voir à la fois que la moitié des caractères, ceux qui sont peints d'un même côté de la peau ou du papier de maguey: pour examiner toutes les

pages (si toutefois on peut appeler pages les différens replis d'une bande qui a souvent douze à quinze mètres de longueur), il faut étendre le manuscrit entier une fois de gauche à droite, et une autre fois de droite à gauche : sous ce rapport, les peintures mexicaines offrent la plus grande conformité avec les manuscrits siamois que l'on conserve à la bibliothéque impériale de Paris, et qui sont aussi pliés en zigzag.

Les volumes que les premiers missionnaires de la Nouvelle-Espagne appeloient assez improprement des livres mexicains, renfermoient des notions sur un grand nombre d'objets très-différens : c'étoient des annales historiques de l'empire mexicain, des rituels indiquant le mois et le jour auxquels on doit sacrifier à telle ou telle divinité, des représentations cosmogoniques et astrologiques, des pièces de procès, des documens relatifs au cadastre ou à la division des propriétés dans une commune, des listes de tributs payables à telle ou telle époque de l'année, des tableaux généalogiques d'après lesquels on régloit les héritages ou l'ordre de succession dans les familles, des calendriers manifestant les intercalations de l'année civile et de l'année religieuse; enfin des peintures qui rappeloient les peines par lesquelles les juges devoient punir les délits. Mes voyages dans différentes parties de l'Amérique et de l'Europe m'ont procuré l'avantage d'examiner un plus grand nombre de manuscrits mexicains que n'ont pu le faire Zoega, Clavigero, Gama, l'abbé Hervas, l'auteur ingénieux des *Lettere americane*, le comte Rinaldo Carli, et d'autres savans, qui, après Boturini, ont écrit sur ces monumens de l'ancienne civilisation de l'Amérique. Dans la précieuse collection conservée au palais du vice-roi, à Mexico, j'ai vu des fragmens de peintures relatives à chacun des objets dont nous venons de faire l'énumération.

On doit être frappé de l'extrême ressemblance que l'on observe entre les manuscrits mexicains conservés à Veletri, à Rome, à Bologne, à Vienne et au Mexique; au premier abord on les croiroit copiés les uns des autres : tous offrent une extrême incorrection dans les contours, un soin minutieux dans les détails, et une grande vivacité dans les couleurs, qui sont placées de manière à produire les contrastes les plus tranchans : les figures ont généralement le corps trapu comme celles des reliefs étrusques; quant à la justesse du dessin, elles sont au-dessous de tout ce que les peintures des Hindoux, des Tibétains, des Chinois et des Japonois offrent de plus imparfait. On distingue dans les peintures

mexicaines des têtes d'une grandeur énorme, un corps excessivement court, et des pieds qui, par la longueur des doigts, ressemblent à des griffes d'oiseau : les têtes sont constamment dessinées de profil, quoique l'œil soit placé comme si la figure étoit vue de face. Tout ceci indique l'enfance de l'art; mais il ne faut pas oublier que des peuples qui expriment leurs idées par des peintures, et qui sont forcés, par leur état social, de faire un usage fréquent de l'écriture hiéroglyphique mixte, attachent aussi peu d'importance à peindre correctement que les savans d'Europe à employer une belle écriture dans leurs manuscrits.

On ne sauroit nier que les peuples montagnards du Mexique appartiennent à une race d'hommes qui, semblable à plusieurs hordes tartares et mongoles, se plaît à imiter la forme des objets. Partout à la Nouvelle-Espagne, comme à Quito et au Pérou, on voit des Indiens qui savent peindre et sculpter; ils parviennent à copier servilement tout ce qui s'offre à leur vue : ils ont appris, depuis l'arrivée des Européens, à donner de la correction à leurs contours; mais rien n'annonce qu'ils soient pénétrés de ce sentiment du beau, sans lequel la peinture et la sculpture ne peuvent s'élever au-dessus des arts mécaniques. Sous ce rapport, et sous bien d'autres encore, les habitans du nouveau monde ressemblent à tous les peuples de l'Asie orientale.

On conçoit d'ailleurs comment l'usage fréquent de la peinture hiéroglyphique mixte devoit contribuer à gâter le goût d'une nation, en l'accoutumant à l'aspect des figures les plus hideuses, des formes les plus éloignées de la justesse des proportions. Pour indiquer un roi qui, telle ou telle année, a vaincu une nation voisine, l'Égyptien, dans la perfection de son écriture, rangeoit sur la même ligne un petit nombre d'hiéroglyphes isolés, qui exprimoient toute la série des idées qu'on vouloit rappeler, et ces caractères consistoient en grande partie en figures d'objets inanimés : le Mexicain, au contraire, pour résoudre le même problème, étoit obligé de peindre un groupe de deux personnes, un roi armé terrassant un guerrier qui porte les armes de la ville conquise. Or, pour faciliter l'emploi de ces peintures historiques, on commença bientôt à ne peindre que ce qui étoit absolument indispensable pour reconnoître les objets. Pourquoi donner des bras à une figure représentée dans une attitude dans laquelle elle n'en fait aucun usage? De plus, les formes principales, celles par lesquelles on indiquoit une divinité, un temple, un sacrifice, devoient être fixées de bonne heure. L'intelligence des peintures seroit devenue extrêmement difficile,

si chaque artiste avoit pu varier à son gré la représentation des objets que l'on étoit obligé de désigner fréquemment. Il suit de là que la civilisation des Mexicains auroit pu augmenter beaucoup, sans qu'ils eussent été tentés d'abandonner les formes incorrectes dont on étoit convenu depuis des siècles. Un peuple montagnard et guerrier, robuste, mais d'une laideur extrême, d'après les principes de beauté des Européens, abruti par le despotisme, accoutumé aux cérémonies d'un culte sanguinaire, est déjà par lui-même peu disposé à s'élever à la culture des beaux arts: l'habitude de peindre au lieu d'écrire, l'aspect journalier de tant de figures hideuses et disproportionnées, l'obligation de conserver les mêmes formes sans jamais les altérer; toutes ces circonstances devoient contribuer à perpétuer le mauvais goût parmi les Mexicains.

C'est en vain que nous cherchons sur le plateau de l'Asie centrale, ou plus au nord et à l'est, des peuples qui aient fait usage de cette peinture hiéroglyphique que l'on observe dans le pays d'Anahuac depuis la fin du septième siècle : les Kamtschadales, les Tongouses, et d'autres tribus de la Sibérie, décrites par Strahlenberg, peignent des figures qui rappellent des faits historiques: sous toutes les zones, comme nous l'avons observé plus haut, l'on trouve des nations plus ou moins adonnées à ce genre de peinture; mais il y a bien loin d'une planche chargée de quelques caractères, à ces manuscrits mexicains qui sont tous composés d'après un système uniforme, et que l'on peut considérer comme les annales de l'empire. Nous ignorons si ce système de peinture hiéroglyphique a été inventé dans le nouveau continent, ou s'il est dû à l'émigration de quelque tribu tartare qui connoissoit la durée exacte de l'année, et dont la civilisation étoit aussi ancienne que chez les Oïghours du plateau de Turfan. Si l'ancien continent ne nous présente aucun peuple qui ait fait de la peinture un usage aussi étendu que les Mexicains, c'est qu'en Europe et en Asie nous ne trouvons pas une civilisation également avancée sans la connoissance d'un alphabet ou de certains caractères qui le remplacent, comme les chiffres des Chinois et des Coréens.

Avant l'introduction de la peinture hiéroglyphique, les peuples d'Anahuac se servoient de ces nœuds et de ces fils à plusieurs couleurs, que les Péruviens appellent *quippus*, et que l'on retrouve[1] non-seulement chez les Canadiens,

[1] Lafitau, Mœurs des Sauvages, Tom. I, p. 233, 503. Histoire générale des Voyages, Tom. I, Liv. X, Ch. VIII. Martini, Histoire de la Chine, p. 21. Boturini, Nueva Historia de la America septentrional, p. 85.

mais très-anciennement aussi chez les Chinois. Le chevalier Boturini a été encore assez heureux pour se procurer de vrais quippus mexicains ou *nepohualtzitzin*, trouvés dans le pays des Tlascaltèques. Dans les grandes migrations des peuples, ceux de l'Amérique se sont portés du nord au sud, comme les Ibériens, les Celtes et les Pelasges ont reflué de l'est à l'ouest. Peut-être que les anciens habitans du Pérou avoient jadis passé par le plateau du Mexique: en effet, Ulloa[1], familiarisé avec le style de l'architecture péruvienne, avoit été frappé de la grande ressemblance qu'offroient, dans la distribution des portes et des niches, quelques anciens édifices de la Louisiane occidentale, avec les *tambos* construits par les Incas; et il ne paroît pas moins remarquable que, d'après les traditions recueillies à Lican, l'ancienne capitale du royaume de Quito, les quippus étoient connus aux Puruays long-temps avant que les descendans de Manco-Capac les eussent subjugués.

L'usage de l'écriture et celui des hiéroglyphes ont fait oublier au Mexique, comme à la Chine, les nœuds ou les *nepohualtzitzin*. Ce changement s'est opéré vers l'année 648 de notre ère. Un peuple septentrional, mais très-policé, les Toltèques, paroît dans les montagnes d'Anahuac, à l'est du golfe de Californie : il se dit chassé d'un pays situé au nord-ouest du Rio Gila, et appelé Huehuetlapallan; il porte avec lui des peintures qui indiquent, année par année, les événemens de sa migration; il prétend avoir quitté cette patrie, dont la position nous est totalement inconnue, l'année 544, à la même époque à laquelle la ruine totale de la dynastie des Tsin avoit occasionné de grands mouvemens parmi les peuples de l'Asie orientale; cette circonstance est très-remarquable : de plus, les noms que les Toltèques imposoient aux villes qu'ils avoient fondées, étoient ceux des villes du pays boréal qu'ils avoient été forcés d'abandonner; ainsi l'on saura l'origine[2] des Toltèques, des Cirimèques, des Acolhues et des Aztèques, de ces quatre nations qui parloient toutes la même langue, et qui entrèrent successivement, et par le même chemin, au Mexique, si jamais on découvre dans le nord de l'Amérique ou de l'Asie un peuple qui connoisse les noms de Huehuetlapallan, d'Aztlan, de Teocolhuacan, d'Amaquemecan, de Tehuajo et de Copalla.

Jusqu'au parallèle de 53 degrés, la température de la côte nord-ouest de

[1] Ulloa, Noticias Americanas, p. 43.

[2] Clavigero, Storia di Messico, Tom. I, p. 126; Tom. IV, p. 29 et 46.

l'Amérique est plus douce que celle des côtes orientales; on pourroit croire que la civilisation avoit fait anciennement des progrès sous ce climat, et même à des latitudes plus élevées: encore aujourd'hui on observe que, sous les 57 degrés, dans le canal de Cox et dans la baie de Norfolk, appelée par Marchand le golfe de Tchinkitané, les indigènes ont un goût décidé pour les peintures hiéroglyphiques sur bois. J'ai examiné[1], dans un autre endroit, s'il est probable que ces peuples industrieux et d'un caractère généralement doux et affable sont des colons mexicains réfugiés vers le nord, après l'arrivée des Espagnols, ou s'ils ne descendent pas plutôt des tribus toltèques ou aztèques, qui, lors de l'irruption des peuples d'Aztlan, sont restées dans ces régions boréales. Par la réunion heureuse de plusieurs circonstances, l'homme s'élève à une certaine culture, même dans les climats les moins favorables au développement des êtres organisés: près du cercle polaire, en Islande, nous avons vu, depuis le douzième siècle, les peuples scandinaves cultiver les lettres et les arts avec plus de succès que les habitans du Danemarck et de la Prusse.

Quelques tribus toltèques paroissent s'être mêlées aux nations qui habitoient jadis le pays contenu entre la rive orientale du Mississipi et l'Océan Atlantique. Les Iroquois et les Hurons faisoient sur bois des peintures hiéroglyphiques qui offrent des rapports frappans[2] avec celles des Mexicains : ils indiquoient le nom des personnes qu'ils vouloient désigner, en employant le même artifice dont nous avons parlé plus haut dans la description d'un tableau généalogique. Les indigènes de la Virginie avoient des peintures appelées *sagkokok*, qui représentoient, par des caractères symboliques, les événemens qui avoient eu lieu dans l'espace de soixante ans : c'étoient de grandes roues divisées en soixante rayons ou en autant de parties égales. Lederer[3] rapporte avoir vu, dans le village indien de Pommacomek, un de ces cycles hiéroglyphiques, dans lequel l'époque de l'arrivée des blancs sur les côtes de la Virginie étoit marquée par la figure d'un cygne vomissant du feu, pour indiquer à la fois la couleur des Européens, leur arrivée par eau, et le mal que leurs armes à feu avoient fait aux hommes rouges.

Au Mexique, l'usage des peintures et celui du papier de maguey s'étendoient

[1] Voyez mon Essai politique, p. 78, 336, 349. MARCHAND, Tom. I, p. 259, 261, 299, 375.

[2] LAFITAU, Tom. II, p. 43, 225, 416. LA HONTAN, Voyage dans l'Amérique septentrionale, Tom. II, p. 193.

[3] Journal des Savans, 1681, p. 75.

bien au delà des limites de l'empire de Montezuma, jusqu'aux bords du lac de Nicaragua, où les Toltèques, dans leurs migrations, avoient porté leur langue et leurs arts. Dans le royaume de Guatimala, les habitans de Teochiapan conservoient des traditions qui remontoient jusqu'à l'époque d'un grand déluge, après lequel leurs ancêtres, sous la conduite d'un chef appelé *Votan*, étoient venus d'un pays situé vers le nord. Dans le village de Teopixca, il existoit encore au seizième siècle des descendans de la famille de Votan ou Vodan (ces deux noms sont les mêmes, les Toltèques et les Aztèques n'ayant pas dans leur langue les quatre consonnes *d*, *b*, *r* et *s*). Ceux qui ont étudié l'histoire des peuples scandinaves dans les temps héroïques, doivent être frappés de trouver au Mexique un nom qui rappelle celui de *Vodan* ou *Odin*, qui régna parmi les Scythes, et dont la race, d'après l'assertion très-remarquable de Beda[1], «a donné des rois à un grand nombre de peuples.»

S'il étoit vrai, comme plusieurs savans l'ont supposé, que ces mêmes Toltèques, qu'une peste, jointe à une grande sécheresse, avoit chassés du plateau d'Anahuac vers le milieu du onzième siècle de notre ère, ont reparu dans l'Amérique méridionale comme fondateurs de l'empire des Incas, comment les Péruviens n'auroient-ils pas abandonné leurs *quippus* pour adopter l'écriture hiéroglyphique des Toltèques? Presque à la même époque, au commencement du douzième siècle, un évêque grœnlandois avoit porté, non sur le continent de l'Amérique, mais à la Terre-Neuve (Vinland), des livres latins, les mêmes peut-être que les frères Zeni[2] y trouvèrent en 1380.

Nous ignorons si des tribus de race toltèque ont pénétré jusque dans l'hémisphère austral, non par les Cordillères de Quito et du Pérou, mais en suivant les plaines qui se prolongent à l'est des Andes, vers les rives du Marañon : un fait extrêmement curieux, et dont j'ai eu connoissance pendant mon séjour à Lima, porteroit à le supposer. Le père Narcisse Gilbar, religieux franciscain, avantageusement connu par son courage et par son esprit de recherche, trouva, parmi les Indiens indépendans Panos, sur les rives de l'Ucayale, un peu au nord de l'embouchure du Sarayacu, des cahiers de peintures qui, par leur forme extérieure, ressembloient parfaitement à nos livres *in-quarto* : chaque feuillet avoit trois décimètres de long, sur deux de

[1] Beda, Hist. eccles., Lib. I, C. XV. Francisco Nuñez de la Vega, Constitutiones synodales, p. 74.

[2] Viaggio de' fratelli Zeni (Venezia, 1808), p. 67.

large; la couverture de ces cahiers étoit formée de plusieurs feuilles de palmiers collées ensemble, et d'un parenchyme très-épais: des morceaux de toile de coton, d'un tissu assez fin, représentoient autant de feuillets, qui étoient réunis par des fils de pite. Lorsque le père Gilbar arriva parmi les Panos, il trouva un vieillard assis au pied d'un palmier, et entouré de plusieurs jeunes gens auxquels il expliquoit le contenu de ces livres. Les sauvages ne voulurent d'abord pas souffrir qu'un homme blanc s'approchât du vieillard: ils firent savoir au missionnaire, par l'intermède des Indiens de Manoa, les seuls qui entendoient la langue des Panos, « que ces peintures « contenoient des choses cachées qu'aucun étranger ne devoit apprendre. » Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que le père Gilbar parvint à se procurer un de ces cahiers, qu'il envoya à Lima pour le faire voir au père Cisneros, savant rédacteur d'un journal[1] qui a été traduit en Europe. Plusieurs personnes de ma connoissance ont eu en main ce livre de l'Ucayale, dont toutes les pages étoient couvertes de peintures: on y distingua des figures d'hommes et d'animaux, et un grand nombre de caractères isolés, que l'on crut hiéroglyphiques, et qui étoient rangés par lignes, avec un ordre et une symétrie admirables: on fut frappé surtout de la vivacité des couleurs; mais comme personne à Lima n'avoit eu occasion de voir un fragment de manuscrits aztèques, on ne put juger de l'identité du style entre des peintures trouvées à une distance de huit cents lieues les unes des autres.

Le père Cisneros voulut faire déposer ce livre au couvent des missions d'Ocopa; mais, soit que la personne à laquelle il le confia le perdît au passage de la Cordillère, soit qu'il fût soustrait et envoyé furtivement en Europe, il est certain qu'il n'arriva point au lieu de sa première destination : toutes les recherches faites pour retrouver un objet aussi curieux ont été inutiles, et on regretta trop tard de n'avoir pas fait copier ces caractères. Le missionnaire Narcisse Gilbar, avec lequel j'ai été lié d'amitié pendant mon séjour à Lima, m'a promis de tenter tous les moyens pour se procurer un autre cahier de ces peintures des Panos : il sait qu'il en existe plusieurs parmi eux, et qu'ils disent eux-mêmes que ces livres leur ont été transmis *par leurs pères.* L'explication qu'ils donnent de ces peintures paroît fondée sur une tradition antique qui se perpétue dans quelques familles. Les Indiens de Manoa que le père Gilbar

[1] *El Mercurio peruano.*

chargea de faire des recherches sur le sens de ces caractères, crurent deviner qu'ils indiquoient des voyages et d'anciennes guerres avec des hordes voisines.

Les Panos diffèrent aujourd'hui très-peu du reste des sauvages qui habitent ces forêts humides et excessivement chaudes: nus, vivant de bananes et du produit de la pêche, ils sont bien éloignés de connoître la peinture, et de sentir le besoin de se communiquer leurs idées par des signes graphiques. Comme la plupart des tribus fixées sur les rives des grands fleuves de l'Amérique méridionale, ils ne paroissent pas très-anciens dans le lieu où on les trouve maintenant: sont-ils les foibles restes de quelque peuple civilisé retombé dans l'abrutissement, ou descendent-ils de ces mêmes Toltèques qui ont porté l'usage des peintures hiéroglyphiques à la Nouvelle-Espagne, et que, poussés par d'autres peuples, nous voyons disparoître aux rives du lac de Nicaragua? Voilà des questions d'un grand intérêt pour l'histoire de l'homme; elles se lient à d'autres dont l'importance n'a pas été suffisamment sentie jusqu'ici.

Des rochers granitiques qui s'élèvent dans les savanes de la Guayane, entre le Cassiquiare et le Conorichite, sont couverts de figures de tigres, de crocodiles, et d'autres caractères que l'on pourroit croire symboliques. Des dessins analogues se trouvent tracés cinq cents lieues au nord et à l'ouest, sur les rives de l'Orénoque, près de l'Encaramada et de Caicara, sur les bords du Rio Cauca, près de Timba, entre Cali et Jelima; enfin, sur le plateau même des Cordillères, dans le Paramo de Guanacas. Les peuples indigènes de ces régions ne connoissent pas l'usage des outils métalliques: tous conviennent que ces caractères existoient déjà lorsque leurs ancêtres arrivèrent dans ces contrées. Est-ce à une seule nation industrieuse, adonnée à la sculpture, comme l'étoient les Toltèques, les Aztèques, et tout le groupe de peuples sorti d'Aztlan, que sont dues ces traces d'une ancienne civilisation? En quelle région doit-on placer le foyer de cette culture? Est-ce au nord du Rio Gila, sur le plateau du Mexique, ou bien dans l'hémisphère du sud, dans ces plaines élevées de Tiahuanacu, que les Incas même trouvèrent déjà couvertes de ruines d'une grandeur imposante, et que l'on peut considérer comme le Himala et le Tibet de l'Amérique méridionale? Ces problèmes ne peuvent être résolus dans l'état actuel de nos connoissances.

Nous venons d'examiner les rapports qu'offrent les peintures mexicaines avec les hiéroglyphes de l'ancien monde; nous avons tâché de répandre quelques

lumières sur l'origine et les migrations des peuples qui ont introduit à la Nouvelle-Espagne l'usage de l'écriture symbolique et la fabrication du papier: il nous reste à indiquer les manuscrits (*codices mexicani*) qui, depuis le seizième siècle, ont passé en Europe, et qui sont conservés dans les bibliothéques publiques et particulières. On sera étonné de remarquer combien sont devenus rares ces monumens précieux d'un peuple qui, dans sa marche vers la civilisation, paroît avoir lutté contre les mêmes obstacles qui s'opposent à l'avancement des arts chez toutes les nations du nord et même de l'est de l'Asie.

D'après les recherches que j'ai faites, il paroît qu'il n'existe aujourd'hui en Europe que six collections de peintures mexicaines : celles de l'Escurial, de Bologne, de Veletri, de Rome, de Vienne et de Berlin. Le savant jésuite Fabrega, qui est souvent cité dans les ouvrages de M. Zoega, et dont le chevalier Borgia, neveu du cardinal de ce nom, a bien voulu me communiquer quelques manuscrits relatifs aux antiquités aztèques, suppose que les archives de Simancas en Espagne renferment aussi quelques-unes de ces peintures hiéroglyphiques que Robertson désigne si bien par le mot de *picture-writings*.

Le recueil conservé à l'*Escurial* a été examiné par M. Waddilove[1], aumônier de l'ambassade angloise à Madrid du temps de la mission de lord Grantham: il a la forme d'un livre *in-folio*, ce qui pourroit faire soupçonner qu'il n'est qu'une copie d'un manuscrit mexicain, car les originaux que j'ai examinés ressemblent tous à des volumes *in-quarto*. Les objets représentés paroissent prouver que le recueil de l'Escurial, comme ceux d'Italie et de Vienne, sont ou des livres astrologiques ou de vrais *rituels*, qui indiquoient les cérémonies religieuses prescrites pour tel ou tel jour du mois. Au bas de chaque page se trouve une explication en espagnol, qui a été ajoutée lors de la conquête.

Le recueil de *Bologne* est déposé à la bibliothéque de l'Institut des sciences de cette ville: on ignore son origine, mais on lit sur la première page, que cette peinture, qui a 326 centimètres (onze *palmi romani*) de longueur, a été cédée, le 26 décembre 1665, par le comte Valerio Zani au marquis de Caspi. Les caractères, qui sont tracés sur une peau épaisse et mal préparée, paroissent en grande partie avoir rapport à la forme des constellations et à des idées astrologiques. Il existe une copie au simple trait de ce *Codex Mexicanus* de Bologne, dans le musée du cardinal Borgia, à Veletri.

[1] ROBERTSON's *History of America*, 1802, Vol. III, p. 403.

Le recueil de *Vienne*, qui a soixante-cinq pages, est devenu célèbre, parce qu'il a fixé l'attention du docteur Robertson, qui, dans son ouvrage classique sur l'histoire du nouveau continent, en a publié quelques pages, mais sans couleurs et en simples contours. On lit sur la première page de ce manuscrit mexicain, « qu'il a été envoyé par le roi Emmanuel de Portugal au pape « Clément VII, et que depuis il a été entre les mains des cardinaux Hippolyte « de Médicis et Capuanus.» Lambeccius[1], qui a fait graver assez incorrectement quelques figures du *Codex Vindobonensis*, observe que, le roi Emmanuel étant mort deux ans avant l'élection du pape Clément VII, le don de ce manuscrit n'a pu être fait à ce dernier pontife, mais bien à Léon X, auquel le roi de Portugal envoya une ambassade en 1513 : mais je demande comment on pouvoit avoir en Europe des peintures mexicaines en 1513, puisque Hernandez de Cordova ne découvrit les côtes de Yucatan qu'en 1517, et que Cortez ne débarqua à la Vera-Cruz qu'en 1519? Est-il probable que les Espagnols aient trouvé des peintures mexicaines à l'île de Cuba, quand les habitans de cette île, malgré la proximité du cap Catoche au cap Saint-Antoine, ne paroissent pas avoir eu de communication avec les Mexicains? Il est vrai que, dans la note ajoutée au recueil de Vienne, celui-ci n'est pas nommé *Codex Mexicanus*, mais *Codex Indiæ Meridionalis* : cependant l'analogie parfaite qu'offre ce manuscrit avec ceux conservés à Veletri et à Rome ne laisse aucun doute sur une origine commune. Le roi Emmanuel est mort en 1521; le pape Clément VII, en 1534 : il me paroît peu croyable qu'avant la première entrée des Espagnols à Ténochtitlan (le 8 novembre 1519), il puisse y avoir eu un manuscrit mexicain à Rome. Quelle que soit l'époque à laquelle il est parvenu en Italie, il est certain qu'après avoir passé de main en main, il fut offert, en 1677, à l'empereur Léopold, par le duc de Saxe-Eisenach.

On ignore absolument ce qu'est devenu le recueil de peintures mexicaines qui existoit encore à la fin du dix-septième siècle à Londres, et que Purchas a publié. Ce manuscrit avoit été envoyé à l'empereur Charles-Quint, par le premier vice-roi du Mexique, Antonio de Mendoza, marquis de Mondejar : le bâtiment qui porta cet objet précieux fut pris par un vaisseau françois, et le recueil tomba entre les mains d'André Thevet, géographe du roi de France, et qui avoit visité lui-même le nouveau continent. Après la mort de ce voyageur,

[1] Lambeccii Commentar. de Bibliotheca Cæsar. Vindobonensi, ed. 1776, p. 966.

Hakluyt, qui étoit aumônier de l'ambassade angloise à Paris, acheta le manuscrit pour vingt *couronnes*, et de Paris il passa à Londres, où sir Walter Raleigh voulut le faire publier. Les frais que devoit causer la gravure des dessins retardèrent cette publication jusqu'en 1625, où Purchas, cédant aux vœux du savant antiquaire Spelman, inséra tout le *Recueil de Mendoza* dans sa collection de voyages[1]. Ces mêmes figures ont été copiées par Thevenot[2], dans sa *Relation de divers voyages;* mais cette copie, comme l'a très-bien observé l'abbé Clavigero[3], fourmille de fautes: par exemple, les faits arrivés sous le règne du roi Ahuizotl y sont indiqués sous le règne de Montezuma.

Quelques auteurs[4] ont annoncé que l'original du fameux *Recueil de Mendoza* étoit conservé à la bibliothéque impériale de Paris; mais il paroît certain que, depuis un siècle, il n'y a existé aucun manuscrit mexicain. Comment le recueil acheté par Hakluyt, et transporté en Angleterre, seroit-il revenu en France? On ne connoît aujourd'hui point d'autres peintures mexicaines à Paris, que des copies contenues dans un manuscrit espagnol qui provient de la bibliothéque de Sellier, et dont nous aurons occasion de parler dans la suite. Ce livre, très-intéressant d'ailleurs, est conservé dans la superbe collection des manuscrits de la bibliothéque impériale: il ressemble au *Codex anonymus* du Vatican, n. 3738, qui est l'ouvrage du moine Pedro de los Rios[5]. Le père Kircher a fait copier une partie des gravures de Purchas[6].

Le *recueil de Mendoza* jette du jour sur l'histoire, l'état politique et la vie privée des Mexicains. Il est divisé en trois sections, qui, comme les *Skandhas* des *Pouranas* indiens, traitent d'objets tout-à-fait différens: la première section présente l'histoire de la dynastie aztèque, depuis la fondation de Ténochtitlan, l'an 1325 de notre ère, jusqu'à la mort de Montezuma II, proprement appelé *Monteuczoma Xocojotzin*, en 1520; la seconde section est une liste des tributs que chaque province et chaque bourgade paient aux souverains aztèques; la troisième et dernière section peint la vie domestique et les

[1] Purchas, Pilgrimes, Tom. III, p. 1065.

[2] Thevenot (1696), Tom. II, Pl. IV, p. 1—85.

[4] Clavigero, Tom. I, p. 23.

[4] Warburton, Essais sur les hiéroglyphes, Tom. I, p. 18. Papillon, Histoire de la gravure en bois, Tom. I, p 364.

[5] Voyez plus haut la description de la Pl. VII.

[6] Kircheri OEdipus, Tom. III, p. 32.

mœurs des peuples aztèques. Le vice-roi Mendoza avoit fait ajouter à chaque page du recueil une explication en mexicain et en espagnol, de sorte que l'ensemble forme un ouvrage très-intéressant pour l'histoire. Les figures, malgré l'incorrection des contours, offrent plusieurs traits de mœurs extrêmement piquans : on y voit l'éducation des enfans depuis leur naissance jusqu'à ce qu'ils deviennent membres de la société, soit comme agriculteurs ou artisans, soit comme guerriers, soit comme prêtres. La quantité de nourriture qui convient à chaque âge, le châtiment qui doit être infligé aux enfans des deux sexes; tout chez les Mexicains étoit prescrit dans le détail le plus minutieux, non par la loi, mais par des usages antiques dont il n'étoit pas permis de s'éloigner. Enchaînée par le despotisme et la barbarie des institutions sociales, sans liberté dans les actions les plus indifférentes de la vie domestique, la nation entière étoit élevée dans une triste uniformité d'habitudes et de superstitions. Les mêmes causes ont produit les mêmes effets dans l'ancienne Égypte, dans l'Inde, en Chine, au Mexique et au Pérou, partout où les hommes ne présentoient que des masses animées d'une même volonté, partout où les lois, la religion et les usages ont contrarié le perfectionnement et le bonheur individuel.

On reconnoît, parmi les peintures du *Recueil de Mendoza*, les cérémonies qui se faisoient à la naissance d'un enfant. La sage-femme, en invoquant le lieu Ometeuctli et la déesse Omecihualt, qui vivent dans le séjour des bienheureux, jetoit de l'eau sur le front et la poitrine du nouveau-né; après avoir prononcé différentes prières[1], dans lesquelles l'eau étoit considérée comme le symbole de la purification de l'ame, la sage-femme faisoit approcher des enfans qui avoient été invités pour donner un nom au nouveau-né. Dans quelques provinces on allumoit en même temps du feu, et on faisoit semblant de passer l'enfant par la flamme, comme pour le purifier à la fois par l'eau et le feu. Cette cérémonie rappelle des usages dont l'origine, en Asie, paroît se perdre dans une haute antiquité.

D'autres planches du *Recueil de Mendoza* représentent les châtimens souvent barbares que les parens doivent infliger à leurs enfans, selon la gravité du délit, et selon l'âge et le sexe de celui qui l'a commis: une mère expose sa fille à la fumée du piment (*Capsicum bacatum*): un père pique son fils de huit ans,

[1] Clavigero, Tom. II, p. 86.

avec des feuilles de pite qui sont terminées par de fortes épines; la peinture indique en quels cas l'enfant ne peut être piqué qu'aux mains seules, et en quels autres cas il est permis aux parens d'étendre cette opération douloureuse sur le corps entier : un prêtre, *teopixqui*, châtie un novice, en lui jetant des tisons ardens sur la tête, parce qu'il a passé la nuit hors de l'enceinte du temple : un autre prêtre est peint assis, dans l'attitude d'observer les étoiles pour indiquer l'heure de minuit; on distingue, dans la peinture mexicaine, l'hiéroglyphe de minuit placé au-dessus de la tête du prêtre, et une ligne ponctuée qui se dirige de l'œil de l'observateur vers une étoile[1] : on voit aussi avec intérêt les figures qui représentent des femmes filant au fuseau ou tissant en haute-lice; un orfévre qui souffle dans le charbon à travers un chalumeau; un vieillard de soixante-dix ans, auquel la loi permet de s'enivrer, de même qu'à une femme lorsqu'elle est grand'mère; une entremetteuse de mariage, appelée *cihuatlanque*, qui porte la jeune vierge sur son dos à la maison du fiancé; enfin la bénédiction nuptiale, dont la cérémonie consistoit en ce que le prêtre ou teopixqui nouoit ensemble le pan du manteau (*tilmatli*) du garçon, avec le pan du vêtement (*huepilli*) de la jeune fille. Le *Recueil de Mendoza* offre en outre plusieurs figures de temples mexicains (*téocallis*), dans lesquelles on distingue très-bien le monument pyramidal divisé par assises, et la petite chapelle, le νεὼς, à la cime: mais la peinture la plus compliquée et la plus ingénieuse de ce *Codex Mexicanus* est celle qui représente un *tlatoani* ou gouverneur de province, étranglé parce qu'il s'est révolté contre son souverain; car le même tableau rappelle les délits du gouverneur, le châtiment de toute sa famille, et la vengeance exercée par ses vassaux contre les messagers d'état porteurs des ordres du roi de Ténochtitlan[2].

Malgré l'énorme quantité de peintures qui, regardées comme des monumens de l'idolâtrie mexicaine, ont été brûlées au commencement de la conquête, par ordre des évêques et des premiers missionnaires, le chevalier Boturini[3], dont nous avons rappelé plus haut les malheurs, réussit encore, vers le milieu du dernier siècle, à réunir près de cinq cents de ces peintures hiéroglyphiques. Cette collection, la plus belle et la plus riche de toutes, a été dispersée comme

[1] Thevenot, Tom. II, Pl. IV, fig. 49, 51, 55, 61.
[2] Thevenot, fig. 52, 53, 58, 62.
[3] Boturini, Tableau général, p. 1—96.

celle de Siguenza, dont quelques foibles restes se sont conservés, jusqu'à l'expulsion des jésuites, à la bibliothèque de Saint Pierre et de Saint Paul, à Mexico. Une partie des peintures recueillies par Boturini a été envoyée en Europe, sur un vaisseau espagnol qui fut pris par un corsaire anglois. On n'a jamais su si ces peintures sont parvenues en Angleterre, ou si on les a jetées à la mer comme des toiles d'un tissu grossier et mal peintes : un voyageur très-instruit m'a assuré, il est vrai, que l'on montre à la bibliothèque d'Oxford un *Codex Mexicanus* qui, pour la vivacité des couleurs, ressemble à celui de Vienne; mais le docteur Robertson, dans la dernière édition de son Histoire de l'Amérique, dit expressément qu'il n'existe en Angleterre aucun autre monument de l'industrie et de la civilisation mexicaines, qu'une coupe d'or de Montezuma, appartenant à lord Archer. Comment ce recueil d'Oxford seroit-il resté inconnu à l'illustre historien écossois?

La majeure partie des manuscrits de Boturini, celle qui lui fut confisquée à la Nouvelle-Espagne, a été déchirée, pillée, dispersée par des personnes qui ignoroient l'importance de ces objets : ce qui en existe aujourd'hui, dans le palais du vice-roi, ne compose que trois liasses, chacune de sept décimètres en carré et de cinq de hauteur. Elles sont restées dans un de ces appartemens humides du rez-de-chaussée, desquels le vice-roi comte de Revillagigedo a fait sortir les archives du gouvernement, parce que le papier s'y altéroit avec une rapidité effrayante. On est saisi d'un sentiment d'indignation, lorsqu'on voit l'abandon extrême dans lequel on laisse ces restes précieux d'une collection qui a coûté tant de travail et de soin, et que l'infortuné Boturini, doué de cet enthousiasme qui est propre à tous les hommes entreprenans, nomme, dans la préface de son *Essai historique*, « le seul bien qu'il possède aux Indes, et « qu'il ne voudroit pas échanger contre tout l'or et l'argent du nouveau « monde. » Je n'entreprendrai pas ici de décrire en détail les peintures conservées au palais de la vice-royauté; j'observerai seulement qu'il en existe qui ont plus de six mètres de long sur deux de large, et qui représentent les migrations des Aztèques depuis le Rio Gila jusqu'à la vallée de Ténochtitlan, la fondation de plusieurs villes, et les guerres avec les nations voisines.

La bibliothèque de l'université de Mexico n'offre plus de peintures hiéroglyphiques originales : je n'y ai trouvé que quelques copies linéaires, sans couleurs, et faites avec peu de soin. La collection la plus riche et la plus belle

de la capitale est aujourd'hui celle de Don Jose Antonio Pichardo, membre de la congrégation de San Felipe Neri. La maison de cet homme instruit et laborieux a été pour moi ce que la maison de Siguenza étoit pour le voyageur Gemelli. Le père Pichardo a sacrifié sa petite fortune à réunir des peintures aztèques, à faire copier toutes celles qu'il ne pouvoit pas acquérir lui-même : son ami Gama, auteur de plusieurs mémoires astronomiques, lui a légué tout ce qu'il possédoit de plus précieux en manuscrits hiéroglyphiques[1]. C'est ainsi qu'au nouveau continent, comme presque partout ailleurs, de simples particuliers, et les moins riches, savent réunir et conserver les objets qui devroient fixer l'attention des gouvernemens.

J'ignore si, dans le royaume de Guatimala ou dans l'intérieur du Mexique, il y a des personnes animées du même zèle que l'ont été le père Alzate, Velasquez et Gama. Les peintures hiéroglyphiques sont aujourd'hui si rares à la Nouvelle-Espagne, que la plupart des personnes instruites qui y résident n'en ont jamais vu; et parmi les restes de la collection de Boturini il n'y a pas un seul manuscrit qui soit aussi beau que les *Codices Mexicani* de Veletri et de Rome. Je ne doute cependant pas que beaucoup d'objets très-importans pour l'étude de l'histoire ne se trouvent encore entre les mains des Indiens qui habitent la province de Mechuacan, les intendances de Mexico, de Puebla et d'Oaxaca, la péninsule de Yucatan et le royaume de Guatimala. Ce sont là les contrées où les peuples sortis d'Aztlan étoient parvenus à une certaine civilisation; et un voyageur qui, sachant les langues aztèque, tarasque et maya, sauroit gagner la confiance des indigènes, réuniroit encore aujourd'hui, trois siècles après la conquête, et cent ans après le voyage du chevalier Boturini, un nombre considérable de peintures historiques mexicaines.

Le *Codex Mexicanus* du musée Borgia, à *Veletri*, est le plus beau de tous les manuscrits aztèques que j'ai examinés. Nous aurons occasion d'en parler dans un autre endroit, en donnant l'explication de la quinzième Planche.

Le recueil conservé à la bibliothéque royale de *Berlin* renferme différentes peintures aztèques dont j'ai fait l'acquisition pendant mon séjour à la Nouvelle-Espagne. La douzième Planche offre deux fragmens de ce recueil : il contient des listes de tributs, des généalogies, l'histoire des migrations des

[1] Voyez mon Essai politique sur la Nouvelle-Espagne, vol. I, p. 124.

Mexicains, et un calendrier fait au commencement de la conquête, dans lequel les hiéroglyphes simples des jours se trouvent réunis à des figures de saints, peintes en style aztèque.

La bibliothèque du Vatican à *Rome* possède, dans la collection précieuse de ses manuscrits, deux *Codices Mexicani*, sous les numéros 3738 et 3776 du catalogue. Ces recueils, de même que le manuscrit de Veletri, sont restés inconnus au docteur Robertson, lorsqu'il a fait l'énumération des peintures mexicaines conservées dans les différentes bibliothèques de l'Europe. Mercatus[1], dans sa description des obélisques de Rome, rapporte que, vers la fin du seizième siècle, il existoit au Vatican deux recueils de peintures originales : on peut croire qu'un de ces recueils est entièrement perdu, à moins que ce ne soit celui que l'on montre à la bibliothèque de l'institut de Bologne; l'autre a été retrouvé en 1785 par le jésuite Fabrega, après quinze années de recherches.

Le *Codex Vaticanus* n.° 3776, dont Acosta et Kircher ont déjà fait mention[2], a 7^{m},87 ou trente-un palmes et demi de long, et 0^{m},19 ou sept pouces en carré : ses quarante-huit replis forment quatre-vingt-seize pages ou autant de divisions tracées des deux côtés de plusieurs peaux de cerfs collées ensemble : chaque page est subdivisée en deux cases; mais tout le manuscrit ne renferme que cent soixante-seize de ces cases, parce que les premières huit pages contiennent les hiéroglyphes simples des jours, rangés en séries parallèles et rapprochées les unes des autres. La treizième Planche de l'Atlas pittoresque présente la copie exacte d'un de ces *replis* ou d'une page du *Codex Vaticanus* : comme toutes les pages se ressemblent, quant à l'arrangement général, cette copie suffit pour faire connoître le livre entier.

Le bord de chaque repli est divisé en vingt-six petites cases qui contiennent les hiéroglyphes simples des jours : ces hiéroglyphes sont au nombre de vingt, qui forment des séries périodiques. Comme les petits cycles sont de treize jours, il en résulte que la série des hiéroglyphes passe d'un cycle à l'autre. Tout le *Codex Vaticanus* contient cent soixante-seize de ces petits cycles, ou deux mille deux cent quatre-vingt-dix jours. Nous n'entrerons ici dans aucun détail sur ces subdivisions du temps, nous proposant de donner plus bas

[1] Mercatus, degli Obelischi di Roma, C. II, p. 96.

[2] Zoega, *de Orig. Obeliscor.*, p. 551.

l'explication du calendrier mexicain, l'un des plus compliqués, mais aussi l'un des plus ingénieux que présente l'histoire de l'astronomie. Chaque page offre, dans les deux subdivisions dont nous avons déjà parlé, deux groupes de figures mythologiques. On se perdroit dans de vaines conjectures, si l'on vouloit interpréter ces allégories, les manuscrits de Rome, de Veletri, de Bologne et de Vienne étant dépourvus de ces notes explicatives que le vice-roi Mendoza avoit fait ajouter au manuscrit publié par Purchas. Il seroit à désirer que quelque gouvernement voulût faire publier à ses frais ces restes de l'ancienne civilisation américaine: c'est par la comparaison de plusieurs monumens, qu'on parviendroit à deviner le sens de ces allégories, en partie astronomiques, en partie mystiques. Si de toutes les antiquités grecques et romaines il ne nous étoit resté que quelques pierres gravées ou des monnoies isolées, les allusions les plus simples auroient échappé à la sagacité des antiquaires. Que de jour l'étude des bas reliefs n'a-t-elle pas répandu sur celle des monnoies!

Zoega, Fabrega, et d'autres savans qui se sont occupés en Italie des manuscrits mexicains, regardent le *Codex Vaticanus*, de même que celui de Veletri, comme des *tonalamatls* ou *almanachs rituels*, c'est-à-dire, comme des livres qui indiquoient au peuple, pour un espace de plusieurs années, les divinités qui présidoient aux petits cycles de treize jours, et qui gouvernoient pendant ce temps la destinée des hommes, les cérémonies religieuses qu'on devoit pratiquer, et surtout les offrandes qui devoient être portées aux idoles.

La treizième Planche de mon Atlas, qui est la copie de la quatre-vingt-seizième page du *Codex Vaticanus*, représente à gauche une adoration : la divinité a un casque dont les ornemens sont très-remarquables; elle est assise sur un petit banc appelé *icpalli*, devant un temple dont on n'a figuré que la cime ou la petite chapelle placée au haut de la pyramide. L'adoration consistoit au Mexique, comme en Orient, dans la cérémonie de toucher le sol de sa main droite, et de porter cette main à la bouche. Dans le dessin n.° I, l'hommage est rendu par une génuflexion : la pose de la figure qui se prosterne devant le temple se retrouve dans plusieurs peintures des Hindoux.

Le groupe n.° II représente la célèbre *femme au serpent*, *Cihuacohuatl*, appelée aussi Quilaztli ou Tonacacihua, *femme de notre chair:* elle est la campagne de Tonacateuctli. Les Mexicains la regardoient comme la mère du genre humain, et après le dieu du *paradis céleste*, Ometeuctli, elle occupoit

le premier rang parmi les divinités d'Anahuac : on la voit toujours représentée en rapport avec un grand serpent. D'autres peintures nous offrent une couleuvre panachée, mise en pièces par le Grand Esprit Tezcatlipoca, ou par le Soleil personnifié, le dieu Tonatiuh. Ces allégories rappellent d'antiques traditions de l'Asie. On croit voir, dans la *femme au serpent* des Aztèques, l'Ève des peuples sémitiques; dans la couleuvre mise en pièces, le fameux serpent Kaliya ou Kalinaga, vaincu par Vishnu, lorsqu'il a pris la forme de Krischna. Le Tonatiuh des Mexicains paroît aussi être identique avec le Krischna des Hindoux, chanté dans le Bhâgavata Pourâna, et avec le Mithras des Perses. Les plus anciennes traditions des peuples remontent à un état de choses où la terre, couverte de marais, étoit habitée par des couleuvres et d'autres animaux à taille gigantesque : l'astre bienfaisant, en desséchant le sol, délivra la terre de ces monstres aquatiques.

Derrière le serpent, qui paroît parler à la déesse Cihuacohuatl, se trouvent deux figures nues; elles sont de couleur différente, et paroissent dans l'attitude de se battre. On pourroit croire que les deux vases que l'on observe au bas de la peinture, et dont l'un est renversé, font allusion à la cause de cette rixe. La *femme au serpent* étoit regardée au Mexique comme mère de deux enfans jumeaux : ces figures nues sont peut-être les enfans de Cihuacohuatl; elles rappellent le Caïn et l'Abel des traditions hébraïques. Je doute d'ailleurs que la différence de couleur que l'on remarque entre les deux figures indique une différence de race, comme dans les peintures égyptiennes trouvées dans les tombeaux des rois à Thèbes, et dans les ornemens moulés en terre et appliqués sur les caisses des momies de Sakharah[1]. En étudiant avec soin les hiéroglyphes historiques des Mexicains, on croit reconnoître que les têtes et les mains des figures sont peintes comme au hasard, tantôt en jaune, tantôt en bleu, tantôt en rouge.

La cosmogonie des Mexicains, leurs traditions sur la mère des hommes, déchue de son premier état de bonheur et d'innocence; l'idée d'une grande inondation, dans laquelle une seule famille s'est échappée sur un radeau; l'histoire d'un édifice pyramidal élevé par l'orgueil des hommes et détruit par la colère des Dieux; les cérémonies d'ablution pratiquées à la naissance des enfans; ces idoles faites avec la farine de maïs pétrie, et distribuées en

[1] Denon, Voyage en Égypte, p. 298—313.

parcelles au peuple rassemblé dans l'enceinte des temples; ces déclarations de péchés faites par les pénitens; ces associations religieuses ressemblant à nos couvens d'hommes et de femmes; cette croyance universellement répandue, que des hommes blancs à longue barbe, et d'une grande sainteté de mœurs, avoient changé le système religieux et politique des peuples : toutes ces circonstances avoient fait croire aux religieux qui accompagnoient l'armée des Espagnols lors de la conquête, qu'à une époque très-reculée le christianisme avoit été prêché dans le nouveau continent. Des savans mexicains[1] crurent reconnoître l'apôtre Saint Thomas dans ce personnage mystérieux, grand-prêtre de Tula, que les Cholulains connoissoient sous le nom de *Quetzalcoatl.* Il n'est pas douteux que le nestorianisme, mêlé aux dogmes des Bouddhistes et des Chamans[2], ne se soit répandu, par la Tartarie des Mantchoux, dans le nord-est de l'Asie : on pourroit donc supposer, avec quelque apparence de raison, que des idées chrétiennes ont été communiquées, par la même voie, aux peuples mexicains, surtout aux habitans de cette région boréale de laquelle sortirent les Toltèques, et que nous devons considérer comme l'*officina virorum* du nouveau monde.

Cette supposition seroit même plus admissible que l'hypothèse d'après laquelle les traditions antiques des Hébreux et des Chrétiens auroient passé en Amérique par les colonies scandinaves, formées depuis le onzième siècle sur les côtes de Grœnland, au Labrador, et peut-être même dans l'île de Terre-Neuve. Ces colons européens visitèrent sans doute une partie du continent, qu'ils appelèrent *Drogeo;* ils connurent des pays qui étoient situés au sud-ouest, et habités par des peuples anthropophages réunis dans des villes populeuses : mais, sans examiner ici si ces villes étoient celles des provinces d'Ichiaca et de Confachiqui, visitées par Hernando de Soto, le conquérant de la Floride, il suffit d'observer que les cérémonies religieuses, les dogmes et les traditions qui ont frappé l'imagination des premiers missionnaires espagnols, se trouvoient indubitablement au Mexique depuis l'arrivée des Toltèques, et par conséquent trois ou quatre siècles avant les navigations des Scandinaves aux côtes orientales du nouveau continent.

Les religieux qui, à la suite de l'armée de Cortez et de Pizarro, ont pénétré

[1] Siguenza, *Opera ined.* Eguiara, *Bibl. mexicana*, p. 78.

[2] Langlès, Rituel des Tartares-Mantchoux, p. 9 et 14. Georgi *Alphab. tibetanum*, p. 298.

au Mexique et au Pérou, ont été naturellement enclins à exagérer les analogies qu'ils croyoient reconnoître entre la cosmogonie des Aztèques et les dogmes de la religion chrétienne. Imbus des traditions hébraïques, entendant imparfaitement les langues du pays et le sens des peintures hiéroglyphiques, ils rapportèrent tout au système qu'ils s'étoient formé; semblables aux Romains, qui ne voyoient chez les Germains et les Gaulois que leur culte et leurs divinités. En employant une saine critique, on ne trouve chez les Américains rien qui rende nécessaire la supposition que les peuples asiatiques ont reflué dans ce nouveau continent après l'établissement de la religion chrétienne. Je suis bien éloigné de nier la possibilité de ces communications postérieures : je n'ignore pas[1] que les Tchoutskis traversent annuellement le détroit de Bering pour faire la guerre aux habitans de la côte nord-ouest de l'Amérique; mais je crois pouvoir affirmer, d'après les connoissances que nous avons acquises, depuis la fin du dernier siècle, sur les livres sacrés des Hindoux, que, pour expliquer ces analogies de traditions dont parlent tous les premiers missionnaires, on n'a pas besoin de recourir à l'Asie occidentale, habitée par des peuples de race sémitique, ces mêmes traditions, d'une haute et vénérable antiquité, se retrouvant et parmi les sectateurs de Brahmâ et parmi les Chamans du plateau oriental de la Tartarie.

Nous reviendrons sur cet objet intéressant, soit en parlant des Pastoux[2], peuple américain qui ne se nourrissoit que de végétaux, et qui avoit en horreur ceux qui mangeoient de la viande; soit en exposant le dogme de la métempsycose répandu parmi les Tlascaltèques. Nous examinerons la tradition mexicaine des quatre soleils ou des quatre destructions du monde, ainsi que les traces du *trimurti* ou de la trinité des Hindoux, trouvées dans le culte des Péruviens. Malgré ces rapports frappans entre les peuples du nouveau continent et les tribus tartares qui ont adopté la religion de Bouddah, je crois reconnoître dans la mythologie des Américains, dans le style de leurs peintures, dans leurs langues, et surtout dans leur conformation extérieure, les descendans d'une race d'hommes qui, séparée de bonne heure du reste de l'espèce humaine, a suivi, pendant une longue série de siècles, une route particulière dans le développement de ses facultés intellectuelles et dans sa tendance vers la civilisation.

[1] Voyez mon Essai politique sur la Nouvelle-Espagne, Vol. I, p. 346.

[2] Garcilasso, *Comentarios reales*, Tom. I, p. 274.

PLANCHE XIV.

Costumes dessinés par des peintres mexicains du temps de Montezuma.

Ces neuf figures sont tirées du *Codex anonymus* n.° 3738, qui est conservé parmi les manuscrits du Vatican, et que nous avons eu occasion de citer plusieurs fois : ce sont des copies de peintures faites par des peintres mexicains lors du premier séjour de Cortez à Ténochtitlan. Le père Rios, en copiant les dessins, paroît avoir été plus attentif au détail des costumes qu'à l'imitation fidèle des contours des figures. En comparant les peintures de la Planche XIV avec celles que renferment les manuscrits originaux qui sont parvenus jusqu'à nous, on voit que les figures copiées par le moine espagnol sont un peu trop allongées : ces altérations de forme se retrouvent partout où les artistes n'ont pas suffisamment senti combien il est important de conserver le style qui caractérise les productions de l'art chez des peuples plus ou moins éloignés de la civilisation. Quelle différence dans la justesse des contours, entre les hiéroglyphes publiés par Norden et ceux qu'on trouve dans l'ouvrage de Zoega sur les obélisques, ou dans la description des monumens de l'Égypte, dont l'institut du Caire vient d'enrichir les sciences!

N.os I-V. Quatre guerriers mexicains : les trois premiers portent le vêtement appelé *ichcahuepilli*, sorte de cuirasse de coton qui avoit plus de trois centimètres d'épaisseur, et qui couvroit le corps depuis le col jusqu'à la ceinture. Les soldats de Cortez adoptèrent cette armure, qu'ils désignèrent sous le nom d'*escaupil*, dans lequel on reconnoît à peine un mot de la langue aztèque. L'*ichcahuepilli* résistoit parfaitement aux flèches : il ne faut cependant pas le confondre avec les cottes de mailles d'or et de cuivre que portoient les généraux, appelés *seigneurs des aigles et des tigres*, *Quauhtin* et *Oocelo*, à cause de leurs armures en forme de masques. Les boucliers, *chimalli*, n.os I et II, sont d'une forme très-différente de ceux figurés par Purchas et Lorenzana[1]. L'écusson n.° II a un appendice en toile et en plume, qui servoit à amortir le coup des dards : sa forme rappelle les boucliers que

[1] Purchas, *Pilgrimes*, Tom. III, p. 1080, fig. L M; p. 1099, fig. C; Pl. IV, fig. F. Lorenzana, Historia de Nueva España, p. 177, lam. 2, 8 et 9. Adornos militares.

l'on trouve représentés sur plusieurs vases de la Grande-Grèce. La massue que porte le guerrier n.° III étoit creuse, et contenoit des pierres qui étoient lancées avec beaucoup de force, comme si elles partoient d'une fronde. La figure n.° IV représente un de ces soldats intrépides qui alloient presque nus au combat, le corps enveloppé dans un filet à grandes mailles, qu'ils jetoient sur la tête de l'ennemi, comme les *retiarii* romains dans la lutte avec les gladiateurs *mirmillons*. Le n.° V est un simple soldat qui ne porte qu'un manteau de toile et une bandelette de peau très-étroite, *maxtlatl*, autour de la ceinture.

La figure n.° VI représente, comme l'indique expressément le *Codex vaticanus*, le malheureux Montezuma II, en habit de cour, tel qu'il se présentoit dans l'intérieur de son palais. Sa robe, *tlachquauhjo*, est garnie de perles; il a les cheveux réunis au sommet de la tête, et liés avec un ruban rouge, distinction militaire des princes et des capitaines les plus vaillans : son col est orné d'un collier de pierres fines (*cozcapetlatl*); mais il ne porte ni les bracelets (*matemecatl*), ni les bottines (*cozehuatl*), ni les boucles d'oreille (*nacochtli*), ni l'anneau garni d'émeraudes, suspendu à la lèvre inférieure, qui appartenoient au grand costume de l'empereur. L'auteur du *Codex anonymus* dit que « le souverain est figuré ayant dans « une main des fleurs, et dans l'autre un jonc au bout duquel est fixé un « cylindre de résine odoriférante. » Le vase que tient l'empereur dans sa main gauche a quelque ressemblance avec celui que l'on voit dans la main de l'Indien ivre figuré dans le recueil de Mendoza[1]. Les peintres mexicains représentoient généralement les rois et les grands seigneurs pieds nus, pour indiquer qu'ils n'étoient pas faits pour se servir de leurs jambes, et qu'ils devoient constamment être portés dans un palanquin, sur les épaules de leurs domestiques[2].

N.° VII. Un habitant de la Tzapoteca, province qui comprenoit la partie sud-est de l'intendance d'Oaxaca.

N.os VIII et IX. Deux femmes de la Huasteca : le costume de la dernière figure est indubitablement indien; mais celui du n.° VIII ressemble beaucoup au vêtement européen. Est-ce une femme du pays à laquelle les soldats

[1] Purchas, p. 1117, fig. F.
[2] *Codex anon.* n. 3738, fol. 60.

de Cortez ont donné un fichu et un rosaire? Je ne déciderai pas cette question; mais j'observe que le mouchoir triangulaire se retrouve dans plusieurs peintures mexicaines faites avant l'arrivée des Espagnols, et que le prétendu rosaire, qui n'est pas terminé par une croix, pourroit bien être un de ces chapelets qui ont existé, depuis la plus haute antiquité, dans toute l'Asie orientale, au Canada, au Mexique et au Pérou.

Quoique le père Rios, comme nous l'avons observé plus haut, paroisse avoir allongé un peu les figures, les extrémités, la forme des yeux, et celle des lèvres, dont la supérieure dépasse constamment la lèvre inférieure, prouvent qu'il a copié fidèlement.

PLANCHE XV.

Hiéroglyphes aztèques du manuscrit de Veletri.

De tous les manuscrits mexicains conservés en Italie, le *Codex Borgianus* de Veletri est le plus grand et le plus remarquable, à cause de l'éclat et de l'extrême variété des couleurs : il a quarante-quatre à quarante-cinq *palmi* (près de onze mètres) de long, et trente-huit replis ou soixante-seize pages. C'est un almanach rituel et astrologique, qui, par la distribution des hiéroglyphes simples des jours, et par celle des groupes de figures mythologiques, ressemble entièrement au *Codex Vaticanus*, dont une page a été représentée sur la treizième Planche.

Le manuscrit de Veletri paroît avoir appartenu à la famille Giustiniani : on ignore par quel malheureux hasard il étoit tombé entre les mains des domestiques de cette maison, qui, ignorant le prix que pouvoit avoir un recueil de figures monstrueuses, l'abandonnèrent à leurs enfans. C'est à ces derniers que l'arracha un amateur éclairé des antiquités, le cardinal Borgia, lorsqu'on avoit déjà tenté de brûler quelques pages ou replis de la peau de cerf sur laquelle les peintures sont tracées. Rien n'indique l'antiquité de ce manuscrit, qui peut-être n'est qu'une copie aztèque d'un livre plus ancien : la grande fraîcheur des couleurs pourroit faire soupçonner que le *Codex Borgianus*, de même que celui du Vatican, ne remonte pas au delà du quatorzième ou du quinzième siècle.

On ne peut fixer les yeux sur ces peintures, sans qu'il se présente à l'esprit une foule de questions intéressantes. Existoit-il à Mexico, du vivant de Cortez, des peintures hiéroglyphiques faites du temps de la dynastie toltèque, et par conséquent au septième siècle de notre ère? N'avoit-on plus à cette époque que des copies du fameux *livre divin*, appelé *teoamoxtli*, rédigé à Tula, l'an 660, par l'astrologue *Huematzin*, et dans lequel on trouvoit l'histoire du ciel et de la terre, la cosmogonie, la description des constellations, la division du temps, les migrations des peuples, la mythologie et la morale? Ce *Pourána* mexicain, le *teoamoxtli*, dont le souvenir s'est conservé, à travers tant de siècles, dans les traditions aztèques, fut-il un de ceux que le fanatisme des moines fit brûler dans le Yucatan, et dont le père Acosta, plus instruit et plus éclairé que ses contemporains, déplora la perte? Est-il certain que les Toltèques, ce peuple laborieux et entreprenant, qui offre plusieurs traits de ressemblance avec les Tchouds[1] ou anciens habitans de la Sibérie, ont les premiers introduit la peinture? ou bien les Cuitlaltèques et les Olmèques, qui habitoient le plateau d'Anahuac avant l'irruption des peuples d'Aztlan, et auxquels le savant Siguenza attribue la construction des pyramides de Téotihuacan, auroient-ils déjà consigné leurs annales et leur mythologie dans des recueils de peintures hiéroglyphiques? Nous n'avons pas assez de données pour répondre à ces questions importantes; car les ténèbres qui enveloppent l'origine des peuples Mongols et Tartares paroissent s'étendre sur toute l'histoire du nouveau continent.

Le *Codex Borgianus* a été commenté par le jésuite Fabrega, originaire du Mexique. Pendant mon dernier séjour en Italie, en 1805, le chevalier Borgia, neveu du cardinal de ce nom, eut la bonté de faire venir le manuscrit mexicain avec son commentaire, de Veletri à Rome. Je les ai examinés soigneusement : les explications du père Fabrega m'ont paru souvent arbitraires et très-hasardées. J'ai fait graver une partie des figures qui ont le plus fixé ma curiosité; j'ai ajouté à chaque groupe représenté sur la quinzième Planche, la citation du *Codex Borgianus* et celle du manuscrit italien qui doit lui servir de commentaire.

N.° 1. Un animal inconnu, orné d'un collier et d'une espèce de harnois, mais percé de dards : Fabrega le nomme le *lapin couronné*, le *lapin sacré*. On trouve cette figure dans plusieurs rituels des anciens Mexicains. D'après

[1] Voyages de PALLAS (traduction de Paris), Tom. IV, p. 282.

les traditions qui se sont conservées jusqu'à nos jours, c'est un symbole de l'innocence souffrante : sous ce rapport, cette représentation allégorique rappelle l'agneau des Hébreux, ou l'idée mystique d'un sacrifice expiatoire destiné à calmer la colère de la divinité. Les dents incisives, la forme de la tête et de la queue, paroissent indiquer que le peintre a voulu représenter un animal de la famille des rongeurs : quoique les pieds à deux sabots, munis d'un ergot qui ne touche pas la terre, le rapprochent des ruminans, je doute que ce soit un *cavia* ou lièvre mexicain : seroit-ce quelque mammifère inconnu qui habite au nord du Rio Gila, dans l'intérieur des terres, vers la partie nord-ouest de l'Amérique?

Ce même animal, mais avec une queue beaucoup plus longue, me paroît figurer une seconde fois dans le *Codex Borgianus*, à la cinquante-troisième feuille : le n.° II de ma Planche XV en offre la copie. M. Fabrega prend cette figure, qui est chargée des vingt hiéroglyphes des jours, pour un cerf (*mazatl*); le père Rios affirme que c'est un jeu astrologique des médecins, une peinture qui enseigne que celui qui est né tel ou tel jour aura mal aux yeux, à l'estomac ou aux oreilles : on voit en effet que les vingt hiéroglyphes simples des jours sont distribués aux différentes parties du corps.

Le signe du jour qui commençoit la petite période de treize jours, ou la demi-lunaison, étoit regardé comme dominant pour toute cette époque; de sorte qu'un homme né le jour dont l'hiéroglyphe étoit un aigle, avoit tout à craindre ou tout à espérer chaque fois que l'aigle présidoit la semaine de treize jours. M. Zoega[1] paroît adopter l'explication de Rios; il trouve un rapport frappant entre cette fiction et les idées *ïatromathématiques* des Égyptiens. En jetant les yeux sur nos almanachs, on voit que ces idées absurdes se sont conservées jusqu'à nos jours, parce qu'il est souvent moins profitable d'instruire le peuple que d'abuser de sa crédulité. J'ai trouvé cette même figure allégorique, qui appartient à la médecine astrologique, dans le *Codex Borgianus*, fol. 17 (Mss. n.° 66), et dans le *Codex anonymus* du Vatican, fol. 54.

N.os III, V, VI, VII. Un enfant nouveau-né est représenté quatre fois : les cheveux qui s'élèvent comme deux cornes, au sommet de la tête, indiquent que c'est une fille. L'enfant est allaité; on lui coupe le cordon ombilical; on le présente à la divinité; on lui touche les yeux comme signe de bénédiction.

[1] ZOEGA, p. 523 et 531.

Fabrega prétend que les figures assises, n.os v et vii, représentent deux prêtres; il croit reconnoître, au casque de la figure n.° vii, le grand-prêtre du dieu Tonacateuctli.

N.° iv. La représentation d'un sacrifice humain : un prêtre, dont la figure est presque méconnoissable sous un travestissement monstrueux, arrache le cœur à la victime; sa main gauche est armée d'une massue; le corps nu de la victime est peint; on y remarque des taches, par lesquelles on a voulu imiter celles de la robe du jaguar ou du tigre américain : à gauche, se trouve un autre prêtre (*topiltzin*), qui verse sur l'image du soleil, placée dans la niche d'un temple, le sang du cœur arraché. Je n'aurois point fait graver cette scène hideuse, si le travestissement du sacrificateur ne présentoit, avec le Ganesa des Hindoux, certains rapports remarquables et qui ne paroissent point accidentels. Les Mexicains se servoient de casques qui imitoient la forme de la tête d'un serpent, d'un crocodile ou d'un jaguar. On croit reconnoître, dans le masque du sacrificateur, la trompe d'un éléphant ou de quelque pachyderme qui s'en rapproche par la configuration de la tête, mais dont la mâchoire supérieure est garnie de dents incisives. Le groin du tapir se prolonge sans doute un peu plus que le museau de nos cochons, mais il y a bien loin de ce groin du tapir à la trompe figurée dans le *Codex Borgianus*. Les peuples d'Aztlan, originaires d'Asie, avoient-ils conservé quelques notions vagues sur les éléphans, ou, ce qui me paroît bien moins probable, leurs traditions remontoient-elles jusqu'à l'époque où l'Amérique étoit encore peuplée de ces animaux gigantesques, dont les squelettes pétrifiés se trouvent enfouis dans des terrains marneux, sur le dos même des Cordillères mexicaines? Peut-être aussi existe-t-il, dans la partie nord-ouest du nouveau continent, dans des contrées qui n'ont été visitées ni par Hearne, ni par Mackensie, ni par Lewis, un pachyderme inconnu, qui, par la configuration de sa trompe, tient le milieu entre l'éléphant et le tapir.

Les hiéroglyphes des jours, qui entourent le groupe figuré sur la quarante-neuvième page du *Recueil* de Veletri, indiquent clairement que ce sacrifice se faisoit à la fin de l'année, après les *nemontemi* ou jours complémentaires. Le temple du soleil rappelle le culte d'un peuple doux et humain, celui des Péruviens. Ce culte, dans lequel on ne porte d'autres offrandes à la divinité que des fleurs, de l'encens et les prémices des moissons, a existé

indubitablement au Mexique jusqu'au commencement du quatorzième siècle. Un savant[1], qui a fait des rapprochemens heureux entre les idées mythologiques des différens peuples, a hasardé l'hypothèse que les deux sectes religieuses de l'Inde, les adorateurs de Vichnou et ceux de Sìva, se sont répandues en Amérique, et que le culte péruvien est celui de Vichnou, lorsqu'il paroît sous la figure de Krichna ou du soleil, tandis que le culte sanguinaire des Mexicains est analogue à celui de Sìva, lorsqu'il prend le caractère de Jupiter Stygien. L'épouse de Sìva, la noire déesse Câli ou Bhavâni[2], symbole de la mort et de la destruction, porte, dans les statues et les peintures indiennes, un collier de crânes d'hommes : les Vedas ordonnent qu'on lui fasse des sacrifices humains. L'ancien culte de Câli, dont l'horrible cruauté a été mitigée par la réforme de Bouddha, offre sans doute de grandes ressemblances avec le culte de Mictlancihuatl, la déesse de l'enfer, et avec celui de plusieurs autres divinités mexicaines : mais en étudiant l'histoire des peuples d'Anahuac, on est tenté de regarder ces ressemblances comme purement accidentelles. On n'est pas en droit de supposer des communications partout où l'on trouve, chez des peuples à demi barbares, le culte du soleil, ou l'usage de sacrifier des victimes humaines; et cet usage, loin d'avoir été apporté de l'Asie orientale, pourroit bien avoir pris naissance dans la vallée même du Mexique. L'histoire nous apprend en effet que, lorsque les Espagnols arrivèrent à Ténochtitlan, ce culte sanguinaire, qui rappelle ceux de Câli, de Moloch et de l'Esus des Gaulois, n'existoit que depuis deux cents ans.

Les nations qui, depuis le septième jusqu'au douzième siècle, ont inondé successivement le Mexique (les Toltèques, les Chichimèques, les Nahuatlaques, les Acolhues, les Tlascaltèques et les Aztèques), formoient un seul groupe, uni par l'analogie des langues et des mœurs, à peu près comme les Allemands, les Norwégiens, les Goths et les Danois, qui se confondent tous dans une seule race, celle des peuples germaniques. Il est probable, comme nous l'avons indiqué plus haut, que d'autres nations, les Otomites, les Olmèques, les Cuitlatèques, les Zacatèques et les Tarasques, aient paru avant les Toltèques dans la région équinoxiale de la Nouvelle-Espagne. Partout où les peuples se sont avancés dans une même direction, la position du site

[1] Frédéric Léopold Comte de Stolberg, Geschichte der Religion Jesu Christi, B. I, p. 426.

[2] Recherches asiatiques, Tom. I, p. 203 et 293.

dans lequel on les trouve, désigne en quelque sorte l'ordre chronologique de leurs migrations. Peut-on douter qu'en Europe les peuples les plus occidentaux, les Ibériens et les Cantabres, ne fussent arrivés avant les nations les plus rapprochées de l'Asie, avant les Thraces, les Illyriens et les Pelasges?

Or, quelle que soit l'ancienneté relative des différentes races d'hommes fixés dans les montagnes du Mexique, qui sont le Caucase américain, il paroît certain qu'aucun de ces peuples, depuis les Olmèques jusqu'aux Aztèques, ne connoissoit depuis long-temps l'usage barbare de sacrifier des victimes humaines. La divinité principale des Toltèques s'appeloit *Tlalocteuctli:* c'étoit à la fois le dieu de l'eau, des montagnes et des orages. Aux yeux de ce peuple montagnard, c'est sur les hautes cimes, toujours enveloppées de nuages, que se prépare mystérieusement le tonnerre : c'est là qu'il place le séjour du Grand Esprit Téotl, de cet être invisible appelé *Ipalnemoani* et *Tloque-Nahuaque*, et parce qu'il n'*existe que par lui-même*, et parce qu'il *renferme tout en lui :* c'est de cette région presque inaccessible que vient la tempête qui détruit les cabanes, et la pluie bienfaisante qui vivifie les champs. Les Toltèques avoient érigé, sur la cime d'une haute montagne, l'image de Tlalocteuctli : cette image, grossièrement sculptée, étoit faite avec une pierre blanche, regardée comme *pierre divine* (teotetl); car ce peuple, semblable aux Orientaux[1], attachoit des idées superstitieuses à la couleur de certaines pierres. Tlalocteuctli étoit représenté la foudre en main, assis sur une pierre en forme de cube, ayant devant lui un vase dans lequel on lui offroit du caoutchouc et des semailles. Les Aztèques suivirent ce même culte jusqu'à l'année 1317, où la guerre avec les habitans de la ville de Xochimilco leur fournit la première idée d'un sacrifice humain. Les historiens mexicains qui, immédiatement après la prise de Ténochtitlan, ont écrit dans leur propre langue, mais en se servant de l'alphabet espagnol, nous ont transmis les détails de cet événement affreux.

Depuis le commencement du quatorzième siècle, les Aztèques vivoient sous la domination du roi de Colhuacan : c'étoient eux qui avoient contribué le plus à la victoire que ce roi avoit remportée sur les Xochimilques. La guerre finie, ils voulurent offrir un sacrifice à leur dieu principal, Huitzilopochtli ou Mexitli, dont l'image en bois, placée dans une chaise de roseaux, appelée *siége*

[1] Millii Dissertationes selectæ, p. 309.

de Dieu, Teoicpalli, et portée sur les épaules de quatre prêtres, les avoit précédés dans leur migration. Ils demandèrent à leur maître, le roi de Colhuacan, de leur donner quelques objets de prix pour rendre ce sacrifice plus solennel : le roi, si l'on ose nommer ainsi le chef d'une horde peu nombreuse, leur envoya un oiseau mort, enveloppé dans une toile d'un tissu grossier. Pour ajouter la dérision à l'insulte, il leur proposa d'assister lui-même à la fête : les Aztèques feignirent d'être contens de cette offre; mais ils résolurent en même temps de faire un sacrifice qui inspirât de la terreur à leurs maîtres. Après une longue danse autour de l'idole, ils amenèrent quatre prisonniers xochimilques, qu'ils avoient tenus cachés depuis long-temps : ces malheureux furent immolés, avec les cérémonies observées encore lors de la conquête des Espagnols, sur la plate-forme de la grande pyramide de Ténochtitlan, qui étoit dédiée à ce même dieu de la guerre, Huitzilopochtli. Les Colhues marquèrent une juste horreur pour ce sacrifice humain, le premier qui eût été fait dans leur pays : craignant la férocité de leurs esclaves, les voyant enorgueillis du succès obtenu dans la guerre contre les Xochimilques, ils rendirent la liberté aux Aztèques, en leur enjoignant de quitter le territoire de Colhuacan.

Le premier sacrifice avoit eu des suites heureuses pour le peuple opprimé; bientôt la vengeance donna lieu au second. Après la fondation de Ténochtitlan, un Aztèque parcourt le rivage du lac, pour tuer quelque animal qu'il puisse offrir au dieu Mexitli; il rencontre un habitant de Colhuacan, appelé *Xomimitl.* Irrité contre ses anciens maîtres, l'Aztèque attaque le Colhue corps à corps : Xomimitl vaincu, est conduit à la nouvelle ville; il expire sur la pierre fatale placée au pied de l'idole.

Les circonstances du troisième sacrifice sont plus tragiques encore. La paix s'est rétablie en apparence entre les Aztèques et les habitans de Colhuacan; cependant les prêtres de Mexitli ne peuvent contenir leur haine contre un peuple voisin, qui les a fait gémir dans l'esclavage : ils méditent une vengeance atroce; ils engagent le roi de Colhuacan à leur confier sa fille unique pour être élevée dans le temple de Mexitli, et pour y être, après sa mort, adorée comme la mère de ce dieu protecteur des Aztèques; ils ajoutent que c'est l'idole même qui déclare sa volonté par leur bouche. Le roi crédule accompagne sa fille; il l'introduit dans l'enceinte ténébreuse du temple : là, les prêtres séparent la fille et le père; un tumulte se fait entendre dans le sanctuaire; le malheureux

roi ne distingue pas les gémissemens de sa fille expirante : on met un encensoir dans sa main; et, quelques momens après, on lui ordonne d'allumer le copal. A la pâle lueur de la flamme qui s'élève, il reconnoît son enfant attaché à un poteau, la poitrine ensanglantée, sans mouvement et sans vie. Le désespoir le prive de l'usage de ses sens pour le reste de ses jours; il ne peut se venger, et les Colhues n'osent pas se mesurer avec un peuple qui se fait craindre par de tels excès de barbarie. La fille immolée est placée parmi les divinités aztèques, sous le nom de *Teteionan*[1], *mère des dieux*, ou Tocitzin, *notre grand'mère*, déesse qu'il ne faut pas confondre avec Ève, ou la *femme au serpent*, appelée *Tonantzin*.

Dans l'ancien continent, partout où nous trouvons les traces de sacrifices humains, leur origine se perd dans la nuit des temps. L'histoire des Mexicains, au contraire, nous a conservé le récit des événemens qui ont donné un caractère féroce et sanguinaire au culte d'un peuple chez lequel on n'offroit primitivement à la divinité que des animaux ou les prémices des fruits. J'ai cru devoir rapporter ces traditions, qui ont sans doute un fond de vérité historique : liées intimement à l'étude des mœurs et du développement moral de notre espèce, elles me paroissent plus intéressantes que les contes puérils des Hindoux sur les nombreuses *incarnations* de leurs divinités. Je ne déciderai cependant pas la question si le sacrifice des quatre Xochimilques a été effectivement le premier qu'on ait offert au dieu Mexitli, ou si les Aztèques n'avoient pas conservé quelque ancienne tradition, d'après laquelle ils imaginoient que le dieu de la guerre se plaisoit au sang des victimes humaines. Mexitli étoit venu au monde un dard dans la main droite, un bouclier dans la main gauche, et la tête couverte d'un casque orné de plumes vertes : en naissant, sa première action avoit été de tuer ses sœurs et ses frères. Peut-être, sous d'autres climats, avoit-on déjà rendu un culte sanguinaire à ce dieu terrible, appelé aussi *Tetzahuitl*, ou l'*épouvante*; peut-être ce culte n'avoit-il été interrompu que parce que l'on manquoit de prisonniers, et par conséquent de victimes, pendant que la nation, marchant sous les auspices de Mexitli, avançoit paisiblement des montagnes de la Tarahumara au plateau central du Mexique.

Les guerres continuelles des Aztèques, depuis qu'ils s'étoient fixés sur les îlots du lac salé de Tezcuco, leur fournissoient un si grand nombre de victimes,

[1] Clavigero, Tom. I, p. 166, 168, 172; Tom. II, p. 22.

que des sacrifices humains furent offerts sans exception à toutes leurs divinités, même à Quetzalcoatl[1], qui, comme le Bouddha des Hindoux, avoit prêché contre cette exécrable coutume, et à la déesse des moissons, la Cérès mexicaine, appelée *Centeotl* ou *Tonacajohua*, celle qui *nourrit les hommes*. Les Totonaques, qui avoient adopté toute la mythologie toltèque et aztèque, distinguoient, comme de race différente, les divinités qui exigent un culte sanguinaire, et la déesse des champs, qui ne demande que des offrandes de fleurs et de fruits, des gerbes de maïs ou des oiseaux qui se nourrissent des grains de cette plante utile aux hommes. Une prophétie ancienne faisoit espérer à ce peuple une réforme bienfaisante dans les cérémonies religieuses: cette prophétie portoit que Centeotl, qui est identique avec la belle Chri ou Lakchmi des Hindoux, et que les Aztèques, de même que les Arcadiens, désignoient sous le nom de *la Grande Déesse*, ou *Déesse primitive* (*Tzinteotl*), triompheroit à la fin de la férocité des autres dieux, et que les sacrifices humains feroient place aux offrandes innocentes des prémices des moissons. On croit reconnoître, dans cette tradition des Totonaques, une lutte entre deux religions, un conflit entre l'ancienne divinité toltèque, douce et humaine, comme le peuple qui en avoit introduit le culte, et les dieux féroces de cette horde guerrière, les Aztèques, qui ensanglantèrent les champs, les temples et les autels.

En lisant les lettres de Cortez à l'empereur Charles-Quint, les mémoires de Bernal Diaz, de Motolinia et d'autres auteurs espagnols qui ont observé les Mexicains avant les changemens qu'ils ont éprouvés par leurs communications avec l'Europe, on est étonné qu'une férocité extrême dans les cérémonies religieuses puisse se trouver chez un peuple dont l'état social et politique rappelle, sous d'autres rapports, la civilisation des Chinois et des Japonois. Les Aztèques ne se contentoient pas de teindre de sang leurs idoles, comme font encore les Chamans tartares, qui cependant ne sacrifient aux *Nogats* que des bœufs et des moutons; ils dévoroient même une partie du cadavre que les prêtres jetoient au bas de l'escalier du téocalli, après en avoir arraché le cœur. On ne peut s'occuper de ces objets sans se demander si ces coutumes barbares, que l'on retrouve aussi dans les îles de la mer du Sud, chez des peuples dont la douceur des mœurs nous a été trop

[1] Gomara, Chronica general de las Indias (édition de 1553), Tom. II, fol. 134.

vantée, auroient cessé d'elles-mêmes, si les Mexicains[1], sans avoir aucune communication avec les Espagnols, avoient continué à faire des progrès vers la civilisation. Il est probable que cette réforme bienfaisante dans leur culte, ce triomphe de la déesse des moissons sur les dieux du carnage, n'auroit eu lieu que très-tard.

Dans l'Amérique méridionale, le peuple le plus puissant, les Péruviens, suivoit le culte du soleil. Les guerres les plus cruelles furent entreprises par les Incas pour introduire une religion douce et paisible; les sacrifices humains cessèrent partout où les descendans de Manco-Capac apportèrent leurs lois, leurs divisions en castes, leurs langues et leur despotisme monastique. Dans le pays d'Anahuac, le culte sanguinaire d'Huitzilopochtli devint dominant à mesure que l'empire mexicain engloutissoit tous les états voisins. La grandeur de cet empire étoit fondée sur une coalition intime de la classe des prêtres avec la noblesse destinée au métier des armes. Le grand-prêtre Teoteuctli (*Seigneur divin*) étoit généralement un prince du sang royal; aucune guerre ne pouvoit être entreprise sans son aveu. Les prêtres même alloient au combat, et étoient élevés aux premières dignités dans l'armée[2] : leur influence devint par là aussi puissante que celle des patriciens romains, qui avoient le droit exclusif des augures, et dans lesquels un auteur célèbre[3] a cru reconnoître les traces d'une institution politique des Hindoux.

Au Mexique, où le nombre et le pouvoir des prêtres (*teopixquis*) et des moines (*tlamacazques*) étoient presque aussi grands qu'ils le sont aujourd'hui au Tibet et au Japon, tout ce qui étoit l'effet du fanatisme religieux ne pouvoit éprouver que des changemens infiniment lents. L'histoire nous prouve que l'usage barbare des sacrifices humains s'est même conservé long-temps parmi les peuples les plus avancés en civilisation. Les peintures trouvées dans les tombeaux des rois à Thèbes, ne laissent aucun doute que ces sacrifices ne fussent en usage parmi les Égyptiens[4]. Nous avons déjà observé plus haut, qu'anciennement dans l'Inde, la déesse Câli demandoit des victimes humaines, comme Saturne en exigeoit à Carthage. A Rome, après la bataille de Cannes,

[1] LANGLÈS, Rituel des Tatars-Mantchoux, p. 18.

[2] Peintures hiéroglyphiques du Recueil de Mendoza. THEVENOT, Tom. IV, fol. 57.

[3] SCHLEGEL, Weisheit der Indier, s. 190.

[4] Voyage de DENON, p. 298, Pl. CXXIV, n.° 2. Décade Égyptienne, Tom. III, p. 110.

un Gaulois et une Gauloise furent enterrés vivans, et l'empereur Claude se vit obligé de défendre, par une loi expresse, de sacrifier des hommes dans l'empire romain[1]. Mais il y a plus encore: ne voyons-nous pas, dans les temps moins reculés, les effets barbares de l'intolérance religieuse, au milieu d'une grande civilisation de l'espèce humaine, à l'époque d'un adoucissement général de caractère et de mœurs? Quelle que soit la différence que présentent les peuples dans les progrès de leur culture, le fanatisme et l'intérêt conservent leur pouvoir funeste. La postérité aura de la peine à concevoir que, dans l'Europe policée, sous l'influence d'une religion qui, par la nature de ses principes, favorise la liberté et proclame les droits sacrés de l'humanité, il existe des lois qui sanctionnent l'esclavage des noirs, qui permettent au colon d'arracher l'enfant des bras de sa mère, pour le vendre dans une terre lointaine. Ces considérations nous prouvent, et ce résultat n'est pas consolant, que des nations entières peuvent avancer rapidement vers la civilisation, sans que les institutions politiques et les formes de leur culte perdent entièrement leur ancienne barbarie.

Le n.° VIII indique la cérémonie d'allumer le nouveau feu, lors de la procession qui se faisoit tous les cinquante-deux ans au sommet d'une montagne, près Iztapalapan.

C'est à la fin de chaque cycle que se faisoit l'intercalation, tantôt de douze, tantôt de treize jours. Le peuple s'attendant en même temps à la quatrième destruction du soleil et de la terre, éteignoit tous les feux, jusqu'à ce qu'au commencement du nouveau cycle, les prêtres en allumassent de nouveaux. La peinture indique une victime étendue sur la pierre de sacrifice, ayant un disque de bois sur la poitrine, que le teopixqui enflamme par frottement. L'hiéroglyphe du ciel étoilé, que l'on distingue sur la page précédente du Recueil Borgien, paroît faire allusion à la culmination des Pléiades. Nous reviendrons plus bas, en donnant l'explication de la vingt-troisième planche, sur le rapport que l'on assure avoir existé entre cette culmination et le commencement du cycle.

L'art de faire du feu, en frottant deux espèces de bois d'une dureté différente, est d'une haute antiquité. On le trouve chez les peuples des deux

[1] SUETON., C. XXV (ed. Wolf., Vol. I, p. 48). PLIN. Hist. Nat., Lib. XXXI, C. 1; Lib. VIII, C. XXII. TERTULLIAN. Apologet. adversus gentes, C. IX (ed. Palmer, 1684, p. 41). LACTANT. Div. Instit., Lib. 1, C. XXI.

continens: dans les temps homériques, selon M. Visconti, on en attribua l'invention à Mercure[1]. Le disque qui repose sur le corps de la victime, et dans lequel le prêtre tourne le bois cylindrique, est le στορεύς des Grecs[2]. Pline affirme que, de toutes les substances ligneuses, le lierre est celle qui s'enflamme le mieux lorsqu'on la frotte avec le bois de laurier[3]. Nous avons trouvé ces πυρεῖα chez les Indiens de l'Orénoque. Il faut une grande rapidité de mouvement pour élever la température jusqu'au degré de l'incandescence.

N.° IX. Figure d'un roi mort, entouré de quatre drapeaux, l'œil fermé, pas de mains, les pieds enveloppés. La chaise est le siége royal, appelé *tlatocaicpalli*, sur lequel on représente, dans le *Codex Borgianus* (fol. 9), Adam ou Tonacateuctli, le *Seigneur de notre chair*, et Ève ou Tonacacihua. Ce caractère hiéroglyphique se trouve figuré dans l'almanach rituel, à la page qui indique le cycle de treize jours, pendant lequel le soleil passe au zénith de Mexico.

N.° X. Une allégorie qui rappelle les purifications de l'Inde. Une divinité, dont l'énorme nez est orné de la figure de la couleuvre à deux têtes ou de l'amphisbène mystérieux, porte en sa main un xiquipilli ou une bourse d'encens; on voit sur son dos un vase cassé, d'où sort un serpent : un autre serpent, saignant et mis en pièces, se trouve devant lui; un troisième serpent, également coupé en morceaux, est renfermé dans une caisse remplie d'eau, de laquelle s'élève une plante. On découvre, à droite, un homme placé dans un pot; à gauche, une femme ornée de fleurs, vraisemblablement la voluptueuse Tlamezquimilli, que l'on représente aussi les yeux bandés. Sur la même page on trouve des agaves qui rendent du sang lorsqu'on les coupe. Cette allégorie fait-elle allusion au serpent qui empoisonne l'eau, la source de toute vie organique[4], à la victoire de Krichna sur le dragon Kaliya, à la séduction et à la purification par le feu? Il est évident que la figure du serpent, dans les peintures mexicaines, indique deux idées très-différentes. Dans les reliefs qui indiquent la division de l'année et des cycles, cette figure n'exprime

[1] Homer. Hymn. in Mercur., v. 110.

[2] Apollon. Rhod. Argonaut., Lib. I, v. 1184, et *Schol. ad eum.*

[3] Plin. Hist. nat., XVI, 77. Seneca, Nat. Quæst. II, 22. Theophr., v. 10.

[4] Paullinus de S. Bartholomæo, Codices Avenses, p. 235.

que le temps, *ævum*. Le serpent représenté en rapport avec la *mère des hommes* (Cihuacohuatl), ou terrassé par le Grand Esprit Teotl, lorsqu'il prend la forme d'une des divinités subalternes, est le génie du mal, un véritable *κακοδαίμων*. Chez les Égyptiens, ce n'étoit pas l'hiéroglyphe du serpent[1], mais celui de l'hippopotame qui exprimoit cette dernière idée.

Les figures sans vêtemens, comme celle du groupe n.° x, et la déesse de la volupté, appelée *Ixcuina* ou *Tlazolteucihua*[2], sont extrêmement rares dans les peintures mexicaines. En général, les peuples barbares donnent des vêtemens à leurs statues : c'est un raffinement de l'art, de présenter le corps nu dans la beauté naturelle de ses formes. Il est très-remarquable aussi que parmi les hiéroglyphes mexicains on ne découvre absolument rien qui annonce le symbole de la force génératrice, ou le culte du *lingam*, qui est répandu dans l'Inde et parmi toutes les nations qui ont eu des rapports avec les Hindoux. M. Zoega a observé que l'emblème du phallus ne se trouve pas non plus dans les ouvrages égyptiens d'une haute antiquité; il a cru pouvoir en conclure que ce culte est moins ancien qu'on ne le suppose. Cette assertion est cependant contraire aux notions que Hamilton, sir William Jones et M. Schlegel ont puisées dans le Sìva Pourâna[3], dans le Kâsi Khanda, et dans plusieurs autres ouvrages écrits en langue sanskrit. On ne sauroit douter que l'adoration des douze lingams, venus du sommet de l'Imaüs (Himâvata), ne remonte jusqu'à l'époque des premières traditions des Hindoux. Au milieu de tant d'autres rapports qui annoncent d'anciennes communications entre l'Asie orientale et le nouveau continent, on doit être surpris de ne pas trouver dans ce dernier quelques traces du culte du phallus. M. Langlès[4] observe expressément que, dans l'Inde, les *Vaichnava*, ou sectateurs de Vichnou, ont horreur de cet emblème de la force productrice, que l'on adore dans les temples de Sìva et de son épouse, la déesse de l'abondance, Bhavânî. Ne pourroit-on pas supposer qu'il existe également parmi les Bouddhistes exilés dans le nord-est de l'Asie, une secte qui rejette le culte du *lingam*, et que c'est de ce Bouddhisme épuré qu'on retrouve quelques foibles traces parmi les peuples américains?

[1] ZOEGA, p. 445, n. 35.

[2] *Codex Borg.*, Mss. fol. 73.

[3] Catalogue des manuscrits sanskrits de la Bibliothèque impériale, p. 36 et 50.

[4] Recherches asiatiques, Tom. I, p. 215.

PLANCHE XVI.

Vue du Chimborazo et du Carguairazo.

La Cordillère des Andes tantôt se divise en plusieurs branches, séparées les unes des autres par des vallées longitudinales, tantôt elle ne forme qu'une seule masse, hérissée de cimes volcaniques. En décrivant plus haut le passage de la montagne de Quindiu (Pl. v), nous avons essayé de donner un aperçu géologique de la ramification des Cordillères dans le royaume de la Nouvelle-Grenade, entre les 2° 30′ et 5° 15′ de latitude boréale. Nous avons observé en même temps que les grandes vallées placées entre les deux branches latérales et la chaîne du centre, sont les bassins de deux rivières considérables, dont le fond est encore moins élevé au-dessus du niveau de l'Océan que le lit du Rhône, dont les eaux ont creusé la vallée de Sion, dans les Hautes-Alpes. En avançant de Popayan vers le sud, on voit, sur le plateau aride de la province de *los Pastos*, les trois chaînons des Andes se confondre dans un même groupe qui se prolonge bien au delà de l'équateur.

Ce groupe, dans le royaume de Quito, offre un aspect particulier depuis la rivière de Chota, qui serpente dans des montagnes de roche basaltique, jusqu'au Paramo de l'Assuay, sur lequel s'élèvent de mémorables restes de l'architecture péruvienne. Les sommets les plus élevés sont rangés en deux files qui forment comme une double crête de la Cordillère : ces cimes colossales et couvertes de glaces éternelles ont servi de signaux dans les opérations des académiciens françois, lors de la mesure du degré équatorial. Leur disposition symétrique, sur deux lignes dirigées du nord au sud, les a fait considérer par Bouguer comme deux chaînons de montagnes séparées par une vallée longitudinale : mais ce que cet astronome célèbre nomme le fond d'une vallée, est le dos même des Andes; c'est un plateau dont la hauteur absolue est de deux mille sept cents à deux mille neuf cents mètres. Il ne faut pas confondre une double crête avec une véritable ramification des Cordillères.

La plaine couverte de pierre ponce, qui forme le premier plan du dessin dont nous donnons ici la description, fait partie de ce plateau qui sépare la

crête occidentale de la crête orientale des Andes de Quito. C'est dans ces plaines que se trouve concentrée la population de ce pays merveilleux; c'est là que sont placées des villes qui comptent trente à cinquante mille habitans. Lorsqu'on a vécu pendant quelques mois sur ce plateau élevé, où le baromètre se soutient à 0m.,54 ou à vingt pouces de hauteur, on éprouve irrésistiblement une illusion extraordinaire : on oublie peu à peu que tout ce qui environne l'observateur, ces villages annonçant l'industrie d'un peuple montagnard, ces pâturages couverts à la fois de troupeaux de lamas et de brebis d'Europe, ces vergers bordés de haies vives de Duranta et de Barnadesia, ces champs labourés avec soin et promettant de riches moissons de céréales, se trouvent comme suspendus dans les hautes régions de l'atmosphère; on se rappelle à peine que le sol que l'on habite est plus élevé au-dessus des côtes voisines de l'Océan Pacifique, que ne l'est le sommet du Canigou au-dessus du bassin de la Méditerranée.

En regardant le dos des Cordillères comme une vaste plaine bornée par des rideaux de montagnes éloignées, on s'accoutume à considérer les inégalités de la crête des Andes comme autant de cimes isolées. Le Pichincha, le Cayambe, le Cotopaxi, tous ces pics volcaniques que l'on désigne par des noms particuliers, quoiqu'à plus de la moitié de leur hauteur totale ils ne constituent qu'une seule masse, paroissent, aux yeux de l'habitant de Quito, autant de montagnes distinctes qui s'élèvent au milieu d'une plaine dénuée de forêts : cette illusion est d'autant plus complète, que les dentelures de la double crête des Cordillères vont jusqu'au niveau des hautes plaines habitées; aussi les Andes ne présentent-elles l'aspect d'une chaîne que lorsqu'on les voit de loin, des côtes du Grand-Océan ou des savanes qui s'étendent jusqu'au pied de leur pente orientale. Placé sur le dos des Cordillères même, soit dans le royaume de Quito ou dans la province de los Pastos, soit plus au nord encore, dans l'intérieur de la Nouvelle-Espagne, on ne voit qu'un amas de cimes éparses, des groupes de montagnes isolées qui se détachent du plateau central : plus grande est la masse des Cordillères, et plus il est difficile de saisir l'ensemble de leur structure et de leur forme.

Cependant l'étude de cette forme, j'oserois dire de cette physionomie des montagnes, est facilitée singulièrement par la direction des hautes plaines qui constituent le dos des Andes. Lorsqu'on voyage depuis la ville de Quito jusqu'au

Paramo de l'Assuay, on voit paroître successivement, et sur une longueur de trente-sept lieues, à l'ouest, les cimes de Casitagua, Pichincha, Atacazo, Corazon, Iliniza, Carguairazo, Chimborazo et Cunambay; à l'est, les cimes de Guamani, Antisana, Passuchoa, Rumiñavi, Cotopaxi, Quelendaña, Tungurahua et Capa-Urcu, qui, à l'exception de trois ou quatre, sont toutes plus élevées que le Mont-Blanc. Ces montagnes sont rangées de manière que, vues du plateau central, loin de se couvrir mutuellement, elles se présentent au contraire dans leur véritable forme, comme projetées sur la voûte azurée du ciel : on croit voir dans un même plan vertical leur sommet et leur pic; elles rappellent le spectacle imposant des côtes du Nouveau-Norfolk et de la rivière de Cook; elles paroissent comme un rivage escarpé qui, s'élevant du sein des eaux, semble d'autant moins éloigné qu'aucun objet n'est placé entre le rivage et l'œil de l'observateur.

Mais si la structure des Cordillères et la forme du plateau central favorisent les observations géologiques; si elles fournissent aux voyageurs la facilité d'examiner de très-près les contours de la double crête des Andes, l'énorme élévation de ce même plateau fait aussi paroître plus petites des cimes qui, placées sur des îlots, éparses dans l'immensité des mers, comme le Mowna-Roa et le pic de Ténériffe, en imposeroient davantage par leur effrayante hauteur. La plaine de Tapia, que l'on découvre sur le premier plan de la seizième Planche, et dans laquelle j'ai dessiné, près de Riobamba-Nuevo, le groupe du Chimborazo et du Carguairazo, a une hauteur absolue de deux mille huit cent quatre-vingt-onze mètres (quatorze cent quatre-vingt-trois toises); elle n'est que d'un sixième moins élevée que la cime de l'Etna. Le sommet du Chimborazo n'excède par conséquent la hauteur de ce plateau que de trois mille six cent quarante mètres, ce qui fait quatre-vingt-quatre mètres de moins que la hauteur de la cime du Mont-Blanc au-dessus du prieuré de Chamonix; car la différence entre le Chimborazo et le Mont-Blanc est à peu près égale à celle qu'on observe entre l'élévation du plateau de Tapia et le fond de la vallée de Chamonix. La cime du pic de Ténériffe, comparée au niveau de la ville de l'Orotava, est encore plus élevée que le Chimborazo et le Mont-Blanc ne le sont au-dessus de Riobamba et de Chamonix.

Des montagnes qui nous étonneroient par leur hauteur, si elles étoient placées au bord de la mer, ne paroissent que des collines si elles s'élèvent

du dos des Cordillères : Quito, par exemple, est adossé à un petit cône appelé Javirac, et qui ne paroît pas plus élevé aux habitans de cette ville, que Montmartre ou les hauteurs de Meudon ne le paroissent aux habitans de Paris : ce cône du Javirac, d'après ma mesure, a cependant trois mille cent vingt-un mètres (seize cents toises) de hauteur absolue; il est presque aussi élevé que le sommet du Marboré, une des plus hautes cimes de la chaîne des Pyrénées.

Malgré les effets de cette illusion, produite par la hauteur des plateaux de Quito, de Mulalo et de Riobamba, on chercheroit en vain, près des côtes ou sur la pente orientale du Chimborazo, un endroit qui offrît une vue aussi magnifique de la Cordillère, que celle dont j'ai joui, pendant plusieurs semaines, dans la plaine de Tapia. Lorsqu'on est placé sur le dos des Andes, entre la double crête que forment les cimes colossales du Chimborazo, du Tungurahua et du Cotopaxi, on est encore assez rapproché de leurs sommets pour les voir sous des angles de hauteur très-considérables : mais, en descendant vers les forêts qui entourent le pied des Cordillères, ces angles deviennent très-petits; car, à cause de l'énorme masse des montagnes, on s'éloigne rapidement des sommets, à mesure que l'on s'approche du niveau de l'Océan.

J'ai dessiné les contours du Chimborazo et du Carguairazo, en employant les mêmes moyens graphiques que j'ai indiqués plus haut, lorsque j'ai parlé du dessin de Cotopaxi. La ligne qui marque la limite inférieure des neiges perpétuelles se trouve à une hauteur qui excède un peu celle du Mont-Blanc; car cette dernière montagne, placée sous l'équateur, ne se couvriroit de neiges qu'accidentellement. La température constante qui règne sous cette zone fait que la limite des glaces éternelles n'offre pas ces irrégularités que l'on observe dans les Alpes et dans les Pyrénées. C'est à la pente septentrionale du Chimborazo, entre cette montagne et le Carguairazo, que passe le chemin qui conduit de Quito à Guayaquil, vers les côtes de l'Océan Pacifique. Les mamelons couverts de neiges qui s'élèvent de ce côté, rappellent, par leur forme, celle du dôme de Gouté, vu de la vallée de Chamonix. C'est sur une arête étroite qui sort du milieu des neiges, sur la pente méridionale, que nous avons tenté de parvenir, non sans danger, MM. Bonpland, Montufar et moi, à la cime du Chimborazo. Nous avons porté des instrumens à une hauteur considérable, quoique nous fussions entourés d'une brume épaisse,

et fort incommodés par la grande rareté de l'air. Le point où nous nous sommes arrêtés pour observer l'inclinaison de l'aiguille aimantée, paroît plus élevé que tous ceux auxquels des hommes étoient parvenus sur le dos des montagnes : il excède de onze cents mètres la cime du Mont-Blanc, où le plus savant et le plus intrépide des voyageurs, M. de Saussure, a eu le bonheur d'arriver, en luttant contre des difficultés encore plus grandes que celles que nous avions à vaincre près de la cime du Chimborazo. Ces excursions pénibles, dont les récits excitent généralement l'intérêt du public, n'offrent qu'un très-petit nombre de résultats utiles au progrès des sciences, le voyageur se trouvant sur un sol couvert de neiges, dans une couche d'air dont le mélange chimique est le même que celui des basses régions, et dans une situation où des expériences délicates ne peuvent se faire avec toute la précision requise.

En comparant les Planches v, x et xvi de cet ouvrage avec celles de l'Atlas géographique et physique qui accompagne mon Essai sur le royaume de la Nouvelle-Espagne, on distingue trois espèces de formes principales qu'affectent les hautes cimes des Andes. Les volcans encore actifs, ceux qui n'ont qu'un seul cratère d'une largeur extraordinaire, sont des montagnes coniques à sommets plus ou moins tronqués : telle est la figure du Cotopaxi, du Popocatepec et du pic d'Orizaba. Des volcans, dont le sommet s'est affaissé après une longue suite d'éruptions, présentent des crêtes hérissées de pointes, des aiguilles inclinées, des rochers brisés et qui menacent ruine. Cette forme est celle de l'Altar ou Capac-Urcu, montagne jadis plus élevée que le Chimborazo, et dont la destruction désigne une époque mémorable dans l'histoire physique du nouveau continent : c'est aussi la forme du Carguairazo, écroulé en grande partie dans la nuit du 19 juillet 1698. Des torrens d'eau et des éjections boueuses sont sortis alors des flancs entr'ouverts de la montagne, et ont rendu stériles les campagnes environnantes. Cette catastrophe horrible a été accompagnée d'un tremblement de terre qui, dans les villes voisines d'Hambato et de Llactacunga, a englouti des milliers d'habitans.

Une troisième forme des hautes cimes des Andes, et la plus majestueuse de toutes, est celle du Chimborazo, dont le sommet est arrondi : elle rappelle ces mamelons dépourvus de cratères, que la force élastique des vapeurs

soulève dans des régions où la croûte caverneuse du globe est minée par des feux souterrains. L'aspect des montagnes de granite n'offre qu'une foible analogie avec celui du Chimborazo. Les sommets granitiques sont des hémisphères aplatis; les porphyres trapéens forment des coupoles élancées. C'est ainsi qu'au bord de la mer du Sud, après les longues pluies de l'hiver, lorsque la transparence de l'air a augmenté subitement, on voit paroître le Chimborazo comme un nuage à l'horizon : il se détache des cimes voisines; il s'élève sur toute la chaîne des Andes, comme ce dôme majestueux, ouvrage du génie de Michel-Ange, sur les monumens antiques qui environnent le Capitole.

PLANCHE XVII.

Monument péruvien du Cañar.

Les hautes plaines qui se prolongent sur le dos des Cordillères, depuis l'équateur jusque vers les 3° de latitude australe, aboutissent à une masse de montagnes élevées de quatre mille cinq cents à quatre mille huit cents mètres, et qui, comme une digue énorme, réunissent la crête orientale à la crête occidentale des Andes de Quito. Ce groupe de montagnes, dans lequel le porphyre couvre le schiste micacé et d'autres roches de formation primitive, est connu sous le nom du *Paramo del Assuay*. Nous avons été forcés de le traverser pour parvenir de Riobamba à Cuenca, et à ces belles forêts de Loxa, qui sont si célèbres par leur abondance en quinquina. Le passage de l'Assuay est redoutable surtout dans les mois de juin, de juillet et d'août, où tombe une immense quantité de neige, et où soufflent, dans ces contrées, les vents glacés du Sud. Comme la grande route, d'après les mesures que j'ai faites en 1802, passe presque à la hauteur du Mont-Blanc, les voyageurs y sont exposés à un froid excessif, et il n'y a pas d'année qu'il n'en périsse quelques-uns par l'effet de la tourmente. C'est au milieu de ce passage, à la hauteur absolue de quatre mille mètres, qu'on traverse une plaine dont l'étendue est de plus de six lieues carrées. Cette plaine (et ce fait remarquable jette quelque jour sur la formation des plateaux élevés) se trouve presque au niveau des savanes dont est entourée la partie du volcan d'Antisana, qui est couverte

de neiges éternelles. Les plateaux de l'Assuay et de l'Antisana, dont la constitution géologique offre des rapports si frappans, sont cependant éloignés de plus de cinquante lieues les uns des autres : ils renferment des lacs d'eau douce d'une grande profondeur, et bordés d'un gazon touffu de graminées alpines, mais dont aucun poisson et presque aucun insecte aquatique ne vivifient la solitude.

Le *Llano del Pullal* (c'est le nom que l'on donne aux hautes plaines de l'Assuay) a un sol .excessivement marécageux. Nous avons été surpris d'y trouver, et à des hauteurs qui surpassent de beaucoup celle de la cime du pic de Ténériffe, les restes magnifiques d'un chemin construit par les Incas du Pérou. Cette chaussée, bordée de grandes pierres de taille, peut être comparée aux plus belles routes des Romains que j'aie vues en Italie, en France et en Espagne : elle est parfaitement allignée, et conserve la même direction à six ou huit mille mètres de longueur. Nous en avons observé la continuation près de Caxamarca, à cent vingt lieues au sud de l'Assuay, et l'on croit, dans le pays, qu'elle conduisoit jusqu'à la ville du Cuzco. Près de ce chemin de l'Assuay, à la hauteur absolue de quatre mille quarante-deux mètres (deux mille soixante-quatorze toises), se trouvent les ruines du palais de l'Inca Tupayupangi, dont les masures, appelées vulgairement *los paredones*, n'ont que peu d'élévation.

En descendant du Paramo de l'Assuay vers le sud, on découvre, entre les fermes de Turche et de Burgay, un autre monument de l'ancienne architecture péruvienne, connu sous le nom d'*Ingapilca*, ou de la forteresse du Cañar. Cette forteresse, si l'on peut nommer ainsi une colline terminée par une plate-forme, est bien moins remarquable par sa grandeur que par sa parfaite conservation. Un mur construit de grosses pierres de taille s'élève à la hauteur de cinq à six mètres; il forme un ovale très-régulier, dont le grand axe a près de trente-huit mètres de longueur : l'intérieur de cet ovale est un terre-plein couvert d'une belle végétation, qui augmente l'effet pittoresque du paysage. Au centre de l'enceinte s'élève une maison qui ne renferme que deux appartemens, et qui a près de sept mètres de hauteur : cette maison et l'enceinte représentées sur la seizième Planche appartiennent à un système de murs et de fortifications dont nous parlerons plus bas, et qui ont plus de cent cinquante mètres de long. La coupe des pierres, la disposition des portes et des niches, l'analogie parfaite qui règne entre cet édifice et ceux du Cuzco,

ne laissent aucun doute sur l'origine de ce *monument militaire,* qui servoit au logement des Incas lorsque ces princes passoient de temps en temps du Pérou au royaume de Quito. Les fondations d'un grand nombre d'édifices que l'on trouve autour de l'enceinte, annoncent qu'il y avoit jadis au Cañar assez de place pour loger le petit corps d'armée dont les Incas étoient généralement suivis dans leurs voyages. C'est dans ces fondations que j'ai trouvé une pierre taillée avec beaucoup d'art, et représentée sur le devant du tableau à gauche: je n'ai pu deviner l'usage de cette coupe particulière.

Ce qui frappe le plus dans ce petit monument, entouré de quelques troncs de *schinus molle,* c'est la forme de son toit, qui lui donne une ressemblance parfaite avec les maisons européennes. Un des premiers historiens de l'Amérique, Pedro de Cieça de Leon, qui commença à décrire ses voyages en 1541, parle en détail de plusieurs maisons de l'Inca, dans la province de *los Cañares.* Il dit expressément [1] « que les édifices de « Thomebamba ont une couverture de joncs si bien faite, que si le feu ne « la consume pas, elle peut se conserver, sans altération, pendant des « siècles. » D'après cette observation, on doit être porté à croire que le pignon de la maison de Cañar a été ajouté après la conquête : ce qui semble surtout favoriser cette hypothèse, c'est l'existence des fenêtres ouvertes pratiquées dans cette partie du bâtiment; car il est certain que dans les édifices d'ancienne fabrique péruvienne on ne trouve jamais de fenêtres, non plus que dans les restes des maisons de Pompeia et d'Herculanum.

M. de La Condamine, dans un mémoire très-intéressant sur quelques anciens monumens du Pérou[2], incline aussi à croire que le pignon que l'on observe sur le petit monument du Cañar, n'est pas du temps des Incas. Il dit « qu'il « est peut-être de fabrique moderne, et qu'il n'est pas de pierre de taille « comme le reste des murs, mais d'une espèce de briques séchées à l'air « et pétries de paille. » Le même savant ajoute, dans un autre endroit, que l'usage de ces briques, auxquelles les Indiens donnent le nom de *tica,* étoit connu aux Péruviens long-temps avant l'arrivée des Espagnols, et que par cette raison le haut du pignon pourroit être de construction ancienne, quoique formé de briques.

[1] PEDRO DE CIEÇA DE LEON, Chronica del Peru (Anvers, 1554), Tom. I, C. XLIV, p. 120.

[2] Mémoires de l'académie de Berlin, 1746, p. 444.

Je regrette beaucoup de n'avoir pas connu le mémoire de M. de La Condamine avant mon voyage en Amérique : je suis bien éloigné de jeter des doutes sur les observations de ce voyageur célèbre, que ses travaux ont forcé de séjourner long-temps dans les environs du Cañar, et qui a eu bien plus de loisir que moi pour examiner ce monument. Je suis surpris cependant qu'en agitant sur les lieux mêmes la question si le toit de cet édifice a été ajouté du temps des Espagnols, ni M. Bonpland ni moi n'ayons été frappés de la différence de construction que l'on prétend exister entre le mur et le haut du pignon. Je n'y ai pas reconnu de briques (*ticas* ou *adobes*); j'ai cru simplement y reconnoître des pierres de taille enduites d'une espèce de stuc jaunâtre, facile à détacher, et enchâssant de l'*ichu* ou de la paille coupée. Le maître d'une ferme voisine, dont nous fumes accompagnés dans notre excursion aux ruines du Cañar, se vanta que ses ancêtres avoient beaucoup contribué à la destruction de ces édifices : il nous raconta que le toit incliné avoit été couvert non à l'européenne, c'est-à-dire de tuiles, mais de dalles de pierre très-minces et très-bien polies. C'est cette circonstance surtout qui me fit pencher alors pour l'opinion, probablement erronée, qu'à l'exception des quatre fenêtres, le reste de l'édifice étoit tel qu'il avoit été construit du temps des Incas. Quoi qu'il en soit, il faut convenir que l'usage des toits à angles aigus auroit été bien utile dans un pays de montagnes dans lequel les pluies sont très-abondantes. Ces toits inclinés sont connus aux indigènes de la côte nord-ouest de l'Amérique; ils l'étoient même dans l'Europe australe, dans les temps les plus reculés, comme l'indiquent plusieurs monumens grecs et romains, surtout les reliefs de la colonne trajane, et les peintures de paysages trouvées à Pompeia, et conservées jadis dans la superbe collection de Portici. L'angle au faîte du toit est obtus chez les Grecs; il devient un angle droit chez les Romains, qui vivoient sous un ciel moins beau que celui de la Grèce : plus on avance vers le nord, et plus les toits sont inclinés.

Le dessin dont la gravure se trouve sur la dix-septième Planche, a été fait à Rome, d'après mon esquisse, par M. Gmelin, artiste justement célèbre par son talent et par la variété de ses connoissances : pendant mon dernier séjour en Italie, il m'a honoré d'une amitié particulière, et je dois en grande partie à ses soins ce qui, dans cet ouvrage, pourroit ne pas paroître tout à fait indigne de fixer l'intérêt du public.

PLANCHE XVIII.

Rocher d'Inti-Guaicu.

En descendant de la colline dont le sommet est couronné par la forteresse du Cañar, dans une vallée creusée par la rivière de Gulan, on trouve de petits sentiers taillés dans le roc : ces sentiers conduisent à une crevasse qui, dans la langue quichua, est appelée *Inti-Guaicu* ou le *ravin du soleil.* Dans ce lieu solitaire, ombragé par une belle et vigoureuse végétation, s'élève une masse isolée de grès, qui n'a que quatre à cinq mètres de hauteur. Une des faces de ce petit rocher est remarquable par sa blancheur : il est taillé à pic, comme s'il eût été travaillé par la main de l'homme. C'est sur ce fond uni et blanc que l'on distingue des cercles concentriques qui représentent l'image du soleil, telle qu'au commencement de la civilisation on la voit figurée chez tous les peuples de la terre; les cercles sont d'un brun noirâtre : dans l'espace qu'ils renferment, on reconnoît des traits à demi effacés qui indiquent deux yeux et une bouche. Le pied du rocher est taillé en gradins qui conduisent à un siége pratiqué dans la même pierre, et placé de sorte que, du fond d'un creux, on peut contempler l'image du soleil.

Les indigènes racontent que, lorsque l'Inca Tupayupangi s'avança avec son armée pour faire la conquête du royaume de Quito, gouverné alors par le Conchocando de Lican, les prêtres découvrirent sur la pierre l'image de la divinité dont le culte devoit être introduit chez les peuples conquis. Les habitans du Cuzco crurent voir partout la figure du soleil, comme les Chrétiens, sous toutes les zones, ont vu peintes sur des rochers, soit des croix, soit la trace du pied de l'apôtre Saint Thomas. Le prince et les soldats péruviens regardèrent la découverte de la pierre d'Inti-Guaicu comme un très-heureux présage : elle a contribué sans doute à engager les Incas à se construire une habitation au Cañar; car il est connu que les descendans de Manco-Capac se regardoient eux-mêmes comme les enfans de l'astre du jour : opinion qui offre un rapprochement remarquable entre le premier législateur

du Pérou et celui de l'Inde[1], qui se nommoit aussi *Vaivasaouta* ou fils du soleil.

En examinant de près le rocher d'Inti-Guaicu, on découvre que les cercles concentriques sont de petits filons de mine de fer brune, très-communs dans toutes les formations de grès. Les traits qui indiquent les yeux et la bouche sont évidemment tracés au moyen d'un outil métallique : on doit supposer qu'ils ont été ajoutés par les prêtres péruviens, pour en imposer plus facilement au peuple. A l'arrivée des Espagnols, les missionnaires ont eu un grand intérêt de soustraire aux yeux des indigènes tout ce qui étoit l'objet d'une antique vénération : aussi reconnoît-on encore les traces du ciseau employé pour effacer l'image du soleil.

D'après les recherches intéressantes de M. Vater, le mot *inti*, soleil, n'offre de l'analogie avec aucun idiome connu de l'ancien continent. En général, sur quatre-vingt-trois langues américaines examinées par ce savant estimable et par M. Barton, de Philadelphie, on n'a reconnu jusqu'à ce jour que cent trente-sept racines qui se retrouvent dans les langues de l'Asie et de l'Europe; savoir, dans celles des Tartares-Mantchoux, des Mongols, des Celtes, des Basques et des Esthoniens. Ce résultat curieux paroît prouver ce que nous avons avancé plus haut, en parlant de la mythologie des Mexicains. On ne sauroit douter que la majeure partie des indigènes de l'Amérique n'appartienne à une race d'hommes qui, séparée, dès le berceau du monde, du reste de l'espèce humaine, offre, dans la nature et la diversité de ses langues, comme dans ses traits et dans la conformation de son crâne, des preuves incontestables d'un long et parfait isolement.

PLANCHE XIX.

Ynga-Chungana, près du Cañar.

Au nord des ruines du Cañar, s'élève un coteau dont la pente est très-douce vers la maison de l'Inca, tandis qu'il est presque taillé à pic du côté de la vallée de Gulan. D'après des traditions conservées parmi les indigènes,

[1] Menou II ou Satyavrata, *Recherches asiatiques*, Tom. I, p. 170; Tom. II, p. 172. Paolin. Systema Brachman., p. 141.

cette colline faisoit partie des jardins qui entouroient l'ancienne forteresse péruvienne. Nous reconnumes ici, comme près du *ravin du soleil*, un grand nombre de petits sentiers creusés par la main de l'homme sur la pente d'un rocher qui est à peine couvert de terre végétale.

Près de Mexico, dans les jardins de Chapoltepec, le voyageur européen contemple avec intérêt des cyprès[1] dont les troncs ont plus de seize mètres de circonférence, et que l'on croit, avec quelque probabilité, avoir été plantés par les rois de la dynastie aztèque. Dans les jardins de l'Inca, près du Cañar, nous avons cherché vainement quelque arbre dont l'âge parût remonter à un demi-siècle : rien n'annonce le séjour des Incas dans ces contrées, sinon un petit monument de pierre placé au bord d'un précipice, et sur la destination duquel les habitans du pays ne sont pas d'accord.

Ce petit monument, que l'on appelle le *jeu de l'Inca*, consiste en une seule masse de pierres. Les Péruviens ont employé, pour le construire, le même artifice que les Égyptiens pour sculpter le Sphinx de Djyzeh, dont Pline dit expressément : « *e saxo naturali elaborata.* » Le rocher de grès quarzeux qui lui sert de base a été diminué, de manière qu'après avoir enlevé les couches qui en formoient le sommet, il n'en est resté qu'un siége entouré d'une enceinte, que l'on trouve représenté sur cette Planche. On doit être surpris qu'un peuple qui entassoit un nombre prodigieux de pierres taillées dans la belle chaussée de l'Assuay, ait eu recours à un moyen aussi bizarre pour élever un mur d'un mètre de hauteur. Tous les ouvrages péruviens portent le caractère d'un peuple laborieux, qui aime à creuser le roc, qui cherche les difficultés pour montrer son adresse à les vaincre, et qui imprime aux édifices les plus chétifs un caractère de solidité d'après lequel on pourroit croire qu'à une autre époque il eût élevé des monumens plus considérables.

L'*Inga-Chungana*, vu de loin, ressemble à un canapé dont le dos est orné d'une sorte d'arabesque en forme de chaîne. En entrant dans l'enceinte ovale, on voit qu'il n'y a de siége que pour une seule personne, mais que cette personne est placée d'une manière très-commode, et qu'elle jouit de la vue la plus délicieuse sur le fond de la vallée de Gulan. Une petite rivière serpente dans cette vallée, et forme plusieurs cascades dont on aperçoit l'écume à travers des touffes de gunnera et de melastomes. Ce siége rustique orneroit

[1] Cupressus disticha, L.

les jardins d'Ermenonville et de Richmond, et le prince qui avoit choisi ce site n'étoit pas insensible aux beautés de la nature; il appartenoit à un peuple que nous n'avons pas le droit de nommer barbare.

Je n'ai vu dans cette construction qu'un siége à dossier placé dans un lieu charmant, au bord d'un précipice, sur la pente rapide d'un coteau qui domine une vallée : de vieux Indiens, qui sont les antiquaires du pays, trouvent cette explication trop simple; ils assurent que la chaîne sculptée en creux sur le bord de l'enceinte servoit à recevoir de petites boules qu'on y faisoit courir pour amuser le prince. On ne peut nier que le bord sur lequel se trouve l'arabesque a une certaine pente, et que la boule, là où le mur est sensiblement plus bas, auroit pu remonter autant qu'elle étoit descendue, si on l'avoit lancée avec force; mais au cas que cette hypothèse fût juste, ne trouveroit-on pas au bout de la chaîne quelque trou dans lequel les boules auroient été reçues à la fin de leur course? L'endroit où le mur de l'enceinte est le plus bas, le point opposé au siége, correspond à une ouverture que l'on voit dans le rocher au bord du précipice. Un sentier étroit, taillé dans le grès, conduit à cette grotte, dans laquelle, d'après la tradition des indigènes, il y a des trésors cachés par Atahualpa : on assure qu'un filet d'eau couloit jadis sur ce sentier. Est-ce là qu'il faut chercher le *jeu de l'Inca*, et l'enceinte étoit-elle placée de manière que le prince pût voir commodément ce qui se passoit sur la pente rapide du rocher? Nous nous réservons de parler de cette grotte dans la relation de notre voyage au Pérou.

PLANCHE XX.

Intérieur de la maison de l'Inca, au Cañar.

Cette Planche représente le plan et l'intérieur du petit bâtiment qui occupe le centre de l'esplanade dans la citadelle du Cañar, et que M. de La Condamine a cru destiné à un corps-de-garde : j'ai mis d'autant plus de soin à donner de l'exactitude à ce dessin, que les restes de l'architecture péruvienne, épars sur le dos de la Cordillère, depuis le Cuzco jusqu'à Cayambe, ou depuis les 13° de latitude australe jusqu'à l'équateur, portent tous le même caractère dans la coupe des pierres, la forme des portes, la

distribution symétrique des niches, et l'absence totale des ornemens extérieurs. Cette uniformité de construction est si grande, que toutes les hôtelleries (*tambos*) placées le long des grandes routes, et appelées, dans le pays, des maisons ou palais de l'Inca, paroissent avoir été copiées les unes des autres. L'architecture péruvienne ne s'élevoit pas au delà des besoins d'un peuple montagnard; elle ne connoissoit ni pilastres, ni colonnes, ni arcs en plein cintre: née dans un pays hérissé de rochers, sur des plateaux presque dénués d'arbres, elle n'imitoit pas, comme l'architecture des Grecs et des Romains, l'assemblage d'une charpente en bois: simplicité, symétrie et solidité, voilà les trois caractères par lesquels se distinguent avantageusement tous les édifices péruviens.

La citadelle du Cañar et les bâtimens carrés qui l'entourent, ne sont pas construits de ce même grès quarzeux qui recouvre le schiste argileux et les porphyres de l'Assuay, et qui paroît au jour dans le jardin de l'Inca, en descendant vers la vallée de Gulan. Les pierres qui ont servi aux édifices du Cañar, ne sont pas non plus du granite, comme M. de La Condamine l'a cru, mais un porphyre trapéen d'une grande dureté, enchâssant du feldspath vitreux et de l'amphibole. Peut-être ce porphyre a-t-il été arraché des grandes carrières que l'on trouve à quatre mille mètres de hauteur, près du lac de la Culebrilla, à une distance de plus de trois lieues du Cañar: il est certain du moins que ces carrières ont fourni la belle pierre employée dans la maison de l'Inca, située dans la plaine de Pullal, à une élévation qui égale presque celle qu'auroit le Puy-de-Dôme placé sur le sommet du Canigou.

On ne trouve point dans les ruines du Cañar de ces pierres d'une énorme grandeur qu'offrent les édifices péruviens du Cuzco et des pays voisins. Acosta en a mesuré à Traquanaco qui avoient douze mètres (trente-huit pieds) de long, sur $5^{m},8$ (dix-huit pieds) de large, et $1^{m},9$ (six pieds) d'épaisseur. Pedro Cieça de Leon en vit des mêmes dimensions dans les ruines de Tiahuanaco[1]. Dans la citadelle du Cañar, je n'ai pas observé de pierres qui eussent au delà de vingt-six décimètres (huit pieds) de longueur. Elles sont, en général, bien moins remarquables par leur masse que par l'extrême beauté de leur coupe: la plupart sont jointes sans aucune apparence de ciment; cependant on reconnoît ce dernier dans quelques-uns des bâtimens qui entourent la citadelle,

[1] Cieça, Chronica del Peru (Anvers, 1554), p. 254.

et dans les trois maisons de l'Inca, au Pullal, dont chacune a plus de cinquante-huit mètres de long : il est formé d'un mélange de petites pierres et de marne argileuse, qui fait effervescence avec les acides; c'est un vrai mortier, dont j'ai retiré, au moyen d'un couteau, des portions considérables, en creusant dans les interstices que laissent les assises parallèles des pierres. Ce fait mérite quelque attention, parce que les voyageurs qui m'ont précédé ont tous assuré que les Péruviens ne connoissoient point l'usage du ciment; mais on a eu tort de supposer cette ignorance chez eux, de même que chez les anciens habitans de l'Égypte : les Péruviens n'employoient pas seulement un mortier marneux; dans les grands édifices de Pacaritambo[1], ils ont fait usage d'un ciment d'asphalte (*betun*), mode de construction qui, sur les bords de l'Euphrate et du Tigre, remonte à la plus haute antiquité.

Le porphyre qui a servi aux édifices du Cañar est taillé en parallélipipèdes, avec une telle perfection que les joints des pierres seroient imperceptibles, comme le remarque très-bien M. de La Condamine[2], si leur surface extérieure étoit plane : mais la face extérieure de chaque pierre est légèrement convexe et coupée en biseau vers les bords; en sorte que les joints forment de petites cannelures qui servent d'ornemens, comme les séparations des pierres dans les ouvrages rustiques. Cette coupe de pierres, que les architectes italiens appellent *bugnato*, se retrouve dans les ruines du Callo, près de Mulalo, où je l'ai dessinée en détail[3] : elle donne aux murs des édifices péruviens une grande ressemblance avec de certaines constructions romaines, par exemple, avec le *muro di Nerva* à Rome.

Ce qui caractérise surtout les monumens de l'architecture péruvienne, c'est la forme des portes, qui avoient généralement dix-neuf à vingt décimètres (six à huit pieds) d'élévation, afin que l'Inca ou d'autres grands seigneurs pussent y passer, quoique portés dans un brancard sur les épaules de leurs vassaux. Les jambages de ces portes n'étoient pas parallèles, mais inclinés, sans doute pour que l'on pût employer des linteaux de pierre d'une moindre largeur. Les niches (*hoco*) pratiquées dans les murs, et servant d'armoires, imitent la forme de ces *porte rastremate* : c'est l'inclinaison de leurs jambages qui donne

[1] Cieça, Chronica del Peru (Anvers, 1554), p. 234.
[2] Mémoires de l'académie de Berlin, 1746, p. 443.
[3] Voyez Pl. XXIV.

aux édifices péruviens une certaine ressemblance avec ceux de l'Égypte, dans lesquels les linteaux sont constamment plus courts que l'ouverture inférieure des portes. Entre les *hocos*, se trouvent des pierres cylindriques, à surface polie, qui saillent hors du mur, à cinq décimètres de longueur : les indigènes nous ont assuré qu'elles servoient à suspendre des armes ou des vêtemens. On observe, en outre, dans les encoignures des murs, des traverses de porphyre d'une forme bizarre. M. de La Condamine croit qu'elles étoient destinées à lier les deux murs : j'incline plutôt à croire que les cordages des *hamacs* étoient attachés autour de ces traverses ; du moins les trouve-t-on en bois, et servant au même usage, dans toutes les cabanes des Indiens de l'Orénoque.

Les Péruviens ont montré une habileté étonnante à tailler les pierres les plus dures. Au Cañar, on trouve des canaux courbes creusés dans le porphyre pour suppléer aux gonds des portes. La Condamine et Bouguer ont vu, dans d'anciens édifices construits du temps des Incas, des ornemens de porphyre représentant des mufles d'animaux, dont les narines percées portoient des anneaux mobiles de la même pierre [1]. Lorsque je traversai la Cordillère par le Paramo de l'Assuay, et que je vis ces énormes masses de pierre de taille tirées des carrières de porphyre du Pullal, et employées à construire les grandes routes de l'Inca, je commençai déjà à douter que les Péruviens n'eussent connu d'autres outils que des haches de caillou ; je soupçonnai que le frottement n'étoit pas le seul moyen qu'ils avoient employé pour aplanir les pierres ou pour leur donner une convexité régulière et uniforme : j'embrassai dès-lors une opinion contraire aux idées généralement reçues ; je supposai que les Péruviens avoient eu des outils de cuivre, qui, mêlé dans une certaine proportion à l'étain, acquiert une grande dureté. Cette supposition s'est trouvée justifiée par la découverte d'un ancien ciseau péruvien trouvé à Vilcabamba, près du Cuzco, dans une mine d'argent travaillée du temps des Incas. Cet instrument précieux, que je dois à l'amitié du père Narcisse Gilbar, et que j'ai eu le bonheur de rapporter en Europe, a douze centimètres de long et deux de large : la matière dont il est composé a été analysée par M. Vauquelin, qui y a trouvé 0,94 de cuivre et 0,06 d'étain. Ce *cuivre tranchant* des Péruviens est presque identique avec celui des haches gauloises, qui coupent le bois comme le feroit de l'acier [2].

[1] Mémoires de l'académie de Berlin, 1746, p. 452, Tab. 7, f. 4.

[2] *Voyez* mon Essai politique sur la Nouvelle-Espagne, Tom. II, p. 485.

Partout dans l'ancien continent, au commencement de la civilisation des peuples, l'usage du cuivre mêlé d'étain (*æs*, χάλκος) a prévalu sur celui du fer, même là où ce dernier étoit connu depuis long-temps.

PLANCHE XXI.

Bas-relief aztèque trouvé à la grande place de Mexico.

La cathédrale de Mexico, représentée sur la troisième Planche, est fondée sur les ruines du *téocalli* ou de la *maison du dieu* Mexitli. Ce monument pyramidal, construit par le roi Ahuizotl, en 1486, avoit trente-sept mètres de hauteur depuis sa base jusqu'à la plate-forme supérieure, d'où l'on jouissoit d'une vue magnifique sur les lacs, sur la campagne environnante, parsemée de villages, et sur le rideau de montagnes qui entoure la vallée. Cette plate-forme, qui servoit d'asile aux combattans, étoit couronnée par deux chapelles en forme de tours, dont chacune avoit dix-sept à dix-huit mètres de haut, de sorte que tout le téocalli avoit cinquante-quatre mètres d'élévation. Le monceau de pierres qui formoit la pyramide de Mexitli a servi après le siége de Ténochtitlan pour exhausser la *Plaza Mayor*. C'est en faisant des fouilles à huit ou dix mètres de profondeur, que l'on découvriroit un grand nombre d'idoles colossales et d'autres restes de la sculpture aztèque : en effet, trois monumens curieux, dont nous donnerons la description dans cet ouvrage, la *pierre* dite *des sacrifices*, la statue colossale de la déesse Teoyaomiqui, et la *pierre du calendrier mexicain*, ont été trouvés lorsque le vice-roi, comte de Revillagigedo, a fait aplanir la grande place de Mexico en abaissant le terrain. Une personne très-digne de foi, qui avoit été chargée de diriger ces travaux, m'a assuré que les fondations de la cathédrale sont entourées d'une innombrable quantité d'idoles et de reliefs, et que les trois masses de porphyre que nous venons de nommer sont les plus petites de celles qu'on découvrit alors en fouillant jusqu'à la profondeur de douze mètres. Près de la *capilla del sagrario*, on découvrit une roche sculptée qui avoit sept mètres de long, six de large et trois de haut : les ouvriers, voyant qu'on ne pouvoit parvenir à la retirer, voulurent la mettre en pièces ; mais heureusement ils en furent détournés par un chanoine de la cathédrale, M. Gamboa, homme instruit et ami des arts.

La pierre que l'on désigne vulgairement sous le nom de la pierre des sacrifices (*piedra de los sacrificios*), est de forme cylindrique : elle a trois mètres de largeur et onze décimètres de hauteur; elle est entourée d'un relief dans lequel on reconnoît vingt groupes de deux figures, qui sont toutes représentées dans la même attitude. Une de ces figures est constamment la même : c'est un guerrier, peut-être un roi, qui a la main gauche appuyée sur le casque d'un homme qui lui offre des fleurs comme un gage de son obéissance. M. Dupé, que j'ai eu occasion de citer au commencement de cet ouvrage, a copié tout le relief; je me suis assuré, sur les lieux, de l'exactitude de son dessin, dont une partie a été gravée sur cette Planche : j'ai choisi le groupe remarquable qui représente un homme barbu. On observe qu'en général les Indiens mexicains ont un peu plus de barbe que le reste des indigènes de l'Amérique; il n'est même pas rare d'en voir avec des moustaches. Y auroit-il eu jadis une province dont les habitans portoient une longue barbe? ou celle qu'on remarque dans le relief est-elle postiche? fait-elle partie de ces ornemens fantastiques par lesquels les guerriers cherchoient à inspirer de la terreur à l'ennemi?

M. Dupé croit, ce me semble, avec raison, que cette sculpture représente les conquêtes d'un roi aztèque. Le vainqueur est toujours le même; le guerrier vaincu porte le costume du peuple auquel il appartient, et dont il est pour ainsi dire le représentant : derrière le vaincu est placé l'hiéroglyphe qui désigne la province conquise. Dans le *Recueil de Mendoza*, les conquêtes d'un roi sont de même indiquées par un bouclier ou un faisceau de flèches, placé entre le roi et les caractères symboliques ou armoiries des pays subjugués. Comme les prisonniers mexicains étoient immolés dans les temples, il paroîtroit assez naturel que les triomphes d'un roi guerrier fussent figurés autour de la pierre fatale sur laquelle le *topiltzin* (prêtre sacrificateur) arrachoit le cœur à la malheureuse victime. Ce qui a fait surtout adopter cette hypothèse, c'est que la surface supérieure de la pierre offre une rainure assez profonde, qui paroît avoir servi pour faire écouler le sang.

Malgré ces apparences de preuves, j'incline à croire que la *pierre* dite *des sacrifices* n'a jamais été placée à la cime d'un *téocalli*, mais qu'elle étoit une de ces pierres appelées *témalacatl*, sur lesquelles se livroit le *combat de gladiateurs* entre le prisonnier destiné à être immolé et un guerrier mexicain.

La vraie pierre des sacrifices, celle qui couronnoit la plate-forme des téocallis, étoit verte, soit de jaspe, soit peut-être de jade axinien : sa forme étoit celle d'un parallélipipède de quinze à seize décimètres de longueur, et d'un mètre de largeur; sa surface étoit convexe, afin que la victime étendue sur la pierre eût la poitrine plus élevée que le reste du corps. Aucun historien ne rapporte que cette masse de pierre verte ait été sculptée : la grande dureté des roches de jaspe et de jade s'opposoit sans doute à l'exécution d'un bas-relief. En comparant le bloc cylindrique de porphyre trouvé sur la grande place de Mexico, à ces pierres oblongues sur lesquelles la victime étoit jetée lorsque le *topiltzin* s'en approchoit, armé d'un couteau d'obsidienne, on conçoit aisément que ces deux objets n'offrent aucune ressemblance ni de matière ni de forme.

Il est facile, au contraire, de reconnoître, dans la description que des témoins oculaires nous ont donnée du *témalacatl* ou de la pierre sur laquelle combattoit le prisonnier destiné au sacrifice, celle dont M. Dupé a dessiné le relief. L'auteur inconnu de l'ouvrage publié par Ramusio, sous le titre de *Relazione d'un gentiluomo di Fernando Cortez*, dit expressément que le *témalacatl* avoit la forme d'une meule de trois pieds de hauteur, ornée tout autour de figures sculptées, et qu'il étoit assez grand pour servir au combat de deux personnes. Cette pierre cylindrique couronnoit un tertre de trois mètres d'élévation. Les prisonniers les plus distingués par leur courage ou par leur rang étoient réservés pour le *sacrifice des gladiateurs*. Placés sur le *témalacatl*, entourés d'une foule immense de spectateurs, ils devoient combattre successivement avec six guerriers mexicains : étoient-ils assez heureux pour les vaincre, on leur accordoit la liberté, en leur permettant de retourner dans leur patrie; si, au contraire, le prisonnier gladiateur succomboit sous les coups d'un de ses adversaires, alors un prêtre, appelé *Chalchiuhtepehua*, le traînoit mort ou vivant à l'autel, pour lui arracher le cœur.

Il se pourroit très-bien que la pierre qui a été trouvée dans les fouilles faites autour de la cathédrale, fût ce même *témalacatl* que le *gentiluomo* de Cortez assure avoir vu près de l'enceinte du grand téocalli de Mexitli. Les figures du relief ont près de soixante décimètres de hauteur. Leur chaussure est très-remarquable : le vainqueur a le pied gauche terminé par

une espèce de bec qui paroît destiné à sa défense. On peut être surpris de trouver cette arme, à laquelle je ne connois rien d'analogue chez d'autres nations, seulement au pied gauche. Cette même figure, dont le corps trapu rappelle le premier style étrusque, tient le vaincu par le casque en le serrant de la main gauche. Dans un grand nombre de peintures mexicaines qui représentent des batailles, on voit des guerriers tenant aussi des armes dans la main gauche : ils sont représentés agissant plutôt de cette main que de la main droite.

On pourroit croire, au premier coup d'œil, que cette bizarrerie tient à des habitudes particulières; mais, en examinant un grand nombre d'hiéroglyphes historiques des Mexicains, on reconnoît que leurs peintres plaçoient les armes tantôt dans la main droite, tantôt dans la main gauche, selon qu'il en résulte une disposition plus symétrique dans les groupes : j'en ai trouvé des exemples frappans en feuilletant le *Codex anonymus* du Vatican, dans lequel on trouve des Espagnols qui portent l'épée dans la gauche [1]. Cette bizarrerie de confondre la droite avec la gauche caractérise d'ailleurs le commencement de l'art : on l'observe aussi dans quelques reliefs égyptiens; on trouve même dans ces derniers des mains droites attachées à des bras gauches, d'où résulte que les pouces paroissent placés à l'extérieur des mains. De savans antiquaires ont cru reconnoître quelque chose de mystérieux dans cet arrangement extraordinaire, que M. Zoega n'attribue qu'au simple caprice ou à la négligence de l'artiste. Je doute fort que ce bas-relief qui entoure le *témalacatl*, et tant d'autres sculptures en porphyre basaltique, aient été exécutés en n'employant que des outils de jade ou d'autres pierres très-dures : il est vrai que j'ai cherché en vain à me procurer quelque ciseau métallique des anciens Mexicains, semblable à celui que j'ai rapporté du Pérou; mais Antonio de Herera, dans le dixième livre de son Histoire des Indes Occidentales, dit expressément que les habitans de la province maritime de Zacatollan, située entre Acapulco et Colima, préparoient deux sortes de cuivre, dont l'un étoit dur ou tranchant, et l'autre malléable : le cuivre dur servoit pour fabriquer des haches, des armes et des instrumens d'agriculture; le cuivre malléable étoit employé pour des vases, des chaudières et d'autres ustensiles nécessaires dans l'économie domestique. Or, la côte de Zacatollan ayant été sujette aux rois

[1] *Cod. vat. anon.*, fol. 86.

d'Anahuac, il ne paroît pas probable que, dans les environs de la capitale du royaume, on ait continué à sculpter les pierres par frottement, si l'on pouvoit se procurer des ciseaux métalliques. Ce cuivre tranchant mexicain étoit sans doute mêlé d'étain, de même que l'outil trouvé à Vilcabamba et cette hache péruvienne que Godin avoit envoyée à M. de Maurepas, et que le comte Caylus crut être du *cuivre trempé*.

PLANCHE XXII.

Roches basaltiques et Cascade de Regla.

En changeant de latitude et de climat, on voit changer l'aspect de la nature organisée, la forme des animaux et des plantes, qui impriment à chaque zone un caractère particulier : à l'exception de quelques végétaux aquatiques et cryptogames, dans chaque région le sol est couvert de plantes diverses. Il n'en est point ainsi de la nature brute, de cette agrégation de substances terreuses qui couvre la surface de notre planète : le même granite décomposé, sur lequel, dans les frimas de la Laponie, végètent des vaccinium, des andromèdes et le lichen qui nourrit le renne, se retrouve encore dans ces bosquets de fougères arborescentes, de palmiers et d'héliconia, dont le feuillage lustré se développe sous l'influence des chaleurs équatoriales. Lorsqu'à la fin d'une longue navigation, après avoir passé d'un hémisphère à l'autre, l'habitant du nord aborde à une côte lointaine, il est surpris de trouver, au milieu d'une foule de productions inconnues, ces strates d'ardoise, de schiste micacé et de porphyre trapéen, qui forment les côtes arides de l'ancien continent baignées par l'Océan glacial. Sous tous les climats, la croûte pierreuse du globe présente le même aspect au voyageur; partout il reconnoît, et non sans une certaine émotion, au milieu d'un nouveau monde, les roches de son pays natal.

Cette analogie que présente la nature non organique s'étend jusqu'à ces petits phénomènes que l'on seroit tenté d'attribuer à des causes purement locales. Dans les Cordillères, comme dans les montagnes de l'Europe, le granite offre quelquefois des agrégations en forme de sphéroïdes aplatis et divisés en couches concentriques : sous les tropiques, comme dans la zone

tempérée, on trouve dans le granite de ces masses abondantes en mica et en amphibole, qui ressemblent à des boules noirâtres enchâssées dans un mélange de feldspath et de quartz laiteux : le diallage métalloïde se trouve dans les serpentines de l'île de Cuba, comme dans celles de l'Allemagne : les amygdaloïdes et les pierres perlées du plateau du Mexique paroissent identiques avec celles que l'on observe au pied des monts Carpathes. La superposition des roches secondaires suit les mêmes lois dans les régions les plus éloignées les unes des autres. Partout les mêmes monumens attestent la même suite dans les révolutions qui ont changé progressivement la surface du globe.

En remontant aux causes physiques, on doit être moins surpris de voir que les voyageurs n'aient pas découvert de nouvelles roches dans les régions lointaines. Le climat influe sur la forme des animaux et des plantes, parce que le jeu des affinités qui préside au développement des organes est modifié à la fois et par la température de l'atmosphère et par celle qui résulte des diverses combinaisons formées par l'action chimique : mais la distribution inégale de la chaleur, qui est l'effet de l'obliquité de l'écliptique, ne peut avoir eu aucune influence sensible sur la formation des roches; cette formation, au contraire, doit elle-même avoir influé puissamment sur la température du globe et de l'air environnant. Lorsque de grandes masses de matière passent de l'état liquide à l'état solide, ce phénomène ne peut avoir lieu sans être accompagné d'un énorme dégagement de calorique. Ces considérations semblent jeter quelque jour sur les premières migrations des animaux et des plantes. Je pourrois être tenté d'expliquer, par cette élévation progressive de température, plusieurs problèmes importans, particulièrement celui qu'offre l'existence des productions des Indes enfouies dans les pays du nord, si je ne craignois d'augmenter le nombre des rêves géologiques.

Les basaltes de Regla, figurés sur cette Planche, présentent une preuve incontestable de cette identité de forme que l'on observe parmi les roches des divers climats. En jetant les yeux sur ce dessin, le minéralogiste voyageur reconnoît la forme des basaltes du Vivarais, ceux des monts Euganéens ou du promontoire d'Antrim, en Irlande. Les plus petits accidens observés dans les roches colonnaires de l'Europe, se retrouvent dans ce groupe de basaltes du Mexique. Une si grande analogie de structure fait supposer que les mêmes

causes ont agi sous tous les climats, et à des époques très-différentes; car les basaltes recouverts de schistes argileux et de calcaire compacte, doivent être d'un âge bien différent de ceux qui reposent sur des couches de houille et sur des galets.

La petite cascade de Regla se trouve au nord-est de Mexico, à une distance de vingt-cinq lieues, entre les mines célèbres de Real del Monte et les eaux thermales de Totonilco. Une petite rivière, qui sert à mouvoir les bocards de l'usine d'amalgamation de Regla, dont la construction a coûté plus de dix millions de livres tournois, se fraye un chemin à travers des groupes de colonnes basaltiques : la nappe d'eau qui se précipite est assez considérable, mais la chute n'a que sept ou huit mètres de hauteur. Les rochers environnans, qui, par leur réunion, rappellent la grotte de Staffa, dans les îles Hébrides, les contrastes de la végétation, l'aspect sauvage et la solitude du lieu, rendent cette petite cascade extrêmement pittoresque. Des deux côtés du ravin s'élèvent des basaltes colonnaires qui ont plus de trente mètres de hauteur, et sur lesquels se présentent des touffes de cactus et de yucca filamentosa. Les prismes ont généralement cinq à six pans, et quelquefois jusqu'à douze décimètres de largeur : plusieurs présentent des articulations très-régulières. Chaque colonne a un noyau cylindrique d'une masse plus dense que les parties environnantes : ces noyaux sont comme enchâssés dans les prismes, qui, dans leur cassure horizontale, offrent des convexités très-remarquables. J'ai indiqué cette structure, que l'on retrouve dans les basaltes du cap Fairhead, sur le premier plan du dessin, vers la gauche.

La plupart des colonnes de Regla sont perpendiculaires : on en observe cependant aussi, très-près de la cascade, dont l'inclinaison est de 45° vers l'est; plus loin, il y en a d'horizontales. Chaque groupe, lors de sa formation, paroît avoir suivi des attractions particulières. La masse de ces basaltes est très-homogène : M. Bonpland y a observé des noyaux d'olivine ou de péridot graniliforme, entourés de mésotype cristallisée; les prismes, et ce fait mérite l'attention des géologues, reposent sur une couche d'argile, sous laquelle on trouve encore du basalte : en général, celui de Regla est superposé au porphyre de Real del Monte, tandis qu'une roche calcaire compacte sert de base au basalte de Totonilco. Toute cette région basaltique est élevée de deux mille mètres au-dessus du niveau de l'Océan.

PLANCHE XXIII.

Relief en basalte, représentant le Calendrier mexicain.

Parmi les monumens qui semblent prouver que, lors de l'arrivée des Espagnols, les peuples du Mexique étoient parvenus à un certain degré de civilisation, on peut assigner le premier rang aux calendriers, ou aux différentes divisions du temps adoptées par les Toltèques et les Aztèques, soit pour l'usage de la société en général, soit pour régler l'ordre des sacrifices, soit pour faciliter les calculs de l'astrologie. Ce genre de monumens est d'autant plus digne de fixer notre attention, qu'il atteste des connoissances que nous avons de la peine à regarder comme le résultat d'observations faites par des peuples montagnards dans les régions incultes du nouveau continent. On pourroit être tenté de croire qu'il en est du calendrier aztèque comme de ces langues riches en mots et en formes grammaticales que l'on trouve chez des nations dont la masse actuelle des idées ne répond pas à la multiplicité des signes propres à les revêtir. Ces langues si riches et si flexibles, ces modes d'intercalation qui supposent une connoissance assez exacte de la durée de l'année astronomique, ne sont peut-être que les restes d'un héritage qui leur a été transmis par des peuples jadis civilisés, mais depuis replongés dans la barbarie.

Les moines et d'autres écrivains espagnols qui ont visité le Mexique, peu de temps après la conquête, n'ont donné que des notions vagues et souvent contradictoires des différens calendriers usités parmi les peuples de race toltèque et aztèque. On trouve ces notions dans les ouvrages de Gomara, Valadès, Acosta et Torquemada. Ce dernier, malgré sa superstitieuse crédulité, nous a transmis, dans sa *Monarquia indiana*, un recueil de faits précieux qui prouve une connoissance exacte des localités : il vécut pendant cinquante ans parmi les Mexicains; il arriva à la ville de Ténochtitlan à une époque où les indigènes conservoient encore un grand nombre de peintures historiques, et où, devant la maison du marquis del Valle[1], sur la Plaza Mayor, on voyoit

[1] Voyez plus haut, pag. 7, Pl. III.

encore des restes du grand téocalli [1] dédié au dieu Huitzilopochtli. Torquemada se servit des manuscrits de trois religieux franciscains, Bernardino de Sahagun, Andrès de Olmos et Toribio de Benavente, qui tous étoient profondément instruits dans les langues américaines, et qui étoient allés à la Nouvelle-Espagne du temps de Cortez, avant l'année 1528. Malgré ces avantages, l'historien du Mexique ne nous a pas fourni, sur la chronologie et le calendrier mexicains, tous les éclaircissemens que l'on auroit pu attendre de son zèle et de son instruction. Il s'exprime même avec si peu d'exactitude, qu'on lit dans son ouvrage que l'année des Aztèques finissoit au mois de décembre, et qu'elle commençoit au mois de février [2].

Il existoit depuis long-temps à Mexico, dans les couvens et dans les bibliothèques publiques, des matériaux plus instructifs que les relations des premiers historiens espagnols. Des auteurs indiens, Christoval del Castillo, natif de Tezcuco, et mort en 1606 à l'âge de quatre-vingts ans, Fernando de Alvarado Tezozomoc, et Domingo Chimalpain, ont laissé des manuscrits composés en langue aztèque sur l'histoire et la chronologie de leurs ancêtres. Ces manuscrits, qui renferment un grand nombre de dates indiquées à la fois selon l'ère chrétienne et selon le calendrier civil et rituel des indigènes, ont été étudiés avec fruit par le savant Carlos de Siguenza, professeur de mathématiques à l'Université de Mexico, par le voyageur milanois Boturini Benaducci, par l'abbé Clavigero, et, dans ces derniers temps, par M. Gama, dont j'ai eu souvent occasion, dans un autre ouvrage [3], de citer avec éloge les travaux astronomiques. Enfin, en 1790, une pierre d'un volume énorme et chargée de caractères évidemment relatifs au calendrier mexicain, aux fêtes religieuses et aux jours dans lesquels le soleil passe par le zénith de la ville de Mexico, a été découverte dans les fondemens de l'ancien téocalli : elle a servi à la fois à éclaircir des points douteux, et à rappeler l'attention de quelques indigènes instruits sur le calendrier mexicain.

J'ai tâché, tant pendant mon séjour en Amérique que depuis mon retour en Europe, de faire une étude exacte de tout ce qui a été publié sur la division du temps, et sur le mode d'intercalation des Aztèques : j'ai examiné,

[1] L'année 1577. Torquemada, Lib. viii, Cap. ii, (Tom. II, pag. 157.)

[2] *Ibid.* Lib. x, Cap. x, xxxiii, xxxiv et xxxvi.

[3] Essai polit. sur le Mexique, pag. 124.

sur les lieux, la fameuse pierre trouvée à la Plaza Mayor, et représentée sur la vingt-troisième Planche : j'ai puisé quelques notions intéressantes dans les peintures hiéroglyphiques conservées au couvent de San Felipe Neri, à Mexico : j'ai parcouru à Rome le Commentaire manuscrit que le père Fabrega a composé sur le *Codex mexicanus* de Veletri; je regrette cependant de ne pas connoître assez le mexicain pour lire les ouvrages que les indigènes ont écrits, dans leur propre langue, immédiatement après la prise de Ténochtitlan, et en se servant de l'alphabet romain. Je n'ai par conséquent pu vérifier par moi-même toutes les assertions de Siguenza, de Boturini, de Clavigero et de Gama, sur l'intercalation mexicaine, en les comparant aux manuscrits de Chimalpain et de Tezozomoc, dans lesquels ces auteurs assurent avoir puisé les notions qu'ils nous ont données. Quels que soient les doutes qui puissent rester sur plusieurs points dans l'esprit des savans, accoutumés à soumettre les faits à une critique sévère, et à n'adopter que ce qui est rigoureusement prouvé, je me félicite d'avoir rappelé l'attention sur un monument curieux de la sculpture mexicaine, et d'avoir donné de nouveaux détails sur un calendrier que Robertson et l'illustre auteur de l'*Histoire de l'Astronomie* ne paroissent pas avoir traité avec tout l'intérêt qu'il mérite. Cet intérêt sera augmenté encore par les notions que nous donnerons plus bas sur la tradition mexicaine des *quatre âges*, ou quatre soleils, qui offre des rapports frappans avec les *yougs* et les *calpas* des Hindoux, et sur la méthode ingénieuse qu'employoient les Indiens Muyscas, peuple montagnard de la Nouvelle-Grenade, pour corriger leurs années lunaires par l'intercalation d'une trente-septième lune, appelée *sourde* ou *cuhupqua*. C'est en rapprochant et en comparant les différens systèmes de chronologie américaine, que l'on pourra juger des communications qui paroissent avoir existé, dans des temps très-reculés, entre les peuples de l'Inde et de la Tartarie et ceux du nouveau continent.

L'année civile des Aztèques étoit une année solaire de trois cent soixante-cinq jours; elle étoit divisée en dix-huit mois, dont chacun avoit vingt jours : après ces dix-huit mois, ou trois cent soixante jours, on ajoutoit cinq jours complémentaires, et l'on commençoit une nouvelle année. Les noms de *Tonalpohualli* ou *Cempohualilhuitl*, qui distinguent ce calendrier civil du calendrier rituel, indiquent très-bien ses caractères principaux. Le premier de ces noms signifie *compte du soleil*, par opposition au calendrier rituel appelé

compte de la lune, ou *Metzlapohualli;* la seconde dénomination dérive de *cempohualli*, *vingt*, et de *ilhuitl*, *fête;* elle fait allusion, soit aux vingt jours contenus dans chaque mois, soit aux vingt fêtes solennelles célébrées pendant le cours d'une année civile, dans les téocallis ou *maisons des Dieux*.

Le commencement du jour civil des Aztèques étoit compté comme celui des Persans, des Égyptiens[1], des Babyloniens et de la plupart des peuples de l'Asie, à l'exception des Chinois, depuis le lever du soleil. Il étoit divisé en huit intervalles, division que l'on retrouve[2] chez les Hindoux et les Romains. De ces huit intervalles, quatre étoient déterminés par le lever, le coucher, et les deux passages du soleil par le méridien. Le lever s'appeloit *Yquiza Tonatiuh;* le midi, *Nepantla Tonatiuh;* le coucher, *Onaqui Tonatiuh;* et minuit, *Yohualnepantla*. L'hiéroglyphe du jour étoit un cercle divisé en quatre parties. Quoique, sous le parallèle de la ville de Mexico, la longueur du jour ne varie pas de plus de deux heures vingt-une minutes, il est cependant certain que les heures mexicaines devoient être originairement inégales, comme le sont les *heures planétaires* des Juifs, et toutes celles que les astronomes grecs désignoient sous le nom de καιρικαὶ par opposition aux ἰσημεριναὶ, *heures équinoxiales*.

Les époques du jour et de la nuit, qui correspondent à peu près à nos heures 3, 9, 15 et 21, temps astronomique, n'avoient pas de noms particuliers. Pour les désigner, le Mexicain montroit, comme le font nos laboureurs, le point du ciel auquel seroit placé le soleil, en suivant sa course de l'orient à l'occident; ce geste étoit accompagné de ces mots remarquables : *iz Teotl*, *là sera Dieu;* locution qui rappelle l'époque heureuse où les peuples sortis d'Aztlan ne connoissoient encore d'autre divinité que le soleil, et n'avoient point un culte sanguinaire[3].

Chaque mois mexicain de vingt jours étoit subdivisé en quatre petites périodes de cinq jours. C'est au commencement de ces petites périodes que chaque commune célébroit sa foire, ou *Tianguiztli*. Les Muyscas, nation de l'Amérique méridionale, avoient des semaines de trois jours. Il paroît qu'aucun peuple du nouveau continent n'a connu la semaine, ou le cycle de sept jours,

[1] IDELER, Hist. Unters. über die astr. Beob. der Alten., pag. 26.

[2] BAILLY, Hist. de l'Astr. anc., pag. 296.

[3] *Voyez* plus haut, pag. 94.

qui se trouve chez les Hindoux, les Chinois, les Assyriens et les Égyptiens, et qui, comme l'a très-bien observé Le Gentil [1], est usité chez la plupart des peuples de l'ancien monde.

Un passage de l'histoire des Incas, par Garcilasso, a fait penser à MM. Bailly et Lalande [2] que les Péruviens comptoient par cycles de sept jours. « Les Péruviens, dit Garcilasso, comptent les mois par la lune; ils « comptent les demi-mois d'après la lune croissante et décroissante; ils « comptent les semaines par les quartiers, sans avoir de noms particuliers « pour les jours de la semaine. » Mais le père Acosta, plus instruit que Garcilasso, et qui, vers la fin du seizième siècle, composa, au Pérou même, les premiers livres de sa géographie physique du nouveau continent, dit clairement que ni les Mexicains ni les Péruviens ne connoissoient la petite période de sept jours : « car cette période, ajoute-t-il, ne tient pas plus au « cours de la lune qu'à celui du soleil. Elle doit son origine au nombre des « planètes [3]. »

En réfléchissant un moment sur le système du calendrier péruvien, on conçoit que, quoique les phases de la lune changent à peu près tous les sept jours, cette correspondance n'est cependant pas assez exacte pour que, dans plusieurs mois lunaires consécutifs, les cycles de sept jours puissent correspondre aux phases de la lune. Les Péruviens, d'après Polo et tous les écrivains du temps, avoient des années (*huata*) de trois cent soixante-cinq jours, réglées, comme nous le verrons plus bas, sur des observations solaires faites mois par mois à la ville de Cuzco. L'année péruvienne étoit divisée, comme presque toutes les années dont se servent les peuples de l'Asie orientale, en douze *lunes, quilla,* dont les révolutions synodiques s'achèvent en trois cent cinquante-quatre jours huit heures quarante-huit minutes. Pour corriger l'année lunaire, et la faire coïncider avec l'année solaire, on ajouta, selon une coutume antique, onze jours qui, d'après l'édit de l'Inca, furent répartis parmi les douze lunes. D'après cet arrangement, il n'est guères possible que quatre périodes égales, dans lesquelles on auroit divisé les mois lunaires, pussent être de sept jours et correspondre aux phases de la lune. Le même historien, dont le témoignage

[1] Le Gentil, Hist. de l'Acad. 1772, Tom. II, p. 207, 209. La Place, Expos. du système du Monde, p. 272.

[2] Bailly, Hist. de l'Astron., Liv. v, §. 17, pag. 408. Lalande, Astron., §. 1534.

[3] Acosta, *Historia natural y moral de las Indias*, Lib. VI, C. III, éd. de Barcelone, 1591, p. 260.

est cité par M. Bailly en faveur de l'opinion que la semaine des Hindoux étoit connue aux Américains, affirme que, d'après une ancienne loi de l'inca Pachacutec, il devoit y avoir, dans chaque mois lunaire, trois jours de fêtes et de marché (*catu*), et que le peuple devoit travailler, non sept, mais huit jours consécutifs pour se reposer le neuvième [1]. Voilà indubitablement une division d'un mois lunaire, ou d'une révolution sidérale de la lune, en trois petites périodes de neuf jours.

Nous observerons, à cette occasion, que les Japonnois [2], peuple de race tartare, ne connoissoient pas non plus la petite période de sept jours, tandis qu'elle est usitée chez les Chinois, qui paroissent aussi originaires du plateau de la Tartarie, mais qui ont eu long-temps des communications intimes avec l'Indostan [3] et le Thibet.

Nous avons vu plus haut que l'année mexicaine offroit, comme celle des Égyptiens et comme le *nouveau calendrier* françois, l'avantage d'une division en mois d'égale durée. Les cinq jours complémentaires, les *epagomènes* (ἐπαγόμεναι) des Égyptiens, étoient désignés chez les Mexicains par le nom de *nemontemi* ou *vides*. Nous verrons bientôt l'origine de cette dénomination; il suffit d'observer ici que les enfans nés pendant les cinq jours complémentaires, étoient regardés comme malheureux, et qu'on les appeloit *nemoquichtli* ou *nencihuatl*, *homme* ou *femme infortunés*, afin que, comme disent les écrivains mexicains, ces noms mêmes leur rappelassent, dans tous les événemens de la vie, combien peu ils devoient se fier à leur étoile.

Treize années mexicaines formoient un cycle, appelé *tlalpilli*, analogue à l'indiction des Romains. Quatre tlalpilli formoient une période de cinquante-deux ans, ou *xiuhmolpilli*, *ligature* des années : enfin, deux de ces périodes de cinquante-deux ans formoient une *vieillesse*, *cehuehuetiliztli*. Pour m'énoncer avec plus de clarté, je nommerai, avec plusieurs auteurs espagnols, la *ligature* un demi-siècle, et la *vieillesse* un siècle. L'hiéroglyphe du demi-siècle est conforme à la signification figurée du mot; c'est un paquet de roseaux liés par un ruban. Un demi-siècle (*xiuhmolpilli*) étoit regardé par les Mexicains comme une *grande année*, et cette dénomination a sans doute engagé Gomara [1]

[1] Garcilasso, Lib. vi, C. xxxv, Tom. i, pag. 216.

[2] *Voyage de* Thunberg *au Japon*, pag. 317.

[3] Sir William Jones, dans les *Rech. asiat.*, Tom. i, pag. 420.

à appeler les indictions, ou les quatre cycles de treize ans, de *grandes semaines*, *las semanas del año*.

L'idée de désigner une période par un mot qui rappelle un *faisceau* d'années ou de lunes, se retrouve chez les Péruviens. Dans la langue qquichua, *lingua del Inga*, une année de trois cent soixante-cinq jours s'appelle *huata*, mot qui dérive évidemment de *huatani*, lier, ou *huatanan*, grosse corde de jonc. D'ailleurs, les Aztèques n'avoient pas d'hiéroglyphes pour la *vieillesse*, ou siècle de cent quatre ans, dont le nom indique, pour ainsi dire, le terme de la vie des vieillards.

En résumant ce que nous venons de dire sur la division du temps, nous trouvons que les Mexicains avoient de petites périodes de cinq jours (demi-décades), des mois de vingt jours, des années civiles de dix-huit mois, des indictions de treize ans, des demi-siècles de cinquante-deux ans, et des siècles, ou *vieillesses*, de cent quatre ans.

D'après les recherches curieuses de M. Gama, il paroît certain qu'à la clôture d'un cycle de cinquante-deux ans, l'année civile des Toltèques et des Aztèques, comme celle des Chinois et des Hindoux, finissoit au solstice d'hiver, « lorsque », comme disent naïvement les premiers moines missionnaires envoyés à Mexico, « le soleil, dans sa course annuelle, recommence son ouvrage, *quando desanda lo andado*. » Ce même commencement de l'année se trouve chez les Péruviens, dont le calendrier seul indique d'ailleurs qu'ils ne descendent pas des Toltèques, comme plusieurs écrivains l'ont supposé gratuitement [2]. Les habitans de Cuzco conservoient une tradition [3], d'après laquelle le premier jour de l'année correspondoit jadis à notre 1.er janvier, jusqu'à ce que l'inca Titu-Manco-Capac, qui prit le surnom de *Pachacutec* (*réformateur du temps*), ordonna que l'année commençât, « lorsque le soleil revient sur ses pas », c'est-à-dire, au solstice d'hiver.

Il existe, parmi les auteurs espagnols, une grande confusion dans la dénomination et la suite des dix-huit mois mexicains. Plusieurs de ces mois portoient trois à quatre noms à la fois; et quelques auteurs oubliant que

[1] Gomara, *Conquista de Mexico*, 1553, fol. 118.

[2] *Voyez* plus haut, pag. 72, et mon Essai sur la population primitive de l'Amérique, *Berlin. Monatschrift*, 1806. *Merz*, p. 177, 208.

[3] Acosta, pag. 260.

les Mexicains, chaque fois qu'il s'agit d'une série périodique de signes ou d'hiéroglyphes, écrivent de *droite* à *gauche*, et en commençant par l'extrémité inférieure de la page, ont pris le dernier mois pour le premier. Les Aztèques réunissoient, dans ce qu'ils appeloient des *roues* du demi-siècle, *xiuhmolpilli*, la série des hiéroglyphes qui indiquent le cycle de cinquante-deux ans. Un serpent roulé, qui se mord la queue, entoure la roue, et désigne, par quatre nœuds, les quatre *indictions*, ou tlalpilli. Cet emblème rappelle le serpent ou le dragon qui, chez les Égyptiens et les Perses [1], représente le siècle, une révolution, *ævum*. Dans cette roue de cinquante-deux ans, la tête du serpent désigne le commencement du cycle. Il n'en est point ainsi dans la *roue de l'année* : le serpent n'y entoure pas les dix-huit hiéroglyphes des mois, et rien n'y caractérise le premier mois de l'année.

Le mémoire que M. Gama a publié à Mexico sur l'almanach aztèque étant très-rare en Europe, je consignerai ici la série des mois, d'après les recherches laborieuses de ce savant. J'ajouterai l'étymologie des dénominations qui ont toutes rapport aux fêtes, aux travaux publics et au climat du Mexique. On ne sauroit douter que *Tititl* ne soit le premier mois, l'indien Christoval del Castillo disant expressément, dans son histoire manuscrite, que les *nemontemi*, ou jours complémentaires, furent ajoutés à la fin du mois *Atemoztli.* Voici les noms des dix-huit mois :

1. *Tititl*, peut-être de *titixia*, glaner après la récolte; *Itzcalli*, mois destiné à renouveler et à blanchir l'intérieur des maisons et des temples. Du 9 au 28 janvier, dans la première année de la première indiction du cycle *Xiuhmolpilli.*
2. *Xochilhuitl.* Du 29 janvier au 17 février.
3. *Xilomanaliztli; Atlcahualco*, qui manque d'eau ou de pluie; *Quahuitlehua*, mois dans lequel les arbres commencent à pousser; *Cihuailhuitl*, fête des femmes. Du 18 février au 9 mars.
4. *Tlacaxipehualiztli;* le nom de ce mois rappelle l'épouvantable cérémonie dans laquelle on écorchoit les victimes humaines pour en tanner les peaux qui servoient aux vêtemens des prêtres, comme on le voit

[1] Bailly, pag. 515.

dans la peinture hiéroglyphique représentée sur la Planche XXVII; *Cohuailhuitl*, fête de la couleuvre. Du 9 au 29 mars.

5. *Tozoztontli*, mois des veilles, parce que les ministres des temples étoient obligés de veiller pendant les grandes fêtes célébrées dans ce mois. Du 30 mars au 18 avril.
6. *Huey Tozoztli*, la grande veille, la grande pénitence. Du 19 avril au 8 mai.
7. *Toxcatl*, mois dans lequel on attachoit des *cordes* et des guirlandes de maïs au col des idoles; *Tepopochuiliztli*, encensoir. Du 9 au 28 mai. C'est dans ce mois Toxcatl que le compagnon d'armes de Cortez, Pedro de Alvarado, ce guerrier sauvage que les Mexicains appeloient le Soleil, *Tonatiuh*, à cause de ses cheveux blonds, fit un horrible carnage de la noblesse mexicaine rassemblée dans l'enceinte du téocalli. Cette attaque fut le signal des dissensions civiles qui causèrent la mort du malheureux roi Montezuma.
8. *Etzalqualiztli*, nom qui paroît dériver d'*etzalli*, qui est un mets particulier préparé avec la farine de maïs. Du 29 mai au 17 juin.
9. *Tecuilhuitzintli*, mois ou fête des jeunes guerriers. Du 18 juin au 7 juillet.
10. *Hueytecuilhuitl*, fête de la noblesse et des guerriers déjà avancés en âge. Du 8 au 27 juillet.
11. *Miccailhuitzintli*, la petite fête des morts; *Tlaxochimaco*, répartition des fleurs. Du 28 juillet au 16 août.
12. *Hueymiccailhuitl*, la grande fête célébrée en mémoire des morts; *Xocotlhuetzi*, chute des fruits, mois dans lequel les fruits mûrissent, correspondant à la fin de l'été. Du 17 août au 5 septembre.
13. *Ochpaniztli*, balai, mois destiné à nettoyer les canaux, et à renouveler les digues et les chemins; *Tenahuitiliztli*. Du 6 au 25 septembre.
14. *Pachtli*; du nom d'une plante parasite qui commence à pousser à cette époque sur le tronc des vieux chênes; *Ezoztli*; *Teotleco*, arrivée des dieux. Du 26 septembre au 15 octobre.
15. *Hueypachtli*, mois dans lequel la plante *pachtli* est déjà grande; *Tepeilhuitl*, fête des montagnes, ou plutôt des divinités agrestes qui président aux montagnes. Du 16 octobre au 4 novembre.

16. *Quecholli*, mois dans lequel arrive, sur les bords du lac de Tezcuco, le flamant (*phœnicopterus*), oiseau, qu'à cause de la belle couleur de ses plumes, les Mexicains appeloient *Teoquechol*, le héron divin. Du 5 au 24 novembre.
17. *Panquetzaliztli*, du nom de l'étendard du dieu *Huitzilopochtli*, porté dans les processions, lors de la fameuse fête de *Teocualo*, ou du *dieu mangé par les fidèles* sous la forme de farine de maïs pétrie avec du sang. Du 25 novembre au 14 décembre.
18. *Atemoztli*, descente des eaux et des neiges; ces dernières commencent, vers la fin de décembre, à couvrir les montagnes qui entourent la vallée de Mexico. Du 15 décembre au 3 janvier.

Dans la première année du cycle, les cinq jours complémentaires correspondent aux 4, 5, 6, 7 et 8 janvier. Un peuple qui ne fait d'intercalation que tous les cinquante-deux ans, voit rétrograder le commencement de son année à peu près tous les quatre ans d'un jour, et, par conséquent, de douze à treize jours à la fin du cycle, *Xiuhmolpilli*. Il en résulte, comme nous le verrons plus bas, que le dernier jour complémentaire, ou *nemontemi*, de la dernière année du cycle mexicain, correspond au 26 décembre. Or, les cinq nemontemi étant regardés comme jours *vagues* et *malheureux*, on avoit considéré le jour du solstice d'hiver, ou le 21 décembre, comme la fin du *xiuhmolpilli*. Les nemontemi ou épagomènes, de même que les douze ou treize jours intercalaires, n'appartiennent à aucune des deux années entre lesquelles elles tombent, et c'est pour cette raison que, plus haut, nous avons nommé le solstice d'hiver la fin, et non le commencement d'un cycle de cinquante-deux ans.

Dans les troisième, quatrième et cinquième mois, qui correspondent à nos mois de février, de mars et d'avril, il y avoit des fêtes solennelles instituées en l'honneur de *Tlalocteutli*, le dieu de l'eau, ce temps étant celui des grandes sécheresses, qui durent, dans la partie montagneuse, jusqu'aux mois de juin et de juillet. Si les prêtres avoient négligé l'intercalation, les fêtes dans lesquelles on prioit les dieux d'accorder une année abondante en pluies, se seroient rapprochées peu à peu du temps des moissons : le peuple se seroit aperçu que l'ordre des sacrifices étoit interverti, et, n'ayant pas de mois lunaires,

il n'auroit pas même pu, comme les dieux d'Aristophane[1], accuser la lune d'avoir porté le désordre dans le calendrier et dans le culte. Quant aux dénominations et aux hiéroglyphes des mois mexicains, rien n'annonce qu'ils aient pris naissance dans un climat plus septentrional. Le mot de *quahuitlehua* rappelle, il est vrai, que les arbres se couvrent de jeunes feuilles vers la fin de février; mais ce phénomène, que l'on n'observe pas dans les basses régions de la zone torride, est propre à la région montagneuse située sous les 19 et 26 degrés de latitude, où les chênes, sans se dépouiller entièrement des anciennes feuilles, commencent à en développer de nouvelles.

Nous avons parlé jusqu'ici du calendrier civil appelé *le compte du soleil, Tonalpohualli :* il nous reste à examiner le calendrier rituel, désigné par les noms de *compte de la lune, Metztlapohualli,* et de *compte des fêtes, Cemilhuitlapohualiztli,* de *tlapohualiztli,* compte, et *ilhuitl,* fête. Ce dernier calendrier, le seul qui fût employé par les prêtres, et dont nous trouvons des traces dans presque toutes les peintures hiéroglyphiques conservées jusqu'à nos jours, présente une série uniforme de petites périodes de treize jours. Ces petites périodes peuvent être considérées comme des *demi-lunaisons;* elles devoient probablement leur origine aux deux états de *veille, ixtozoliztli,* et de *sommeil, cochiliztli,* que les Mexicains attribuoient à la lune, selon que cet astre éclaire la majeure partie de la nuit, ou que paroissant seulement le jour sur l'horizon, il semble, d'après les idées du peuple, se reposer la nuit. Ce rapport que l'on observe entre les périodes de treize jours et la moitié du temps que la lune est visible, avant et après l'opposition, a sans doute fait donner au calendrier rituel le nom de *compte de la lune;* mais cette dénomination ne doit pas nous induire à chercher une année lunaire dans la série des petits cycles qui se suivent uniformément, et qui n'ont rien de commun ni avec les phases, ni avec les révolutions de la lune.

Le nombre 13 offre, dans ses multiples, des propriétés dont les Mexicains se sont servis pour conserver la concordance entre les almanachs rituel et civil. Une année civile de trois cent soixante-cinq jours renferme un jour de plus que vingt-huit petites périodes de treize jours : or, le cycle de cinquante-deux ans étant divisé en quatre *tlalpilli* de treize ans, ce jour surnuméraire forme, à la fin de chaque indiction, une petite période entière, et un *tlalpilli*

[1] Aristoph. *Nubes.* v. 615.

renferme trois cent soixante-cinq de ces périodes; c'est-à-dire, qu'il a autant de semaines de treize jours que l'année a de jours civils. Une année de l'almanach rituel a vingt *demi-lunaisons*, ou deux cent soixante jours, et ce même nombre de jours renferme cinquante-deux demi-décades, ou petites périodes de cinq jours: les Mexicains retrouvoient donc, dans la concordance de ces deux comptes de la lune et du soleil, leurs nombres favoris de 5, 13, 20 et 52. Un cycle de cinquante-deux ans renfermoit quatorze cent soixante petites périodes de treize jours; et si l'on y ajoute treize jours intercalaires, on a quatorze cent soixante-une petites périodes, nombre qui coïncide accidentellement avec celui des années qui constituent la période sothiaque.

Le cycle de dix-neuf années solaires, qui correspond à deux cent trente-cinq lunaisons, et que les Chinois connoissoient plus de seize siècles avant Meton[1], ne trouve son multiple ni dans le cycle de soixante ans, qui est en usage chez la plupart des peuples de l'Asie orientale et chez les Muyscas du plateau de Bogota, ni dans le cycle de cinquante-deux ans adopté par toutes les nations de race toltèque, acolhue, aztèque et tlascaltèque. Il est vrai que cinq *vieillesses* de cent quatre ans chacune forment, à une année près, la période julienne, et que le double de la période de Meton est presque égal à trois *indictions* (*tlalpilli*) de l'année mexicaine; mais aucun multiple de treize n'égale exactement le nombre des jours renfermés dans une période de deux cent trente-cinq lunaisons. La période de Meton contient cinq cent trente-trois et demi petits cycles de treize jours, tandis que celle de Calippe en renferme deux mille cent trente-quatre et un treizième. La connoissance de ces périodes étoit utile aux peuples de l'Asie, qui, de même que les Péruviens, les Muyscas et d'autres tribus de l'Amérique méridionale, avoient des années lunaires: mais elle devoit être absolument indifférente aux Mexicains, le prétendu *compte de la lune* (*Metzlapohualli*) n'étant qu'une division arbitraire d'une grande période de treize années astronomiques en trois cent soixante-cinq petites périodes de treize jours, dont chacune a sensiblement la même durée que le *sommeil* ou la *veille* de la lune.

Les Mexicains conservoient des annales qui remontoient à huit siècles et demi au-delà de l'époque de l'arrivée de Cortez au pays d'Anahuac. Nous avons expliqué plus haut comment ces annales présentoient, dans leurs

[1] LA PLACE, *Expos.*, Tom. II, pag. 267.

subdivisions, tantôt un cycle de cinquante-deux ans, tantôt un tlalpilli de treize ans, tantôt une seule année de deux cent soixante jours renfermés dans vingt petites périodes de treize jours, selon que l'histoire étoit plus ou moins détaillée. Auprès de la série périodique des hiéroglyphes des années ou des jours, étoient représentées, dans des peintures brillantes de couleurs, hideuses par les formes et par l'extrême imperfection du dessin, mais souvent naïves et ingénieuses par la composition, les migrations des peuples, leurs combats, et les événemens qui avoient illustré le règne de chaque roi. On ne sauroit nier que Valadès, Acosta, Torquemada, et, dans ces derniers temps, Siguenza, Boturini et Gama, n'aient tiré des lumières de peintures qui remontoient jusqu'au septième siècle. J'ai eu moi-même entre les mains des peintures dans lesquelles on reconnoissoit les migrations des Toltèques : mais je doute que les premiers conquérans espagnols aient trouvé, comme l'affirme Gomara[1], des annales qui, *année par année*, traçoient les événemens pendant huit siècles. Les Toltèques avoient disparu[2] quatre cent soixante-huit ans avant l'arrivée de Cortez; le peuple que les Espagnols trouvèrent établi dans la vallée de Mexico, étoit de race aztèque : ce qu'il savoit des Toltèques, il ne pouvoit l'avoir appris que des peintures que ceux-ci avoient laissées dans le pays d'Anahuac, ou de quelques familles éparses, qui, retenues par l'amour du sol natal, n'avoient pas voulu partager les chances de l'émigration.

Les annales des Aztèques commencent, d'après Gama, à une époque qui correspond à l'année 1091 de notre ère, époque à laquelle, par ordre de leur chef *Chalchiuhtlatonac*, ils célébrèrent la fête du renouvellement du feu à Tlalixco, appelé aussi Acahualtzinco, situé probablement sous le parallèle de 33° ou 35° de latitude septentrionale. C'est seulement depuis l'année 1091, dans laquelle, comme dit expressément l'historien indien Chimalpain, ils *lièrent* pour la première fois les années depuis leur sortie d'Aztlan, que l'histoire mexicaine offre le plus grand ordre et un détail surprenant dans le récit des événemens.

D'après ce que nous avons exposé jusqu'ici du *compte du soleil*, et de la division uniforme de l'année en dix-huit mois d'égale durée, il auroit été facile aux Mexicains de désigner l'époque des événemens historiques, en rapportant

[1] GOMARA, *Conquista de Mexico*, Fol. CXIX.
[2] Voyez plus haut, pag. 25.

le jour du mois et en comptant le nombre des années écoulées depuis le fameux sacrifice de Tlalixco. Cette méthode simple et naturelle auroit sans doute été suivie, si les annales de l'empire n'avoient pas été tenues par les prêtres, *Teopixqui.* On trouve quelquefois, il est vrai, l'hiéroglyphe d'un mois auquel sont ajoutés des points ronds[1], qui, placés dans deux rangées inégales, prouvent, par leur disposition, que les prêtres aztèques, comme nous l'avons observé plus haut, faisoient suivre les différens termes d'une série de *droite* à *gauche*, et non de *gauche* à *droite*, comme les Hindoux et presque tous les peuples qui habitent aujourd'hui l'Europe. On voit encore, à Mexico, la copie d'une peinture conservée jadis au musée du chevalier Boturini, dans laquelle le signe du mois *Quecholli*, suivi de treize points, est placé près d'un lancier espagnol, dont le cheval a sous ses pieds l'hiéroglyphe de la ville de Ténochtitlan. Cette peinture représente indubitablement la première entrée des Espagnols à Mexico, le 13 du mois Quecholli, qui, d'après Gama, correspond au 17 novembre 1519; mais il faut convenir que de simples dates de mois, exprimées par le nombre des jours écoulés, ne se trouvent que très-rarement dans les annales mexicaines.

Quant aux années, on ne distinguoit jamais par des nombres celles d'un même cycle de cinquante-deux ans; on se servoit, au contraire, pour ne pas les confondre, d'un artifice particulier que nous décrirons plus bas, et qui est d'autant plus curieux, qu'il offre des traits de ressemblance entre le système chronologique des Mexicains et celui des peuples de l'Asie. Les *ronds* ou signes de nombres ne se trouvent ajoutés qu'aux *ligatures* qui indiquent des cycles de cinquante-deux ans. C'est ainsi que l'hiéroglyphe du *Xiuhmolpilli*, suivi de quatre ronds placés près des îlots sur lesquels fut construit le temple de Mexitli, rappeloit au Mexicain que ses ancêtres avoient *lié* quatre fois les années, ou que, depuis le sacrifice de Tlalixco, quatre fois cinquante-deux ans s'étoient écoulés, lorsque la ville de Ténochtitlan fut fondée dans le lac de Tezcuco. Ces ronds indiquoient, par conséquent, que cet événement remarquable avoit eu lieu après l'année 1299, et avant l'année 1351. Examinons maintenant les moyens ingénieux, mais assez compliqués, dont se servoient ces peuples pour désigner le jour et l'année d'un cycle de cinquante-deux ans.

Ce moyen comme nous l'exposerons dans la suite, est identique avec celui

dont se servent les Hindoux, les Thibétains, les Chinois, les Japonois et d'autres peuples asiatiques de race tartare, qui distinguent aussi les mois et les années par la correspondance de plusieurs séries périodiques dont le nombre des termes n'est pas le même. Les Mexicains emploient, pour le cycle des années, les quatre *signes* suivans, qui portent les noms de

Tochtli, lapin ou lièvre.
Acatl, cannes.
Tecpatl, silex, ou pierre à fusil.
Calli, maison.

On trouve ces quatre hiéroglyphes dans plusieurs des planches précédentes. Pour la figure du *lapin* (tochtli), voyez, Planche XIII, l'animal à grandes oreilles figuré dans la huitième case, en comptant d'en bas à droite; Planche XXIII, la troisième case au bas à gauche, et surtout Planche XXVII, n.° 1, la huitième case. Pour *cannes* (acatl), *silex* (tecpatl), et *maison* (calli), voyez, sur la pierre circulaire représentée Planche XXIII, la cinquième, la dixième et la quinzième case qui suivent celle du lapin, de gauche à droite. On reconnoîtra facilement ces mêmes formes, Planche XXVII, n.° 1, dans les cases treize, dix-huit et trois, en comptant dans la même rangée de droite à gauche, et en commençant par la rangée inférieure. Le signe *silex* se voit aussi, Planche XIII, derrière la figure qui est en adoration. Sur cette même planche, le *calli* est représenté par la figure entière d'une maison, dans laquelle on reconnoît la porte et un toit très-élevé.

Qu'on imagine à présent le cycle, ou la *demi-vieillesse*, divisé en quatre tlalpilli, chacun de treize ans, et les quatre signes *lapin*, *cannes*, *silex et maison*, ajoutés dans une série périodique aux cinquante-deux ans renfermés dans un cycle, on trouvera que deux indictions ne peuvent pas commencer par le même signe; que le signe placé à la tête d'une indiction doit nécessairement la terminer, et que le même signe ne peut pas appartenir au même nombre. Voici le tableau du cycle mexicain, appelé *ligature* ou *xiuhmolpilli :*

PREMIER TLALPILLI.		SECOND TLALPILLI.		TROISIÈME TLALPILLI.		QUATRIEME TLALPILLI.	
Ce Tochtli.	1. Lapin.	Ce Acatl.	1. Cannes.	Ce Tecpatl.	1. Silex.	Ce Calli.	1. Maison.
Ome Acatl.	2. Cannes.	Ome Tecpatl.	2. Silex.	Ome Calli.	2. Maison.	Ome Tochtli.	2. Lapin.
Jei Tecpatl.	3. Silex.	Jei Calli.	3. Maison.	Jei Tochtli.	3. Lapin.	Jei Acatl.	3. Cannes.
Nahui Calli.	4. Maison.	Nahui Tochtli.	4. Lapin.	Nahui Acatl.	4. Cannes.	Nahui Tecpatl.	4. Silex.
Macuilli Tochtli.	5. Lapin.	Macuilli Acatl.	5. Cannes.	Macuilli Tecpatl.	5. Silex.	Macuilli Calli.	5. Maison.
Chicuace Acatl.	6. Cannes.	Chicuace Tecpatl.	6. Silex.	Chicuace Calli.	6. Maison.	Chicuace Tochtli.	6. Lapin.
Chicome Tecpatl.	7. Silex.	Chicome Calli.	7. Maison.	Chicome Tochtli.	7. Lapin.	Chicome Acatl.	7. Cannes.
Chicuei Calli.	8. Maison.	Chicuei Tochtli.	8. Lapin.	Chicuei Acatl.	8. Cannes.	Chicuei Tecpatl.	8. Silex.
Chicuhnahui Tochtli.	9. Lapin.	Chicuhnahui Acatl.	9. Cannes.	Chicuhnahui Tecpatl.	9. Silex.	Chicuhnahui Calli.	9. Maison.
Matlactli Acatl.	10. Cannes.	Matlactli Tecpatl.	10. Silex.	Matlactli Calli.	10. Maison.	Matlactli Tochtli.	10. Lapin.
Matlact. ozce Tecpatl.	11. Silex.	Matlactli ozce Calli.	11. Maison.	Matl. ozce Tochtli.	11. Lapin.	Matlactli ozce Acatl.	11. Cannes.
Matlact. omome Calli.	12. Maison.	Matl. omome Tochtli.	12. Lapin.	Matl. omome Acatl.	12. Cannes.	Matl. omome Tecpatl.	12. Silex.
Matl. omey Tochtli.	13. Lapin.	Matlactli omey Acatl.	13. Cannes.	Matl. omey Tecpatl.	13. Silex.	Matlactli omey Calli.	13. Maison.

Les mots *ce, ome, jei,* placés avant les noms de quatre hiéroglyphes des années, indiquent les nombres dont la série ne va pas au-delà de treize, et qui se trouvent par conséquent répétés quatre fois dans une *ligature*. La table suivante offre les nombres de un à treize, en mexicain ou aztèque, dans la langue de Noutka, en muysca ou mosca, en péruvien ou qquichua, en mantchou, en oïgour et en mongol.

LANGUES AMÉRICAINES.				LANGUES TARTARES.		
LANGUE AZTÈQUE. (*Mexique.*)	LANGUE QQUICHUA. (*Pérou.*)	LANGUE MUYSCA. (*Nouvelle-Grenade.*)	LANGUE DE NOUTKA. (*Côte du Nord-Ouest.*)	LANGUE MANTCHOU. (*Tartarie orientale.*)	LANGUE MONGOLE. (*Tartarie occident.e*)	LANGUE OÏGOUR. (*Plateau de Turfau.*)
1. Ce	Huc.	Ata.	Sahuac.	Emou.	Neguè.	Pir.
2. Ome.	Iscay.	Bosa.	Atla.	Tchoué.	Khour.	Iki.
3. Jei.	Quimza.	Mica.	Catza.	Ilan.	Gourbâ.	Outche.
4. Nahui.	Tawa.	Muyhica.	Nu.	Touyin.	Durba.	Tourou.
5. Macuilli.	Pichca.	Hisca.	Sutcha.	Sountcha.	Taboû.	Pich.
6. Chicuace.	Zocta.	Ta.	Nupu.	Ningoun.	Djourga.	Alti.
7. Chicome.	Canchis.	Cuhupqua.	Atlipu.	Nadan.	Dolo.	Iti.
8. Chicuei.	Pussac.	Suhuza.	Atlcual.	Tchakoun.	Naïma.	Sakis.
9. Chicuhnahui.	Yscon.	Aca.	Tzahuacuatl.	Ouyoun.	Youzou.	Toukous.
10. Matlactli.	Chunca.	Ubchica.	Ayo.	Tchouan.	Arban.	Oun.
11. Matlactli ozce.	Chunca hucnioc.	Quicha ata.	Ayo sahuac.	Tchouan emou.	Arban neguè.	Pir oun.
12. Matlactli omome.	Chunca iscayoc.	Quicha bosa.	Ayo atla.	Tchouan tchoué.	Arban khour.	Iki oun.
13. Matlactli omey.	Chunca quimzayoc.	Quicha mica.	Ayo catza.	Tchouan ilan.	Arban gourbâ.	Outche oun.

On peut être frappé de l'extrême dissemblance qui se trouve entre les sept langues dans lesquelles nous venons d'indiquer les nombres cardinaux. Les langues américaines sont aussi éloignées les unes des autres qu'elles le sont des

langues tartares. Ce manque d'analogie ne doit cependant pas être allégué comme une preuve contre l'opinion que les peuples américains ont eu d'anciennes communications avec l'Asie orientale. Les différens groupes de peuples tartares, les Mantchoux et les Oïgours, dont les derniers, deux siècles avant notre ère, ont émigré des bords du Selinga vers le plateau de Turfan, situé sous les 43° 30′ de latitude, parlent des langues qui diffèrent plus entre elles que l'allemand et le latin. Lorsque des tribus d'une même origine sont séparées pendant une longue suite de siècles par des mers et de vastes déserts, leurs idiomes ne conservent qu'un très-petit nombre de racines et de formes communes.

De même que les Mexicains, en parlant de l'année d'un cycle, plaçoient les nombres cardinaux *ce, ome, jei*, devant le nom des quatre hiéroglyphes *lapin, cannes, silex* et *maison*, ils joignoient, dans leurs peintures, les signes de ces nombres aux signes des années. La méthode étoit identique avec celle employée pour distinguer les cycles ou *ligatures*. Comme la série périodique des nombres n'avoit que treize termes, il suffisoit d'ajouter aux hiéroglyphes les *ronds* qui figurent les unités.

L'écriture symbolique des peuples mexicains offroit des signes simples tant pour vingt que pour la seconde et la troisième puissance du même nombre qui rappelle celui des doigts de la main et du pied. Un petit étendard, ou pavillon, représentoit vingt unités : le carré de vingt, ou quatre cents, étoit figuré par une *plume*, parce que des grains d'or renfermés dans le tuyau d'une plume servoient, dans quelques endroits, de monnoie ou de signe d'échange. La figure d'un *sac* indiquoit le cube de vingt, ou huit mille, et portoit le nom de *xiquipilli*, donné de même à une sorte de bourse qui renfermoit huit mille grains de cacao. Un *étendard*, divisé par deux lignes croisées et colorié à moitié, indiquoit un demi-vingt, ou dix. Si l'étendard étoit colorié à trois quarts, il désignoit quinze unités, ou trois quarts de vingt. En comptant, le Mexicain ne nommoit pas les multiples de dix que les Arabes appellent *nœuds*, mais les multiples de vingt. Il disoit : un-vingt, *cem-pohualli*; deux-vingts, *om-pohualli*; trois-vingts, *yei-pohualli*; et quatre-vingts, *nahui-pohualli*. Cette dernière expression est identique avec celle employée en françois. Il est presque superflu d'observer ici que les Mexicains ne connoissoient pas la méthode de donner aux signes des nombres des *valeurs de position*[1],

[1] La Place, *Expos.*, Tom. II, pag. 276.

méthode admirable, inventée soit par les Hindoux, soit par les Tibétains[1], mais également ignorée des Grecs[2], des Romains, et des peuples civilisés de l'Asie occidentale. Les Mexicains accoloient leurs hiéroglyphes des nombres à peu près comme les Romains répétoient les lettres de leur alphabet, qui leur servoient de chiffres. On ne sauroit être surpris de voir que l'arithmétique mexicaine ne présente pas d'hiéroglyphe simple pour des centaines au-dessus de quatre cents, lorsqu'on se rappelle[3] que les Arabes, jusqu'au cinquième siècle de l'hégire, connoissoient tout aussi peu des signes pour les nombres centenaires au-dessus de quatre cents, et que, pour écrire neuf cents, ce peuple, justement célèbre dans les annales des sciences, étoit obligé de placer deux fois le signe de quatre cents à côté du signe de cent.

Il résulte de ce que nous avons exposé sur la manière de distinguer entre elles les *ligatures*, et les années renfermées dans une *ligature*, qu'une époque étoit déterminée en nommant à la fois le nombre des *ligatures* ou cycles, et deux termes qui se correspondent dans les deux séries périodiques de treize nombres et de quatre signes. La table suivante offre plusieurs époques remarquables de l'histoire mexicaine, indiquées d'après l'ère des Aztèques. Il faut se rappeler que ces peuples ne comptoient le nombre de leurs cycles, ou *xuihmolpillis*, que de l'année 1091, parce que, dans leurs annales, ils avoient établi un nouvel ordre chronologique depuis leur sortie d'Aztlan, ou depuis le commencement de leurs migrations vers le sud.

Nahui Xiuhmolpilli, ome Calli (4.e Cycle, 2. Maison.)..........	1325. Fondation de Ténochtitlan.
Macuilli Xiuhmolpilli, ce Calli (5.e Cycle, 1. Maison.)..........	1389. Avénement au trône du roi Huitzilihuitl.
Chicuace Xiuhmolpilli, chicuace Tochtli (6.e Cycle, 6. Lapin.)...	1446. Grande inondation de la ville de Mexico.
Chicome Xiuhmolpilli, matlactli omey Tochtli (7.e Cycle, 13. Lapin.).	1492. Arrivée de Colon aux Isles Antilles.
Chicuei Xiuhmolpilli, ce Acatl (8.e Cycle, 1. Canne.)..........	1519. Entrée de Cortez à Ténochtitlan.
Chicuei Xiuhmolpilli, ome Tecpatl (8.e Cycle, 2. Silex.).......	1520. Mort de Montezuma.
Chicuei Xiuhmolpilli, jei Calli (8.e Cycle, 3. Maison.)..........	1521. Prise et destruction de Ténochtitlan.

Le même artifice de la concordance de deux séries périodiques étoit employé pour distinguer les jours d'une même année. Il paroît qu'originairement,

[1] Georgii Alph. Tibet. C. xxiii, pag. 637.

[2] Delambre, sur les *fonds* et les *analogues* des Grecs. (*Œuvres d'Archimède*, par Peyrard, pag. 575.)

[3] Sylvestre de Sacy, Grammaire arabe; 1810, P. i, pag. 74.

chez les peuples mexicains comme chez les Persans, chaque jour du mois avoit un nom et un signe particulier : ces vingt signes rappellent les *yogas* que, dans l'almanach astrologique des Hindoux, l'on trouve ajoutés aux vingt-huit jours des mois lunaires. Dans le Metztlapohualli, ou *compte de la lune* des Aztèques, on les distribua parmi les petits cycles des demi-lunaisons ; de sorte qu'une série périodique de treize termes, qui tous étoient des chiffres, correspondoit à une série périodique de vingt termes, qui ne renfermoit que des signes hiéroglyphiques. C'est dans cette série des jours que l'on retrouve les quatre grands signes, *lapin, canne, silex* et *maison*, par lesquels, comme nous venons de le voir plus haut, on désignoit les années d'un même cycle; seize autres signes d'un ordre inférieur étoient répartis de manière qu'en nombre égal de quatre ils séparoient les grands signes les uns des autres.

En se rappelant que chaque mois mexicain étoit divisé en quatre petites périodes de cinq jours, on conçoit qu'originairement les hiéroglyphes *lapin, canne, silex* et *maison*, indiquoient le commencement de ces petites périodes dans les années dont le premier jour portoit un des quatre signes nommés. En effet, lorsque le premier du mois Tititl a le signe *calli*, le six de tous les mois suivans sera *tochtli*, le onze sera *acatl*, et le seize *tecpatl :* chaque mois commencera pour ainsi dire par un dimanche, et ces dimanches tomberont pendant toute l'année sur les mêmes jours des mois. Les Mexicains mettoient un intérêt particulier aux événemens arrivés un des quatre jours qui avoient les hiéroglyphes du cycle des années. Nous retrouvons les traces de cette superstition chez les Persans, qui, pour donner un signe (*karkunan*) à chaque jour du mois, ajoutoient aux douze *esprits célestes* préposés aux mois dix-huit ministres d'un ordre inférieur. Les Mexicains regardoient comme heureux le jour qui portoit le signe de l'année : les Persans[1] distinguoient les jours présidés par le même ange qui gouverne le mois entier.

Comme la plupart des peintures hiéroglyphiques représentées sur les planches qui accompagnent cet ouvrage, ont rapport aux sacrifices qui doivent être faits dans chaque période de treize jours, on y trouve répétées plusieurs

[1] Langlès, sur le Calendrier persan, dans Chardin, *Voyage à Ispahan*, Tom. II, pag. 265.

fois les figures des vingt signes des jours. Je ne citerai ici que les Planches XIII, XXIII et XXVII. Voici les noms de ces signes :

CALLI, maison.
Cuetzpalin, lézard.
Cohuatl, couleuvre. Ce mot se retrouve dans Cihuacohuatl[1] *femme au Serpent*, l'Ève des Mexicains.
Miquiztli, mort, tête de mort.
Mazatl, chevreuil ou cerf.
TOCHTLI, lapin.
Atl, eau.
Itzcuintli, chien.
Ozomatli, singe.
Malinalli, herbe.
ACATL, canne.
Ocelotl, tigre, jaguar.
Quauhtli, aigle.
Cozcaquauhtli, roi des vautours.
Ollin, mouvement annuel du soleil.
TECPATL, silex.
Quiahuitl, pluie.
Xochitl, fleur.
Cipactli, animal marin : Teocipactli, *dieu-poisson*, est un des noms que les Mexicains donnoient à Coxcox, qui est le Noé des peuples de race sémitique.
Ehecatl, vens.

Les nombres treize et vingt n'ayant pas de facteurs communs, dans l'almanach des demi-lunaisons, les deux séries périodiques ne peuvent correspondre deux fois aux mêmes termes qu'après 13 × 20, ou deux cent soixante jours. Dans une année dont le premier jour a le signe *cipactli*, aucune demi-lunaison ne commence avec le signe *cipactli*, dans les treize premiers mois; mais, depuis le mois *pachtli*, les mêmes signes reviennent avec les mêmes chiffres.

[1] Voyez plus haut, pag. 85.

Pour éviter cette cause d'erreur, les Mexicains, fidèles à leur principe de ne pas nommer le nombre des petites périodes de treize jours, ont eu de nouveau recours à l'artifice des séries périodiques. Ils ont formé une troisième série de neuf signes, appelés les *seigneurs* ou *maitres de la nuit;* savoir :

Xiuhteuctli Tletl, feu, ou maître de l'année.
Tecpatl, silex.
Xochitl, fleur.
Cinteotl, déesse du maïs.
Miquiztli, mort.
Atl, eau.
Tlazolteotl, déesse de l'amour.
Tepeyollotli, esprit qui habite l'intérieur des montagnes.
Quiahuitl, pluie.

On peut être étonné de trouver une série de neuf termes dans un calendrier qui ne fait usage que des nombres cinq, treize, dix-huit, vingt et cinquante-deux; on pourroit même être tenté de chercher quelque analogie entre les neuf *seigneurs de la nuit* des Mexicains, et les neuf signes astrologiques de plusieurs peuples de l'Asie, qui joignent aux sept planètes visibles deux dragons invisibles auxquels ils attribuent les éclipses : mais ce n'est sans doute que la facilité avec laquelle les neuf *seigneurs de la nuit* se répartissent quarante fois en trois cent soixante jours, qui a fait donner la préférence au nombre neuf.

Les cinq jours complémentaires, appelés par les Persans jours *furtifs,* ou *pendjéhi-douzdideh,* portent, chez les Mexicains, le nom de *nemontemi* ou *vides,* parce qu'on ne leur ajoute pas de ces termes de la troisième série que les auteurs indiens regardent comme les *compagnons* des signes des jours. Il faut observer, et cette circonstance peut devenir embarrassante dans la chronologie aztèque, que cinq de ces *compagnons* portent le même nom que les hiéroglyphes du jour : mais, d'après les rêveries des astrologues américains, les *esprits* qui appartiennent à la série des neuf signes, gouvernent la nuit, tandis que les vingt autres signes gouvernent le jour. Les Hindoux

connoissent aussi des génies (*caranas*), préposés à un demi-jour (*ti'thi*) lunaire.

Comme il y a vingt signes du jour, et neuf *compagnons* ou *seigneurs de la nuit*, le même compagnon doit correspondre, tous les 9 × 20 ou cent quatre-vingts jours, aux mêmes hiéroglyphes; mais il est impossible que, dans la même année de trois cent soixante-cinq jours, le même terme des trois séries, savoir le *nombre*, le *signe du jour*, et le *compagnon* ou esprit nocturne, puissent coïncider plus d'une fois. Dans une année qui commence par *Cipactli*,

Le 11 Janvier	sera	3	Calli, xochitl.
Le 10 Juillet		1	Calli, xochitl.
Le 2 Février		12	Cohualt, tlazolteotl.
Le 1.er Août		10	Cohuatl, tlazolteotl.
Le 8 Mai		3	Xochitl, xochitl.
Le 4 Novembre		1	Xochitl, xochitl.

L'emploi de la troisième série périodique, au moyen de laquelle on distingue deux jours qui ont le même nombre et le même hiéroglyphe, par exemple 1 *Cipactli*, correspondant au 9 janvier et au 26 septembre, a été ignoré de la plupart des historiens espagnols : c'est M. Gama qui l'a fait connoître le premier, d'après les manuscrits mexicains de l'indien Christoval del Castillo. Pour désigner un jour, selon la méthode compliquée des Mexicains, nous dirions un *quatre* d'un mois, qui est à la fois un *mercredi* du calendrier grégorien et un *quintidi* du calendrier républicain. Cette expression indiqueroit la coïncidence de certains termes de trois séries périodiques; savoir, des trente ou trente-un jours du mois, des sept jours de la semaine, et des dix jours de la décade. Pour lever entièrement les doutes qui pourroient rester sur le système chronologique des Mexicains, nous ajouterons ici un tableau qui réunit les divisions des calendriers rituel et civil, et leur correspondance avec le calendrier grégorien.

METZLAPOHUALLI, CALENDRIER RITUEL ET ASTROLOGIQUE.				TONALPOHUALLI, CALENDRIER CIVIL.		CORRESPONDANCE AVEC LE CALENDRIER GRÉGORIEN, pour L'ANNÉE 1091.	
PETITES PÉRIODES de 13 JOURS.	SÉRIES PÉRIODIQUES. SÉRIE des 13 NOMBRES.	SÉRIE DES 20 SIGNES DES JOURS.	SÉRIE DES 9 SEIGNEURS DE LA NUIT.	MOIS MEXICAINS, divisés EN PÉRIODES DE 5 JOURS.			
	1	Cipactli..............	*Tletl*.................	1		9	
	2	Ehecatl..............	Tecpatl.................	2		10	
	3	*Calli*................	Xochitl.................	3		11	
	4	Cuetzpalin...........	Cinteotl................	4		12	
	5	Cohuatl..............	Miquiztli...............	5		13	
	6	Miquiztli.............	Atl.....................	6		14	
PREMIÈRE DEMI-LUNAISON.	7	Mazatl...............	Tlazolteotl............	7		15	
	8	*Tochtli*..............	Tepeyollotli...........	8		16	
	9	Atl..................	Quiahuitl..............	9		17	
	10	Itzcuintli............	*Tletl*................	10		18	
	11	Ozomatli.............	Tecpatl................	11	TITITL.	19	
	12	Malinalli.............	Xochitl................	12		20	JANVIER.
	13	*Acatl*...............	Cinteotl...............	13		21	
	1	Ocelotl..............	Miquiztli..............	14		22	
	2	Quauhtli.............	Atl....................	15		23	
	3	Cozcaquauhtli........	Tlazolteotl...........	16		24	
	4	Ollin................	Tepeyollotli..........	17		25	
	5	*Tecpatl*.............	Quiahuitl.............	18		26	
	6	Quiahuitl............	*Tletl*...............	19		27	
SECONDE DEMI-LUNAISON.	7	Xochitl..............	Tecpatl...............	20		28	
	8	Cipactli.............	Xochitl...............	1		29	
	9	Ehecatl..............	Cinteotl..............	2		30	
	10	*Calli*..............	Miquiztli.............	3		31	
	11	Quetzpalin...........	Atl...................	4		1	
	12	Cohuatl..............	Tlazolteotl...........	5		2	
	13	Miquiztli............	Tepeyollotli..........	6		3	
	1	Mazatl...............	Quiahuitl.............	7	ITZCALLI XOCHILHUITL.	4	FÉVRIER.
	2	*Tochtli*............	*Tletl*...............	8		5	
	3	Atl..................	Tecpatl...............	9		6	
	4	Itzcuintli...........	Xochitl...............	10		7	
	5	Ozomatli.............	Cinteotl..............	11		8	

Il seroit inutile d'étendre ce tableau au-delà des premiers trente-un jours de l'année mexicaine; mais nous rappellerons ici que les Indiens de Chiapa, qui employoient les mêmes divisions du temps et le même artifice des séries périodiques, donnoient, aux hiéroglyphes des jours renfermés dans un mois, les noms de vingt guerriers illustres qui, dans les temps les plus reculés, avoient conduit les premiers colons dans les montagnes de *Teochiapan.* Parmi

ces signes des jours (*kârkunân* des Persans), les Chiapanois distinguoient, de même que les Aztèques, quatre grands et seize petits signes. Les premiers commençoient les périodes de cinq jours; mais aux noms de *maison*, *lapin*, *canne* et *silex* (calli, tochtli, acatl et tecpatl), les Chiapanois avoient substitué ceux de *Votan*, *Lambat*, *Been* et *Chinax*, quatre chefs célèbres dans leurs annales historiques.

Nous avons déjà fixé plus haut l'attention de nos lecteurs sur ce Votan ou Wodan, Américain qui paroît de la même famille avec les Wods ou Odins des Goths et des peuples d'origine celtique. Comme, d'après les savantes recherches de sir William Jones, Odin et Boudha sont probablement une même personne[1], il est curieux de voir les noms de *Boud-var*, *Wodans-dag* (Wednes-day) et *Votan*, désigner, dans l'Inde, en Scandinavie et au Mexique, le jour d'une petite période. Selon les traditions antiques recueillies par l'évêque François Nuñez de la Vega, « le Wodan des Chiapanois étoit petit-fils de cet illustre vieillard qui, lors de la grande inondation dans laquelle périt la majeure partie du genre humain, fut sauvé dans un radeau, lui et sa famille. » Wodan coopéra à la construction du grand édifice que les hommes entreprirent pour atteindre les cieux : l'exécution de ce projet téméraire fut interrompue; chaque famille reçut dès-lors une langue différente, et le grand esprit *Teotl* ordonna à Wodan d'aller peupler le pays d'Anahuac. Cette tradition américaine rappelle le Menou des Hindoux, le Noé des Hébreux, et la dispersion des Couschites de Singar. En la comparant soit aux traditions hébraïques et indiennes conservées dans la Genèse et dans deux pouranas sacrés[2], soit à la fable de Xelhua le Cholulain[3], et à d'autres faits cités dans le cours de cet ouvrage, il est impossible de ne pas être frappé de l'analogie qui existe entre les souvenirs antiques des peuples de l'Asie et de ceux du nouveau continent.

Nous prouverons ici, comme nous l'avons avancé plus haut, que cette analogie se manifeste surtout dans la division du temps, dans l'emploi des séries périodiques, et dans la méthode ingénieuse, quoique embarrassante et compliquée, de désigner un jour ou une année, non par des chiffres, mais par des signes astrologiques. Les Toltèques, les Aztèques, les Chiapanois et d'autres

[1] Rech. Asiat., Vol. I, p. 511, Vol. II, p. 343.
[2] *L. c.* Vol. III, p. 486.
[3] Voyez plus haut, p. 32.

peuples de race mexicaine, comptoient d'après des cycles de cinquante-deux ans, divisés en quatre périodes de treize ans; les Chinois, les Japonnois, les Calmouks, les Moghols, les Mantchoux et d'autres hordes tartares, ont des cycles de soixante ans divisés en cinq petites périodes de douze ans. Les peuples de l'Asie, comme ceux de l'Amérique, ont des noms particuliers pour les années renfermées dans un cycle : on dit encore à Lassa et à Nangasacki, comme jadis à Mexico, que tel ou tel événement a eu lieu l'année du *lapin*, du *tigre* ou du *chien*. Aucun de ces peuples n'a autant de noms qu'il y a d'années dans le cycle : tous doivent, par conséquent, recourir à l'artifice de la correspondance des séries périodiques. Chez les Mexicains, ces séries sont de treize nombres et de quatre signes hiéroglyphiques; chez les peuples de l'Asie, que nous venons de nommer, les séries ne renferment pas de chiffres; elles sont formées tant par des signes qui correspondent aux douze constellations du zodiaque, que par les noms des élémens qui présentent dix termes, parce que chaque élément est considéré comme mâle ou femelle. L'esprit de ces méthodes est le même dans la chronologie des peuples américains, et dans celle des peuples asiatiques : en jetant les yeux sur le tableau des années que nous avons tracé plus haut [1], on voit que l'avantage de la simplicité est même du côté des Mexicains. Le Japonnois, pour désigner l'époque à laquelle un Daïri est monté sur le trône, ne dit pas que c'étoit dans l'année *ouma* (cheval), de la seconde période de douze ans; il appelle la dix-neuvième année du cycle l'année *eau mâle*, *cheval*, placée entre les années *eau femelle*, *brebis*, et *métal femelle*, *serpent*. Pour se faire une idée nette de ces séries périodiques du calendrier japonnois, il faut se rappeler que ce peuple, comme les Tibétains, compte cinq élémens; savoir: le bois (*keno*), le feu (*fino*), la terre (*tsutsno*), le métal ou plomb (*kanno*), et l'eau (*midsno*). Chaque élément est mâle ou femelle, selon que l'on ajoute les syllabes *je* ou *to*, distinction qui étoit aussi en usage chez les Égyptiens [2]. Pour distinguer les soixante années du cycle, les Japonnois combinent les dix élémens ou principes terrestres avec les douze signes du zodiaque, appelés les principes célestes. Nous ne rapporterons ici que les deux premières indictions que renferme le cycle [3] japonnois.

[1] Voyez pag. 140.
[2] SENECA, Quæst. nat., l. 3, c. 14.
[3] KÆMPFER, Hist. du Japon, 1729, Tom. 1, pag. 157, Tab. xv.

1. *Kino je ne* (rat).	13. *Fino je ne.*
2. *Kino to us* (bœuf).	14. *Fino to us.*
3. *Fino je torra* (tigre).	15. *Tsutsno je torra.*
4. *Fino to ov* (lièvre).	16. *Tsutsno to ov.*
5. *Tsutsno je tats* (crocodile ou dragon).	17. *Kanno je tats.*
6. *Tsutsno to mi.* (serpent).	18. *Kanno to mi.*
7. *Kanno je uma* (cheval).	19. *Midsno je uma.*
8. *Kanno to tsitsuse* (brebis).	20. *Midsno to tsitsuse.*
9. *Midsno je sar* (singe).	21. *Kino to sar.*
10. *Midsno to torri* (poule).	22. *Kino to torri.*
11. *Kino je in* (chien).	23. *Fino je in.*
12. *Kino to j* (porc).	24. *Fino to j.*

Dans le calendrier mexicain, chacune des quatre indictions de treize ans commence avec un signe différent; dans le calendrier japonnois, chaque période de douze ans est présidée par un des cinq élémens mâles. De même que chez les Mexicains, le quatrième terme de la série des nombres, *nahui*, ne peut correspondre, en cinquante-deux ans, qu'une seule fois au second terme de la série des signes, *acatl;* chez les Japonnois, dans un cycle de soixante ans, un des cinq élémens mâles ne peut se trouver placé qu'une seule fois auprès d'un des douze signes du zodiaque. Le tableau suivant, qui renferme quatorze années mexicaines et japonnoises, servira à mettre dans le plus grand jour l'analogie qu'offrent les calendriers des peuples du Mexique et de l'Asie orientale.

NOMBRE DES ANNÉES.	CYCLE DES JAPONNOIS. Soient $\alpha, \alpha', \beta, \beta', \gamma, \gamma'$... les élémens mâles et femelles, et *a, b, c*... les signes célestes; et nous aurons :	CYCLE DES MEXICAINS. Soient $\alpha, \beta, \gamma, \delta$ les quatre signes des années, et *a, b, c*... les treize noms des chiffres, et nous aurons :
1	α, *a.*	*a*, α.
2	α', *b.*	*b*, β.
3	β, *c.*	*c*, γ.
4	β', *d.*	*d*, δ.
5	γ, *e.*	*e*, α.
6	γ', *f.*	*f*, β.
7	δ, *g.*	*g*, γ.
8	δ', *h.*	*h*, δ.
9	ε, *i.*	*i*, α.
10	ε', *k.*	*k*, β.
11	α, *l.*	*l*, γ.
12	α', *m.*	*m*, δ.
13	β, *a.*	*n*, α.
14	β', *b.*	*a*, β.

L'usage des séries périodiques se retrouve aussi en Chine, où dix *can* combinés avec douze *tchi* servent à désigner les jours ou les années des périodes de soixante jours ou de soixante années[1]. Chez les Japonnois, les Chinois et les peuples du Mexique, les séries périodiques ne peuvent servir qu'à caractériser cinquante-deux ou soixante ans. Les Tibétains, au contraire, ont tellement compliqué l'artifice des séries, qu'ils ont des noms pour cent quatre-vingt-douze et même pour deux cent cinquante-deux ans. En désignant, par exemple, l'époque mémorable à laquelle le grand Lhama *Kang-ka-gnimbò* réunit, avec le consentement de l'empereur de la Chine, les pouvoirs ecclésiastique et séculier[2], l'habitant de Lhassa cite l'année *feu mâle, oiseau* (*me po cia*), du quatorzième cycle écoulé depuis le déluge. Il compte quinze élémens; savoir : cinq du genre masculin, cinq du genre féminin, et cinq neutres. En combinant ces quinze élémens avec les douze signes du zodiaque, et en ne nommant les premières douze années du cycle que d'après les signes célestes, sans ajouter aucun élément, il obtient des dénominations pour $12 \times 15 + 12 =$ cent quatre-vingt-douze années. En ajoutant enfin soixante années désignées par la combinaison de dix élémens mâles et femelles avec douze signes du zodiaque, il trouve son grand cycle de deux cent cinquante-deux ans. Soient a, b, c...... les signes du zodiaque, α, β, γ... les élémens neutres, α', β', γ'... les élémens mâles, et $\alpha'', \beta'', \gamma''$... les élémens femelles, on aura : 1.° pour les premiers douze ans, a, b, c, d...; 2.° pour les années 13—72, $\alpha a, \alpha b, \alpha c$...; $\beta a, \beta b, \beta c$...; $\gamma a, \gamma b, \gamma c$....; 3.° pour les années 73 — 132, $\alpha' a, \alpha' b, \alpha' c$...; $\beta' a, \beta' b$...; 4.° pour les années 132—192, $\alpha'' a, \alpha'' b, \alpha'' c$...; $\beta'' a, \beta'' b, \beta'' c$...; 5.° pour les années 193 — 252, $\alpha' a, \alpha'' b, \beta' c, \beta'' d, \gamma' e, \gamma'' f, \delta' g, \delta'' h, \varepsilon' i, \varepsilon'' k$; $\alpha' l, \alpha'' m, \beta' a, \beta'' a, \gamma' b', \gamma'' b$..... Les *Tzihi-chen*, ou calculateurs publics de Lhassa[3], allèguent, en faveur de la chronologie tibétaine, que les années de même nom ne revenant à peu près que tous les deux siècles, la date d'un événement historique est fixée, lors même que le cycle n'est pas indiqué. L'incertitude est plus grande chez les Japonnois et chez les Mexicains, où les mêmes noms se retrouvent tous les soixante ou cinquante-deux ans. On peut être surpris que les Tibétains, qui, depuis la plus haute antiquité, se servent des mêmes

[1] Observ. astr. du P. Souciet, publiées par le P. Gaubil, Tom. I, p. 26, Tom. II, p. 175.

[2] Georgi, *Alph. Tibet.*, p. 516.

[3] *Ibid.*, p. 469.

chiffres et du même système de numération que les Hindoux, n'aient pas abandonné la méthode compliquée des séries périodiques. Cette méthode tire son origine des rêveries astrologiques : elle n'auroit dû être employée que par des peuples qui, comme les Aztèques et les Toltèques, trouvoient de la difficulté à exprimer des nombres très-considérables, et dont les annales étoient écrites en caractères hiéroglyphiques.

Nous venons de voir que les Mexicains, les Japonnois, les Tibétains et plusieurs autres nations de l'Asie centrale, ont suivi le même système dans la division des grands cycles, et dans la dénomination des années qui les composent. Il nous reste à examiner un fait qui intéresse plus directement l'histoire des migrations des peuples, et qui paroît avoir échappé jusqu'ici aux recherches des savans. Je crois pouvoir prouver qu'une grande partie des noms par lesquels les Mexicains désignoient les vingt jours de leurs mois, sont ceux des signes d'un zodiaque usité depuis la plus haute antiquité chez les peuples de l'Asie orientale. Pour faire voir que cette assertion est moins hasardée qu'elle ne le paroît d'abord, je vais réunir dans un seul tableau, 1.° les noms des hiéroglyphes mexicains, tels qu'ils nous ont été transmis par tous les auteurs du seizième siècle; 2.° les noms des douze signes du zodiaque tartare, tibétain et japonnois; 3.° les noms des *nakchatras*, ou maisons lunaires du calendrier des Hindoux. J'ose me flatter que ceux de mes lecteurs qui auront examiné attentivement ce tableau comparatif, s'intéresseront aux discussions dans lesquelles nous devons entrer sur les premières divisions du zodiaque.

SIGNES DU ZODIAQUE.				HIÉROGLYPHES DES JOURS DU CALENDRIER MEXICAIN.	NAKCHATRAS, OU MAISONS LUNAIRES DES HINDOUX.
HINDOUX, GRECS, ET PEUPLES OCCIDENTAUX.	TARTARES MANTCHOUX.	JAPONNOIS.	TIBÉTAINS.		
Verseau.	Singueri.	Ne.	Tchip, rat, *eau.*	Atl, *eau.*	
Capricorne.	Ouker.	Ous.	Lang, bœuf.	Cipactli, *monstre marin.*	(*Le Mahara est un monstre marin*).
Sagittaire.	Pars.	Torra.	Tah, *tigre.*	Ocelotl, *tigre.*	
Scorpion.	Taoulaï.	Ov.	Io, *lièvre.*	Tochtli, *lièvre.*	
Balance.	Lon.	Tats.	Brou, *dragon.*	Cohuatl, *serpent.*	*Serpent.*
Vierge.	Mogaï	Mi.	Proul, *serpent.*	(Acatl, *canne*).	*Canne.*
Lion.	Morin.	Ouma.	Tha, cheval.	(Tecpatl, silex, *couteau*).	*Rasoir.*
Cancer.	Koin.	Tsitsouse.	Lon, bouc.	(Ollin, *chemin du soleil*).	Traces des piés de Vichnou.
Gémeaux.	Petchi.	Sar.	Prchou, *singe.*	Ozomatli, *singe.*	*Singe.*
Taureau.	Tukia.	Torri.	Tcha, *oiseau.*	Quauhtli, *oiseau.*	
Bélier.	Nokai.	In.	Ky, *chien.*	Itzcuintli, *chien.*	Queue de *chien.*
Poissons.	Gacai.	Y.	Pah, *porc.*	(Calli, *maison*).	*Maison.*

Depuis les temps les plus reculés, les peuples de l'Asie connoissoient deux divisions de l'écliptique, l'une en vingt-sept ou vingt-huit maisons ou préfectures lunaires, l'autre en douze parties. C'est à tort qu'on a avancé que cette dernière division ne se trouvoit que chez les Égyptiens. Les monumens les plus anciens de la littérature indienne, les ouvrages de Calidas et d'Amarsinh [1], font mention à la fois des douze signes du zodiaque et des vingt-sept *compagnes de la lune*. D'après ce que nous savons sur les communications qui, plusieurs milliers d'années avant notre ère, ont eu lieu entre les peuples de l'Éthiopie, de la Haute-Égypte et de l'Hindoustân, il n'est pas permis de regarder comme appartenant exclusivement aux Égyptiens, tout ce que ces derniers ont transmis aux peuples de la Grèce.

La division de l'écliptique en vingt-sept ou vingt-huit maisons lunaires, est probablement [2] plus ancienne que la division en douze parties, qui se rapporte au mouvement annuel du soleil. Des phénomènes qui se répètent toutes les lunaisons dans le même ordre, fixent bien plus l'attention des hommes que des changemens de position, dont le cycle n'est achevé que dans l'espace d'un an. La lune étant presque placée, dans chaque lunaison, près des mêmes étoiles, il paroît naturel qu'on ait donné des noms particuliers aux vingt-sept ou vingt-huit constellations qu'elle parcourt dans une révolution synodique. Peu à peu les noms de ces constellations ont passé aux jours lunaires mêmes, et cette liaison apparente entre le signe et le jour est devenue la base principale des calculs chimériques de l'astrologie.

En examinant attentivement les noms que les *nakchatras*, ou hôtelleries lunaires, portent dans l'Hindoustân, on y reconnoît non seulement presque tous les noms du zodiaque tartare et tibétain, mais aussi ceux de plusieurs constellations qui sont identiques avec les signes du zodiaque grec. Chaque *nakchatras* a 13° 20′, et $2\frac{1}{4}$ *nakchatras* correspondent à un de nos signes. Le tableau suivant rend assez probable que le zodiaque solaire a tiré son origine du zodiaque lunaire, et que les douze signes du premier ont été choisis en grande partie parmi les vingt-sept *nakchatras*.

[1] Rech. Asiat., Vol. II, pag. 346.

[2] Le Gentil, Vol. I, pag. 261.

MAISONS LUNAIRES.	SIGNES (*dodecatemoria*) DU ZODIAQUE.
Rat.	*Rat*, verseau.
Gazelle.	Bœuf, capricorne.
Flèche, *arc.*	Tigre, *sagittaire.*
Queue de *lion.*	*Lion.*
Fléau de *balance.*	Dragon, *balance.*
Serpent.	*Serpent*, vierge.
Cheval.	*Cheval.*
Chèvre.	*Brebis*, cancer.
Singe.	*Singe*, gémeaux.
Aigle.	*Oiseau*, taureau.
Queue de *chien.*	*Chien*, bélier.
Poisson.	Porceau, *poisson.*

Dans le ciel arabe, le baudrier d'Orion est désigné sous le nom de fléau de balance, *Micán*, et il paroît d'autant plus remarquable qu'une station lunaire des Hindoux porte la même dénomination, que, depuis la découverte du zodiaque de Tentyra, on a élevé des doutes sur l'ancienneté de la constellation de la balance. On ne sauroit nier que les signes qui composent le zodiaque égyptien, chaldéen et grec, sont connus dans l'Inde depuis les temps les plus reculés, et il est probable que, lorsque Jules-César ajouta la balance au zodiaque romain, il le fit en suivant les conseils de l'astronome Sosigènes[1], qui, né en Égypte, ne pouvoit pas ignorer les divisions de l'écliptique usitées dans l'Orient. On n'a pas besoin[2], d'ailleurs, de jeter des doutes sur la haute antiquité du signe de la balance, pour infirmer l'hypothèse hasardée d'après laquelle un temple de la Haute-Égypte a été construit plus de quatre mille ans avant notre ère.

Frappé de l'analogie qui existe entre les dénominations des nakchatras et celles de plusieurs signes du zodiaque tibétain et grec, j'ai examiné si les constellations qui portent le même nom, répondoient aux mêmes points du ciel. Cette correspondance n'a pas lieu, soit que l'on suppose que le premier nakchatras, connu sous la dénomination de cheval, est le cheval du

[1] Buttmann, dans Ideler, *Hist. Unt.*, p. 372—378.

[2] Voyez un savant Mémoire de M. Visconti, inséré dans la traduction d'*Hérodote* de M. Larcher (éd. 2.e), Tom. II, pag. 576; et Visconti, *Miscell. di Museo Pio-Clementino*, Tom. VI, pag. 25, note *c*.

zodiaque tibétain, et par conséquent le lion du zodiaque grec, soit que l'on admette, avec MM. Jones et Colbrooke[1], que l'origine des nakchatras est placée dans le signe du bélier, qui est le chien du zodiaque tibétain. Cette dernière hypothèse n'offriroit quelque probabilité que dans le cas où les hôtelleries lunaires auroient été comptées *contre l'ordre des signes:* alors les six nakchatras, désignés par les noms de *deux faces*, de *trois empreintes des pieds de Vichnou*, de la *queue du lion*, du *feston de feuilles*, de la *flèche* et de la *tête de gazelle*, auroient représenté nos signes gémeaux, écrevisse, lion, vierge, sagittaire et capricorne. Mais, dans aucune des suppositions que nous venons d'indiquer, la balance, le lion et le bélier ne se trouvent placés dans l'éloignement réciproque qui leur convient. D'après les savantes recherches des membres de la société de Calcutta, les nakchatras *aswini*, cheval; *pushia*, flèche; et *mula*, queue de lion, répondent à α du bélier, δ de l'écrevisse, et γ du scorpion du zodiaque grec, ou au chien, à la brebis et au lièvre du zodiaque tartare et tibétain.

Il peut paroître extraordinaire, au premier abord, qu'en formant des vingt-sept ou vingt-huit signes du zodiaque lunaire les douze signes du zodiaque solaire, les peuples aient conservé les noms d'un grand nombre de constellations, sans avoir égard à leur position absolue et à l'ordre dans lequel elles se suivent; mais il ne faut pas en conclure que l'analogie frappante qu'offrent douze nakchatras avec autant de signes du zodiaque tibétain et grec, soit purement accidentelle. Comme les dénominations des mansions lunaires ont passé peu à peu aux jours mêmes, on conçoit qu'elles étoient devenues familières au peuple, qui ignoroit sans doute la position des étoiles dont se composent les divisions de l'écliptique. Il se pourroit que des nations, retombées dans la barbarie, n'eussent conservé qu'une réminiscence confuse des noms des nakchatras, et qu'en réformant leur calendrier, elles eussent choisi parmi ces noms ceux des signes du zodiaque solaire, sans suivre l'ordre anciennement adopté. Il se pourroit aussi, et j'incline à donner la préférence à cette dernière opinion, que le zodiaque composé de douze signes eût tiré son origine d'un ancien zodiaque lunaire, dans lequel les nakchatras étoient placés selon un ordre plus analogue à celui que nous remarquons aujourd'hui dans les *dodecatemoria* des peuples du Tibet et de la Tartarie.

[1] *Asiat. Res.*, Tom. IX, pag. 118.

En effet, les divisions de l'écliptique que sir William Jones, Colbrooke et Sonnerat ont fait connoître, diffèrent essentiellement entre eux. La flèche qui, selon un auteur indien, est le huitième nakchatras, n'est que le vingt-troisième d'après un autre auteur. Nous verrons même plus bas, en parlant d'un bas-relief romain décrit par Bianchini, que dans l'Orient il existoit jadis des zodiaques solaires qui avoient les mêmes signes, mais placés dans un ordre différent. De plus, le retour du soleil des tropiques vers l'équateur, et le phénomène de l'égale durée des jours et des nuits, devoient engager les hommes à faire de grands changemens aux figures des nakchatras, lorsqu'ils en employèrent une partie pour former le zodiaque solaire.

Cette liaison intime entre les hôtelleries lunaires et les signes du zodiaque, se manifeste encore dans les noms que les Hindoux donnent aux mois et aux années. Ces noms, d'après les recherches curieuses de M. Davis [1], ne sont pas ceux des *dodecatemoria* du zodiaque solaire; ils sont tirés des nakchatras mêmes, chaque mois portant le nom de la mansion lunaire dans laquelle la pleine lune a lieu. Nous avons vu plus haut qu'au Tibet, en Chine et chez les peuples tartares, chaque année des cinq indictions du grand cycle porte le nom d'un des douze animaux du zodiaque solaire. Chez les Hindoux, les années prennent le nom du nakchatras dans lequel se trouve Jupiter à son lever héliaque. C'est ainsi qu'*aswini* (cheval), ou *magha* (maison), sont les noms d'une année, d'un mois, et d'un *ti'thi* ou jour lunaire, comme au Mexique les signes *tochtli* (lapin), ou *calli* (maison), président à la fois à l'année, à la demi-lunaison et au jour.

Il résulte de l'ensemble de ces considérations, que la division de l'écliptique en douze signes a tiré probablement son origine de la division en vingt-sept ou vingt-huit mansions lunaires, et que le zodiaque solaire a été primitivement un zodiaque lunaire, chaque pleine lune étant à peu près éloignée de la précédente de deux nakchatras et un quart, ou de 13° 20′. C'est ainsi que la plus ancienne astronomie des peuples se trouve liée aux seuls mouvemens de la lune. S'il arrive que les douze signes du zodiaque portent des noms qui diffèrent totalement de ceux des nakchatras, il ne faut pas en conclure que les étoiles mêmes aient été distribuées d'après une double division. Dans l'Asie orientale, le zodiaque en douze signes n'a été, pendant long-temps, qu'une

[1] On the cycle of sixty years. *Asiat. Res.*, Vol. 3, pag. 217—261.

division abstraite [1], tandis que le zodiaque en vingt-sept ou vingt-huit nakchatras étoit seul un véritable zodiaque étoilé. J'ai cru devoir insister sur la liaison intime qui existe entre les deux divisions de l'écliptique, pour faire voir que l'une et l'autre peuvent avoir donné naissance aux signes du zodiaque mexicain.

Examinons d'abord l'analogie qu'offrent les dénominations des jours mexicains avec celles des signes du zodiaque tibétain, chinois, tartare et mongol. Cette analogie est frappante dans les huit hiéroglyphes appelés *atl*, *cipactli*, *ocelotl*, *tochtli*, *cohuatl*, *quauhtli*, *ozomatli* et *itzcuintli*.

Atl, eau, est indiqué souvent par un hiéroglyphe dont les lignes parallèles et ondulées rappellent le signe que nous employons pour désigner le verseau. Le premier *tse* ou catastérisme du zodiaque chinois, le rat (*chou*) se trouve aussi fréquemment représenté sous la figure de l'*eau* [2]. Lors du règne de l'empereur Tchouen-hiu, il y eut un grand déluge; et le signe céleste hiuen-hiao, qui, par sa position, répond à notre verseau, est le symbole de ce règne. Ainsi, observe le père Souciet dans ses Recherches sur les cycles et les zodiaques, la Chine et l'Europe s'accordent à représenter, sous des dénominations différentes, le signe que nous nommons *amphora* ou *aquarius*. Chez les peuples occidentaux, l'eau qui sort du vase de l'*aquarius* (χύσις ὕδατος) formoit aussi une constellation particulière (ὕδωρ), à laquelle appartenoient les belles étoiles *Fomahand* et *Deneb kaitos*, comme le prouvent [3] plusieurs passages d'Aratus, de Geminus et du Scholiaste de Germanicus.

Cipactli est un animal marin [4]. Cet hiéroglyphe présente une analogie frappante avec le capricorne que les Hindoux et d'autres peuples de l'Asie appellent *monstre marin*. Le signe mexicain indique un animal fabuleux, un cétacée dont le front est armé d'une corne. Gomara et Torquemada [5] l'appellent *espadarte*, nom par lequel les Espagnols désignent le narval, dont la grande dent est connue sous le nom de *corne de licorne*. Boturini a pris cette corne pour un harpon, et traduit faussement *cipactli* par *serpent*

[1] Bailly, Ast. ind., p. 5; Astr. mod., Tom. III, pag. 301.

[2] Obs. mathém. du P. Souciet, publiées par le P. Gaubil, Tom. III, pag. 33.

[3] Ideler, *Sternnamen*, pag. 197.

[4] Gama, *Descripc. histor. y cronol. de dos Piedras* (Mexico, 1792), pag. 27 et 100.

[5] *Conquista*, fol. CXIX. *Mon. ind.*, Tom. III, p. 223.

armé de harpons. Comme ce signe ne représente pas un animal réel, il est assez naturel que sa forme varie plus que celle des autres signes. Quelquefois la corne paroît un prolongement du museau, comme dans le fameux poisson *oxyrinque*, représenté à la place du poisson austral sous le ventre du capricorne, dans quelques planisphères[1] indiens : d'autres fois la corne manque entièrement. En jetant les yeux sur les figures, Planches XXIII et XXVII, faites d'après des dessins et des reliefs très-anciens, on voit combien Valadès, Boturini et Clavigero ont eu tort de représenter le premier hiéroglyphe des jours mexicains comme un requin ou un lézard. Dans le manuscrit du musée Borgia, la tête de cipactli ressemble à celle d'un crocodile; et ce même nom de crocodile est donné, par Sonnerat, au dixième signe du zodiaque indien, qui est notre capricorne.

D'ailleurs l'idée de l'animal marin cipactli se trouve liée, dans la mythologie mexicaine, à l'histoire d'un homme qui, lors de la destruction du quatrième soleil, après avoir long-temps nagé dans les eaux, se sauva seul en atteignant la cime de la montagne de Colhuacan. Nous avons fait observer plus haut que le Noé des Aztèques, appelé communément Coxcox, porte aussi le nom de *Teo-Cipactli*, dans lequel le mot *dieu* ou *divin* est ajouté à celui du signe *cipactli.* En jetant les yeux sur le zodiaque des peuples de l'Asie, nous trouvons que le capricorne des Hindoux est le poisson fabuleux *maharan* ou *souro*[2], célèbre par ses exploits, et représenté, depuis la plus haute antiquité, comme un monstre marin à tête de gazelle[3]. Comme les habitans de l'Inde, de même que les Mexicains, indiquent souvent les *nakchatras* (maisons lunaires) et les *laquenons* (dodecatemoria) par les seules têtes des animaux qui composent les zodiaques lunaire et solaire, il ne faut pas être surpris que les peuples occidentaux aient transformé le *mahara* en capricorne (αἰγόκερως), et qu'Aratus, Ptolémée et le persan Kazwini, ne lui donnent pas même une queue de poisson. Un animal qui, après avoir long-temps habité les eaux, prend la forme d'une gazelle et gravit les montagnes, rappelle à des peuples, dont l'imagination inquiète saisit les rapports les plus éloignés, les traditions antiques de Menou, de Noé, et ces Deucalions célèbres parmi

[1] *Philos. transact.*, 1772, pag. 353.
[2] SONNERAT, Voyage aux Indes, Tom. I, pag. 310. BAILLY, Astr. ind., pag. 210.
[3] Rech. asiat., Tom. II, pag. 335, n.° 7.

les Scythes et les Thessaliens. Il est vrai que, d'après Germanicus, Deucalion que l'on peut considérer comme le Coxcox ou le Teo-Cipactli de la mythologie mexicaine, étoit placé, non dans le signe du capricorne, mais dans le signe qui le suit immédiatement, dans celui du verseau (ὑδροχόος); cette circonstance n'a cependant rien qui puisse nous surprendre : elle confirme plutôt l'opinion ingénieuse de M. Bailly sur l'ancienne liaison des trois signes des poissons, du verseau et du capricorne, ou poisson-gazelle[1].

Ocelotl, tigre, le jaguar (*felis onça*) des régions chaudes du Mexique; *tochtli*, lièvre; *ozomatli*, singe femelle; *itzcuintli*, chien; *cohuatl*, serpent; *quauhtli*, oiseau, sont des catastérismes qui se trouvent, sous les mêmes noms, dans le zodiaque tartare et tibétain. Dans l'astronomie chinoise, le lièvre ne désigne pas seulement le quatrième *tse*, ou signe du zodiaque; la lune, depuis l'époque reculée du règne d'Yao, étoit figurée comme un disque dans lequel un lièvre[2], assis sur ses pieds de derrière, tourne un bâton dans un vase, comme s'il étoit occupé à faire du beurre; idée puérile qui peut avoir pris naissance dans les steppes de la Tartarie, où abondent les lièvres, et qui sont habitées par des peuples pasteurs. Le singe mexicain, *ozomatli*, répond au *heou* des Chinois[3], au *petchi* des Mantchoux, et au *prehou* des Tibétains, trois noms qui désignent le même animal. Procyon paroît être le singe *hanuan*[4], si connu dans la mythologie des Hindoux; et la position de cet astre, placé sur une même ligne avec les gémeaux et le pole de l'écliptique, répond très-bien à la place qu'occupe le singe dans le zodiaque tartare, entre l'écrevisse et le taureau. Des singes se trouvent aussi dans le ciel des Arabes : ce sont des étoiles de la constellation du grand chien, appelées *El-kurûd*[5] dans le catalogue de Kazwini. J'entre dans ces détails sur le signe *ozomatli*, parce qu'un animal de la zone torride, placé parmi les constellations des peuples mongols, mantchoux, aztèques et toltèques, est un point très-important, non-seulement pour l'histoire de l'astronomie, mais aussi pour celle des migrations des peuples.

Le signe *itzcuintli*, chien, répond à l'avant-dernier signe du zodiaque tartare,

[1] Astr. moderne, Tom. III, pag. 297.

[2] Grosier, Hist. gén. de la Chine, Tom. I, pag. 114.

[3] Deguignes, Hist. des Huns, Tom. I, pag. XLVII.

[4] Dupuis, Origine des Cultes, Tom. III, pag. 363.

[5] Ideler, *Sternnamen*, pag. 238, 248, 413.

au *ky* des Tibétains, au *nokaï* des Mantchoux, et à l'*in* des Japonnois. Le père Gaubil nous apprend que le *chien* du zodiaque tartare est notre dodécatemorion du *bélier*, et il est très-remarquable que, d'après Le Gentil, chez les Hindoux, quoique ce peuple ne connoisse pas la série des signes qui commence par le rat, le *bélier* est remplacé quelquefois par un *chien marron*. De même, chez les Mexicains, *itzcuintli* désigne le chien sauvage : car celui qui est domestique s'appeloit *techichi*. Le Mexique abondoit jadis en quadrupèdes[1] carnassiers qui tenoient à la fois du chien et du loup, et que Hernandez ne nous a fait connoître qu'imparfaitement. La race de ces animaux, connus sous les noms de *xoloitzcuintli*, *itzcuintepotzotli*, *tepeitzcuintli*, n'est vraisemblablement pas entièrement détruite : mais il est probable qu'ils se sont retirés dans les forêts les plus désertes et les plus éloignées : car, dans la partie du pays que j'ai parcourue, je n'ai jamais entendu parler d'un chien marron. Le Gentil[2] et Bailly ont été induits en erreur, lorsqu'ils ont avancé que le mot *mècha*, qui désigne notre bélier, signifie un *chien marron*. Ce mot de la langue sanskrite est le nom vulgaire du bélier : on le trouve employé[3] d'une manière très-poétique par un auteur indien qui décrit le combat de deux guerriers, en disant « que par leurs têtes c'étoient deux *mècha* (béliers); par leurs bras, deux éléphans; par leurs pieds, deux nobles coursiers. »

Le tableau suivant réunit les signes du zodiaque tartare avec ceux des jours du calendrier mexicain :

ZODIAQUE DES TARTARES-MANTCHOUX.	ZODIAQUE DES MEXICAINS.
Pars, tigre.	*Ocelotl*, tigre.
Taoulai, lièvre.	*Tochtli*, lièvre, lapin.
Mogai, serpent.	*Cohuatl*, serpent.
Petchi, singe.	*Ozomatli*, singe.
Nokaï, chien.	*Itzcuintli*, chien.
Tukia, oiseau, poule.	*Quauhtli*, oiseau, aigle.

Sans rappeler les hiéroglyphes eau (*atl*), et monstre marin (*cipactli*), qui offrent une analogie frappante avec les catastérismes du verseau et du

[1] Voyez mes Tableaux de la Nature, Tom. I, pag. 117.
[2] LE GENTIL, Voyage, Tom. I, pag. 247.
[3] Observation de M. de CHÉZY.

capricorne, les six signes du zodiaque tartare, retrouvés dans le calendrier mexicain, suffisent pour rendre extrêmement probable que les peuples des deux continens ont puisé dans une source commune leurs idées astrologiques. Ces traits de ressemblance sur lesquels nous insistons, ne sont pas tirés de peintures informes ou allégoriques, susceptibles d'être interprétées selon la nature des hypothèses que l'on désire faire valoir. Si l'on consulte les ouvrages composés, au commencement de la conquête, par des auteurs espagnols ou indiens qui ignoroient jusqu'à l'existence d'un zodiaque tartare, l'on verra qu'au Mexique, depuis le septième siècle de notre ère, les jours s'appeloient *tigre, chien, singe, lièvre* ou *lapin,* comme, dans toute l'Asie orientale, les années portent encore les mêmes noms en tibétain, en tartare-mantchou, en mogol, en kalmouk, en chinois, en japonnois, en coréen, dans les langues du Tonquin et de la Cochinchine [1].

On conçoit que des nations qui n'ont jamais eu de rapports entre elles, divisent également l'écliptique en vingt-sept ou vingt-huit parties, et donnent à chaque jour lunaire le nom des étoiles près desquelles la lune se trouve placée dans son mouvement progressif de l'ouest à l'est. Il paroît très-naturel aussi que des peuples chasseurs ou pasteurs désignent ces constellations et ces jours lunaires, par les noms des animaux qui sont l'objet constant de leurs affections ou de leurs craintes. Le ciel des hordes nomades se trouvera peuplé de chiens, de cerfs, de taureaux et de loups, sans qu'on doive en conclure que ces hordes ont jadis fait partie d'un même peuple. Il ne faut pas confondre des traits de ressemblance purement accidentels, ou naissant d'une identité de position, avec ceux qui attestent une origine commune ou d'anciennes communications.

Mais les zodiaques tartare et mexicain ne renferment pas seulement les animaux propres aux climats que ces peuples habitent aujourd'hui; on y trouve aussi des tigres et des singes. Ces deux animaux sont inconnus sur les plateaux de l'Asie centrale et orientale, auxquels une grande élévation donne une température plus froide que celle qui règne vers l'ouest sous la même latitude. Les Tibétains, les Mogols, les Mantchoux et les Kalmouks, ont donc reçu d'un pays plus méridional le zodiaque que l'on appelle trop exclusivement le cycle tartare. Les Toltèques, les Aztèques, les Tlascaltèques,

[1] Souciet, Tom. II, pag. 138.

ont reflué du nord vers le sud : nous connoissons des monumens aztèques jusqu'aux rives du Gila, entre les 33° et 34° de latitude nord. L'histoire nous montre les Toltèques venant de régions plus septentrionales encore. Ces colons, sortis d'Aztlan, n'arrivoient pas comme des hordes barbares : tout annonçoit chez eux les restes d'une ancienne civilisation. Les noms imposés aux villes qu'ils construisoient, étoient les noms des lieux qu'habitoient leurs ancêtres : leurs lois, leurs annales, leur chronologie, l'ordre de leurs sacrifices, étoient modelés sur les connoissances qu'ils avoient acquises dans leur première patrie. Or, les singes et les tigres qui figurent parmi les hiéroglyphes des jours et dans la tradition mexicaine des *quatre âges* ou *destructions du soleil*, n'habitent pas la partie septentrionale de la Nouvelle-Espagne et les côtes nord-ouest de l'Amérique. Par conséquent les signes *ozomatli* et *ocelotl* rendent singulièrement probable que les zodiaques des Toltèques, des Aztèques, des Mogols, des Tibétains, et de tant d'autres peuples qui sont séparés aujourd'hui par une vaste étendue de pays, ont pris naissance sur un même point de l'ancien continent.

Les mansions lunaires des Hindoux, dans lesquelles nous trouvons aussi un singe, un serpent, une queue de chien et la tête d'une gazelle ou d'un monstre marin, offrent encore d'autres signes dont les noms rappellent ceux de *calli*, *acatl*, *tecpatl* et *ollin* du calendrier mexicain.

NAKCHATRAS INDIENS.	SIGNES MEXICAINS.
Magha, maison.	*Calli*, maison.
Venou, canne.	*Acatl*, canne.
Critica, rasoir.	*Tecpatl*, silex, couteau de pierre.
(*Sravana*, trois empreintes de pieds.)	(*Ollin*, mouvement du soleil, figuré par trois empreintes de pieds.)

Nous observerons d'abord que le mot aztèque *calli* a la même signification que le *kuala* ou *kölla*[1] des Wogouls qui habitent les rives du Kama et de l'Irtisch, comme *atel* (eau) en aztèque, et *itels* (rivière) en vilele, rappellent les mots *atl*, *atelch*, *etel* ou *idel* (rivière) dans la langue des Tartares Mogols, Tscheremisses et Tschouwasses[2]. La dénomination de *calli*, maison, désigne

[1] VATER, *Amer. Bevölker.*, S. 160.

[2] ENGEL, *Ungar. Gesch.*, T. I, S. 346, 361. GEORGI, *Reisen*, B. II, p. 904. THWROCZ, *Chron. Hungaror.*, p. 49.

très-bien une station ou hôtellerie lunaire (en arabe, *menâzil el kamar*), un lieu de repos. C'est ainsi que, parmi les nakchatras indiens, outre les *maisons* (magha et punarvasu), on trouve aussi des *bois de lit* et des *couchettes*.

Le signe mexicain *acatl*, canne, est généralement figuré comme deux roseaux liés ensemble [1]. Mais la pierre trouvée à Mexico en 1790, et qui offre les hiéroglyphes des jours, représente le signe *acatl* d'une manière très-différente. On y reconnoît un faisceau de joncs, ou une gerbe de maïs renfermée dans un vase. Nous rappellerons à cette occasion que, dans la première période de treize jours de l'année tochtli, le signe *acatl* est constamment *accompagné* de *Cinteotl*, qui est la *déesse du maïs*, Cérès, la divinité qui préside à l'agriculture. Chez les peuples occidentaux, Cérès est placée dans le cinquième dodecatemorion : on trouve même des zodiaques très-anciens, dans lesquels un faisceau d'épis [2] remplit toute la place que devoient occuper Cérès, Isis, Astrée ou Érigone, dans le signe des moissons et des vendanges. C'est ainsi que, depuis une haute antiquité, chez les peuples les plus éloignés, nous trouvons les mêmes idées, les mêmes symboles, la même tendance à ramener les phénomènes physiques à l'influence mystérieuse des astres.

L'hiéroglyphe mexicain *tecpatl* indique une pierre tranchante de forme ovale, allongée vers ses deux extrémités, semblable à celles dont on se servoit comme couteau ou que l'on attachoit au bout d'une pique. Ce signe rappelle le *critica*, ou couteau tranchant du zodiaque lunaire des Hindoux. Sur la grande pierre représentée Planche XXIII, l'hiéroglyphe *tecpatl* est figuré d'une manière qui diffère un peu de la forme que l'on donne ordinairement à cet instrument. Le silex est percé au centre, et l'ouverture paroît destinée à recevoir la main du guerrier qui se sert de cette arme à deux pointes. On sait que les Américains avoient un art particulier pour percer les pierres les plus dures et pour les travailler par frottement. J'ai rapporté de l'Amérique méridionale, et j'ai déposé au Musée de Berlin un anneau d'obsidienne qui a servi de bracelet à une jeune fille, et qui forme un cylindre creux de près de sept centimètres d'ouverture, de quatre centimètres de hauteur, et dont l'épaisseur n'est pas de trois millimètres. On a de la peine à concevoir comment une masse vitreuse et fragile a pu être réduite à l'état d'une lame si mince. Le *tecpatl* diffère d'ailleurs

[1] Planche XXVII.

[2] IDELER, *Sternnamen*, S. 172. DUPUIS, Origine des Cultes, Tom. II, pag. 228-234. Atlas, n.° 6.

de l'obsidienne, substance que les Mexicains appeloient *iztli;* on confond sous la dénomination de *tecpatl,* les jades, les hornstein et le silex pyromaque.

Le signe *ollin,* ou *ollin tonatiuh,* préside, dans le commencement du cycle de cinquante-deux ans, au dix-septième jour du premier mois. L'explication de ce signe a beaucoup embarrassé les moines espagnols qui, dépourvus des connoissances les plus élémentaires de l'astronomie, ont fait connoître le calendrier mexicain. Les auteurs indiens traduisent *ollin* par *mouvemens du soleil.* Lorsqu'ils trouvent ajouté le nombre *nahui,* ils rendent *nahui ollin* par les mots *soleil* (tonatiuh) *dans ses quatre mouvemens.* Le signe *ollin* est figuré de trois manières : tantôt (Pl. XXXVII) comme deux rubans entrelacés, ou plutôt comme deux portions de courbes qui se croisent et qui ont trois inflexions sensibles à leurs sommets; tantôt (Pl. XXIII) comme le disque solaire entouré de quatre carrés, qui renferme les hiéroglyphes des nombres *un* (*ce*) et *quatre* (*nahui*); tantôt comme *trois empreintes de pieds.* Les quatre carrés faisoient allusion, comme nous l'exposerons plus bas, à la fameuse tradition des quatre âges ou quatre destructions du monde, arrivées les jours 4 *tigre, nahui ocelotl;* 4 *vent, nahui ehecatl;* 4 *pluie, nahui quiahuitl;* et 4 *eau, nahui atl,* dans les années *ce acatl,* 1 *canne; ce tecpatl,* 1 *silex;* et *ce calli,* 1 *maison.* A ces mêmes jours répondoient à peu près les solstices, les équinoxes et les passages du soleil par le zénith de la ville de Ténochtitlan.

La représentation du signe *ollin* par trois *xocpalli,* ou *empreintes de pieds,* telle qu'on la trouve souvent dans les manuscrits conservés au Vatican et dans le *Codex Borgianus,* fol. 47, n. 210, est remarquable par l'analogie qu'elle offre en apparence avec *sravana,* ou *les trois empreintes des pieds de Vichnou,* une des mansions du zodiaque lunaire des Hindoux. Dans le calendrier mexicain, les trois empreintes indiquent ou les traces du soleil dans son passage par l'équateur et dans son mouvement vers les deux tropiques, ou les trois positions du soleil au zénith, dans l'équateur et dans un des solstices. Il seroit possible que le zodiaque lunaire des Hindoux renfermât quelque signe qui, comme celui de la balance, eût rapport à la marche du soleil. Nous avons vu que le zodiaque de vingt-huit signes peut avoir été transformé peu à peu en un zodiaque de douze mansions de la pleine lune, et que quelques nakchatras peuvent avoir changé de dénomination, depuis que, par la connoissance du mouvement annuel du soleil, le *zodiaque des pleines*

lunes est devenu un véritable *zodiaque solaire*. Crichna, l'Apollon des Hindoux, n'est en effet autre chose que Vichnou, sous la forme du soleil [1] qui est adoré plus particulièrement sous le nom du dieu *Soûrya*. Malgré cette analogie d'idées et de signes, nous pensons que les trois empreintes qui forment le vingt-troisième nakchatras *sravana*, n'ont qu'une ressemblance accidentelle avec les trois vestiges de pieds qui représentent le signe *ollin*. M. de Chézy, qui réunit une connoissance profonde du persan à celle de la langue sanskrite, observe que le *sravana* du zodiaque indien fait allusion à une légende très-célèbre parmi les Hindoux, et consignée dans la plupart de leurs livres sacrés, particulièrement dans le *Bhagavat-Poûrânam*. Vichnou, voulant punir l'orgueil d'un géant qui se croyoit aussi puissant que les dieux, se présente devant lui sous la forme d'un nain : il le prie de lui accorder, dans son vaste empire, l'espace qu'il pourroit embrasser par trois de ses pas. Le géant accorde la prière en souriant; mais aussitôt le nain grandit si prodigieusement, qu'en deux pas il mesure l'espace qu'il y a entre le ciel et la terre. Comme il demande, au troisième pas, où il pourroit placer son pied, le géant reconnoît le dieu Vichnou, et se prosterne devant lui. Cette fable explique si bien la figure du nakchatras *sravana*, qu'il seroit difficile d'admettre que ce signe soit lié à celui de *ollin*, comme *cipactli* et le Noé mexicain, *Teo-Cipactli*, sont liés à la constellation du *capricorne* et à celle de *Deucalion*, placée anciennement dans le verseau.

Nous venons de développer les rapports qui existent entre les signes dont sont composés les différens zodiaques de l'Inde, du Tibet et de la Tartarie, et les hiéroglyphes des jours et des années du calendrier mexicain. Nous avons trouvé que, parmi ces rapports, les plus frappans et les plus nombreux sont ceux que présente le cycle des douze animaux, que nous avons désigné sous le nom de zodiaque tartare et tibétain. Pour terminer une discussion dont les résultats sont si importans pour l'histoire des anciennes communications des peuples, il nous reste à examiner de plus près ce dernier zodiaque, et à prouver que, dans le système de l'astrologie asiatique avec laquelle l'astrologie mexicaine paroît avoir une origine commune, les douze signes des zodiaques président non seulement aux mois, mais aussi aux années, aux jours, aux heures, et même aux parties les plus petites des heures.

[1] Rech. asiat., Tom. I, pag. 200.

Lorsqu'on considère que les peuples de l'Asie orientale emploient à la fois des divisions de l'écliptique en vingt-sept ou vingt-huit, en douze et en vingt-quatre parties, et que les mêmes signes du zodiaque solaire y portent des dénominations et souvent des figures entièrement différentes, on est tenté de croire que cette multiplicité de signes doit produire une confusion extrême dans les limites assignées aux constellations zodiacales. Chez les Hindoux, par exemple, nous trouvons, outre les nakchatras ou mansions lunaires, douze *laquenons* dont les noms sont les mêmes que ceux des signes du zodiaque grec et égyptien. Les Chinois divisent l'écliptique de trois manières, savoir : en vingt-huit nakchatras qu'ils appellent *che* ou *eul-che-po-sieou*[1]; en douze *tse* qui répondent à nos signes, mais qui portent des noms en partie mystiques, en partie empruntés aux productions du pays, comme *grande splendeur, vide profond, queue et tête de caille*[2]; et en vingt-quatre *tsieki*. Les dénominations de ces *tsieki*, ou *demi-tse*, sont relatives au climat et aux variations de la température[3]. Les Chinois ont, en outre, deux autres cycles de douze signes : celui des *tchi* et celui des *animaux*, dont les noms sont identiques avec ceux des cycles tibétain et tartare : sept *che* répondent à trois *tse*, comme six *tsieki* répondent à trois *tchi* et à trois *animaux célestes*. Le cycle de ces douze animaux chinois, parmi lesquels nous avons trouvé le singe, le tigre, le rat (symbole de l'eau), le chien, l'oiseau, le serpent et le lièvre du calendrier mexicain, donne les noms au cycle de douze ans comme à la petite période de douze jours. On se sert des douze animaux, dit le P. Gaubil[4], pour marquer les douze lunes de l'année, les douze heures du jour et de la nuit, et les douze signes célestes. Mais toutes ces divisions en douze parties désignées par différens noms, ne sont, dans l'est de l'Asie, que des divisions abstraites ou imaginaires : elles servent pour rappeler à l'esprit le mouvement du soleil dans l'écliptique; le véritable zodiaque étoilé, comme l'a très-bien observé M. Bailly[5], et comme cela est confirmé par les recherches plus récentes de MM. Jones et Colbrooke, consiste dans les vingt-huit mansions lunaires. Il est vrai qu'on dit en Chine que le soleil *entre dans le singe et le lièvre*, comme nous disons qu'il

[1] Souciet et Gaubil, Tom. III, pag. 80.
[2] *L. c.*, Tom. III, pag. 98.
[3] *L. c.*, Tom. III, pag. 94. Bailly, Astr. ind., pag. LXXXXVI.
[4] Souciet, Tom. II, pag. 156, 174.
[5] Astr. ind., p. V.

entre dans les gémeaux ou dans le scorpion; mais les Chinois, les Hindoux et les Tartares ne distribuent les étoiles que d'après le système des nakchatras. La division du zodiaque en vingt-sept ou vingt-huit parties, connue depuis l'Yemen jusqu'au plateau de Turfan et à la Cochinchine, appartient, avec la petite période de sept jours, aux monumens les plus anciens de l'astronomie.

Partout où l'on observe à la fois plusieurs divisions de l'écliptique qui diffèrent, non par le nombre des catastérismes, mais par leurs dénominations, comme les *tse*, les *tchi* et les *animaux célestes* des Chinois, des Tibétains et des Tartares, cette multiplicité de signes est probablement due à un mélange de plusieurs nations qui ont été subjuguées les unes par les autres. Les effets de ce mélange, ceux de l'influence exercée par les vainqueurs sur les peuples vaincus, se manifestent surtout dans la partie nord-est de l'Asie, dont les langues, malgré le grand nombre de racines mogoles et tartares qu'elles renferment, diffèrent si essentiellement[1] entre elles, qu'elles semblent se refuser à toute classification méthodique. A mesure que l'on s'éloigne du Tibet et de l'Hindoustân, on voit s'évanouir le type uniforme des institutions civiles, celui des connoissances et du culte. Or, si les hordes de la Sibérie orientale, chez lesquelles les dogmes du Bouddhisme ont évidemment pénétré, paroissent cependant ne tenir que par de foibles liens aux peuples civilisés de l'Asie australe, pourrions-nous être surpris que, dans le nouveau continent, auprès de quelques traits d'analogie dans les traditions, dans la chronologie et le style des monumens, on découvre un si grand nombre de dissemblances frappantes ? Lorsque des peuples d'origine tartare ou mogole, transplantés sur des rives étrangères, mêlés aux hordes indigènes de l'Amérique, sont parvenus à se frayer péniblement une route vers la civilisation, leurs langues, leur mythologie, leurs divisions des temps, tout prend un caractère d'individualité qui efface, pour ainsi dire, le type primitif de leur physionomie nationale.

En effet, au lieu des cycles de soixante ans, des années divisées en douze mois et des petites périodes de sept jours, usitées chez les peuples d'Asie, nous trouvons chez les Mexicains des cycles de cinquante-deux ans, des années de dix-huit mois, dont chacun de vingt jours, des demi-décades et des demi-lunaisons de treize jours. Le système des séries périodiques, dont les termes correspondans servent à désigner les dates des jours et des années, est

[1] ADELUNG, *Mithridates*, Tom. II, pag. 553 et 560.

le même dans les deux continens; une grande partie des signes qui composent les séries dans le calendrier mexicain, sont empruntés du zodiaque des peuples du Tibet et de la Tartarie; mais ni leur nombre ni l'ordre dans lequel ils se succèdent, ne sont ceux que l'on observe en Asie.

Le zodiaque tartare ne commence pas, comme celui des Hindoux, par le chien qui correspond à notre signe du bélier, mais par le rat qui représente le verseau [1]. Ce même zodiaque a en outre la particularité frappante, que les *animaux célestes* sont comptés contre l'ordre des signes : au lieu de placer ces derniers dans celui qui est marqué par le mouvement du soleil dans l'écliptique d'occident en orient, les Tibétains, les Chinois, les Japonnois et les Tartares, comptent les signes dans l'ordre suivant : *rat* ou verseau, *bœuf* ou capricorne, *tigre* ou sagittaire, *lièvre* ou scorpion, etc. Cette habitude bizarre a peut-être sa cause dans la circonstance que les douze constellations zodiacales, lors de leur passage par le méridien, président aux différentes heures du jour et de la nuit. Comme elles participent au mouvement général de la sphère céleste de l'est à l'ouest, on les a rangées dans l'ordre selon lequel elles se lèvent ou se couchent les unes après les autres.

Dans le calendrier mexicain, les signes des jours, qui sont identiques avec les signes du cycle tartare, ceux du chien, du singe, du tigre ou du lièvre, sont placés de manière qu'on n'y reconnoît aucune analogie de position relative. *Cipactli*, que nous avons prouvé plus haut être le *poisson-gazelle*, est le premier catastérisme, comme le capricorne paroît l'avoir été chez les Égyptiens [2]. Il règne parmi les signes mexicains à peu près l'ordre suivant : *cipactli*, *cohuatl*, *tochtli*, *itzcuintli*, *ozomatli* et *ocelotl*; ou, en substituant les noms de nos signes : capricorne, vierge, scorpion, bélier, gémeaux et sagittaire. Cette dissemblance dans la distribution des signes seroit-elle purement apparente, et tiendroit-elle à une cause analogue à celle qui, selon le témoignage d'Hérodote et de Dion Cassius [3], a fait nommer chez tous les peuples de l'Orient les jours de la semaine d'après les planètes, placées dans un ordre très-différent de celui que leur assigne l'astronomie des Hindoux, des Égyptiens et des

[1] SOUCIET, Tom. II, p. 136. BAILLY, Ast. ind., p. 212. LANGLÈS, Notes du Voyage de Thunberg, p. 319.

[2] *Fragmentum ex Gazophylacio Card. Barberini* (KIRCHERI *Oedipus*, 1653, Tom. III, pag. 160).

[3] DIO CASSIUS, Lib. XXXVII, c. 19 (ed. Fabric., 1750, Tom. I, pag. 124). HEROD., Lib. II, c. 89 (ed. Wesseling, 1763, pag. 105).

Grecs? En considérant le nombre de termes qui composent la série des heures et celle des hiéroglyphes mexicains, on reconnoît que cette hypothèse n'est pas admissible.

Nous avons développé plus haut, en parlant de l'analogie que l'on observe entre les noms de plusieurs mansions lunaires et ceux des signes du zodiaque solaire, comment l'ordre primitif des catastérismes peut être changé, lorsque des peuples, replongés dans la barbarie, cherchent, d'après une réminiscence obscure, à rétablir le système de leur chronologie. Quoique la supposition de ces changemens se présente d'elle-même, nous ne sommes cependant pas forcés de l'admettre pour expliquer la dissemblance qu'offre la position des mêmes signes dans les zodiaques tartare et mexicain. Les Hindoux conservent plusieurs divisions de l'écliptique en vingt-sept ou vingt-huit nakchatras, dont les noms sont en grande partie les mêmes, sans être placés dans le même ordre. Un monument antique, que Bianchini a fait connoître au commencement du dernier siècle, prouve qu'il existoit dans l'Orient des zodiaques solaires dans lesquels on retrouve les catastérismes tartares du cheval, du chien, du lièvre, du dragon et de l'oiseau, rangés de manière que le chien répond au taureau, et non au bélier du zodiaque grec, et que le chien et le lièvre sont séparés non par quatre, mais seulement par deux signes. Or, si dans l'Asie les mêmes nakchatras et les mêmes dodécatémorions n'ont pas toujours suivi le même ordre dans les différens zodiaques lunaires et solaires, il ne faut pas être surpris de la transposition des signes que nous observons dans le cycle des hiéroglyphes du jour chez les Mexicains. Il se pourroit même que cette transposition fût purement apparente, et qu'elle nous parût réelle, parce que nous ne pouvons comparer le calendrier toltèque et mexicain qu'aux cycles que nous trouvons aujourd'hui chez les Tartares et les Tibétains. Peut-être d'autres peuples de l'Asie orientale ont-ils communiqué leur zodiaque à ces hordes guerrières qui, depuis le septième siècle, ont inondé le Mexique. Peut-être, en parcourant le plateau de l'Asie centrale, en examinant plus attentivement les restes de civilisation conservés dans la petite Bukharie, au Turfan, ou près des ruines de Karacorum, l'ancienne capitale de l'empire des Monghols, les voyageurs découvriront-ils un jour cette même série de signes que renferme le zodiaque des Mexicains.

Le monument astronomique dont Bianchini adressa un dessin à l'Académie,

est un fragment de marbre conservé au Vatican, et trouvé à Rome en 1705. Nous nous proposons ici de l'examiner avec un soin particulier, parce qu'il nous paroît propre à jeter du jour sur les divisions de l'écliptique, usitées au Mexique et dans l'Asie orientale. Il offre, dans cinq zones concentriques, les figures des planètes, les decans, les catastérismes du zodiaque grec, répétés deux fois, et les signes d'un autre zodiaque qui a la plus grande analogie avec celui des peuples tartares. On peut être surpris que Fontenelle, Bailly, Dupuis et d'autres savans qui ont écrit sur l'origine des zodiaques, aient pris ce bas-relief pour un ouvrage égyptien [1]. D'après l'observation d'un savant illustre, M. Visconti, le style des figures qui représentent les planètes prouve évidemment qu'il a été sculpté du temps des Césars. On reconnoît, dans ce monument mutilé, parmi les signes de la zone intérieure, un cheval, une écrevisse, un serpent, un chien qui tient un peu du loup, un lièvre, deux oiseaux dont un paroît placé vis-à-vis d'un serpent, et deux quadrupèdes, l'un à longue queue, et l'autre à cornes de chèvre. Comme les catastérismes du zodiaque grec sont rapprochés un à un de ceux du zodiaque inconnu, on voit que le cheval et le lièvre répondent, comme dans les dodécatémorions tartares, à nos signes du lion et du scorpion. Le tableau suivant présente l'ordre dans lequel les catastérismes se trouvent placés dans le planisphère de Bianchini. J'ai ajouté les signes du cycle tartare dont nous avons trouvé des vestiges chez les peuples du nouveau continent.

ZODIAQUE DE BIANCHINI.		CYCLE TARTARE.
ZONE EXTÉRIEURE.	ZONE INTÉRIEURE.	
Sagittaire.	*Oiseau.*	Tigre.
Scorpion.	Lièvre.	Lièvre.
Balance.	*Chèvre.*	Dragon.
Vierge.	*Animal à longue queue.*	Serpent.
Lion.	Cheval.	Cheval.
Cancer.	Cancer.	Brebis.
Gémeaux.	Serpent.	Singe.
Taureau.	Chien ou loup.	Poule.
Bélier.	*Oiseau.*	Chien.
Poisson.	. . . . . .	Cochon.
Verseau.	. . . . . .	Rat.
Capricorne.	. . . . . .	Bœuf.

[1] Hist. de l'Acad. des Sciences, 1708, Tom. I, pag. 110. BAILLY, Hist. de l'Astr. anc., pag. 493 et 504. DUPUIS, Origine des Cultes, Tom. I, pag. 180. HAGER, *Illustraz. d'uno zodiaco orientale*, 1811, pag. 15.

On a imprimé en *italique* les noms des animaux qui sont trop mutilés pour qu'on les reconnoisse avec certitude : on a distingué de la même manière les catastérismes de la sphère grecque qui manquent entièrement, mais qu'il est facile de suppléer. J'ai rangé ces derniers, *contre l'ordre des signes*, d'après l'usage des peuples tartares. Il est assez remarquable que, dans ce monument curieux, les planètes et les decans, dont les derniers seuls sont figurés dans le style égyptien avec des têtes ou des masques d'animaux, se trouvent placés dans des directions contraires. Quoique, dans les deux zones qui représentent le zodiaque grec, il y ait quatre signes répétés sous les mêmes formes, on ne peut en conclure que les autres étoient également identiques. Il seroit surtout à désirer que les gémeaux et Pan ou le capricorne eussent été conservés dans les deux zones; car le sculpteur paroît avoir eu l'intention de réunir les zodiaques de différens peuples, et les formes hétérogènes[1] données aux mêmes catastérismes chez les Chaldéens, les Égyptiens et les Grecs. Les gémeaux sont représentés par deux figures que M. Bailly a cru être de sexe différent, et dont l'une tient une massue et l'autre une lyre. C'est sous cette même forme que ce signe est décrit dans l'*Astronomicon* d'Hygin[2]; c'est ainsi qu'il est désigné dans des vers sanscrits du poète Sripeti : « le couple, *mithouna*, dit cet auteur hindoux, est formé d'une fille qui joue du vina, et d'un jeune homme qui brandit une massue[3]. »

Le zodiaque intérieur ne renferme, comme celui des Tibétains, des Chinois et des Tartares, que des animaux, de vrais ζώδια. Dans la sphère grecque, la moitié des signes est formée d'animaux que l'on retrouve dans la nature; l'autre moitié est composée de figures humaines et d'êtres fabuleux ou allégoriques. La balance, ζυγὸς ou λίτρα, est tenue tantôt par les pinces χηλαὶ du scorpion[4], tantôt par une figure mâle, comme dans le planisphère de Bianchini et dans le zodiaque indien, tantôt par la vierge qui, dans ce cas, prend le nom d'Astrée ou de Δίκη. Les signes des mansions lunaires, ou les hiéroglyphes des jours du calendrier mexicain, présentent à la fois des animaux et des

[1] ERATOSTHENIS *Cataster.*, ed. Schaubach, 1795, pag. 21. HYGIN. *Poeticon astr.*, Lib. II, c. 28; Lib. III, c. 27 (*Auctores mythographi latini*, ed. van Staveren, 1742, Tom. II, pag. 481-528).

[2] Lib. III, c. 21 (*Auct. mythograph.*, Tom. II, pag. 523). DU CHOUL, Discours de la religion des anciens Romains, 1556, pag. 180. IDELER, *Sternnamen*, S. 151.

[3] Rech. Asiat., Tom. II, pag. 335.

[4] MANIL., Lib. I, v. 609.

objets inanimés. Si l'on adopte l'idée ingénieuse de M. Hager, d'après laquelle la pierre sacrée, rapportée par Michaux des bords du Tigre, est un ancien zodiaque, on reconnoîtra que, chez les Chaldéens, la série des véritables ζώδια étoit aussi interrompue par des autels, des tours et des maisons[1]. Ce dernier fait favorise l'hypothèse que les dodécatémorions doivent leur origine aux maisons ou hôtelleries lunaires. La même pierre semble offrir une autre analogie. Dans le cycle tartare, le tigre correspond au sagittaire, indiqué souvent par une simple flèche. Dans le zodiaque décrit par M. Hager, on reconnoît, outre le loup ou chien marron, et le capricorne ou poisson-gazelle, une flèche qui représente le fleuve du Tigre. Cette analogie est purement accidentelle, car le nom du fleuve n'a rien de commun avec celui que porte l'animal tigre dans les langues de l'Orient.

Lorsqu'on se rappelle que le zodiaque qui renferme un chien, un lièvre et un singe, appartient exclusivement à l'Asie orientale, et que de là il a vraisemblablement passé en Amérique, on est surpris de voir qu'on en ait eu connoissance à Rome dans les premiers siècles de notre ère, époque à laquelle le planisphère de Bianchini a été sculpté. Les astrologues ou Chaldéens, établis en Grèce et en Italie, communiquoient sans doute avec ceux de l'Asie : ces communications devoient être d'autant plus fréquentes et plus étendues, que l'astrologie étoit plus en vogue chez le peuple et à la cour des Césars. Sur huit signes qui sont reconnoissables dans le planisphère de Bianchini, il n'y en a qu'un seul, le cancer, qui n'appartienne pas au zodiaque tartare. Le lièvre qui se retrouve chez les Tibétains et les Mexicains, est un peu haut de jambes, mais sa place dans le scorpion le caractérise suffisamment. J'ignore pourquoi M. Bailly a pris le chien ou le loup pour un cochon. Ce dernier animal se trouve cependant aussi dans le zodiaque tartare; il correspond au signe des poissons de la sphère grecque; et, ce qui est très-remarquable, dans les planisphères du temple de Tentyra on voit deux fois, près de ce même signe[2], une figure qui tient un cochon dans sa main. Le monument décrit par Bianchini est d'autant plus intéressant que, dans aucun ouvrage d'astronomie, grec ou latin, pas même dans les Saturnales de Macrobius, écrites du temps de Théodose, on ne reconnoît les traces de ce cycle d'animaux, dont les

[1] *Illustrazione d'uno Zod. orientale*, Cap. VIII, pag. 39, Tav. 2.

[2] Denon, Voyage, Pl. 130 et 132.

Monghols et d'autres hordes tartares qui ont dévasté l'Europe, ont fait, sans doute, usage dans leur chronologie, et que nous n'avons cependant appris à bien connoître que par nos communications avec la Chine et le Japon. Il est étrange que l'éloquent historien de l'Académie, Fontenelle, n'ait pas reconnu que les rêveries astrologiques sont intimement liées aux premières notions de l'astronomie, et qu'elles peuvent servir à répandre du jour sur les anciennes communications des peuples. « Le monument, dit-il, sur lequel « Bianchini a désiré des renseignemens, appartient à l'histoire des folies des « hommes, et l'Académie a quelque chose de mieux à faire que de s'occuper « de ce genre de recherches. »

En réunissant maintenant ce que nous avons exposé sur les différentes divisions de l'écliptique, et sur les signes qui président, dans les deux continens, aux années, aux mois, aux jours et aux heures, nous trouvons les résultats suivans. Chez les peuples qui ont fixé leur attention sur la voûte étoilée du ciel, le zodiaque lunaire, divisé en vingt-sept ou vingt-huit mansions, est plus ancien que le zodiaque en douze parties; ce dernier, qui n'a d'abord été qu'un *zodiaque des pleines lunes*, est devenu plus tard un *zodiaque solaire*. Les noms des mois sont tantôt choisis parmi les mansions lunaires, comme chez les Hindoux; tantôt ils sont ceux des dodécatémorions, comme dans l'année dionysienne. On dit encore, sur les rives du Gange : les mois *Flèche*, *Maison* ou *Tête d'Antilope*; comme, du temps de Ptolémée Philadelphe, on disoit à Alexandrie : les mois *Didymon*, *Parthenon* et *Aegon*, mois des gémeaux, de la vierge et du capricorne [1]. Une liaison intime s'observe entre les noms des dodécatémorions et ceux des nakchatras : chez plusieurs peuples, les derniers ont passé aux jours lunaires. Outre la division réelle de l'écliptique qui est une zone du ciel étoilé, il existe encore, et surtout dans l'Asie orientale, des divisions du temps que le soleil emploie pour revenir à peu près aux mêmes étoiles ou au même point de l'horizon. Ces cycles, composés généralement de douze ou de vingt-quatre parties, d'après le nombre des lunaisons ou demi-lunaisons écoulées, appartiennent plutôt à la chronologie qu'à l'astrognosie; ils ne présentent qu'une division idéale de l'écliptique, dont chaque partie prend un nom et un signe particulier. Tels sont les animaux tartares, les *tse* et les *tsieki* des Chinois. Ces signes, qui ne mesurent que

[1] Ideler, *Hist. Untersuch.*, S. 264.

le temps et qui subdivisent les saisons, peuvent être inventés chez des peuples qui ne fixent point leur attention sur les étoiles. On auroit pu trouver un véritable zodiaque composé de douze signes qui président aux mois, et, par l'artifice des séries périodiques, aux années, aux jours et aux heures, dans la région basse du Pérou, là même où une couche épaisse de vapeurs dérobe aux habitans la vue des étoiles, sans leur cacher les disques de la lune et du soleil. Les signes du zodiaque idéal, dont la révolution complète (le cercle, *annulus*) forme une année, (*annus*, ἐνιαυτὸς), passent facilement aux constellations mêmes : dès-lors, la *division du temps* devient une *division de l'espace*.

Nous ne discuterons point si le zodiaque des Hindoux, des Chaldéens, des Égyptiens et des Grecs, n'a point aussi été originairement un cycle [1], dont les signes désignoient les variations du climat dans un pays sujet à des inondations périodiques. L'inégale étendue qu'occupent la vierge et le cancer, et le manque de liaison [2] que l'on observe entre les figures des dodécatémorions et les constellations extrazodiacales, semblent donner quelque probabilité à cette supposition. Nous voyons, en effet, qu'il est des peuples qui emploient à la fois plusieurs divisions de l'écliptique, et que les signes qui, chez une nation, appartiennent à des constellations, ne sont chez une autre que des divisions du temps. Peut-être existoit-il jadis quelque région de l'Asie dans laquelle le cycle tartare des animaux célestes que Bailly regarde comme le plus ancien des zodiaques, tandis que Dupuis [3] s'efforce à le faire passer pour une table des paranatellons, étoit une division réelle des étoiles placées dans l'écliptique. Pour bien saisir les rapports qui, dès les temps les plus reculés, se sont formés entre les peuples des deux continens, il ne faut pas perdre de vue la liaison intime qui existe entre le zodiaque imaginaire et le zodiaque réel, entre les cycles et les constellations de l'écliptique, entre les mansions et les divisions de l'orbite solaire.

Ce sont ces mêmes considérations sur le développement progressif de l'astrognosie, qui nous empêchent de décider si les hiéroglyphes des jours et des années du calendrier toltèque et aztèque, comme les *tse* et les *tchi* chinois, n'appartiennent qu'à un zodiaque imaginaire ou fictif, ou s'ils désignent

[1] Rhode, *Versuch über das Alter des Thierkreises*, 1809, S. 15 et 101.

[2] Recherches sur l'origine des constellations de la sphère grecque, 1807, pag. 63.

[3] Origine des cultes, Tom. III, pag. 362.

des constellations zodiacales. Nous avons déjà observé plus haut que les grandes roues qui représentent le cycle de cinquante-deux ans, étoient entourées d'un serpent qui se mordoit la queue, et dont les quatre replis marquoient les quatre indictions. Les hiéroglyphes étant disposés par séries périodiques de quatre termes, et les intervalles qui séparent un repli de l'autre renfermant douze années, chaque nœud du serpent correspondoit à un autre signe. Je pense que ces quatre nœuds, désignés par les catastérismes *lapin, canne, silex* et *maison,* faisoient allusion aux points des solstices et des équinoxes, ou à l'intersection des colures avec l'écliptique. La plus ancienne division du zodiaque, dit Albategnius[1], est celle en quatre parties. En effet, dans la première année du grand cycle des jours, *matlactli tochtli* (10 lapin), *chicuei acatl* (8 canne), *chicome calli* (7 maison), et *matlactli tecpactl* (11 silex), répondoient aux 22 décembre, 22 mars, 20 juin et 23 septembre. Ces jours s'éloignent très-peu des équinoxes et des solstices; et, comme l'année mexicaine commençoit au solstice d'hiver, de même que l'année des Chinois, il est assez naturel que, dans la série périodique des signes des années, le premier terme soit *tochtli*, quoique, dans la série des vingt signes des jours, *tochtli* soit précédé par *calli.*

Nous savons en outre, par les notions que Siguenza a puisées dans les ouvrages d'Ixtlilxochitl, que les quatre replis du serpent et les quatre catastérismes qui leur appartiennent indiquoient les quatre saisons, les quatre élémens et les points cardinaux. La terre étoit dédiée au lapin, et l'eau à la canne; en traitant plus haut des signes de la nuit, nous avons vu que *Tepeyollotli*, une des divinités qui habitent les cavernes, et *Cinteotl,* la déesse des moissons, accompagnent les signes diurnes *lapin* et *canne.* Le sens de ces allégories est trop clair pour qu'elles aient besoin d'explication. Les quatre signes des équinoxes et des solstices, choisis dans une série de vingt signes, rappellent en outre les quatre *étoiles royales,* Aldebaran, Regulus, Antares et Fomahault, célèbres dans toute l'Asie, et présidant aux saisons[2]. Dans le nouveau continent, les indictions du cycle de cinquante-deux ans forment, pour ainsi dire, les quatre saisons de la *grande année,* et les astrologues mexicains se plaisoient à voir présider chaque période de treize ans par un des quatre signes équinoxiaux ou solsticiaux.

[1] *De scientia stellarum,* cap. 2 (*ed. Bonon.,* 1645, pag. 3.)

[2] *Firmicus,* Lib. VI, c. 1.

Quoique, dans toutes les parties de l'Empire mexicain, on se servît des mêmes signes, et qu'on les rangeât dans le même ordre, on observe cependant quelque différence dans le choix du signe solsticial et équinoxial placé à la tête du *xiuhmolpilli*, ou *ligature* des années. Les habitans de Tezcuco commençoient la grande année par *acatl;* ceux de Téotihuacan, par *calli;* les Toltèques, par *tecpatl.* On a révoqué en doute si, chez ces mêmes peuples, malgré la différence que nous venons d'indiquer, le premier jour de l'an eût constamment le signe *cipactli:* mais les fragmens de leurs annales historiques, conservés dans le musée de Boturini et dans la collection du père Pichardo, à Mexico, semblent indiquer que la variété des dates provient de l'époque à laquelle se faisoit l'intercalation des treize jours, et non de la différente manière de marquer le commencement du cycle.

Nous ignorons si les vingt signes des jours mexicains sont les restes d'une ancienne division du zodiaque en vingt-huit mansions lunaires, ou si, avec les quatre signes de la nuit, dont les noms ne se retrouvent pas parmi ceux des jours, ils ont formé anciennement vingt-quatre catastérismes, comme les *tsieki* du zodiaque chinois. Peut-être avoit-on placé entre les quatre signes équinoxiaux et solsticiaux un nombre égal de signes; peut-être le nombre de vingt ne dérive-t-il que d'une division de l'hémisphère visible en dix parties. Il est certain que cette même division a engagé les Mexicains à partager en dix-huit mois l'année de trois cent soixante jours, et qu'elle est devenue la base d'un système dont nous ne trouvons aucun vestige dans l'ancien continent. J'incline à croire cependant que la division en dix-huit mois de vingt jours est postérieure à une autre en douze lunes de trente jours; car la méthode de faire présider chaque jour par un signe du zodiaque, et de déterminer le nombre des mois par le retour des séries périodiques, a dû se présenter plus tard que l'idée plus simple de diviser l'année d'après le nombre des lunaisons qu'elle renferme. Quoiqu'en Asie il existe des divisions de l'écliptique en vingt-quatre *tsiekis*[1] et en trente-six *decans*, ces divisions n'y ont pourtant pas donné lieu à des années de dix ou de quinze mois; et si l'antiquité nous en offre de quatre, de six ou de vingt-quatre mois, ces divisions ne tiennent pas à l'usage des séries périodiques, comme les dix-huit mois de l'année

[1] Amiot, dans les Mémoires concernant les Chinois, Vol. II, pag. 161. Gaubil, Traité de l'Astronomie chinoise, pag. 32.

mexicaine, mais à l'importance attachée aux points équinoxiaux et solsticiaux, aux cycles de soixante jours, et à la durée des demi-lunaisons.

Nous avons rappelé plus haut que l'année mexicaine, comme celle des Égyptiens et des Perses, étoit composée de trois cent soixante jours, auxquels on ajoutoit cinq jours épagomènes furtifs (*musteraka*), ou inutiles (*nemontemi*). Si les Mexicains n'avoient pas connu l'excès de la durée d'une révolution du soleil sur trois cent soixante-cinq jours, le commencement de leur année, comme celui de l'année vague des Égyptiens, auroit passé, à peu près en quatorze cent soixante ans, par toutes les saisons ou par tous les points de l'écliptique. Quatre siècles s'étoient écoulés depuis la réforme du calendrier mexicain, en 1091, jusqu'à l'arrivée des Espagnols. Les écrivains de ce temps affirment tous, qu'à cette époque, le calendrier des Européens coïncidoit, à peu de jours près, avec le calendrier aztèque : le calcul exact des éclipses de soleil marquées dans les annales mexicaines, a même rendu probable que la différence observée entre les deux calendriers provenoit en entier de ce que le nôtre n'avoit pas encore subi la correction grégorienne. Examinons maintenant quel étoit le mode d'intercalation par lequel les Mexicains parvenoient à éviter les erreurs de leur chronologie.

L'année mexicaine étant solaire et non lunaire, le mode d'intercalation pouvoit être d'une bien plus grande simplicité que celui employé par les Grecs et les Romains, avant l'introduction du *Merkidinus*. En jetant un coup d'œil général sur les intercalations usitées chez différens peuples, nous voyons que les uns laissent s'accumuler les heures jusqu'à ce qu'elles forment un jour entier, tandis que d'autres négligent l'intercalation jusqu'à ce que les heures excédantes forment une période qui égale une des grandes divisions de leur année. Le premier mode d'intercalation est celui de l'année julienne; le second est celui des anciens Perses, qui ajoutoient tous les cent vingt ans, à une année de douze mois, un mois entier de trente jours, et de manière que le mois intercalaire parcourût toute l'année en 12×120, ou quatorze cent quarante ans[1]. Les Mexicains ont évidemment suivi le système des Perses : ils conservoient l'année vague jusqu'à ce que les heures excédantes formassent une demi-lunaison; ils intercaloient, par conséquent, treize jours toutes les *ligatures* ou cycles de cinquante-deux ans. Il en résultoit, comme nous l'avons observé plus haut, que chaque ligature renfermoit $\frac{18993}{13}$ ou quatorze cent

[1] Ideler, *Hist. Unters.*, S. 379.

soixante-une petites périodes de treize jours. L'année mexicaine commençoit la première année du *xiuhmolpilli*, le jour qui correspond au 9 janvier du calendrier grégorien. La cinquième, la neuvième et la treizième année du cycle, le premier jour de l'an étoit le 8, le 7 et le 6 janvier : à chaque année du signe *tochtli*, les Mexicains perdoient un jour; et, par l'effet de cette *rétrogradation*, l'année *calli* de la quatrième indiction commençoit le 27 décembre, et finissoit au solstice d'hiver, le 21 décembre, en ne faisant pas entrer en ligne de compte les cinq jours inutiles ou complémentaires. Il en résulte que le dernier des *nemontemi*, appelé *cohuatl* (serpent), et regardé comme le jour le plus malheureux, parce qu'il n'appartient à aucune période de treize jours, tombe à la fin du cycle sur le 26 décembre, et que treize jours intercalaires ramènent le commencement de l'année au 9 janvier. Pour rendre plus clair ce que nous venons d'exposer, nous ajouterons ici le tableau des derniers vingt-cinq jours de la première année d'un cycle.

CALENDRIER GRÉGORIEN.		TONALPOHUALLI.		METZLAPOHUALLI.		
					SÉRIES DE TREIZE NOMBRES, et de VINGT SIGNES DU JOUR.	SÉRIE DE NEUF SIGNES DE LA NUIT.
DÉCEMBRE DE L'ANNÉE 1091.	15	ATEMOZTLI DE L'ANNÉE 2 *ACATL*.	1	27.e PÉRIODE DE 13 JOURS.	3 Cipactli.	Tepeyollotli.
	16		2		4 Ehecatl.	Quiahuitl.
	17		3		5 *Calli.*	*Tletl.*
	18		4		6 Cuetzpalin.	Tecpatl.
	19		5		7 Cohuatl.	Xochitl.
	20		6		8 Miquiztli.	Cinteotl.
	21		7		9 Mazatl.	Miquiztli.
	22		8		10 *Tochtli.*	Atl.
	23		9		11 Atl.	Tlazolteotl.
	24		10		12 Itzcuintli.	Tepeyollotli.
	25		11		13 Ozomatli.	Quiahuitl.
	26		12	28.e PÉRIODE DE 13 JOURS.	1 Malinalli.	*Tletl.*
	27		13		2 *Acatl.*	Tecpatl.
	28		14		3 Ocelotl.	Xochitl.
	29		15		4 Quauhtli.	Cinteotl.
	30		16		5 Cozcaquauhtli.	Miquiztli.
	31		17		6 Ollin.	Atl.
JANVIER DE 1092.	1		18		7 *Tecpactl.*	Tlazolteotl.
	2		19		8 Quiahuitl.	Tepeyollotli.
	3		20		9 Xochitl.	Quiahuitl.
	4	NEMONTEMI.	1		10 Cipactli.	....
	5		2		11 Ehecatl.	....
	6		3		12 *Calli.*	....
	7		4		13 Cuetzpalin.	....
	8		5		1 Cohuatl.	....
	9	TITITL DE L'ANNÉE 3 *TECPATL*.	1	1.re PÉR. DE 13 JOURS.	1 Cipactli.	*Tletl.*
	10		2		2 Ehecatl.	Tecpatl.
	11		3		3 *Calli.*	Xochitl.
	12		4		4 Cuetzpalin.	Cinteotl.
	13		5		5 Cohuatl.	Miquiztli.
	14		6		6 Miquiztli.	Atl.
	15		7		7 Mazatl.	Tlazolteotl.

L'intercalation de treize jours donnoit lieu à la grande fête séculaire appelée *xiuhmolpia* ou *toxiuhmolpilia* (ligature de nos années), et décrite par tous les historiens de la conquête. Les Mexicains croyoient, d'après une prédiction très-ancienne, que la fin du monde arriveroit à la fin d'un cycle de cinquante-deux ans; que le soleil ne reparoîtroit plus sur l'horizon, et que les hommes seroient dévorés par des génies malfaisans et d'une figure hideuse, connus sous le nom de *Tzitzimimes.* Cette croyance tenoit sans doute à la tradition toltèque des *quatre âges*, d'après laquelle la terre avoit déjà subi quatre grandes révolutions, dont trois étoient arrivées à la fin d'un cycle. Le peuple passoit dans une profonde consternation les cinq jours épagomènes qui précédoient le *xiuhmolpia:* le cinquième jour, le feu sacré étoit éteint dans les temples, par ordre du *teoteuctli*, ou grand-prêtre : dans les couvens, dont le nombre étoit aussi considérable à Ténochtitlan qu'il l'est depuis les temps les plus reculés au Tibet et au Japon, les religieux ou *tlamacazquis* se livroient à la prière : à l'approche de la nuit, personne n'osoit allumer du feu dans sa maison; on brisoit les vases d'argile, on déchiroit ses habits, on détruisoit ce qu'on possédoit de plus précieux, parce que tout paroissoit inutile au moment terrible du dernier jour. Par une superstition bizarre, les femmes enceintes devenoient des objets d'épouvante pour les hommes : on leur cachoit la figure sous des masques faits de papier d'*agave :* on les enfermoit même dans les magasins de maïs, parce qu'on étoit persuadé que si le cataclysme avoit lieu, les femmes transformées en tigres se joindroient aux génies malfaisans (*tzitzimimes*) pour se venger de l'injustice des hommes.

C'étoit dans la soirée du dernier jour des *nemontemi*, qui est présidé par le signe du *serpent*, que commençoit la fête du *feu nouveau.* Les prêtres prenoient les vêtemens de leurs dieux; et, suivis d'une immense foule de peuple, ils alloient, en procession solennelle, à la montagne de Huixachtecatl [2], située à deux lieues de Mexico, entre Iztapallapan et Culhuacan. Cette marche lugubre s'appeloit la *marche des dieux*, *teonenemi*, dénomination qui rappeloit aux Mexicains que les dieux quittoient leur ville, et que peut-être ils ne les reverroient plus. Lorsqu'on étoit arrivé à la cime de la montagne porphyritique

[1] TORQUEMADA, *de una Fiesta grandissima*, Lib. x, c. 33-36, Tom. II, pag. 312 et 321. ACOSTA, Lib. VI, c. 2, pag. 259.

[2] *Vixachtla*, d'après GOMARA, *Conquista*, fol. 133 (a).

de Huixachtecatl, on attendoit l'instant où les Pléiades occupoient le milieu du ciel, pour commencer l'épouvantable sacrifice dont nous avons parlé plus haut[1], et qui est représenté Planche XV, n.° 8. Le cadavre de la victime restoit étendu sur la terre, et l'instrument dont on se servoit pour allumer le feu par frottement (πυρεῖα chez les Grecs, *tletlaxoni* chez les Mexicains), étoit placé dans la plaie même que le prêtre de Copulco, armé d'un couteau d'obsidienne, avoit faite dans la poitrine du prisonnier destiné au sacrifice. Lorsque les parcelles de bois (*la harina del palillo*), détachées par le frottement rapide du cylindre, avoient pris feu, on allumoit un énorme bûcher qui avoit été préparé d'avance pour recevoir le corps de la malheureuse victime. Le peuple jetoit des cris de joie; la lueur du bûcher pouvoit être vue dans une grande partie de la vallée de Mexico, à cause de la hauteur de la montagne sur laquelle se faisoit cette sanglante cérémonie. Tous ceux qui n'avoient pu suivre la procession étoient placés sur les terrasses des maisons, sur les sommets des téocallis, sur les collines qui s'élèvent au milieu du lac, les yeux fixés sur le lieu où devoit paroître la flamme, présage certain de la bienveillance des dieux, et de la conservation du genre humain pendant le cours d'un cycle nouveau. Des messagers, postés de distance en distance, et tenant des torches de bois de pin très-résineux, portoient le feu nouveau de village en village, jusqu'à la distance de quinze ou vingt lieues; on le déposoit partout dans les temples, d'où il étoit distribué dans les maisons des particuliers. Lorsqu'on voyoit le soleil se lever sur l'horizon, l'allégresse redoubloit, la procession retournoit de la montagne d'Iztapalapan à la ville, et le peuple croyoit voir rentrer ses dieux dans leurs sanctuaires. Alors les femmes sortoient de leur prison : on se paroit de nouveaux habits, et l'on employoit les treize jours intercalaires à nettoyer les temples, à blanchir les murs, et à renouveler les meubles, la vaisselle et tout ce qui sert à la vie domestique.

Cette fête séculaire, cette crainte de voir le cinquième soleil s'éteindre à l'époque du solstice d'hiver, semble offrir un nouveau trait d'analogie entre les Mexicains et les habitans de l'Égypte. Achilles Tatius[2], dans son commentaire sur Aratus, nous a conservé la notice suivante, que Scaliger croit être

[1] Pag. 100.

[2] ACHILL. TAT., *Isag. in Phænom.*, c. 23 (PETAVIUS *de Doctr. tempor.*, 1703, Tom. III, pag. 85.) SCALIG., *Adnot. ad Manil. Astron.*, Lib. I, v. 69, pag. 85. Voyez aussi la traduction des Lettres du comte CARLI, Tom. I, pag. 398, not. 1.

empruntée de l'Octaétéride d'Eudoxe : « Les Égyptiens, lorsqu'ils voyoient descendre le soleil du cancer vers le capricorne, et que les jours se raccourcissoient de plus en plus, avoient coutume de gémir, craignant que le soleil ne les abandonnât entièrement. Cette époque coïncidoit avec la fête d'Isis: mais quand l'astre commençoit à se montrer de nouveau, et que la durée des jours devenoit plus grande, ils mettoient des habits blancs et se couronnoient de fleurs (λευχειμονήσαντες ἐστεφανηφόρησαν).» En lisant ce passage d'Achilles Tatius, on croit lire ce que Gomara et Torquemada rapportent de la fête du jubilé mexicain : de même [1] que, dans l'ouvrage de Sextus Empiricus [2] contre les astrologues, on trouve pour ainsi dire décrite la figure symbolique [3] que nous avons fait représenter Planche XV, d'après le manuscrit conservé à Veletri. Chez tous les peuples de la terre, les idées superstitieuses prennent la même forme au commencement et au déclin de la civilisation, et c'est à cause de cette analogie qu'il est difficile de distinguer ce qui a été communiqué de nation à nation, et ce que les hommes ont puisé dans une source intérieure.

En parlant de la fête séculaire, le père Torquemada désigne l'instant du sacrifice d'une manière très-précise en apparence, mais qui renferme une contradiction réelle : « Lorsque la procession, dit-il[4], arrivoit à la montagne d'Huixachtecalt, les prêtres attendoient qu'il fût minuit, ce qu'ils reconnoissoient par la position des Pléiades, qui, à cette heure, étoient montées au milieu du ciel (*estavan encumbradas en medio del cielo*): car le temps du jubilé ou de la fête séculaire étoit venu quand ces étoiles se levoient au commencement de la nuit; ce qui, *pour l'horizon du Mexique*, est *généralement* au mois de décembre.» L'expression « lorsque les Pléiades se trouvent au milieu du ciel » signifie sans doute le passage de ces étoiles par le méridien, ou, ce qui est à peu près la même chose pour la latitude de Mexico, leur passage par le zénith. Or, la dernière fête séculaire fut célébrée dans la sixième année du règne de Montezuma, et, à cette époque, la culmination des Pléiades avoit lieu à minuit, en tenant compte de la précession des équinoxes, non au mois

[1] DUPUIS, Mém. explicatif du zodiaque, 1806, pag. 145.

[2] SEXT. EMPIR. *contra Mathem.*, Lib. V (*ed. Stephan.*, Tom. III, pag. 187). FIRMICUS, Lib. II, c. 27 (*ed. Ald. Manut.*, 1503, fol. CV). ORIGEN. *contra Celsum*, Lib. VIII, c. 55 (*ed. Delarue*, 1733, Tom. I, pag. 783).

[3] Voyez plus haut pag. 90, Pl. XV.

[4] TORQUEMADA, Tom. III, pag. 513 *b.* et 321 *a.*

de décembre, mais le 8 novembre. Le 26 décembre, cette constellation se levoit déjà 3h 23′ avant le coucher du soleil, et son passage par le méridien étoit à 8h 33′ du soir. Ces circonstances sont naturellement les mêmes pour tous les lieux de la terre où l'on pourroit supposer que le calendrier mexicain a été formé; et si l'on remonte au premier sacrifice célébré à Tlalixco en 1091, ou aux migrations des Toltèques dans le sixième siècle de notre ère, on trouve que, vers le solstice d'hiver, par l'effet de la précession des équinoxes, la culmination des Pléiades se rapproche davantage du coucher du soleil. Il est probable que les expressions « au moment de minuit, » et « au milieu du ciel, » ne doivent pas être prises dans un sens très-précis. Le père Torquemada parle en général d'une manière si confuse du système de la chronologie des Mexicains, qu'on peut supposer qu'il a mal entendu presque tout ce que les Indiens lui ont rapporté des phénomènes astronomiques. Après avoir dit formellement que le cycle, et par conséquent l'année, finissoit au mois de décembre, il admet que le premier jour de l'an est le 1.er février; et il ajoute qu'au solstice d'hiver, le soleil arrive à Mexico au point le *plus élevé* de sa course. Torquemada a réuni, avec la plus scrupuleuse exactitude, des noms, des traditions et des faits isolés : mais, dépourvu de toute critique, il se contredit lui-même chaque fois qu'il essaie à combiner ces faits, ou à juger de leurs rapports mutuels. Comme les Mexicains ne connoissoient pas l'usage des clepsydres, qui sont très-anciens[1] en Chaldée et à la Chine, ils ne pouvoient pas indiquer avec précision le moment de minuit. D'ailleurs, le coucher cosmique des Pléiades étoit aussi regardé, dans toute l'Asie, comme une indication du commencement de l'hiver[2]. On chercheroit en vain une exactitude rigoureuse dans des traditions populaires, qui peut-être avoient pris naissance dans des régions plus boréales, où le froid se fait sentir un mois avant le solstice.

Ce que nous venons de dire sur la constellation des Pléiades suffit d'ailleurs pour prouver combien quelques auteurs ont eu tort de regarder comme incertain si l'année commençoit vers l'équinoxe du printemps, ou vers le solstice d'hiver. Plus on s'éloigne de l'époque du 5 novembre, jour du lever acronique des Pléiades, moins il est possible qu'au milieu de la nuit où se faisoit le sacrifice

[1] Sext. Empir. *pag. Stephan.* 113. Lettre du Père Du Croz, dans Souciet, Observat., Tom. 1, pag. 245.

[2] Bailly, Astr. mod., pag. 477.

séculaire, les Mexicains aient vu cette constellation près du zénith[1]. Cependant Torquemada, Léon et Betancourt ont cru que l'année commençoit le 1.er ou le 2 février; Acosta et Clavigero, le 26 du même mois; Valadès et Alva Ixtlilxochitl, le 1.er et le 20 mars; Gemelli et Veytia, le 10 avril. Au seizième siècle, la culmination des Pléiades avoit lieu le jour de l'équinoxe du printemps, 3h 8' *avant le coucher* du soleil. Il est vrai que, d'après une ancienne tradition[2], la disparition de cette constellation au lever du soleil marquoit jadis le jour de l'équinoxe d'automne, ce qui suppose une observation faite trois mille ans avant notre ère: mais nous ne saurions admettre que les Mexicains avoient reçu leur chronologie d'un peuple qui commençoit l'année à l'entrée de l'automne. La concordance des dates, plusieurs phénomènes astronomiques, le témoignage des auteurs espagnols, qui ont accumulé des matériaux sans connoître le véritable système du calendrier, tout parle pour le système de Gama. Je me contenterai de citer ici une seule de ces preuves. L'historiographe indien Christoval del Castillo, dans un ouvrage manuscrit[3] écrit en mexicain et conservé à Mexico, affirme que les cinq jours complémentaires étoient ajoutés à la fin du mois *Atemoztli*, qui correspondoit, d'après le témoignage unanime des auteurs indiens et espagnols, à notre mois de décembre. Torquemada dit en outre que la troisième fête du dieu de l'eau étoit célébrée au solstice d'hiver, qui a lieu vers la fin d'*Atemoztli*, et que le cycle finit au mois de décembre. Toutes ces circonstances s'accordent à placer les jours intercalaires peu de temps après le solstice d'hiver. La crainte de voir s'éteindre ou s'éloigner l'astre du jour, les idées de deuil et de joie exprimées dans la fête séculaire, se rapportent aussi bien mieux à l'époque de l'accourcissement des jours qu'à celle de l'équinoxe. Il est vrai que c'étoit à l'entrée du printemps, qu'à Rome le pontife prenoit le feu nouveau sur l'autel de Vesta, et que les Perses célébroient les grandes fêtes du Neurouz: mais les motifs[4] de ces fêtes étoient différens de ceux qui guidoient les Mexicains et les Égyptiens dans les fêtes solsticiales et isiaques.

J'ai exposé le système de l'intercalation, tel qu'on le voit indiqué dans les manuscrits mexicains, tel que l'ont adopté Siguenza, Clavigero, Carli,

[1] Gama, §. 35, pag. 52, note.
[2] Plin. *Hist. Nat.*, Lib. xviii, c. 25 (*ed. Harduin*, 1741. Tom. ii, pag. 129.)
[3] *MSS.*, cap. 71.
[4] Dupuis, Origine des Cultes, Tom. i, pag. 156; Tom. ii, P. 2, pag. 96.

et long-temps avant eux, Boulanger et Freret. D'après ce système, la longueur de l'année est supposée de $365^j,25$: d'où il résulte que, depuis la réforme du calendrier en 1091 jusqu'à l'arrivée des Espagnols, les Mexicains auroient dû se trouver en erreur de plus de trois jours. Or, les recherches que Gama a faites sur les éclipses de soleil du 23 février 1477 et du 7 juin 1481, qui sont indiquées dans les annales hiéroglyphiques; sur plusieurs époques mémorables de la conquête, et sur les jours où, d'après les fastes mexicains, le soleil passe par le zénith de Ténochtitlan, semblent prouver que cette erreur de trois jours n'avoit pas lieu, et qu'au commencement du seizième siècle, comme nous l'avons observé plus haut, les dates du calendrier aztèque correspondoient mieux avec les jours des solstices et des équinoxes, que celles du calendrier espagnol.

Sans connoître la longueur exacte de l'année, les Mexicains auroient pu rectifier de temps en temps leur calendrier, à mesure que des observations gnomoniques les avertissoient que, dans la première année du cycle, les équinoxes du printemps et de l'automne s'éloignoient de quelques jours du 7 *malinalli* et du 9 *cozcaquauhtli*. Les Péruviens du Couzco, dont l'année étoit lunaire, régloient leur intercalation, non d'après l'ombre des gnomons, qu'ils mesuroient d'ailleurs très-assidûment, mais d'après des marques placées dans l'horizon pour désigner les points où le soleil se levoit et se couchoit le jour des solstices et des équinoxes. Une intercalation périodique et exacte, comme celle que les Persans ont connue depuis le onzième siècle, est sans doute préférable à ces changemens brusques que l'on désigne sous le nom de *réformes* du calendrier; mais une nation qui, depuis des siècles, emploieroit un mode d'intercalation très-imparfait, pourroit cependant conserver l'accord entre son calendrier et celui des peuples les plus policés, si, conduite par l'observation directe des phénomènes célestes, elle changeoit de temps en temps le commencement de son année. L'histoire mexicaine, dans ses annales, n'offre aucune trace de ces changemens brusques ou de ces intercalations extraordinaires. Depuis l'époque célèbre du sacrifice de Tlalixco, le calendrier n'avoit subi aucune réforme; l'intercalation se fit uniformément à la fin de chaque cycle; et, pour expliquer comment quatre siècles n'avoient pas suffi pour produire une erreur sensible dans la chronologie, M. Gama admet que les Mexicains n'intercaloient que vingt-cinq jours tous les cycles de cent quatre ans *cehuehuetiliztli*, ou douze jours et demi à la fin de chaque cycle de

cinquante-deux ans, ce qui fixe la durée de l'année à $365^{j},240$. Il croit pouvoir conclure du récit même des historiens du seizième siècle, que la fête séculaire se célébroit alternativement le jour et la nuit, et que si les années d'un cycle commençoient toutes à minuit, celles d'un autre commençoient toutes à midi. Ne pouvant pas examiner les ouvrages écrits en langue mexicaine, je ne suis point en état de prononcer sur la justesse des idées de M. Gama. Les raisons qu'il allègue dans sa dissertation sur les monumens découverts en 1790, ne me paroissent plus aussi concluantes que je les ai crues autrefois, avant d'avoir pu faire une étude approfondie du calendrier mexicain. Lorsque ses héritiers auront obtenu les moyens de faire imprimer son traité de *Chronologie toltèque et aztèque*, il sera plus facile de juger du vrai nombre des jours intercalaires. Les travaux astronomiques de Gama, dont nous avons eu occasion de vérifier l'exactitude, doivent d'ailleurs inspirer beaucoup de confiance, et il est probable qu'un savant qui a eu la patience de calculer, pour le parallèle de l'ancien Ténochtitlan, d'après les tables de Mayer, un grand nombre d'éclipses de soleil, liées à des époques historiques, n'auroit pas hasardé légèrement une hypothèse nouvelle, s'il n'y avoit été conduit par une comparaison soignée des dates et par l'étude des peintures hiéroglyphiques.

« L'intercalation de vingt-cinq jours en cent quatre ans, dit M. La Place[1] dans son excellent précis de l'histoire de l'astronomie, suppose une durée de l'année tropique plus exacte que celle d'Hipparque, et, ce qui est très-remarquable, presque égale à l'année des astronomes d'Almamon. Quand on considère la difficulté de parvenir à une détermination aussi exacte, on est porté à croire qu'elle n'est pas l'ouvrage des Mexicains, et qu'elle leur est venue de l'ancien continent. Mais de quel peuple et par quel moyen l'ont-ils reçue? Pourquoi, si elle leur étoit transmise par le nord de l'Asie, ont-ils une division du temps si différente de celles qui ont été en usage dans cette partie du monde? » Dans l'état actuel de nos connoissances, nous ne pouvons nous flatter de résoudre ces questions : mais, en se refusant même à admettre l'intercalation de douze jours et demi par cycle, en n'accordant aux Mexicains que la connoissance de l'ancienne année perse de $365^{j},250$, on trouvera pourtant, dans les hiéroglyphes des jours et dans l'emploi des séries périodiques, des témoignages irrécusables d'une ancienne communication avec l'Asie orientale.

[1] Exp. du Système du Monde, 3.e édit., Tom. II, pag. 318.

Quoique le cycle mexicain commençât par l'année du lapin, *tochtli*, comme le cycle tartare commence par l'année du rat, *singueri*, l'intercalation ne se faisoit que dans l'année *ome acatl* : c'est même cette circonstance qui a engagé les Mexicains à désigner dans leurs peintures un *xiuhmolpilli*, ou cycle de cinquante-deux ans, par un faisceau de cannes. Les Mexicains étoient sortis d'Aztlan en l'année 1064, ou 1 *tecpatl*; leurs migrations durèrent vingt-trois ans jusqu'en 1087, ou 11 *acatl*, où ils arrivèrent à Tlalixco. Or, quoique la réforme du calendrier eût lieu en 1090, ou l'année 1 *tochtli*, la fête du feu nouveau ne fut pourtant célébrée que l'année suivante 2 *acatl*: « parce que, dit l'historien indien Tezozomoc[1], le dieu tutélaire du peuple, *Huitzilopochtli*, avoit fait sa première apparition le jour 1 *tecpatl* de l'année 2 *acatl*. »

Quelques auteurs ont soupçonné qu'avant la réforme du calendrier à Tlalixco, les Mexicains avoient intercalé un jour tous les quatre ans; une fête du dieu du feu (*Xiuhteuctli*), célébrée avec plus de solennité dans les années qui portoient le symbole *tochtli*, paroît avoir donné lieu à cette opinion. Le comte Carli, dont les Lettres américaines offrent un mélange singulier d'observations exactes, d'idées purement ingénieuses et d'hypothèses incompatibles avec les principes d'une bonne physique et la vraie théorie des mouvemens célestes, a cru reconnoître, dans les fêtes de neuf jours célébrées tous les quatre ans, les restes d'une intercalation lunaire. Il suppose que les prêtres mexicains comptoient, dans une année, douze lunaisons de vingt-neuf jours huit heures, et que, pour ramener tous les quatre ans ces années de trois cent cinquante-deux jours, à de véritables années lunaires, ils ajoutoient neuf jours. Cette supposition est presque aussi hasardée que celle d'après laquelle le même auteur attribue aux corps célestes l'erreur des anciens calendriers, en admettant que, quelques milliers d'années avant notre ère, la terre achevoit sa révolution autour du soleil en trois cent soixante jours[2], et qu'un mois lunaire n'étoit que de vingt-sept jours et demi.

Comme une série périodique de quatre termes étoit employée pour distinguer les années renfermées dans un cycle, les Mexicains se voyoient très-naturellement conduits à des fêtes quatriennales. Telles étoient le jeûne

[1] GAMA, §. 7, pag. 21.

[2] Lettres américaines, Tom. II, pag. 153, 161, 167, 333 et 371.

solennel de cent soixante jours, célébré, à l'équinoxe du printemps, dans les petites républiques de Tlascalla, Cholula et Huetxocingo, et l'horrible sacrifice qui avoit lieu tous les quatre ans à Quauhlitlan, au mois *itzcalli*. Dans ce dernier, les pénitens se scarifioient le corps, en faisant ruisseler le sang à travers des tiges de roseau qu'ils introduisoient dans les plaies [1] et qu'ils déposoient dans les temples, comme des marques publiques de leur dévotion. Ces fêtes, qui rappellent les pénitences usitées au Tibet et dans l'Inde, se répétoient chaque fois qu'un même signe présidoit l'année.

En examinant, à Rome, le *Codex Borgianus* de Veletri, j'y ai reconnu le passage curieux [2] duquel le jésuite Fabrega a conclu que les Mexicains connoissoient la véritable durée de l'année tropique. On y trouve indiqué, sur quatre pages, vingt cycles de cinquante-deux ans, ou mille quarante ans : à la fin de cette grande période, on voit le signe du lapin *tochtli* précéder immédiatement, parmi les hiéroglyphes des jours, l'oiseau *cozquauhtli;* de manière que sept jours sont supprimés, ceux de l'*eau*, du *chien*, du *singe*, de l'herbe *malinalli*, de la *canne*, du *tigre* et de l'*aigle*. Le père Fabrega suppose, dans son Commentaire manuscrit, que cette omission se rapporte à une réforme périodique de l'intercalation julienne, parce qu'une soustraction de huit jours, à la fin d'un cycle de mille quarante ans, ramène, par un moyen ingénieux, une année de $365^{j},250$ à une année de $365^{j},243$, qui n'est que de $1' \, 26''$, ou de $0^{j},0010$ plus grande que la véritable année moyenne, telle que la donnent les Tables de M. Delambre. Quand on a eu occasion d'examiner un grand nombre de peintures hiéroglyphiques des Mexicains, et que l'on a vu le soin extrême avec lequel elles sont exécutées dans les plus petits détails, on ne sauroit admettre que l'omission de huit termes, dans une série périodique, soit due au simple hasard. L'observation du père Fabrega mérite sans doute d'être consignée ici, non qu'il soit probable qu'une nation n'emploie effectivement une réforme du calendrier qu'après de longues périodes de mille quarante ans, mais parce que le manuscrit de Veletri semble prouver que son auteur a eu connoissance de la véritable durée de l'année. S'il existoit au Mexique, à l'arrivée des Espagnols, une intercalation de vingt-cinq jours en cent quatre ans, il est à supposer que cette intercalation plus parfaite a

[1] GOMARA, pag. CXXXI, CXXXII. TORQUEMADA, Tom. II, pag. 307. GEMELLI, Tom. VI, pag. 75.

[2] *Cod. Borg.*, fol. 48-63. FABREGA, *MSS.*, fol. *k*, pag. 7.

été précédée d'une intercalation de treize jours en cinquante-deux ans. Or, la mémoire de cette ancienne méthode se sera conservée parmi les hommes, et il se peut que le prêtre mexicain, qui a composé le *rituel* du musée Borgia, ait voulu indiquer dans son livre un artifice de calcul propre à rectifier l'ancien calendrier, en retranchant sept jours d'une grande période de vingt cycles. On ne pourra juger de la justesse de cette opinion, que lorsqu'un plus grand nombre de peintures mexicaines aura été consulté en Europe et en Amérique : car, je ne saurois le répéter assez, tout ce que nous avons appris jusqu'ici de l'ancien état des peuples du nouveau continent, n'est rien en comparaison des lumières qui seront répandues un jour sur cet objet, si l'on parvient à réunir les matériaux qui sont épars dans les deux mondes, et qui ont survécu à des siècles d'ignorance et de barbarie.

Le monument précieux que j'ai fait représenter sur la Planche XXIII, et qui avoit déjà été gravé à Mexico, il y a près de vingt ans, sert à confirmer une partie des idées que nous venons de développer sur le calendrier mexicain. Cette pierre énorme a été trouvée, au mois de décembre 1790, dans les fondations du grand temple de Mexitli, à la *Plaza mayor* de Mexico, à peu près soixante-dix mètres à l'ouest de la seconde porte du palais des vice-rois, et trente mètres au nord du marché des fleurs appelé *Portal de las Flores*, à la petite profondeur de cinq décimètres. Elle étoit placée de manière que la partie sculptée ne pouvoit être vue qu'en la mettant dans une position verticale. Cortez, en détruisant les temples, avoit fait briser les idoles et tout ce qui tenoit au culte ancien. Les masses de pierre qui étoient trop grandes pour qu'on les détruisît, furent enterrées pour les soustraire aux yeux du peuple vaincu. Quoique le cercle qui renferme les hiéroglyphes des jours n'ait que $3^m,4$ de diamètre, on reconnoît que la pierre entière formoit un parallélipipède rectangle de quatre mètres de longueur, d'autant de mètres de largeur, et d'un mètre d'épaisseur.

La nature de cette pierre n'est pas calcaire, comme l'affirme M. Gama, mais de porphyre trappéen gris-noirâtre, à base de *wacke* basaltique. En examinant avec soin des fragmens détachés, j'y ai reconnu de l'amphibole, beaucoup de cristaux très-alongés de feldspath vitreux, et, ce qui est assez remarquable, des paillettes de mica. Cette roche, fendillée et remplie de petites cavités, est dépourvue de quarz, comme presque toutes les roches de la formation de trapp.

Comme son poids actuel est encore de plus de quatre cent quatre-vingt-deux quintaux (24,400 kilogrammes), et qu'aucune des montagnes qui entourent la ville à huit ou dix lieues de distance, n'a pu fournir un porphyre de ce grain et de cette couleur, on se figure aisément les difficultés que les Mexicains ont éprouvées pour transporter une masse si énorme au pied du *téocalli*. La sculpture en relief a le même fini que l'on trouve dans tous les ouvrages mexicains : les cercles concentriques, les divisions et les subdivisions sans nombre sont tracés avec une exactitude mathématique; plus on examine le détail de cette sculpture, plus on y découvre ce goût pour la répétition des mêmes formes, cet esprit d'ordre, ce sentiment de la symétrie qui, chez des peuples à demi-civilisés, remplacent le sentiment du beau.

Au centre de la pierre se présente le fameux signe *nahui ollin Tonatiuh* (le soleil dans ses quatre mouvemens) dont nous avons parlé plus haut[1]. Huit rayons triangulaires entourent le soleil; ces rayons se retrouvent dans le calendrier rituel, *tonalamatl*, dans les peintures historiques, partout où est figuré le soleil, *Tonatiuh*[2]. Le nombre huit fait allusion à la division du jour et de la nuit en huit parties[3]. Le dieu Tonatiuh est représenté ouvrant une large bouche armée de dents : cette bouche ouverte, cette langue qui en sort, rappellent la figure d'une divinité de l'Hindoustân, celle de *Kâla*, le *Temps*. D'après un passage du *Bhagavat-guita*, « *Kâla* engloutit les mondes, ouvrant une bouche enflammée, armée d'une rangée de terribles dents, et montrant une langue énorme[4]. » Tonatiuh, placé au milieu des signes des jours, mesurant l'année par les *quatre mouvemens* des solstices et des équinoxes, est en effet le véritable symbole du *Temps* : c'est *Krichna* prenant la forme de *Kâla*, c'est *Kronos* qui dévore ses enfans, et que nous croyons reconnoître sous le nom de *Moloch* chez les Phéniciens.

Le cercle intérieur offre les vingt signes des jours : en se souvenant que *cipactli* est le premier, et *xochitl* le dernier de ces catastérismes, on voit qu'ici, comme partout ailleurs, les Mexicains ont rangé les hiéroglyphes de droite à gauche. Les têtes des animaux sont placées dans une direction opposée,

[1] Pag. 164.
[2] Pl. xv, n. 4. (*Cod. Borg. Velitr.*, fol. 49.)
[3] Voyez plus haut, pag. 128.
[4] Traduction de M. WILKINS. Voyez aussi *The Hindu Pantheon, art. Kâla.*

sans doute parce que l'animal qui tourne le dos à un autre, est censé le précéder. M. Zoega a observé cette même particularité chez les Égyptiens[1]. La tête de mort, *miquiztli*, placée près du *serpent*, et l'accompagnant comme *signe de la nuit* dans la troisième série périodique, fait exception à la règle générale; elle seule est dirigée vers le dernier signe, tandis que les animaux ont la face tournée vers le premier. Cet arrangement n'est pas le même dans les manuscrits de Veletri, de Rome et de Vienne.

Il est probable que la pierre sculptée dont M. Gama a entrepris l'explication, étoit anciennement placée dans l'enceinte du téocalli, dans un *sacellum* dédié au signe *ollin Tonatiuh*. Nous savons, par un fragment d'Hernandez, que le jésuite Nieremberg nous a conservé dans le huitième livre de son Histoire naturelle, que le grand téocalli renfermoit dans ses murs six fois treize ou soixante-dix-huit chapelles, dont plusieurs étoient dédiées au soleil, à la lune, à la planète Vénus, appelée *Ilcuicatitlan* ou *Tlazolteotl*, et aux signes du zodiaque[2]. La lune, que tous les peuples regardent comme un astre qui attire l'humidité, avoit un petit temple (*teccizcalli*) construit en coquilles. Les grandes fêtes du soleil (*Tonatiuh*) étoient célébrées au solstice d'hiver et dans la seizième période de treize jours, qui étoit présidée à la fois par le signe *nahui ollin Tonatiuh*, et par la voie lactée, connue sous le nom de *Citlalinycue* ou *Citlalcueye*. Pendant une de ces fêtes du soleil, les rois avoient l'usage de se retirer dans un édifice situé au milieu de l'enceinte du téocalli, et appelé *Hueyquauhxicalco*. Ils y passoient quatre jours dans le jeûne et la pénitence : ensuite on faisoit un sacrifice sanglant en l'honneur des éclipses (*Netonatiuhqualo, malheureux soleil mangé*). C'est dans ce sacrifice que de deux victimes masquées, l'une représentoit l'image du soleil, *Tonatiuh*, et l'autre celle de la lune, *Meztli*, comme pour rappeler que la lune est la vraie cause de l'éclipse du soleil.

Outre les catastérismes du zodiaque mexicain et la figure du signe *nahui ollin*, la pierre offre aussi les dates de dix grandes fêtes qui étoient célébrées depuis l'équinoxe du printemps jusqu'à l'équinoxe d'automne. Comme plusieurs de ces fêtes correspondent à des phénomènes célestes, et que l'année mexicaine

[1] Zoega, *de Obel.*, p. 464 (où, par erreur typographique, les mots *dextrorsum* et *sinistrorsum* sont confondus).

[2] Eusebii Nierembergii *Hist. nat.*, Lib. VIII, cap. 22 (*Antwerpiæ*, 1635, pag. 142-156). *Templi partes*, 3, 8, 9, 20, 25.

est *vague* pendant l'espace d'un cycle, l'intercalation ne se faisant que de cinquante-deux en cinquante-deux ans, les mêmes dates ne désignent pas, quatre ans de suite, les mêmes jours. Le solstice d'hiver qui, la première année du cycle, a lieu le jour 10 *tochtli*, huit ans plus tard a déjà rétrogradé de deux signes, et tombe sur le jour 8 *miquiztli*. Il en résulte que, pour indiquer les dates par les signes des jours, il faut ajouter l'année du cycle à laquelle ces dates correspondent. En effet le signe 13 *cannes*, ou *matlactly omey acatl*, placé au-dessus de la figure du soleil, vers le bord supérieur de la pierre, nous annonce que ce monument renferme les fastes de la vingt-sixième année du cycle, depuis le mois de mars jusqu'au mois de septembre.

Pour faciliter l'intelligence des signes qui indiquent les fêtes du culte mexicain, je dois rappeler de nouveau que les *ronds*, placés auprès des hiéroglyphes des jours, sont des termes de la première des trois séries périodiques dont nous avons développé l'usage plus haut. En comptant de droite à gauche et en commençant à la droite du triangle qui repose sur le front du dieu *Ollin Tonatiuh*, et dont la pointe est dirigée vers *cipactli*, on trouve les huit hiéroglyphes suivans : 4 *tigre*; 1 *silex*; *tletl*, feu, sans indication de nombre; 4 *vent*; 4 *pluie*; 1 *pluie*; 2 *singe*, et 4 *eau*. Voici maintenant l'explication des fastes mexicains d'après le calendrier de M. Gama et d'après l'ordre des fêtes indiquées dans les ouvrages des historiens du seizième siècle.

Dans l'année 13 *acatl*, qui est la dernière année de la seconde indiction du cycle, le commencement de l'année a rétrogradé de six jours et demi, parce que l'intercalation n'a pas eu lieu depuis vingt-six ans. Le premier jour du mois *tititl*, qui porte le signe 1 *cipactli tletl*, correspond par conséquent non au 9, mais au 3 janvier; et le signe qui préside à la septième période de treize jours, 1 *quiahuitl* ou 1 *pluie*, coïncide avec le 22 mars ou avec l'équinoxe du printemps. C'est à cette époque que l'on célébroit les grandes fêtes de Tlaloc ou du dieu de l'eau, qui commençoient même déjà dix jours avant l'équinoxe, le jour 4 *atl*, ou 4 *eau*, sans doute parce que, le 12 mars, ou le 3 du mois *Tlacaxipehualiztli*, l'hiéroglyphe de l'eau, *atl*, étoit à la fois[1] le signe du jour et celui de la nuit. Trois jours après l'équinoxe du printemps, le jour 4 *ehecatl*, ou 4 *vent*, commençoit un jeûne solennel de quarante jours, institué en l'honneur du soleil. Ce jeûne finissoit le 30 avril, qui correspond à

1 *Nahui atl, atl, atl*; voyez plus haut, pag. 146.

1 *tecpatl* ou 1 *silex*. Comme le signe de ce jour est *accompagné* du *seigneur de la nuit*, *tletl*, feu, nous trouvons placé l'hiéroglyphe *tletl* près de 1 *tecpatl*, à gauche du triangle, dont la pointe est dirigée vers le commencement du zodiaque. A droite du signe 1 *tecpatl* se trouve celui 4 *ocelotl*, ou 4 tigre; ce jour est remarquable par le passage du soleil par le zénith de la ville de Mexico. Toute la petite période de treize jours, dans laquelle ce passage a lieu, et qui est la onzième de l'année rituelle, étoit encore dédiée au soleil. Le signe 2 *ozomatli* ou 2 *singe* correspond à l'époque du solstice d'été : il se trouve placé immédiatement auprès de 1 *quiahuitl*, ou 1 *pluie*, jour de l'équinoxe.

On peut être embarrassé[1] pour l'explication de 4 *quiahuitl* ou 4 *pluie*: dans la première année du cycle, ce jour correspond exactement au second passage du soleil par le zénith de la ville de Mexico; mais dans l'année 13 *acatl*, dont ce monument offre les fastes, le jour 4 *pluie* précédoit déjà ce passage de six jours. Comme toute la période de treize jours, dans laquelle le soleil parvient au zénith, est dédiée au signe *ollin Tonatiuh* et à la voie lactée, *citlalcueye*, et comme le jour 4 *pluie* appartient constamment à cette même période, il est assez probable que les Mexicains ont indiqué de préférence ce dernier jour, pour que la figure du soleil fût entourée de quatre signes qui eussent tous le même nombre quatre, et surtout pour faire allusion aux quatre destructions du soleil, que la tradition place dans les jours 4 *tigre*, 4 *vent*, 4 *eau*, et 4 *pluie*. Les cinq petits ronds que l'on trouve à gauche du jour 2 *singe*, immédiatement au-dessus du signe *malinalli*, paroissent faire allusion à la fête du dieu *Macuil-Malinalli*, qui avoit des autels particuliers : cette fête étoit célébrée vers le 12 septembre, appelé *Macuilli Malinalli*. La pointe du triangle qui sépare le signe du jour 1 *silex* du signe de la nuit, *tletl* ou feu, est dirigée vers le premier des vingt catastérismes des signes du zodiaque, parce que, l'année 13 *cannes*, le jour 1 *cipactli* correspond au jour de l'équinoxe d'automne : vers ce temps on célébroit une fête de dix jours, dont le plus solennel étoit le jour 10 *ollin*, ou 10 *soleil*, qui correspond à notre 16 septembre. On croit, à Mexico, que les deux cases, placées sous la langue du dieu *Ollin Tonatiuh*, présentent deux fois le nombre cinq : mais cette explication me paroît aussi hasardée que celle que l'on a tenté de donner des quarante cases qui entourent le zodiaque, et des nombres six, dix et dix-huit, que l'on

[1] Gama, §. 75, pag. 109.

trouve répétés vers le bord de la pierre. Nous n'examinerons pas non plus si les trous creusés dans cette énorme pierre ont été faits, comme l'a pensé M. Gama, pour y placer des fils qui servoient de gnomons. Ce qui est plus certain et très-important pour la chronologie mexicaine, c'est que ce monument prouve, contre l'opinion de Gemelli et de Boturini, que le premier jour, quel que soit le signe de l'année, est constamment présidé par *cipactli*, signe qui correspond au capricorne de la sphère grecque. On peut croire que, près de cette pierre, en étoit placée une autre qui renfermoit les fastes depuis l'équinoxe d'automne jusqu'à l'équinoxe du printemps.

Nous venons de réunir, sous un même point de vue, tout ce que nous savons jusqu'ici de la division du temps chez les peuples mexicains, en distinguant avec soin ce qui est certain de ce qui est simplement probable. On voit, d'après ce qui a été exposé sur la forme de l'année, combien sont imaginaires les hypothèses d'après lesquelles on attribuoit aux Toltèques et aux Aztèques, tantôt des années lunaires, tantôt des années de 286 jours, divisées en 22 mois [1]. Il seroit intéressant de connoître le système de calendrier suivi par les peuples les plus septentrionaux de l'Amérique et de l'Asie. Chez les habitans de Noutka nous retrouvons encore les mois mexicains de 20 jours, mais leur année n'a que 14 mois, auxquels ils ajoutent, d'après des méthodes très-compliquées, un grand nombre de jours intercalaires [2]. Dès qu'un peuple ne règle pas les subdivisions de l'année d'après les lunaisons, le nombre des mois devient pour lui assez arbitraire, et son choix ne paroît dépendre que d'une prédilection particulière pour certains nombres. Les peuples mexicains ont préféré les *doubles décades*, parce qu'ils n'avoient de signes simples que pour les unités, pour vingt et pour les puissances de vingt.

L'usage des séries périodiques et les hiéroglyphes des jours nous ont offert des traits frappans d'analogie entre les peuples de l'Asie et ceux de l'Amérique. Quelques-uns de ces traits n'avoient pas échappé à la sagacité de M. Dupuis [3], quoiqu'il ait confondu les signes des mois avec ceux des jours, et qu'il n'ait eu qu'une connoissance très-imparfaite de la chronologie mexicaine.

[1] Waddilove, dans Robertson's *Hist. of America*, Vol. III, p. 404, note XXXV.

[2] Don José Moziño, *Viage a Noutka*, manuscrit. (Voyez mon Essai politique sur la Nouvelle-Espagne, Vol. I, p. 335.)

[3] Mémoire explicatif sur le Zodiaque, p. 99.

Il seroit contraire au but que nous nous sommes proposé dans cet ouvrage, de nous livrer à des hypothèses sur l'ancienne civilisation des habitans du nord et du centre de l'Asie. Le Tibet et le Mexique présentent des rapports assez remarquables dans leur hiérarchie ecclésiastique, dans le nombre des congrégations religieuses, dans l'austérité extrême des pénitences et dans l'ordre des processions. Il est même impossible de ne pas être frappé de cette ressemblance, en lisant avec attention le récit que Cortez fit à l'empereur Charles-Quint, de son entrée solennelle à Cholula, qu'il appelle la ville sainte des Mexicains.

Un peuple qui régloit ses fêtes d'après le mouvement des astres, et qui gravoit ses fastes sur un monument public, étoit parvenu sans doute à un degré de civilisation supérieur à celui que lui ont assigné Pauw, Raynal, et même Robertson, le plus judicieux des historiens de l'Amérique. Ces auteurs regardent comme barbare tout état de l'homme qui s'éloigne du type de culture qu'ils se sont formé d'après leurs idées systématiques. Nous ne saurions admettre ces distinctions tranchantes en nations barbares et nations civilisées. En examinant dans cet ouvrage, avec une scrupuleuse impartialité, tout ce que nous avons pu découvrir par nous-mêmes sur l'état ancien des peuples indigènes du nouveau continent, nous avons tâché de recueillir les traits qui les caractérisent individuellement, et ceux qui paroissent les lier à différens groupes de peuples asiatiques. Il en est des nations entières comme des simples individus; de même que, dans ces derniers, toutes les facultés de l'ame ne parviennent pas à se développer simultanément ; chez les premiers, les progrès de la civilisation ne se manifestent pas à la fois dans l'adoucissement des mœurs publiques et privées, dans le sentiment des arts, et dans la forme des institutions. Avant de classer les nations, il faut les étudier d'après leurs caractères spécifiques; car les circonstances extérieures font varier à l'infini les nuances de culture qui distinguent des tribus de race différente, surtout lorsque, fixées dans des régions très-éloignées les unes des autres, elles ont vécu long-temps sous l'influence de gouvernemens et de cultes plus ou moins contraires aux progrès de l'esprit et à la conservation de la liberté individuelle.

PLANCHE XXIV.

Maison de l'Inca, à Callo, dans le royaume de Quito.

Après que Tupac-Yupanqui et Huayna-Capac, père de l'infortuné Atahualpa, eurent achevé la conquête du royaume de Quito, ils firent non-seulement tracer de superbes routes sur le dos des Cordillères, mais ils ordonnèrent aussi, pour faciliter les communications entre la capitale et les provinces les plus septentrionales de leur empire, que, sur le chemin de Couzco à Quito, on construisît, de distance en distance, des hôtelleries (*tambos*), des magasins et des maisons propres à servir d'habitation pour le prince et pour sa suite. Ces *tambos* et ces maisons de l'Inca, que d'autres voyageurs qualifient de palais, existoient depuis des siècles dans cette portion de la grande route qui conduit de Couzco à Caxamarca; on ne doit aux derniers conquérans de la race de Manco-Capac que la construction des édifices dont nous trouvons aujourd'hui les ruines depuis la province de Caxamarca, limite méridionale de l'ancien royaume de Quito, jusqu'aux montagnes de *los Pastos*. Parmi ces édifices, un des plus célèbres et des mieux conservés est celui du *Callo* ou *Caïo*, décrit par La Condamine, don Jorge Juan et Ulloa, dans leurs voyages au Pérou. Les descriptions de ces voyageurs sont très-imparfaites; et le dessin qu'Ulloa a donné de la maison de l'Inca indique si peu le plan d'après lequel elle a été construite, qu'on seroit presque tenté de croire qu'il est purement imaginaire.

Lorsqu'au mois d'avril de l'année 1802, dans une excursion au volcan de Cotopaxi, nous visitâmes, M. Bonpland et moi, ces foibles restes de l'architecture péruvienne, je dressai les coupes qu'offre la Planche XXIV: de retour à Quito, je montrai mes dessins et la planche que renferme le voyage d'Ulloa à des religieux très-âgés de l'ordre de Saint-Augustin. Personne ne connoît mieux qu'eux les ruines du Callo, qui se trouvent sur un terrain appartenant à leur couvent; ils ont habité jadis une maison de campagne voisine, et ils m'ont assuré que, depuis 1750, et même avant cette époque, la maison de l'Inca a toujours été dans le même état qu'aujourd'hui. Il est probable qu'Ulloa a voulu représenter un monument *restauré*, et qu'il

a supposé l'existence de murs intérieurs[1] partout où il a vu des amas de décombres ou des élévations accidentelles du terrain. Son plan n'indique ni la véritable forme des appartemens, ni les quatre grandes portes extérieures, qui nécessairement ont dû exister depuis la construction de l'édifice.

Nous avons déjà observé plus haut que le plateau de Quito se prolonge entre une double crête[2] de la Cordillère des Andes : il est séparé du plateau de Llactacunga et d'Hambato par les hauteurs de Chisinche et de Tiopullo, qui, semblables à une digue, s'étendent transversalement de la crête orientale vers la crête occidentale, ou des rochers balsatiques de Rumiñahui vers les pyramides élancées de l'ancien volcan d'Ilinissa. Du haut de cette digue qui partage les eaux entre la mer du Sud et l'Océan atlantique, on découvre, dans une immense plaine couverte de pierre ponce, le *Panecillo* du Callo et les ruines de la maison de l'inca Huayna-Capac. Le *Panecillo*, ou *pain de sucre*, est une butte conique d'environ quatre-vingts mètres d'élévation, couverte de petites broussailles de *Molina*, de *Spermacoce* et de *Cactus* : les indigènes sont persuadés que cette butte, qui ressemble à une cloche et dont la forme est d'une régularité surprenante, est un *tumulus*, une de ces nombreuses collines que les anciens habitans de ce pays ont élevées pour servir de sépulture au prince ou à quelque autre personnage distingué. On allègue, en faveur de cette opinion, que le *Panecillo* est tout composé de débris volcaniques, et que les mêmes ponces qui entourent sa base, se rencontrent à son sommet.

Cette raison pourroit paroître peu convaincante aux yeux d'un géologue; car le dos de la montagne voisine de Tiopullo, qui est beaucoup plus élevée que le *Panecillo*, présente aussi de grands amas de pierre ponce, dus vraisemblablement à d'anciennes éruptions du Cotopaxi et de l'Ilinissa. On ne sauroit révoquer en doute que, dans les deux Amériques, de même que dans le nord de l'Asie et sur les bords du Borysthène, il ne se trouve des tertres élevés à main d'homme, de véritables *tumulus* d'une hauteur extraordinaire. Ceux que nous avons trouvés dans les ruines de l'ancienne ville de Mansiche, au Pérou, ne cèdent pas beaucoup en élévation au *pain de sucre* du Callo. Il se pourroit cependant,

[1] Voyage historique de l'Amérique méridionale, Tom. 1, pag. 387, Pl. 18.

[2] Voyez plus haut, pag. 104, et mon Recueil d'Observations astronomiques, Vol. 1, pag. 309.

et cette opinion me paroît plus probable, que ce dernier fût une butte volcanique, isolée dans la vaste plaine de Llactacunga, et à laquelle les natifs ont donné une forme plus régulière. Ulloa, dont l'autorité est d'un grand poids, paroît adopter l'opinion des indigènes : il croit même que le *Panecillo* est un *monument militaire*, et qu'il servoit de beffroi pour découvrir ce qui se passoit dans la campagne, et pour mettre le prince en sûreté à la première alarme d'une attaque imprévue. Dans l'état de Kentucky, on observe aussi, près d'anciennes fortifications de forme ovale, des *tumulus* très-élevés renfermant des ossemens humains, et couverts d'arbres que M. Cutter suppose avoir près de mille ans [1].

La *maison de l'Inca* se trouve située un peu au sud-ouest du *Panecillo*, à trois lieues de distance du cratère de Cotopaxi, environ dix lieues au sud de la ville de Quito. Cet édifice forme un carré dont chaque côté a trente mètres de longueur : on distingue encore quatre grandes portes extérieures, et huit appartemens dont trois se sont conservés. Les murs ont à peu près cinq mètres de hauteur sur un mètre d'épaisseur. Les portes semblables à celles des temples égyptiens; les niches, au nombre de dix-huit dans chaque appartement, distribuées avec la plus grande symétrie; les cylindres servant à suspendre des armes; la coupe des pierres, dont la face extérieure est convexe et coupée en biseau, tout rappelle l'édifice du Cañar, qui est représenté sur la Planche XX. Je n'ai rien vu au Callo qui annonçât ce qu'Ulloa appelle de la somptuosité, de la grandeur et de la majesté : mais ce qui me paroît digne du plus grand intérêt, c'est l'uniformité de construction que l'on remarque dans tous les monumens péruviens. Il est impossible d'examiner attentivement un seul édifice du temps des Incas, sans reconnoître le même type dans tous les autres qui couvrent le dos des Andes, sur une longueur de plus de quatre cent cinquante lieues, depuis mille jusqu'à quatre mille mètres d'élévation au-dessus du niveau de l'Océan. On diroit qu'un seul architecte a construit ce grand nombre de monumens, tant ce peuple montagnard tenoit à ses habitudes domestiques, à ses institutions civiles et religieuses, à la forme et à la distribution de ses édifices. Il sera facile de vérifier un jour, d'après les dessins que renferme cet ouvrage, si, dans le Haut-Canada, comme le prétend le savant auteur des *Noticias americanas*, il existe des édifices qui, dans la coupe des

[1] Carey's *Pocket Atlas of the United-States*, 1796, p. 101.

pierres, dans la forme des portes et des petites niches, et dans la distribution des appartemens, offrent des traces du *style péruvien:* cette vérification intéresse d'autant plus ceux qui se livrent à des recherches historiques, que nous savons, par des témoignages certains, que les Incas construisirent la forteresse du Couzco, d'après le modèle des édifices plus anciens de Tiahuanaco, situés sous les 17° 12′ de latitude australe.

La pierre qui a servi à la maison de Huayna-Capac, désignée par Cieça[1] sous le nom des *Aposentos de Mulahalo*, est une roche d'origine volcanique, un porphyre à base basaltique brûlé et spongieux. Elle a été vraisemblablement lancée par la bouche du volcan de Cotopaxi; car elle est identique avec les blocs énormes que j'ai trouvés en grand nombre dans les plaines de Callo et de Mulalo. Comme ce monument paroît avoir été construit dans les premières années du seizième siècle, les matériaux qui y ont été employés prouvent que c'est à tort qu'on a regardé comme la première éruption du Cotopaxi, celle qui a eu lieu en 1533, lorsque Sébastien de Belalcazar fit la conquête du royaume de Quito. Les pierres du Callo sont taillées en parallélipipèdes; elles ne sont pas toutes de la même grandeur, mais elles forment des assises aussi régulières que celles des fabriques romaines. Si l'illustre auteur de l'*Histoire de l'Amérique*[2] avoit pu voir un seul édifice péruvien, il n'auroit pas dit sans doute « que les indigènes prenoient les pierres telles qu'ils les avoient tirées des carrières; que les unes étoient triangulaires, les autres carrées; les unes convexes, les autres concaves; et que l'art trop vanté de ce peuple ne consistoit que dans l'arrangement de ces matériaux informes. »

Pendant notre long séjour dans la Cordillère des Andes, nous n'avons jamais trouvé aucune construction qui ressemblât à celle que l'on appelle cyclopéenne: dans tous les édifices qui datent du temps des Incas, les pierres sont taillées avec un soin admirable sur la face extérieure, tandis que la face postérieure est inégale et souvent anguleuse. Un excellent observateur, M. Don Juan Larea, a remarqué que, dans les murs du Callo, l'interstice entre les pierres extérieures et intérieures est rempli de petits cailloux cimentés par de l'argile. Je n'ai point observé cette particularité, mais je l'ai indiquée sur la Planche XXIII,

[1] *Chronica del Perù*, cap. 41 (éd. de 1554, p. 108).

[2] ROBERTSON, *Hist. of America*, Vol. III, pag. 414.

d'après un croquis de M. Larea. On ne voit aucun vestige de plancher ou de toit; on peut supposer que ce dernier a été en bois. Nous ignorons également si l'édifice n'étoit primitivement que d'un seul étage; il a été dégradé, tant par l'avidité des fermiers voisins qui en ont arraché des pierres pour les employer ailleurs, que par les tremblemens de terre auxquels ce malheureux pays est sans cesse exposé.

Il est probable que les constructions que j'ai entendu désigner au Pérou, à Quito et jusque vers les bords de la rivière des Amazones, par le nom d'*Inga-Pilca*, ou édifices de l'Inca, ne remontent pas au-delà du treizième siècle de notre ère. Des constructions plus anciennes sont celles de Vinaque et de Tiahuanaco, de même que les murs de briques non cuites, qui doivent leur origine aux anciens habitans de Quito, les *Puruays*, gouvernés par le *Conchocando*, ou roi de Lican, et par des *Guastays*, ou princes tributaires. Il seroit à désirer qu'un voyageur instruit pût visiter les bords du grand lac de Titicaca, la province du Collao, et surtout le plateau de Tiahuanaco, qui est le centre d'une ancienne civilisation dans l'Amérique méridionale. Il y existe encore quelques restes de ces édifices, que *Pedro de Cieça* [1] a décrits avec une admirable simplicité : ils paroissent n'avoir jamais été achevés, et, à l'arrivée des Espagnols, les indigènes en attribuoient la construction à une race d'hommes blancs et barbus qui habitoient le dos des Cordillères longtemps avant la fondation de l'empire des Incas. L'architecture américaine, nous ne saurions assez le répéter, ne peut surprendre ni par la grandeur des masses, ni par l'élégance des formes; mais on la considère avec d'autant plus d'intérêt, qu'elle répand du jour sur l'histoire de la première culture des peuples montagnards du nouveau continent.

J'ai dessiné, 1.° le plan de la maison de l'inca Huayna-Capac; 2.° une portion du mur intérieur de l'appartement le plus septentrional, vu de dedans; 3.° la même partie vue de dehors, mais cependant de l'intérieur de la cour. Dans les murs extérieurs opposés aux portes des appartemens, on trouve, au lieu de niches, des ouvertures donnant sur la campagne environnante. Je ne déciderai pas si ces fenêtres sont des niches (*hocos*), qu'on a percées dans des temps postérieurs à la conquête, lorsque cet édifice a servi de demeure à quelques familles espagnoles. Les indigènes croient, au contraire, qu'elles

[1] Cieça, cap. 105, p. 255.

avoient été faites pour observer si quelque ennemi vouloit tenter une attaque contre la troupe de l'Inca.

PLANCHE XXV.

Le Chimborazo, vu depuis le plateau de Tapia.

La montagne a été dessinée telle qu'elle se découvre dans la plaine aride de Tapia, près du village de Lican, l'ancienne résidence des souverains de Quito, avant la conquête de l'inca Tupac-Yupanqui. Il y a à peu près cinq lieues en ligne droite de Lican au sommet du Chimborazo. La Planche xvi représente cette montagne colossale environnée d'une zone de neiges perpétuelles qui, près de l'équateur, se soutiennent à la hauteur de quatre mille huit cents mètres au-dessus du niveau de la mer. La Planche xxv offre le Chimborazo, comme nous l'avons vu après une chute de neige des plus abondantes, le 24 juin 1802, jour qui suivit immédiatement celui de notre excursion vers la cime. Il m'a paru intéressant de donner une idée précise de l'aspect imposant des Cordillères, aux deux époques du *maximum* et du *minimum* de la hauteur des neiges.

Les voyageurs qui ont vu de près les sommets du Mont-Blanc et du Mont-Rose, sont seuls capables de saisir le caractère de cette scène imposante, calme et majestueuse. La masse du Chimborazo est si énorme, que la partie que l'œil embrasse à la fois près de la limite des neiges éternelles, a sept mille mètres de largeur. L'extrême rareté des couches d'air, à travers lesquelles on voit les cimes des Andes, contribue[1] beaucoup à l'éclat de la neige et à l'effet magique de son reflet. Sous les tropiques, à une hauteur de cinq mille mètres, la voûte azurée du ciel paroît d'une teinte d'indigo[2]. Les contours de la montagne se détachent du fond de cette atmosphère pure et transparente, tandis que les couches inférieures de l'air, celles qui reposent sur un plateau dénué d'herbes, et qui renvoie le calorique rayonnant, sont vaporeuses, et semblent voiler les derniers plans du paysage.

Le plateau de Tapia, qui s'étend à l'est jusqu'au pied de l'Altar et du

[1] Essai politique sur la Nouvelle-Espagne, Vol. I, pag. LXXVII.

[2] Voyez ma Géographie des Plantes, pag. 17.

Condorasto, est élevé de trois mille mètres. Sa hauteur égale à peu près celle du Canigou, l'une des hautes cimes des Pyrénées. La plaine aride offre quelques pieds de Schinus molle, de Cactus, d'Agave et de Molina. On voit, sur le premier plan, des lamas (*Camelus lacma*) dessinés d'après nature, et des groupes d'Indiens allant au marché de Lican. Le flanc de la montagne présente cette gradation de la vie végétale que j'ai essayé de tracer dans mon *Tableau de la Géographie des Plantes*, et qu'on peut suivre sur la pente occidentale des Andes, depuis les bosquets impénétrables de palmiers jusqu'aux neiges éternelles bordées par une couche mince de plantes licheneuses.

A trois mille cinq cents mètres de hauteur absolue, se perdent peu à peu les plantes ligneuses à feuilles lustrées et coriaces. La région des arbustes est séparée de celle des graminées par des herbes alpines, par des touffes de Nerteria, de Valerianes, de Saxifrages et de Lobelia, et par de petites plantes crucifères. Les graminées forment une zone très-large et qui se couvre de temps en temps de neiges, dont la durée n'est que de peu de jours. Cette zone, appelée dans le pays le *pajonal*, se présente de loin comme un tapis d'un jaune doré. Sa couleur contraste agréablement avec celle des masses de neige éparses : elle est due aux tiges et aux feuilles des graminées brûlées par les rayons du soleil, dans le temps des grandes sécheresses. Au-dessus du *pajonal*, on se trouve dans la région des plantes cryptogames qui couvrent çà et là les rochers porphyritiques, dénués de terre végétale. Plus loin la limite des glaces éternelles est le terme de la vie organique.

Quelque surprenante que soit la hauteur du Chimborazo, son sommet est pourtant de quatre cent cinquante mètres plus bas que le point auquel M. Gay Lussac, dans son mémorable voyage aérien, a fait des expériences également importantes pour la météorologie et pour la connoissance des lois magnétiques. Les indigènes de la province de Quito conservent une tradition d'après laquelle une cime de la crête orientale des Andes, appelée aujourd'hui l'Autel (*el Altar*), et en partie écroulée au quinzième siècle, a été jadis plus élevée que le Chimborazo. Au Boutan, la montagne la plus haute dont les voyageurs anglois nous aient donné la mesure, le Soumounang n'a que 4419 mètres (2268 toises) de hauteur : mais, d'après l'assertion du colonel Crawford[1], la plus haute cime des Cordillères du Tibet a au-delà de vingt-cinq mille pieds anglois, ou 7617 mètres (3909 toises). Si cette

[1] Jameson's *System of Mineralogy*, Vol. III, pag. 529.

évaluation est fondée sur une mesure précise, une montagne de l'Asie centrale est de mille quatre-vingt-dix mètres plus élevée que le Chimborazo. Aux yeux du vrai géologue, qui, occupé de l'étude des *formations*, s'est habitué à voir la nature en grand, la hauteur absolue des montagnes est un phénomène peu important : il ne sera guère surpris si, par la suite, dans quelque partie du globe, on découvre une cime dont l'élévation excède autant celle du Chimborazo, que la plus haute montagne des Alpes surpasse le sommet des Pyrénées.

Un architecte distingué, qui réunit à la connoissance des monumens de l'antiquité le sentiment profond des beautés de la nature, M. Thibault, a bien voulu exécuter le dessin colorié dont la gravure fait le principal ornement de cet ouvrage. Le croquis que j'avois fait sur les lieux n'avoit d'autre mérite que celui d'indiquer, avec précision, le contour du Chimborazo, déterminé par des mesures angulaires. La vérité de l'ensemble et des détails a été scrupuleusement conservée. Pour que l'œil puisse suivre la gradation des plans, et saisir l'étendue du plateau, M. Thibault a animé la scène par des figures groupées avec beaucoup d'intelligence. On aime à publier des services rendus par l'amitié la plus désintéressée.

PLANCHE XXVI.

Époques de la Nature, d'après la Mythologie aztèque.

De tous les traits d'analogie que l'on observe dans les monumens, dans les mœurs et dans les traditions des peuples de l'Asie et de l'Amérique, le plus frappant est celui que présente la mythologie mexicaine dans la fiction cosmogonique des destructions et des régénérations périodiques de l'Univers. Cette fiction, qui lie le retour des grands cycles à l'idée d'un renouvellement de la matière supposée indestructible, et qui attribue à l'espace ce qui semble n'appartenir qu'au temps[1], remonte jusqu'à la plus haute antiquité. Les livres sacrés des Hindoux, surtout le *Bhágavata Pourána*, parlent déjà des quatre âges et des *pralayas*, ou cataclysmes, qui, à diverses époques, ont fait périr l'espèce humaine[2].

[1] Hermann, *Mythologie der Griechen*, Th. II, s. 332.

[2] Hamilton et Langlès, Catalogue des Manuscrits sanskrits de la Bibl. impér., pag. 13. Rech. asiatiques, Tom. II, pag. 171. Moor, *Hindu Pantheon*, pag. 27 et 101.

Une tradition de *cinq âges*, analogue à celle des Mexicains, se retrouve sur le plateau du Tibet[1]. S'il est vrai que cette fiction astrologique, qui est devenue la base d'un système particulier de cosmogonie, a pris naissance dans l'Hindoustân, il est probable aussi que, de là, par l'Iran et la Chaldée, elle a passé aux peuples occidentaux. On ne sauroit méconnoître une certaine ressemblance entre la tradition indienne des *yougas* et des *kalpas*, les cycles des anciens habitans de l'Étrurie, et cette série de générations détruites, caractérisées par Hésiode sous l'emblème de quatre métaux.

« Les peuples de Culhua ou du Mexique, dit Gomara[2] qui écrivoit au milieu du seizième siècle, croient, d'après leurs peintures hiéroglyphiques, qu'avant le soleil qui les éclaire maintenant, il y en a déjà eu quatre qui se sont éteints les uns après les autres. Ces cinq soleils sont autant d'âges dans lesquels notre espèce a été anéantie par des inondations, par des tremblemens de terre, par un embrasement général et par l'effet des ouragans. Après la destruction du quatrième soleil, le monde a été plongé dans les ténèbres pendant l'espace de vingt-cinq ans. C'est au milieu de cette nuit profonde, dix ans avant l'apparition du cinquième soleil, que le genre humain a été régénéré. Alors les dieux, pour la cinquième fois, ont créé un homme et une femme. Le jour où parut le dernier soleil, porta le signe *tochtli* (lapin), et les Mexicains comptent huit cent cinquante ans, depuis cette époque jusqu'en 1552. Leurs annales remontent jusqu'au cinquième soleil. Ils se servoient de peintures historiques (*escritura pintada*), même dans les quatre âges précédens ; mais ces peintures, à ce qu'ils affirment, ont été détruites, parce qu'à chaque âge tout doit être renouvelé. » D'après Torquemada[3], cette fable sur la révolution des temps et la régénération de la nature, est d'origine toltèque : c'est une tradition nationale qui appartient à ce groupe de peuples que nous connoissons sous les noms de Toltèques, Cicimèques, Acolhues, Nahuatlaques, Tlascaltèques et Aztèques, et qui, parlant une même langue, ont reflué du nord au sud depuis le milieu du sixième siècle de notre ère.

En examinant à Rome le *Cod. Vaticanus*, *n.* 3738, copié en 1566 par un religieux dominicain, Pedro de los Rios[4], j'ai trouvé le dessin mexicain que

[1] GEORGI *Alphab. Tibetanum*, pag. 220.
[2] GOMARA, *Conquista*, fol. CXIX.
[3] TORQUEMADA, Vol. I, pag. 40; Vol. II, pag. 83.
[4] Voyez plus haut pag. 82 et 87.

représente la Planche XXVI. Ce monument historique est d'autant plus curieux, qu'il indique la durée de chaque âge par des signes dont nous connoissons la valeur. Dans le commentaire du père Rios, l'ordre d'après lequel les catastrophes se sont succédées, est entièrement confondu; la dernière, qui est le déluge, y est regardée comme la première. La même erreur se trouve dans les ouvrages de Gomara, de Clavigero[1], et de la plupart des auteurs espagnols qui, oubliant que les Mexicains rangeoient leurs hiéroglyphes de droite à gauche, en commençant par le bas de la page, ont nécessairement interverti l'ordre des quatre destructions du monde. J'indiquerai cet ordre tel qu'il est représenté dans la peinture mexicaine de la bibliothèque du Vatican, et tel que le décrit une histoire très-curieuse écrite en langue aztèque, dont l'indien Fernando de Alva Ixtlilxochitl[2] nous a conservé des fragmens. Le témoignage d'un auteur indigène et la copie d'une peinture mexicaine faite sur les lieux peu de temps après la conquête, méritent sans doute plus de confiance que le récit des historiens espagnols. Ce manque d'accord, dont nous venons d'indiquer la cause, ne porte d'ailleurs que sur l'ordre des destructions; car les circonstances dont chacune d'elles a été accompagnée, sont rapportées de la manière la plus uniforme par Gomara, Pedro de los Rios, Ixtlilxochitl, Clavigero et Gama.

Premier cycle. Sa durée est de $13 \times 400 + 6 = 5206$ années : ce nombre est indiqué à droite dans le tableau inférieur par dix-neuf ronds, dont treize sont surmontés d'une *plume*. Nous avons fait observer plus haut[3], en parlant du calendrier, que l'hiéroglyphe du carré de vingt est une plume, et que, semblables aux clous des Étrusques et des Romains[4], de simples ronds indiquoient, chez les Mexicains, le nombre des années. Ce premier âge, qui correspond à l'âge de justice (*Sakia Youga*) des Hindoux, s'appela *Tlaltonatiuh*, âge de la terre; c'est aussi celui des géans (*Qzocuilliexeque* ou *Tuinametin*); car les traditions historiques de tous les peuples commencent par des combats de géans. Les Olmèques ou Hulmèques, et les Xicalanques, deux peuples qui ont précédé les Toltèques et qui se vantoient d'une haute antiquité, prétendoient en avoir trouvé à leur arrivée dans les plaines de Tlascala[5]. Selon les *Pourânas*

[1] *Storia antica di Messico*, Tom. II, pag. 57.
[2] GAMA, §. 62, pag. 97. BOTURINI, *Cat. del Museo*, §. VIII, n. 13.
[3] Voyez pag. 141.
[4] TIT. LIV., Hist., Lib. VII, c. 3 (*ed. Gesneri*, 1735, Tom. I, pag. 461).
[5] TORQUEMADA, Vol. I, pag. 57.

sacrés, Bacchus, ou le jeune Rama, remporta aussi sa première victoire sur Ravana, roi des géans de l'île de Ceylan[1].

L'année présidée par le signe *ce acatl*, fut une année de famine, et la disette fit périr la première génération des hommes. Cette catastrophe commença le jour 4 *tigre* (*nahui ocelotl*), et c'est probablement à cause de l'hiéroglyphe de ce jour, que d'autres traditions rapportent que les géans qui ne périrent pas par la famine, furent dévorés par ces mêmes tigres (*tequanes*), dont les Mexicains redoutoient l'apparition à la fin de chaque cycle. La peinture hiéroglyphique représente un génie malfaisant qui descend sur la terre pour arracher l'herbe et les fleurs. Trois figures humaines, parmi lesquelles on reconnoît aisément une femme à sa coiffure formée de deux petites tresses qui ressemblent à des cornes[2], ont dans la main droite un instrument tranchant, et, dans la gauche, des fruits ou des épis coupés. Le génie qui annonce la famine, porte un de ces chapelets[3] qui, de temps immémorial, sont en usage au Tibet, en Chine, au Canada et au Mexique, et qui de l'orient ont passé aux chrétiens de l'occident. Quoique, chez tous les peuples de la terre, la fiction des géans, des Titans et des Cyclopes paroisse indiquer le conflit des élémens, ou l'état du globe au sortir du chaos, on ne sauroit douter que, dans les deux Amériques, les énormes squelettes d'animaux fossiles répandus sur la surface de la terre n'aient eu une grande influence sur l'histoire mythologique. A la pointe Sainte-Hélène, au nord de Guayaquil, se trouvent d'énormes dépouilles de cétacés inconnus : aussi, des traditions péruviennes portent-elles qu'une colonie de géans, qui se sont détruits mutuellement, a débarqué sur ce même point. Des ossemens de mastodontes et d'éléphans fossiles, appartenans à des espèces qui ont disparu de la surface du globe, abondent dans le royaume de la Nouvelle-Grenade, et sur le dos des Cordillères mexicaines[4] : aussi la plaine qui, à deux mille sept cents mètres de hauteur, s'étend de Suacha vers Santa-Fe de Bogota, porte-t-elle le nom de *Champ des Géans*. Il est probable que les Hulmèques se vantoient que leurs ancêtres avoient combattu les géans sur le plateau fertile de Tlascalla, parce qu'on y trouve des dents molaires de mastodontes et d'éléphans, que dans tout le pays le peuple prend pour des dents d'hommes d'une stature colossale.

[1] Paol. de Sanct. Barthol., *Syst. Brahman.*, pag. 24 et 143.

[2] Pl. xv, n.° 3 — 7, 3.

[3] Pl. xiv, n.° 8.

[4] Cuvier, Mém. de l'Institut, classe des Sciences phys. et mathém., an 7, pag. 14.

Second cycle. Sa durée est de 12 × 400 + 4 = 4804 ans : c'est l'âge du feu, *Tletonatiuh*, ou l'âge rouge, *Tzonchichiltèque*. Le dieu du feu, Xiuhteuctli, descend sur la terre l'année présidée par le signe *ce tecpatl*, le jour *nahui quiahuitl*. Comme les oiseaux seuls pouvoient échapper à l'embrasement général, la tradition porte que tous les hommes furent convertis en oiseaux, excepté un homme et une femme qui se sauvèrent dans l'intérieur d'une caverne.

Troisième cycle, l'âge du vent ou de l'air, *Ehecatonatiuh*. Sa durée est de 10 × 400 + 10 = 4010 ans. La catastrophe eut lieu le jour 4 vent (*nahui ehecatl*) de l'année *ce tecpatl*. Le dessin représente quatre fois l'hiéroglyphe de l'air ou du vent, *ehecatl*. Les hommes périrent par l'effet des ouragans, quelques-uns furent convertis en singes : ces animaux ne parurent au Mexique que dans ce troisième âge. J'ignore quelle est la divinité qui descend sur la terre, armée d'une faucille : seroit-ce Quetzalcohuatl, le dieu de l'air, et la faucille signifieroit-elle que l'ouragan déracine les arbres comme si on les avoit coupés? Je doute d'ailleurs que les stries jaunes indiquent, comme le prétend un commentateur espagnol, la forme des nuages chassés par la tempête. Les singes sont en général moins fréquens dans la partie chaude du Mexique que dans l'Amérique méridionale. Ces animaux entreprennent des migrations lointaines, lorsque, chassés par la faim ou par l'intempérie du climat, ils se voient forcés d'abandonner leur séjour primitif. Je connois des contrées dans la partie montagneuse du Pérou, dont les habitans se rappellent l'époque à laquelle de nouvelles colonies de singes se sont fixées dans telle ou telle vallée. La tradition des cinq âges renfermeroit-elle un trait de l'histoire des animaux? désigneroit-elle une année où des ouragans et des bouleversemens causés par les volcans ont engagé les singes à faire des incursions dans les montagnes d'Anahuac? Dans ce *cycle des tempêtes*, deux hommes seuls survécurent à la catastrophe, en se réfugiant dans une caverne, comme à la fin de l'âge précédent.

Quatrième cycle, l'âge de l'eau, *Atonatiuh*, dont la durée est de 10 × 400 + 8 = 4008 ans. Une grande inondation, qui commença l'année *ce calli*, le jour 4 eau (*nahui atl*), fit périr l'espèce humaine : c'est la dernière des grandes révolutions que le monde a éprouvées. Les hommes furent convertis en poissons, à l'exception d'un homme et d'une femme qui se sauvèrent dans le tronc d'un *ahahuète*, ou cyprès chauve. Le dessin représente la déesse de

l'eau, appelée *Matlalcueje* ou *Chalchiuhcueje*, et regardée comme la compagne de Tlaloc, s'élançant vers la terre. Coxcox, le Noé des Mexicains, et sa femme *Xochiquetzal* sont assis dans un tronc d'arbre couvert de feuilles, et flottant au milieu des eaux.

Ces quatre âges, que l'on désigne aussi sous le nom de *soleils*, renferment ensemble dix-huit mille vingt-huit ans, c'est-à-dire six mille ans de plus que les quatre âges persans décrits dans le Zend-Avesta[1]. Je ne vois nulle part indiqué combien d'années s'étoient écoulées depuis le déluge de Coxcox jusqu'au sacrifice de Tlalixco, ou jusqu'à la réforme du calendrier aztèque; mais, quelque rapprochées que l'on suppose ces deux époques, on trouve toujours que les Mexicains attribuoient au monde une durée de plus de vingt mille ans. Cette durée contraste sans doute avec la grande période des Hindoux, qui a quatre millions trois cent vingt mille ans, et surtout avec la fiction cosmogonique des Tibétains, d'après laquelle l'espèce humaine compte déjà dix-huit révolutions, dont chacune a plusieurs *padu* exprimés par des nombres de soixante-deux chiffres[2]: il est cependant bien remarquable qu'on trouve un peuple américain qui, d'après le même système de calendrier dont il se servoit lors de l'arrivée de Cortez, indique les jours et les années où le monde a éprouvé de grandes catastrophes, il y a plus de vingt siècles.

Le Gentil, Bailly et Dupuis[3] ont donné des explications ingénieuses de la durée des grands cycles de l'Asie. Je n'ai pu découvrir aucune propriété particulière au nombre de 18028 ans; il n'est pas multiple de 13, 19, 52, 60, 72, 360, ou de 1440, qui sont les nombres que l'on retrouve dans les cycles des peuples asiatiques. Si la durée des *quatre soleils* mexicains étoit plus longue de trois ans, et si aux nombres 5206, 4804, 4010 et 4008 ans, on substituoit les nombres 5206, 4807, 4009 et 4009, on pourroit croire que ces cycles étoient dus à la connoissance de la période lunaire de dix-neuf ans. Quelle que soit leur véritable origine, il n'en paroît pas moins certain qu'ils sont des fictions de la mythologie astronomique, modifiées ou par une réminiscence obscure de quelque grande révolution qu'a éprouvée notre planète, ou d'après les hypothèses

[1] ANQUETIL, *Zend-Avesta*, Tom. II, pag. 352.

[2] Alphab. Tibet., pag. 472.

[3] LE GENTIL, Voyage dans les Indes, Vol. I, pag. 235. BAILLY, Astron. Indienne, pag. LXXXXVIII et 212. BAILLY, Histoire de l'Astronomie ancienne, pag. 76. DUPUIS, Origine des Cultes, Vol. III, pag. 164.

de physique et de géologie que l'aspect des pétrifications marines et celui des ossemens fossiles font naître, même chez les peuples les plus éloignés de la civilisation.

En examinant les peintures représentées sur la Planche XXVI, on retrouve, dans les quatre destructions, l'emblème de quatre élémens : la *terre*, le *feu*, l'*air* et l'*eau*. Ces mêmes élémens étoient aussi indiqués par les quatre hiéroglyphes[1] des années, *lapin*, *maison*, *silex* et *canne*. *Calli* ou *maison*, regardé comme symbole du feu, rappelle les mœurs d'un peuple septentrional que l'intempérie du climat force à chauffer ses cabanes, et l'idée de Vesta (Ἑστία), qui, dans le plus ancien système de la mythologie grecque, représente à la fois la *maison*, le *foyer* et le *feu* domestique. Le signe *tecpatl*, *silex*, étoit dédié au dieu de l'air, *Quetzalcohuatl*, personnage mystérieux qui appartient aux temps héroïques de l'histoire mexicaine, et dont nous avons eu occasion de parler plusieurs fois dans le cours de cet ouvrage. Selon le calendrier mexicain, *tecpatl* est le *signe de nuit* qui, au commencement du cycle, accompagne l'hiéroglyphe du jour appelé *ehecatl* ou *vent*. Peut-être l'histoire d'un aérolithe qui étoit tombé du ciel sur le sommet de la pyramide de Cholula, dédiée à Quetzalcohuatl, a-t-elle engagé les Mexicains à établir ce rapport bizarre entre un silex pyromaque (*tecpatl*) et le dieu des vents.

Nous avons vu que les astrologues mexicains ont donné à la tradition des destructions et des régénérations du monde un caractère historique, en désignant les jours et les années des grandes catastrophes, d'après le calendrier dont ils se servoient au seizième siècle. Un calcul très-simple pouvoit leur faire trouver l'hiéroglyphe de l'année qui précédoit de 5206 ou de 4804 ans une époque donnée. C'est ainsi que les astrologues chaldéens et égyptiens indiquoient, selon Macrobe et Nonnus, jusqu'à la position des planètes à l'époque de la création du monde et à celle de l'inondation générale. En recalculant, d'après le système des séries périodiques, les signes qui présidoient aux années, plusieurs siècles avant le sacrifice de Tlalixco (l'an *ome acatl* ou 2 *cannes*, correspondant à l'an 1091 de l'ère chrétienne), j'ai trouvé que les dates et les signes ne correspondent pas tout-à-fait à la durée de chaque âge mexicain. Aussi ne sont-elles pas marquées dans les peintures du Vatican; je les ai tirées d'un fragment d'histoire mexicaine conservé par

[1] Voyez plus haut pag. 75, et SIGUENZA, dans GEMELLI, *Giro del Mondo*, Tom. VI, pag. 65.

Alva Ixtlilxochitl, qui fixe la durée des quatre âges, non à 18,028, mais seulement à 1,417 ans. Cette différence ne doit pas nous surprendre dans des calculs astrologiques : car le premier nombre renferme presque autant d'indictions que le dernier compte d'années. De même, dans la chronologie mystique des Hindoux, la substitution des jours aux *années divines*[1] réduit les quatre âges de 4,320,000 ans à 12,000.

SYSTÈME DU *CODEX VATIC.*, N.° 3738.		SYSTÈME DE LA TRADITION CONSERVÉE PAR IXTLILXOCHITL.	
Durée du *premier* âge.	$100 \times 52 + 6 = 5206$ ans	$13 \times 52 = 676$ ans.	
Époque de la première destruction.			1 *Acatl.*
Durée de la catastrophe.		13 ans.	
Durée du *second* âge.	$92 \times 52 + 20 = 4804$ ans	$7 \times 52 = 364$ ans.	
Époque de la seconde destruction.			1 *Tecpatl.*
Durée du *troisième* âge.	$77 \times 52 + 6 = 4010$ ans	$6 \times 52 = 312$ ans.	
Époque de la troisième destruction.			1 *Tecpatl.*
Durée du *quatrième* âge.	$76 \times 52 + 4 = 4008$ ans	$1 \times 52 = 52$ ans.	
Époque de la quatrième destruction.			1 *Calli.*
	346 cycles de 52 ans + 36 = 18,028 ans.	109 ind. de 13 ans, ou 1417 ans.	

En examinant, d'après le système du calendrier mexicain, les nombres qui sont renfermés dans ce tableau, on voit que deux âges séparés par un intervalle d'années, dont le nombre est un multiple de 52, ne peuvent pas avoir des signes différens. Il est impossible que la quatrième destruction ait eu lieu l'année *calli*, si la troisième est arrivée l'année *tecpatl*. Je ne saurois deviner ce qui a causé cette erreur : il se pourroit cependant qu'elle ne fût qu'apparente, et que, dans les monumens historiques qui nous ont été transmis, il n'eût pas été fait mention du petit nombre d'années que la nature employoit pour chaque régénération. Les Hindoux distinguent l'intervalle entre deux cataclysmes et le temps que chacun d'eux a duré : de même, dans le fragment d'Alva Ixtlilxochitl, nous lisons que la première catastrophe est éloignée de la seconde de sept cent soixante-seize ans, mais que la famine qui tua les géans dura treize ans ou le quart d'un cycle. Dans les deux systèmes chronologiques que nous venons de rapporter, l'époque de la création du monde, ou plutôt le point de départ des grandes périodes, est l'année présidée par *tochtli*; ce

[1] Bailly, Astr. ind., pag. ci.

signe étoit pour les Mexicains ce que le catastérisme d'*aries* étoit pour les Perses. Chez tous les peuples, l'astrologie indique la position du soleil au moment où les astres commencent leur cours; et, en parlant plus haut[1] des rapports qu'on observe entre la fiction des âges et la signification de l'hiéroglyphe *ollin*, nous avons rendu probable que *tochtli* correspond à l'un des points solsticiaux.

D'après le système des Mexicains, les quatre grandes révolutions de la nature sont causées par les quatre élémens; la première catastrophe est l'anéantissement de la force productrice de la terre; les trois autres sont dues à l'action du feu, de l'air et de l'eau. Après chaque destruction, l'espèce humaine est régénérée, et tout ce qui n'a pas péri de la race ancienne est transformé en oiseaux, en singes ou en poissons. Ces transformations rappellent encore les traditions de l'Orient: mais dans le système des Hindoux, les âges ou *yougas* se terminent tous par des inondations; et dans celui des Égyptiens[2], les cataclysmes alternent avec des conflagrations, et les hommes se sauvent tantôt sur les montagnes, tantôt dans les vallées. Ce seroit nous écarter de notre sujet, que d'exposer ici les petites révolutions locales arrivées à plusieurs reprises dans la partie montueuse de la Grèce[3], et de discuter le fameux passage du second livre d'Hérodote, qui a tant exercé la sagacité des commentateurs. Il paroît assez certain que, dans ce passage, il n'est pas question d'*apocatastases*, mais de quatre changemens (apparens) arrivés dans les lieux du coucher et du lever du soleil[4] et causés par la précession des équinoxes[5].

Comme on pourroit être surpris de trouver cinq âges ou *soleils* chez les peuples du Mexique, tandis que les Hindoux et les Grecs n'en admettent que quatre, il est utile de faire remarquer ici que la cosmogonie des Mexicains s'accorde avec celle des Tibétains qui regarde aussi l'âge présent comme le cinquième. En examinant avec attention le beau morceau d'Hésiode[6], dans lequel il expose le système oriental du renouvellement de la nature, on voit que ce

[1] Pag. 164 et 191.

[2] Timæus, cap. 5 (Platon. *Oper.* 1578, *ed. Serran.*, Tom. III, pag. 22). *De Legib.*, Lib. III (*Op. omn.*, Tom. II, pag. 676-679). Origenes *contra Celsum*, Lib. I, c. 20; Lib. IV, c. 20 (*ed. Delarue*, pag. 338 et 514).

[3] Arist. *Meteor.*, Lib. I, c. 14 (*Op. omn.*, *ed. Duval*, 1639, pag. 770).

[4] Herod., Lib. II, c. 142 (Larcher, 1802, Tom. II, pag. 482).

[5] Dupuis, Mémoire explicatif du zodiaque, pag. 37 et 59.

[6] Hesiod. *Opera et dies*, v. 174 (*Op. omn.*, *ed. Cleric.*, 1701, pag. 224).

poète compte effectivement cinq générations en quatre âges. Il divise le siècle de bronze en deux parties qui embrassent la troisième et la quatrième génération [1], et l'on peut être surpris qu'un passage si clair ait quelquefois été mal interprété [2]. Nous ignorons quel étoit le nombre des âges rapportés dans les livres de la Sybille [3]; mais nous pensons que les analogies que nous venons d'indiquer ne sont pas accidentelles, et qu'il n'est pas sans intérêt pour l'histoire philosophique de l'homme de voir les mêmes fictions répandues depuis l'Étrurie et le Latium jusqu'au Tibet, et de là jusque sur le dos des Cordillères du Mexique.

Outre la tradition des quatre soleils, et les costumes que nous avons décrits plus haut [4], le *Cod. Vatican. anon.*, n. 3738, contient encore plusieurs figures curieuses, parmi lesquelles nous citerons : *fol.* 4, le *chichiuhalquehuitl*, *arbre de lait* ou *arbre céleste*, qui distille du lait de l'extrémité de ses branches, et autour duquel sont assis les enfans morts peu de jours après leur naissance; *fol.* 5, une dent molaire, peut-être de mastodonte, du poids de trois livres, donnée, en 1564, par le P. Rios, au vice-roi Don Luis de Velasco; *fol.* 8, le volcan *Cotcitepetl*, *montagne qui parle*, fameux par les exercices de pénitence de Quetzalcohuatl, et désigné par une bouche et une langue qui sont les hiéroglyphes de la parole; *fol.* 10, la pyramide de Cholula; et *fol.* 67, les sept chefs des sept tribus mexicaines, vêtus de peaux de lapin et sortant des sept cavernes de Chicomoztoc. De la feuille 68 à la feuille 93, ce manuscrit renferme des copies de peintures hiéroglyphiques composées après la conquête : on y voit des indigènes pendus à des arbres, tenant des croix en main; des soldats de Cortez à cheval mettant le feu à un village; des moines qui baptisent de malheureux Indiens au moment où on les jette dans l'eau pour les faire périr. A ces traits on reconnoît l'arrivée des Européens dans le nouveau monde.

[1] Hesiod., v. 143 et 155.

[2] Fabricii *Bibl. græca*, *Hamb.*, 1790, Vol. 1, pag. 246.

[3] Virg. *Bucol.*, iv, v. 4 (*ed. Heyne*, *Lond.* 1793, Vol. 1, p. 74 et 81).

[4] Pl. xiv, pag. 87.

PLANCHE XXVII.

Peinture hiéroglyphique tirée du manuscrit borgien de Veletri, et signes des jours de l'almanach mexicain.

Les vingt signes des jours ont été choisis dans les premières pages du manuscrit de Veletri, qui offrent chacune cinq rangées de treize hiéroglyphes et en tout $5 \times 13 \times 4 = 260$ jours, ou une année de vingt *demi-lunaisons* de l'almanach rituel. Ces deux cent soixante signes sont disposés de manière que quatre doubles pages servent à la réduction des périodes de treize jours en demi-décades de l'almanach civil, dont cinquante-deux forment une année rituelle. Il est digne de remarque aussi que, pour faciliter la lecture de ces tableaux, l'auteur a répété, au commencement de chaque rangée, le dernier signe de la rangée précédente. M. Zoega a observé cette même particularité dans la disposition des hiéroglyphes égyptiens, et c'est d'après des observations de ce genre qu'il a jugé si les hiéroglyphes étoient lus de droite à gauche ou de gauche à droite. On trouve dans le *Codex Borgianus* le signe du mouvement, l'empreinte d'un pied, ajouté quelquefois au signe d'un jour : j'ignore quelle peut être la cause de cette réunion bizarre.

Parmi les cinq rangées des hiéroglyphes du jour (Pl. XXVII, n. 1), la première qui, d'après le système de l'écriture mexicaine, est la série inférieure, présente, de droite à gauche, *cipactli, ehecatl, calli, cuetzpalin et cohuatl;* la seconde, *miquiztli, mazatl, tochtli, atl* et *itzcuintli;* la troisième, *ozomatli, malinalli, acatl, ocelotl, quauhtli* et *cozcaquauhtli;* la quatrième ou la série supérieure, *ollin, tecpatl, quiahuitl* et *xochitl.* Nous avons donné plus haut [1] la signification de ces hiéroglyphes. En comparant les figures de la Planche XXVII avec celles publiées par Valadès, Gemelli, Clavigero et le cardinal Lorenzana, on voit combien sont inexactes les notions données jusqu'ici sur les signes du calendrier mexicain.

La peinture représentant une figure que l'on pourroit croire avoir quatre mains (Pl. XXVII, n. 2), est tirée du *Codex Borgianus, fol.* 58. J'ai fait copier

[1] Pag. 136, 144, et 107-165.

une page entière pour donner une idée plus claire de l'*économie* de ce manuscrit curieux. De même que, parmi les hiéroglyphes mexicains, on ne trouve rien qui annonce le culte du *lingam* (φάλλος), on n'y observe pas non plus ces figures à plusieurs têtes et à plusieurs mains, qui caractérisent pour ainsi dire les peintures mystiques des Hindoux. L'homme placé à droite dans la case supérieure, est un prêtre vêtu de la peau d'une victime humaine, récemment immolée. Le peintre a marqué les gouttes de sang qui couvrent cette peau : comme celle des mains pend au bras du sacrificateur, ce dernier paroît avoir quatre mains. Ce costume et les cérémonies horribles et dégoûtantes qu'il rappelle sont décrits par Torquemada [1]. Une chapelle, connue sous le nom de *yopico*, étoit construite au-dessus de la caverne qui renfermoit les peaux humaines. Nous avons vu plus haut que le quatrième mois mexicain, *tlacaxipehualiztli*, qui correspond à notre mois de mars, avoit reçu sa dénomination de ces fêtes sanguinaires. Dans le *Codex Borgianus*, qui est un calendrier rituel, on trouve effectivement la figure d'un prêtre enveloppé dans une peau d'homme, sous le signe du jour qui indique l'équinoxe du printemps [2]. La tête du sacrificateur est couverte d'un de ces bonnets pointus dont on se sert en Chine et sur les côtes nord-ouest de l'Amérique. En face de cette figure est assis le dieu du feu, Xiuhteuctli Tletl : aux pieds de ce dernier se trouve un vase sacré. Dans la première année du cycle mexicain, Tletl est le *signe de nuit* du jour sur lequel tombe l'équinoxe du printemps.

La case inférieure (Pl. XXVII, n. 2) représente le dieu *Tonacateuctli*, tenant dans la main droite un couteau, des feuilles d'agave et un sac d'encens. Nous ignorons absolument ce que signifient les deux enfans qui se tiennent par la main, et dont un commentateur a dit « qu'ils semblent parler la même langue. » Le serpent placé au-dessous du temple pourroit faire soupçonner que ce sont les enfans jumeaux de *Cihuacohuatl*, la fameuse *femme au serpent*, l'Ève des Aztèques. Mais les petites figures du *Codex Borgianus*, *fol.* 61, sont femelles, comme l'indique évidemment la disposition de leurs cheveux, tandis que celles représentées dans le manuscrit du Vatican [3] sont mâles.

[1] *Mon. ind.*, Lib. 10, cap. 12 (Vol. II, pag. 271).

[2] *Cod. Borg.*, fol. 25 (*Fabr. MSS.*, n. 105., 275 et 299). Voyez aussi plus haut, pag. 133.

[3] Voyez Pl. XXIII de cet atlas.

PLANCHE XXVIII.

Hache aztèque.

Cette hache, d'un feldspath compacte qui passe au vrai jade de Saussure, est chargée d'hiéroglyphes. Je la dois à la bienveillance de M. Don Andrès Manuel del Rio, professeur de minéralogie à l'École des mines de Mexico, et auteur d'un excellent Traité d'Oryctognosie; je l'ai déposée au cabinet du roi de Prusse, à Berlin. Le jade, le feldspath compacte (*dichter feldspath*), la pierre lydique et quelques variétés de basalte, sont des substances minérales qui, dans les deux continens comme dans les îles de la mer du sud, ont fourni aux peuples sauvages et aux peuples à demi civilisés la matière première pour leurs haches et pour différentes armes défensives. De même que les Grecs et les Romains ont conservé l'usage du bronze long-temps après l'introduction du fer, les Mexicains et les Péruviens se servoient encore de haches de pierre, lorsque le cuivre et le bronze étoient déjà assez communs parmi eux. Malgré nos courses longues et fréquentes dans les Cordillères des deux Amériques, nous n'avons jamais pu découvrir le jade en place, et plus cette roche paroît rare, plus on est étonné de la grande quantité de haches de jade que l'on trouve presque partout où l'on creuse la terre dans des lieux jadis habités, depuis l'Ohio jusqu'aux montagnes du Chili.

PLANCHE XXIX.

Idole aztèque de porphyre basaltique, trouvée sous le pavé de la grande place de Mexico.

Les restes de la peinture et de la sculpture mexicaine que nous avons examinés jusqu'ici, prouvent tous, à l'exception du seul groupe de figures représenté sur la Planche xi, une ignorance entière des proportions du corps humain, beaucoup de rudesse et d'incorrection dans le dessin, mais une recherche de vérité minutieuse dans le détail des accessoires. On peut être surpris de trouver les arts d'imitation dans cet état de barbarie, chez un peuple

dont l'existence politique annonçoit, depuis des siècles, un certain degré de civilisation, et chez lequel l'idolâtrie, les superstitions astrologiques, et le désir de conserver la mémoire des événemens, multiplioient le nombre des idoles, comme celui des pierres sculptées et des peintures historiques. Il ne faut pas oublier, cependant, que plusieurs nations qui ont joué un rôle sur la scène du monde, principalement les peuples de l'Asie centrale et orientale, auxquels les habitans du Mexique paroissent tenir par des liens assez étroits, offrent ce même contraste de perfectionnement social et d'enfance dans les arts. On seroit tenté d'appliquer aux habitans de la Tartarie et aux peuples montagnards du Mexique ce qu'un grand historien de l'antiquité [1] a dit des Arcadiens : « Le climat triste et froid de l'Arcadie donne aux habitans un caractère dur et austère, parce qu'il est naturel que les hommes, par leurs mœurs, leur figure, leur couleur et leurs institutions, ressemblent au climat. » Mais, à mesure que l'on examine l'état de notre espèce dans différentes régions, et que l'on s'accoutume à comparer la physionomie des pays avec celle des peuples qui s'y sont fixés, on se méfie de cette théorie spécieuse qui rapporte au climat seul ce qui est dû au concours d'un grand nombre de circonstances morales et physiques.

Chez les Mexicains, la férocité des mœurs sanctionnée par un culte sanguinaire, la tyrannie exercée par les princes et les prêtres, les rêves chimériques de l'astrologie et l'emploi fréquent de l'écriture symbolique, paroissent avoir singulièrement contribué à perpétuer la barbarie des arts et le goût pour des formes incorrectes et hideuses. Ces idoles, devant lesquelles ruisseloit journellement le sang des victimes humaines, « ces premières divinités enfantées par la crainte, » réunissoient dans leurs attributs ce que la nature offre de plus étrange. Le caractère de la figure humaine disparoissoit sous le poids des vêtemens, des casques à tête d'animaux carnassiers, et des serpens qui entortilloient le corps. Un respect religieux pour les signes faisoit que chaque idole avoit son type individuel dont il n'étoit pas permis de s'écarter. C'est ainsi que le culte perpétuoit l'incorrection des formes, et que le peuple s'accoutumoit à ces réunions de parties monstrueuses, que l'on disposoit cependant d'après des idées systématiques. L'astrologie et la manière compliquée de désigner graphiquement les divisions du temps, étoient la principale cause de ces écarts d'imagination. Chaque événement paroissoit influencé à la fois par les

[1] POLYB. *Hist.*, Lib. IV, §. 80 (*ed. Casaub.*, 1609, pag. 290, D).

hiéroglyphes qui présidoient au jour, à la demi-décade, ou à l'année. De là l'idée d'accoupler des signes, et de créer ces êtres purement fantastiques que nous trouvons répétés tant de fois dans les peintures astrologiques parvenues jusqu'à nous. Le génie des langues américaines qui, semblable à celui du sanscrit, du grec et des langues d'origine germanique, permet de rappeler un grand nombre d'idées dans un seul mot, a facilité sans doute ces créations bizarres de la mythologie et des arts imitatifs.

Les peuples, fidèles à leurs premières habitudes, quel que soit le degré de leur culture intellectuelle, poursuivent, pendant des siècles, la route qu'ils se sont tracée. Un écrivain plein de sagacité[1] a remarqué, en parlant de la simplicité imposante des hiéroglyphes égyptiens, « que ces hiéroglyphes offrent plutôt une absence qu'un vice d'imitation. » C'est au contraire ce vice d'imitation, ce goût pour les détails les plus minutieux, cette répétition des formes les plus communes, qui caractérisent les peintures historiques des Mexicains. Nous avons déjà rappelé plus haut[2] qu'il ne faut pas confondre des représentations, dans lesquelles presque tout est individualisé, avec des hiéroglyphes simples, propres à représenter des idées abstraites. Si les Grecs, dans ces derniers, ont puisé le sentiment du style idéal[3], les peuples mexicains ont trouvé, dans l'emploi fréquent des peintures historiques et astrologiques, et dans leur respect pour des formes le plus souvent bizarres et toujours incorrectes, des obstacles invincibles au progrès des arts imitatifs. C'est en Grèce que la religion est devenue le principal soutien de ces arts auxquels elle a donné la vie. L'imagination des Grecs a su répandre de la douceur et du charme sur les objets les plus lugubres. Chez un peuple qui porte le joug d'un culte sanguinaire, la mort se présente partout sous les emblèmes les plus effrayans : elle est gravée sur chaque pierre, on la trouve inscrite sur chaque page de leurs livres; les monumens religieux n'ont d'autre but que de produire la terreur et l'épouvante.

J'ai cru devoir rappeler ces idées, avant de fixer l'attention du lecteur sur l'idole monstrueuse que représente la Planche XXIX. Cette roche, sculptée

[1] QUATREMÈRE DE QUINCI, sur l'idéal dans les arts du dessin, dans les Archives littéraires, 1805, n.° 21, pag. 300 et 310.

[2] Pag. 163.

[3] QUATREMÈRE DE QUINCI, pag. 303 — 307.

sur toutes ses faces, a plus de trois mètres de hauteur et deux mètres de largeur. Elle a été trouvée sous le pavé de la *Plaza Mayor* de Mexico, dans l'enceinte du grand temple, au mois d'août 1790, par conséquent peu de mois avant[1] que l'on découvrît la pierre énorme qui représente les fastes et les hiéroglyphes des jours du calendrier aztèque. Les ouvriers qui faisoient des excavations pour construire un aquéduc souterrain, la rencontrèrent dans une position horizontale, trente-sept mètres à l'ouest du palais du vice-roi, et cinq mètres au nord de l'*Azequia de San Josef.* Comme il n'est guère probable que les soldats de Cortez, en enterrant les idoles pour les soustraire aux yeux des indigènes, aient fait transporter des masses d'un poids considérable très-loin du *sacellum* où elles étoient originairement placées, il est important de désigner avec précision les endroits dans lesquels on a trouvé chaque reste de la sculpture mexicaine. Ces notions deviendront surtout intéressantes, si un gouvernement jaloux de répandre des lumières sur l'ancienne civilisation des Américains, fait faire des fouilles autour de la cathédrale, sur la place principale de l'ancien Ténochtitlan, et au marché de Tlatelolco[2], où, dans les derniers jours du siége, les Mexicains s'étoient retirés avec leurs dieux pénates (*Tepitotan*), avec leurs livres sacrés (*Teoamoxtli*), et avec tout ce qu'ils possédoient de plus précieux.

En jetant les yeux sur l'idole figurée sur la Planche XXIX, telle qu'elle se présente vue par devant (*Fig.* 1), par derrière (*Fig.* 3), de côté (*Fig.* 2), par dessus (*Fig.* 4), par dessous (*Fig.* 5), on pourroit d'abord être tenté de croire que ce monument est un *teotetl, pierre divine,* une espèce de bétyle[3] orné de sculptures, une roche sur laquelle sont gravés des signes hiéroglyphiques. Mais, lorsqu'on examine de plus près cette masse informe, on distingue, à la partie supérieure, les têtes de deux monstres accolés; et l'on trouve, à chaque face (*Fig.* 1 *et* 3), deux yeux et une large gueule armée de quatre dents. Ces figures monstrueuses n'indiquent peut-être que des masques: car, chez les Mexicains, on étoit dans l'usage de masquer les idoles à l'époque de la maladie d'un roi[4], et dans toute autre calamité publique. Les bras et les pieds sont cachés sous une draperie entourée d'énormes serpens, et que

[1] Voyez plus haut, pag. 188.
[2] Gama, *descripcion de las Piedras, etc.*, pag. 2.
[3] Zoega, *de Obel.*, pag. 208.
[4] Gomara, *Conquista de Mexico*, pag. 123.

les Mexicains désignoient sous le nom de *cohuatlicuye*, *vêtement de serpens*. Tous ces accessoires, surtout les franges en forme de plumes, sont sculptés avec le plus grand soin. M. Gama, dans un mémoire particulier, a rendu très-probable que cette idole représente (*Fig.* 3) le dieu de la guerre, *Huitzilopochtli*, ou *Tlacahuepancuexcotzin*, et (*Fig.* 1) sa femme, appelée *Teoyamiqui*[1] (de *miqui*, mourir, et de *teoyao*, guerre divine), parce qu'elle conduisoit les ames des guerriers morts pour la défense des dieux, à la *maison du Soleil*, le paradis des Mexicains[2], où elle les transformoit en colibris. Les têtes de morts et les mains coupées, dont quatre entourent le sein de la déesse, rappellent les horribles sacrifices (*teoquauhquetzoliztli*) célébrés dans la quinzième période de treize jours, après le solstice d'été, à l'honneur du dieu de la guerre et de sa compagne *Teoyamiqui*. Les mains coupées alternent avec la figure de certains vases dans lesquels on brûloit l'encens. Ces vases étoient appelés *top-xicalli*, *sacs en forme de calebasse* (de *toptli*, bourse tissue de fil de pite, et de *xicalli*, calebasse).

Cette idole étant sculptée sur toutes ses faces, même par dessous (*Fig.* 5), où l'on voit représenté *Mictlanteuhtli*, *le seigneur du lieu des morts*, on ne sauroit douter qu'elle étoit soutenue en l'air au moyen de deux colonnes sur lesquelles reposoient les parties marquées A et B, dans les figures 1 et 3. D'après cette disposition bizarre, la tête de l'idole se trouvoit vraisemblablement élevée de cinq à six mètres au-dessus du pavé du temple, de manière que les prêtres (*Teopixqui*) traînoient les malheureuses victimes à l'autel, en les faisant passer au-dessous de la figure de *Mictlanteuhtli*.

Le vice-roi, comte de Revillagigedo, a fait transporter ce monument à l'édifice de l'Université de Mexico, qu'il a regardé « comme l'endroit le plus propre pour conserver un des restes les plus curieux de l'antiquité américaine[3]. » Les professeurs de cette Université, religieux de l'ordre de Saint-Dominique, n'ont pas voulu exposer cette idole aux yeux de la jeunesse mexicaine; ils l'ont enterrée de nouveau dans un des corridors du collége, à une profondeur d'un demi-mètre. Je n'aurois pas été assez heureux pour pouvoir l'examiner, si l'évêque de Monterey, Don Feliciano Marin, qui passa par Mexico pour se

[1] Boturini, *Idea de una nueva Historia general*, pag. 27 et 66.

[2] Torquemada, Lib. XIII, c. 48 (Tom. II, pag. 569).

[3] *Officio del* 5 *sept.* 1790.

rendre dans son diocèse, n'avoit pas, à ma prière, engagé le recteur de l'Université à la faire déterrer. J'ai trouvé très-exact le dessin de M. Gama, que j'ai fait copier sur la Planche XXIX. La pierre qui a servi à ce monument, est une *wakke* basaltique gris bleuâtre, fendillée et remplie de feldspath vitreux.

Les mêmes fouilles auxquelles nous devons les sculptures représentées Planches XXI, XXIII et XXIX, ont aussi fait découvrir, au mois de janvier 1791, un tombeau de deux mètres de longueur sur un mètre de largeur, rempli de sable très-fin, et renfermant un squelette bien conservé d'un quadrupède carnassier. Le tombeau étoit carré et formé de dalles d'amygdaloïde poreuse, appelée *tezontle*. L'animal paroissoit un *coyote* ou loup mexicain. Des vases d'argile et des grelots de bronze très-bien fondus se trouvoient placés à côté des ossemens. Ce tombeau étoit sans doute celui de quelque animal sacré; car les écrivains du seizième siècle nous apprennent que les Mexicains érigeoient de petites chapelles au loup, *chantico;* au tigre, *tlatocaocelotl;* à l'aigle, *quetzalhuexoloquauhtli*, et à la couleuvre. Le *cou*, ou *sacellum* du *chantico*, s'appeloit *tetlanman;* et, qui plus est, les prêtres du loup sacré formoient une congrégation particulière, dont le couvent portoit le nom de *Tetlacmancalmecac*[1].

Il est facile de concevoir comment les divisions des zodiaques, et les noms des signes qui président aux jours, aux demi-lunaisons et aux années, ont pu conduire les hommes au culte des animaux. Les peuples nomades comptent par lunaisons; ils distinguent la lune des lapins, celle des tigres, celle des chèvres, etc., selon qu'à différentes époques de l'année les animaux sauvages ou domestiques leur offrent des jouissances, ou leur inspirent des craintes. Lorsque peu à peu les mesures du temps deviennent des mesures de l'espace[2], et que les peuples forment la dodécatomérie du *zodiaque des pleines lunes*, les noms des animaux sauvages et domestiques passent aux constellations mêmes. C'est ainsi que le zodiaque tartare, qui ne renferme que de vrais ζώδια, peut être considéré comme le *zodiaque des peuples chasseurs et pasteurs.* Le tigre, inconnu à l'Afrique, lui donne un caractère exclusivement asiatique.

[1] NIEREMBERG, *Hist. nat.*, Lib. VIII, c. 22, pag. 144. TORQUEMADA, Lib. II, c. 58; Lib. VIII, c. 13 (Tom I, pag. 194, Tom. II, pag. 29).

[2] Voyez plus haut, pag. 174.

Cet animal ne se retrouve plus dans les zodiaques chaldéen, égyptien ou grec, dans lesquels le tigre, le lièvre, le cheval et le chien, sont remplacés par le lion de l'Afrique, de la Thrace et de l'Asie occidentale, par la balance, les gémeaux, et, ce qui est très-remarquable, par les symboles de l'agriculture; le zodiaque égyptien est le *zodiaque d'un peuple agricole*. A mesure que les nations se sont civilisées, et que la masse de leurs idées s'est accrue, les dénominations des constellations zodiacales ont perdu leur uniformité primitive, et le nombre des *animaux célestes* a diminué; ce nombre cependant est resté assez considérable pour exercer une influence sensible sur les religions. Les rêveries astrologiques ont porté les hommes à attacher une haute importance aux signes qui président aux différentes divisions du temps. A Mexico, chaque signe des jours avoit son autel. Dans le grand *teocalli* (θεοῦ καλιά), on voyoit, près de la colonne qui supportoit l'image de la planète Vénus (*Ilhuicatitlan*), de petites chapelles pour les catastérismes *macuilcalli* (5 maison), *ome tochtli* (2 lapin), *chicome atl* (7 eau), et *nahui ocelotl* (4 tigre): comme la majeure partie des hiéroglyphes des jours étoit composée d'animaux, le culte de ces derniers se trouvoit intimement lié au système du calendrier.

PLANCHE XXX.

Cascade du Rio Vinagre, près du volcan de Puracé.

La ville de Popayan, chef-lieu d'une province du royaume de la Nouvelle-Grenade, est située dans la belle vallée de Rio Cauca, au pied des grands volcans de Puracé et de Sotara. Sa hauteur au-dessus du niveau de la mer du sud n'étant que de dix-huit cents mètres, elle jouit, sous une latitude de 2° 26′ 17″, d'un climat délicieux, beaucoup moins chaud que celui de Carthago et d'Ibagué, et infiniment plus tempéré que celui de Quito et de Santa-Fe de Bogota. En montant de Popayan vers la cime du volcan de Puracé, une des hautes cimes des Andes, on trouve, à deux mille six cent cinquante mètres d'élévation, une petite plaine (*Llano del Corazon*), habitée par des Indiens, et cultivée avec le plus grand soin. Cette plaine charmante est limitée par deux ravins extrêmement profonds, et c'est au bord des précipices que sont construites les maisons du village de Puracé. Des sources jaillissent

partout du roc porphyritique : chaque jardin est entouré d'une haie vive d'euphorbes (*lechero*) à feuilles minces et du vert le plus tendre. Rien de plus agréable que le contraste de cette belle verdure, avec le rideau de montagnes noires et arides qui entourent le volcan, et qui sont déchirées par l'effet des tremblemens de terre.

Le petit village de Puracé, que nous avons visité au mois de novembre 1801, est célèbre dans le pays à cause des belles cascades de la rivière de *Pusambio*, dont l'eau est acide, et que les Espagnols appellent *Rio Vinagre*. Cette petite rivière est chaude vers sa source : elle doit probablement son origine à la fonte journalière des eaux de neige, et au soufre qui brûle dans l'intérieur du volcan. Elle forme, près de la plaine du *Corazon*, trois cataractes, dont les deux supérieures sont très-considérables. C'est la seconde de ces chutes (*chorreras*) qu'offre la Planche XXX : je l'ai dessinée telle qu'on la voit du jardin d'un Indien, voisin de la maison du missionnaire de Puracé, qui est un religieux franciscain. L'eau, qui s'ouvre un chemin à travers une caverne, se précipite à plus de cent vingt mètres de profondeur. La cascade est d'un effet extrêmement pittoresque : elle attire l'attention des voyageurs; mais les habitans de Popayan désireroient que la rivière, au lieu de se mêler au Rio Cauca, s'engouffrât dans quelque crevasse; car ce dernier, pendant quatre lieues, est dépourvu de poissons à cause du mélange de ses eaux avec celles du *Rio Vinagre*, qui sont chargées à la fois d'oxide de fer et d'acides sulfurique et muriatique.

Le premier plan du dessin présente un groupe de *Pourretia pyramidata*, plante voisine du *Pitcairnia*, connue dans les Cordillères sous le nom d'*achupallas*. La tige de cette plante est remplie d'une moelle farineuse qui sert de nourriture au grand ours noir des Andes, et quelquefois, dans les temps de disette, aux hommes mêmes.

PLANCHE XXXI.

Poste aux lettres de la province de Jaën de Bracamoros.

POUR rendre plus promptes les communications entre les côtes de la mer du Sud et la province de Jaën de Bracamoros, située à l'est des Andes, le

courrier du Pérou descend, pendant deux jours, à la nage, d'abord la rivière de Guancabamba ou Chamaya, ensuite celle des Amazones, depuis Pomahuaca et Ingatambo jusqu'à Tomependa. Il enveloppe le peu de lettres dont il est chargé tous les mois, tantôt dans un mouchoir, tantôt dans une espèce de caleçon appelé *guayuco*, qu'il lie en forme de turban autour de sa tête. Ce turban renferme aussi le grand couteau (*machette*) dont tout Indien est armé, moins pour sa défense que pour se faire jour à travers les forêts.

Le Rio de Chamaya n'est pas navigable, à cause d'une infinité de petites cascades : j'ai trouvé [1] sa chute de cinq cent quarante-deux mètres depuis le gué de Pucara jusqu'à son embouchure dans la rivière des Amazones, au-dessous du village de Choros, sur la petite distance de dix-huit lieues. Le courrier de Truxillo est appelé, dans le pays, *le courrier qui nage* (*el coreo que nada*). La Planche XXXI le représente tel que nous l'avons rencontré au village de Chamaya, au moment de se jeter à l'eau. Pour se fatiguer moins en descendant la rivière, il embrasse un tronc de Bombax ou d'Ochroma (*palo de valza*), qui sont des arbres d'un bois extrêmement léger. Lorsqu'un banc de rocher embarrasse le lit de la rivière, il prend terre au-dessus de la cascade, traverse la forêt, et se rejètte à l'eau dès qu'il n'y voit plus de danger. Il n'a pas besoin de prendre des provisions avec lui, car il trouve l'hospitalité dans un grand nombre de cabanes environnées de plantations de bananiers, et situées le long du rivage entre las Huertas de Pucara, Cavico, Sonanga et Tomependa. Quelquefois, pour faire le voyage d'une manière plus agréable, il se fait accompagner par un autre Indien. Les rivières qui mêlent leurs eaux à celles du Maragnon, au-dessus du Pongo de Mayasi, n'ont heureusement pas de crocodiles; aussi les hordes sauvages voyagent-elles presque toutes à la manière du courrier péruvien. Il est assez rare que ce courrier perde des lettres ou qu'elles soient mouillées, pendant la traversée d'Ingatambo à la résidence du gouverneur de Jaën. Après s'être reposé quelques jours à Tomependa, il retourne ou par le *Paramo del Pareton*, ou par le chemin affreux qui conduit aux villages de San Felipe et de Sagiqué, dont les forêts abondent en quinquina de la plus belle qualité.

[1] Voyez mon Recueil d'Observ. astr., Vol. I, pag. 314.

PLANCHE XXXII.

Histoire hiéroglyphique des Aztèques, depuis le déluge jusqu'à la fondation de la ville de Mexico.

Cette peinture historique a déjà été publiée à la fin du dix-septième siècle, dans la relation du voyage de Gemelli Carreri. Quoique le *Giro del Mondo*, de cet auteur, soit un ouvrage assez répandu, nous avons cru devoir reproduire cette pièce, sur l'authenticité de laquelle on a élevé des doutes peu fondés, et qui méritent d'être examinés avec la plus scrupuleuse attention. Ce n'est qu'en réunissant un grand nombre de monumens qu'on peut espérer de répandre quelque jour sur l'histoire, les mœurs et la civilisation de ces peuples de l'Amérique, qui ignoroient l'art admirable de décomposer les sons et de les peindre par des caractères isolés ou groupés. La comparaison des monumens entre eux ne facilite pas seulement leur explication; elle offre aussi des données certaines sur la confiance que méritent les traditions aztèques consignées dans les écrits des premiers missionnaires espagnols. Je pense que des motifs si puissans nous justifieront assez d'avoir fait choix de quelques monumens épars dans des ouvrages imprimés, pour les ajouter à tant de monumens *inédits*, publiés dans ce recueil.

Le dessin hiéroglyphique qu'offre la Planche XXXII a été d'autant plus négligé jusqu'ici qu'il se trouve dans un livre qui, par l'effet du scepticisme le plus extraordinaire, a été considéré comme un amas d'impostures et de mensonges. « Je n'ai pas osé parler de Gemelli Carreri, dit l'illustre auteur de l'*Histoire de l'Amérique*, parce qu'il paroît que c'est maintenant une opinion reçue que ce voyageur n'a jamais quitté l'Italie, et que son *Tour du Monde* est la relation d'un voyage fictif. » Il est vrai que, tout en énonçant cette opinion, Robertson ne paroît pas la partager : car il ajoute judicieusement que les motifs de cette imputation de fraude ne lui paroissent pas très-évidens [1]. Je ne déciderai pas la question si Gemelli a été en Chine ou en Perse; mais ayant fait, dans l'intérieur du Mexique, une grande partie du chemin que le voyageur italien décrit si minutieusement, je puis affirmer

[1] Robertson's *History of America*, 1803, Vol. III, pag. 401.

qu'il est aussi indubitable que Gemelli a été à Mexico, à Acapulco, et dans les petits villages de Mazatlan et de San Augustin de las Cuevas, qu'il est certain que Pallas a été en Crimée, et M. Salt en Abyssinie. Les descriptions de Gemelli ont cette teinte locale qui fait le charme principal des relations de voyages écrites par les hommes les moins éclairés, et que ne peuvent donner que ceux qui ont eu l'avantage de voir de leurs propres yeux. Un ecclésiastique respectable, l'abbé Clavigero [1], qui a parcouru le Mexique presque un demi-siècle avant moi, a déjà élevé la voix pour la défense de l'auteur du *Giro del Mondo :* il a très-justement observé que, sans avoir quitté l'Italie, Gemelli n'auroit pu parler, avec cette grande exactitude des personnes qui vivoient de son temps, des couvens de la ville de Mexico, et des églises de plusieurs villages dont le nom étoit inconnu en Europe. La même véridicité, et nous devons insister sur ce point, ne se manifeste pas dans les notions que l'auteur prétend avoir puisées dans les récits de ses amis. L'ouvrage de Gemelli Carreri, comme celui d'un voyageur célèbre qui de nos jours a été traité avec une si grande sévérité, semble offrir un mélange inextricable d'erreurs et de faits exactement observés.

Le dessin de la migration des Aztèques a fait jadis partie de la fameuse collection du docteur Siguenza, qui avoit eu en héritage les peintures hiéroglyphiques d'un noble Indien, Juan de Alba Ixtlilxochitl. Cette collection, comme l'affirme l'abbé Clavigero, a été conservée jusqu'en 1759, au collége des jésuites à Mexico. On ignore ce qu'elle est devenue après la destruction de l'ordre; j'ai vainement feuilleté les peintures aztèques conservées à la bibliothèque de l'université, je n'ai pas pu trouver l'original du dessin que représente la Planche XXXII; mais il en existe à Mexico plusieurs anciennes copies qui certainement n'ont pas été faites sur la gravure de Gemelli Carreri. Si l'on compare aux hiéroglyphes contenus dans les manuscrits de Rome et de Veletri, et dans les recueils de Mendoza et de Gama, tout ce que la peinture des migrations offre de symbolique et de chronologique, on ne voudra certainement pas ajouter foi à l'hypothèse, d'après laquelle le dessin de Gemelli est la fiction de quelque moine espagnol qui a tenté de prouver, par des monumens apocryphes, que les traditions des Hébreux se retrouvent chez les peuples indigènes de l'Amérique. Tout ce que nous

[1] *Storia antica di Messico*, Vol. I, pag. 24.

savons sur l'histoire, le culte, l'astrologie et les fables cosmogoniques des Mexicains, forme un système dont les parties sont étroitement liées entre elles. Les peintures, les bas-reliefs, les ornemens des idoles et des *pierres divines* (*teotetl* chez les Aztèques, θεοῦ πέτρα chez les Grecs), tout porte le même caractère, la même physionomie. Le cataclysme par lequel commence l'histoire des Aztèques, et duquel Coxcox se sauve dans une barque, est indiqué avec les mêmes circonstances dans le dessin qui représente les destructions et régénérations du monde [1]. Les quatre indications (*tlalpilli*) qui ont rapport [2] à ces catastrophes ou aux subdivisions de la *grande année*, se trouvent sculptées sur une pierre découverte en 1790, dans les fondations du téocalli de Mexico.

Robertson, qui emploie partout la critique la plus sévère dans la recherche des faits, a reconnu aussi, dans la dernière édition de son ouvrage, l'authenticité des peintures du musée de Siguenza. On ne sauroit douter, dit ce grand historien, que ces peintures ne soient dues aux indigènes du Mexique, et la correction du dessin semble prouver seulement que la copie a été faite ou retouchée par un artiste européen. Cette dernière observation ne paroît pas entièrement confirmée par le grand nombre de peintures hiéroglyphiques conservées dans les archives de la vice-royauté à Mexico. On y reconnoît, depuis la conquête, surtout depuis l'année 1540, un perfectionnement sensible dans l'art du dessin. J'ai vu, dans la collection de Boturini, des toiles de coton ou des rouleaux de papier d'agavé, sur lesquels étoient représentés, par des contours assez corrects, des évêques montés sur des mules, des lanciers espagnols à cheval, des bœufs conduisant une charrue, des vaisseaux arrivant à la Vera-Cruz, et nombre d'autres objets inconnus aux Mexicains avant l'arrivée de Cortès. Ces peintures sont faites, non par des Européens, mais par des Indiens et des Métis. En parcourant les manuscrits hiéroglyphiques de différentes époques, on suit avec intérêt la marche progressive des arts vers la perfection. Les figures, de trapues qu'elles étoient, deviennent plus sveltes; les membres se séparent du tronc; l'œil ne se présente plus de face dans les têtes vues de profil; les chevaux qui, dans les peintures aztèques, ressembloient aux cerfs mexicains, prennent peu à peu leur véritable forme. Les figures ne

[1] Pl. 26.

[2] Voyez plus haut pag. 175 et 208.

sont plus groupées en *style de procession;* leurs rapports se multiplient : on les voit en action; et la peinture symbolique, qui désigne ou rappelle les événemens plutôt qu'elle ne les exprime, se transforme insensiblement en une peinture animée qui n'emploie que quelques hiéroglyphes phonétiques [1] propres à indiquer les noms des personnes et des sites. J'incline à croire que le tableau, que Siguenza a communiqué à Gemelli, est une copie faite après la conquête, soit par un indigène, soit par un métis mexicain. Le peintre n'a sans doute pas voulu suivre les formes incorrectes de l'original : il a imité avec une scrupuleuse exactitude les hiéroglyphes des noms et des cycles; mais il a changé les proportions des figures humaines, qu'il a drapées d'une manière analogue à celle que nous avons reconnue [2] dans d'autres peintures mexicaines.

Voici les événemens principaux qu'indique la Planche XXXII, d'après l'explication de Siguenza, à laquelle nous ajouterons quelques notions tirées des annales historiques des Mexicains.

L'histoire commence par le déluge de Coxcox ou par la quatrième destruction du monde qui, selon la cosmogonie aztèque, termine le quatrième des grands cycles, *atonatiuh,* l'*âge de l'eau* [3]. Ce cataclysme arriva, selon les deux systèmes chronologiques reçus, ou mille quatre cent dix-sept ou dix-huit mille vingt-huit ans après le commencement de l'*âge de la terre, tlaltonatiuh.* L'énorme différence de ces nombres doit moins nous étonner quand nous nous rappelons les hypothèses que, de nos jours, Bailly, William Jones et Bentley [4] ont mises en avant sur la durée des quatre *yougas* des Hindoux. Parmi les différens peuples qui habitent le Mexique, des peintures qui représentoient le déluge de Coxcox se sont trouvées chez les Aztèques, les Miztèques, les Zapotèques, les Tlascaltèques et les Méchoacaneses. Le Noë, Xisutrus ou Menou de ces peuples, s'appelle Coxcox, Teo-Cipactli ou Tezpi. Il se sauva, conjointement avec sa femme Xochiquetzal, dans une barque, ou, selon d'autres traditions, dans un radeau d'Ahuahuete (*Cupressus distichia*). La peinture représente Coxcox au milieu de l'eau, étendu dans une barque.

[1] Voyez plus haut pag. 64.
[2] Pl. XIV, n.° 5 et 7.
[3] Voyez plus haut pag. 206.
[4] *Asiat. Recherches*, Vol. VIII, pag. 195.

La montagne dont le sommet couronné d'un arbre s'élève au-dessus des eaux, est l'Ararat des Mexicains, le Pic de Colhuacan. La corne qui est représentée à gauche, est l'hiéroglyque phonétique de Colhuacan. Au pied de la montagne paroissent les têtes de Coxcox et de sa femme : on reconnoît cette dernière par les deux tresses en forme de cornes, qui, comme nous l'avons observé plusieurs fois, désignent le sexe féminin. Les hommes nés après le déluge étoient muets : une colombe, du haut d'un arbre, leur distribue des langues représentées sous la forme de petites virgules [1]. Il ne faut pas confondre cette colombe avec l'oiseau qui rapporte à Coxcox la nouvelle que les eaux se sont écoulées. Les peuples de Mechoacan conservoient une tradition d'après laquelle Coxcox, qu'ils appellent Tezpi, s'embarqua dans un *acalli* spacieux avec sa femme, ses enfans, plusieurs animaux et des graines dont la conservation étoit chère au genre humain. Lorsque le grand esprit Tezcatlipoca ordonna que les eaux se retirassent, Tezpi fit sortir de sa barque un vautour, le zopilote (*Vultur aura*). L'oiseau qui se nourrit de chair morte ne revint pas, à cause du grand nombre de cadavres dont étoit jonchée la terre récemment désséchée. Tezpi envoya d'autres oiseaux, parmi lesquels le colibri seul revint en tenant dans son bec un rameau garni de feuilles : alors Tezpi, voyant que le sol commençoit à se couvrir d'une verdure nouvelle, quitta sa barque près de la montagne de Colhuacan.

Ces traditions, nous le répétons ici, en rappellent d'autres d'une haute et vénérable antiquité. L'aspect des corps marins, trouvés jusque sur les sommets les plus élevés, pourroit faire naître, à des hommes qui n'ont eu aucune communication, l'idée de grandes inondations qui ont éteint, pour quelque temps, la vie organique sur la terre : mais ne doit-on pas reconnoître les traces d'une origine commune partout où les idées cosmogoniques et les premières traditions des peuples offrent des analogies frappantes jusque dans les moindres circonstances? Le colibri de Tezpi ne rappelle-t-il pas la colombe de Noë, celle de Deucalion, et les oiseaux que, d'après Berose, Xisutrus fit sortir de son arche, pour reconnoître si les eaux étoient écoulées, et si déjà il pouvoit ériger des autels aux dieux protecteurs de la Chaldée?

Les langues que la colombe avoit distribuées aux peuples de l'Amérique (n.° 1) étant infiniment variées, ces peuples se dispersent, et seulement quinze

[1] Voyez plus haut le Procès, Pl. XII.

chefs de famille, qui parloient une même langue, et desquels descendent les Toltèques, les Aztèques et les Acolhues, se réunissent et arrivent à Aztlan (*pays des Garces ou Flamingos*). L'oiseau placé sur l'hiéroglyphe de l'eau, *atl*, désigne Aztlan. Le monument pyramidal à gradins est un *téocalli*. Je suis surpris de trouver un palmier près de ce téocalli : ce végétal n'indique certainement pas une région septentrionale, et cependant il est presque certain qu'il faut chercher la première patrie des peuples mexicains, *Aztlan*, *Huehuetlapallan* et *Amaquemecan*, au moins au nord du 42.e degré de latitude. Peut-être le peintre mexicain, habitant de la zone torride, n'a-t-il placé un palmier auprès du temple d'Aztlan, que parce qu'il ignoroit que cet arbre est étranger aux pays du Nord. Les quinze chefs ont au-dessus de leurs têtes les hiéroglyphes simples de leurs noms.

Depuis le téocalli érigé en Aztlan jusqu'à Chapoltepec, les figures placées le long de la route indiquent les lieux où les Aztèques ont fait quelque séjour, et les villes qu'ils ont construites : *Tocolco* et *Oztotlan* (n.° 3 et 4), *humiliation et lieu des grottes*; *Mizquiahuala* (n.° 5), désigné par un mimosa en fruits placé près d'un téocalli; *Teotzapotlan* (n.° 11), *lieu des fruits divins*; *Ilhuicatepec* (n.° 12); *Papantla* (n.° 13), *herbe à larges feuilles*; *Tzompango* (n.° 14), *lieu des ossemens humains*; *Apazco* (n.° 15), *pot d'argile*; *Atlicalaguian* (un peu au-dessus de l'hiéroglyphe précédent), crevasse dans laquelle se perd un ruisseau; *Quauhtitlan* (n.° 16), bosquet qu'habite l'aigle; *Atzcapozalco* (n.° 17), *fourmillière*; *Chalco* (n.° 18), *lieu de pierres précieuses*; *Pantitlan* (n.° 19), *lieu de filatures*; *Tolpetlac* (n.° 20), *nattes de joncs*. *Quauhtepec* (n.° 9), *montagne de l'Aigle*, de Quauhtli, aigle et tepec (en turc : tepe) montagne; *Tetepanco* (n.° 8), *mur composé de beaucoup de petites pierres*; *Chicomoztoc* (n.° 7), *les sept grottes*; *Huitzquilocan* (n.° 6), *lieu de chardons*; *Xaltepozauhcan* (n.° 22), *lieu d'où sort le sable*; *Cozcaquauhco* (n.° 33), nom d'un vautour; *Techcatitlan* (n.° 31), lieu des miroirs d'obsidienne; *Azcaxochitl* (n.° 21), *fleur de fourmi*; *Tepetlapan* (n.° 23), endroit où l'on trouve le *tepetate*, ou une brèche argileuse qui renferme de l'amphibole, du feldspath vitreux et de la pierre ponce; *Apan* (n.° 32), *lieu d'eau*; *Teozomaco* (n.° 24), lieu du singe divin; *Chapoltepec* (n.° 25), *montagne des sauterelles*, site ombragé par d'antiques cyprès, et célèbre par la vue magnifique dont on jouit du haut de la colline[1];

[1] Voyez mon *Essai polit. sur la Nouvelle-Espagne*, Tom. I, pag. 179, 2.

Coxcox, roi de Culhuacan (n.° 30), désigné par les mêmes hiéroglyphes phonétiques que l'on trouve dans le carré qui représente le déluge de Coxcox, et la montagne de Culhuacan; *Mixiuhcan* (n.° 29); *lieu d'accouchement*; la ville de *Temazcatitlan* (n.° 26); la ville de *Ténochtitlan* (n.° 34), désignée par les digues qui traversent un terrain marécageux, et par le figuier d'Inde (*cactus*), sur lequel se reposa l'aigle qui avoit été désigné par l'oracle pour marquer l'endroit où les Aztèques devoient construire la ville et finir leurs migrations; les fondateurs de *Ténochtitlan* (n.° 35); ceux de *Tlatelulco* (n.° 27); la ville de *Tlatelulco* (n.° 28), qui n'est aujourd'hui qu'un faubourg de Mexico.

Nous n'entrerons point dans le détail historique des événemens auxquels se rapportent les hiéroglyphes simples et composés de la peinture de Siguenza. Ces événemens sont rapportés dans Torquemada et dans l'histoire ancienne du Mexique, publiée par l'abbé Clavigero. Aussi ce tableau est-il moins curieux comme monument d'histoire qu'intéressant par la méthode que l'artiste a suivie pour enchaîner les faits. Nous nous contenterons d'indiquer ici que les gerbes de joncs, liées par des rubans (n.° 2), représentent non des périodes de cent quatre ans ou Huehuetiliztli, comme Gemelli l'a prétendu, mais des cycles ou ligatures, Xiuhmolpilli, de cinquante-deux ans [1]. Le tableau entier n'offre que huit de ces ligatures ou quatre cent seize ans. En se rappelant que la ville de Ténochtitlan a été fondée dans la vingt-septième année d'un Xiuhmolpilli, on trouve que, d'après la chronologie du tableau (Pl. XXXII), la sortie des peuples mexicains d'Aztlan a eu lieu cinq cycles avant l'année 1298, ou l'an 1038 de l'ère chrétienne. Gama place cette sortie, d'après d'autres renseignemens, en 1064. Les ronds qui accompagnent l'hiéroglyphe d'une ligature, désignent le nombre de fois que les années ont été liées depuis le fameux sacrifice de Tlalixco. Or, dans la peinture que nous examinons, on trouve l'hiéroglyphe du cycle suivi de quatre clous ou unités, près de l'hiéroglyphe de la ville de Culhuacan (n.° 30). Ce fut donc dans l'an 208 de leur ère que les Aztèques sortirent de l'esclavage des rois de Culhuacan, et cette époque est conforme aux annales de Chimalpain. Les ronds placés à côté des hiéroglyphes des villes (n.os 14 et 17), marquent le nombre des années que le peuple aztèque a demeuré dans chaque endroit, avant de continuer ses migrations. Je pense que la ligature n.° 2 indique le cycle terminé à Tlalixco;

[1] Voyez plus haut, pag. 130.

car, d'après Chimalpain, la fête du second cycle fut célébrée à Cohuatepetl, et celle du troisième cycle, à Apuzco, tandis que les fêtes du quatrième et du cinquième cycle eurent lieu à Culhuacan et à Ténochtitlan.

L'idée bizarre de consigner, sur une feuille de peu d'étendue, ce qui, dans d'autres peintures mexicaines, remplit souvent des toiles ou des peaux de dix à douze mètres de longueur, a rendu cet abrégé d'histoire très-incomplet. Il n'y est question que de la migration des Aztèques, et non de celle des Toltèques, qui ont précédé les Aztèques de plus de cinq siècles dans le pays d'Anahuac, et qui différoient d'eux par cet amour pour les arts, et par ce caractère religieux et pacifique, qui distinguoient les Étrusques des premiers habitans de Rome. Les temps héroïques de l'histoire aztèque s'étendent jusqu'au onzième siècle de l'ère chrétienne. Jusque-là, les divinités se mêlent des actions des hommes; c'est à cette époque que paroît, sur les côtes de Panuco, Quetzalcohuatl, le Bouddha des Mexicains, homme blanc et barbu, prêtre et législateur, voué à des pénitences rigoureuses, fondateur de monastères et de congrégations semblables à celles du Tibet et de l'Asie occidentale. Tout ce qui est antérieur à la sortie d'Aztlan, est mêlé de fables puériles. Chez les nations barbares, qui sont dépourvues de moyens propres à conserver la mémoire des faits, la conscience d'elles-mêmes ne date pas de très-loin : il y a un point de leur existence au delà duquel elles ne mesurent plus l'intervalle des événemens. Dans le temps, comme dans l'espace, les objets éloignés se rapprochent et se confondent; et ce même cataclysme, que les Hindoux, les Chinois et tous les peuples de race sémitique placent des milliers d'années avant le perfectionnement de leur état social, les Américains, peuple non moins ancien peut-être, mais dont le réveil a été plus tardif, le croient antérieur de deux cycles à leur sortie d'Aztlan.

PLANCHE XXXIII.

Pont de cordage près de Pénipé.

La petite rivière de Chambo, qui naît du lac de Coley, sépare le joli village de Guanando de celui de Pénipé. Elle arrose un ravin dont le fond est élevé de deux mille quatre cents mètres au-dessus du niveau de

l'Océan et qui est célèbre par la culture de la cochenille [1], à laquelle les indigènes s'adonnent depuis les temps les plus reculés. En parcourant cette contrée pour nous rendre de Riobamba à la pente occidentale du volcan de Tunguragua, nous nous arrêtâmes pour examiner les terrains bouleversés par le mémorable tremblement de terre, du 7 février 1797, qui, dans l'espace de quelques minutes, fit périr trente à quarante mille Indiens : nous passâmes la rivière de Chambo sur le pont de Pénipé au mois de juin 1802. C'est un de ces ponts de cordes que les Espagnols appellent *puente de maroma* ou de *hamaca*, et les Indiens péruviens, en langue qquichua ou de l'incas, *cimppachaca*, de *cimppa* ou *cimpasca*, cordes, tresses, et de *chaca*, pont. Les cordes, de trois à quatre pouces de diamètre, sont faites avec la partie fibreuse des racines de l'*Agave americana*. Des deux côtés du rivage, elles sont attachées à une charpente grossière composée de plusieurs troncs de *Schinus molle*. Comme leur poids les fait courber vers le milieu de la rivière, et comme il seroit imprudent de les tendre avec trop de force, on est obligé, lorsque le rivage n'est pas très-élevé, de construire des gradins ou des échelles aux deux extrémités du *pont de hamac*. Celui de Pénipé a cent vingt pieds de long sur sept ou huit pieds de large; mais il y a des ponts dont les dimensions sont beaucoup plus considérables. Les grosses cordes de pitte sont recouvertes transversalement de petites pièces cylindriques de bambou. Ces constructions, dont les peuples de l'Amérique méridionale se servoient long-temps avant l'arrivée des Européens, rappellent les *ponts de chaines* que l'on rencontre au Boutan et dans l'intérieur de l'Afrique. M. Turner [2], dans son intéressant voyage au Tibet, nous a donné le plan du pont de Tchintchieu, près du fort de Chuka (lat. 27° 14′), qui a cent quarante pieds de long, et que l'on peut passer à cheval. Ce pont du Boutan (*chain bridge*), repose sur cinq chaînes couvertes de pièces de bambou.

Tous les voyageurs ont parlé de l'extrême danger que présente le passage de ces ponts de cordes, qui ressemblent à des rubans suspendus au-dessus d'une crevasse ou d'un torrent impétueux. Ce danger n'est pas bien grand, lorsqu'une seule personne passe le pont aussi vite que possible, et en jetant le corps en avant : mais les oscillations des cordes deviennent très-fortes

[1] Voyez mon Essai politique sur la Nouvelle Espagne, Vol. II, pag. 465.

[2] *Account of an embassy to the court of the Teshoo Lama in Tibet*, 1800, pag. 55.

lorsque le voyageur se fait conduire par un Indien, qui marche avec beaucoup plus de vîtesse que lui, ou lorsqu'effrayé par l'aspect de l'eau qu'il découvre à travers les interstices des bamboux, il a l'imprudence de s'arrêter au milieu du pont et de se tenir aux cordages qui servent de balustrade. Un pont de hamac ne se conserve généralement en bon état que pendant vingt à vingt-cinq ans; encore est-il nécessaire de renouveler quelques cordes tous les huit à dix ans. Mais dans ces pays, la police est si peu active, qu'il n'est pas rare de voir des ponts dont les pièces de bamboux sont brisées en grande partie : c'est sur ces ponts anciens qu'il faut marcher avec beaucoup de circonspection pour éviter des trous si larges que tout le corps pourroit passer à travers. Peu d'années avant mon séjour à Pénipé, le pont de hamac du Rio Chambo s'écroula en entier. Cet événement eut lieu, parce qu'un vent très-sec ayant succédé à de longues pluies, toutes les cordes se brisèrent à la fois. Quatre Indiens se noyèrent à cette occasion dans la rivière, qui est très-profonde et dont le courant est d'une rapidité extraordinaire.

Les anciens Péruviens construisoient aussi des ponts de bois dont la charpente étoit appuyée sur des piles de pierre, mais le plus ordinairement ils se contentoient de ponts de cordage. Ceux-ci sont extrêmement utiles dans un pays montueux, où la profondeur des crevasses et l'impétuosité des torrens s'opposent à la construction des piles. Le mouvement oscillatoire peut être diminué par des cordes latérales attachées au milieu du pont, et tendues diagonalement vers le rivage. C'est par un pont de cordes, d'une longueur extraordinaire, et sur lequel les voyageurs peuvent passer avec des mulets de charge, que l'on est parvenu, depuis quelques années, à établir une communication permanente entre les villes de Quito et de Lima, après avoir dépensé inutilement un million de francs pour construire, près de Santa, un pont de pierre sur un torrent qui descend de la Cordillère des Andes.

PLANCHE XXXIV.

Coffre de Perote.

CETTE montagne de porphyre basaltique est moins remarquable par sa hauteur que par la forme bizarre d'un petit rocher placé à son sommet du côté de l'est. C'est ce rocher, semblable à une tour carrée, qui lui a fait donner, parmi les indigènes de race aztèque, le nom de *Nauhcampatepetl*, de *nauhcampa*, quatre parties, et *tepetl*, montagne, et parmi les Espagnols, le nom de *Coffre de Perote*. De la cime de cette montagne on jouit d'une vue magnifique sur le plateau de la Puebla, et sur la pente orientale des Cordillères du Mexique couverte d'épaisses forêts de liquidambar, de fougères arborescentes et de mimoses : on distingue le port de la Vera-Cruz, le château de Saint-Jean d'Ulua et les côtes de l'Océan. Le Coffre n'entre point dans la limite des neiges perpétuelles; j'ai trouvé, par une mesure barométrique, son sommet élevé de 4088$^{m.}$ (2097$^{t.}$) au-dessus du niveau de la mer. Cette hauteur excède de 400 mètres celle du Pic de Ténériffe. J'ai dessiné la montagne près de la grande bourgade de Perote, dans la plaine aride et couverte de pierre ponce que l'on traverse en montant de Vera-Cruz à Mexico. La crête du Coffre ne présente qu'un rocher nu, entouré d'une forêt de pins. En gravissant vers la cime, j'ai vu disparoître les chênes à 3165$^{m.}$ (1619$^{t.}$) de hauteur; mais les pins qui, par leurs feuilles, ressemblent au *Pinus strobus*, ne se perdent entièrement qu'à la hauteur absolue de 3942$^{m.}$ (2022$^{t.}$). Sous chaque zone, la température et la pression barométrique prescrivent aux végétaux des limites qu'il leur est impossible de franchir.

PLANCHE XXXV.

Montagne d'Ilinissa.

PARMI les cimes colossales que l'on découvre autour de la ville de Quito, celle d'Ilinissa est une des plus majestueuses et des plus pittoresques. Le sommet de cette montagne est divisé en deux pointes pyramidales : il est

probable que ces pointes sont les débris d'un volcan écroulé. Leur élévation absolue est de 2717 toises. La montagne d'Ilinissa se trouve placée dans la chaîne occidentale des Andes, dans le parallèle du volcan de Cotopaxi. Elle est réunie au sommet de Rumiñahui, par l'*Alto de Tiopullo* qui forme un chaînon transversal duquel les eaux coulent à la fois vers la mer du Sud et vers l'Océan Atlantique [1]. Les pyramides d'Ilinissa sont visibles à une énorme distance dans les plaines qui font partie de la province de *las Esmeraldas*. Elles ont été mesurées trigonométriquement par Bouguer, tant au-dessus du plateau de la ville de Quito, qu'au-dessus des côtes de l'Océan. C'est par la différence de hauteur obtenue par ces deux mesures, que les académiciens françois ont déterminé l'élévation absolue de la ville de Quito, et la valeur approximative du coëfficient barométrique. Les physiciens qui s'intéressent à l'histoire du progrès des sciences placeront le nom d'Ilinissa à côté de celui du Puy-de-Dome, où Perrier, guidé par les conseils de Pascal, tenta le premier de mesurer la hauteur des montagnes à l'aide du baromètre.

PLANCHE XXXVI.

Fragmens de Peintures hiéroglyphiques aztèques, déposés à la bibliothéque royale de Berlin.

Ces fragmens sont tirés de manuscrits anciens dont j'ai fait l'acquisition pendant mon séjour à Mexico. On ne peut révoquer en doute que ce sont des rôles dressés par les collecteurs de tributs, *tlacalaquiltecani;* mais il n'est pas facile d'indiquer les objets désignés dans ces rôles.

N.° 1 fait partie d'un *Cod. Mex.*, de papier d'*agave*, qui a trois à quatre mètres de long. On croit y reconnoître du maïs, de l'or en barres, et d'autres productions qui composoient le tribut, *tequitl.* J'ignore absolument ce que le peintre a voulu indiquer par ce grand nombre de petits carrés disposés symétriquement. Dans la deuxième rangée, en comptant de droite à gauche, on trouve quatre hiéroglyphes qui se suivent en séries périodiques. Les jours marqués çà et là désignent l'époque à laquelle le tribut doit être payé.

[1] Voyez plus haut, pag. 196.

N.° II-IV. Comment expliquer ces têtes de femmes placées près du signe de vingt? Les coqs et les dindons, indiqués n.° III, pourroient faire croire que ces deux oiseaux étoient également connus des Mexicains avant la conquête, s'il étoit suffisamment prouvé que les peintures dont ces figures sont tirées remontent au delà du quinzième siècle. J'ai fait voir, dans un autre ouvrage [1], que le coq de l'Inde, répandu dans les îles de la mer du Sud, a été transplanté en Amérique par les Européens. Les *tlamama*, ou porte-faix (n.° V), paroissent tenir en main des tiges de maïs ou de canne à sucre. Je n'entreprendrai pas de déterminer l'espèce d'animaux figurés au-dessous des *tlamama*, et ressemblans un peu au *tochtli* ou lapin mexicain. N.° VII indique le genre de punition qui étoit infligé aux malheureux indigènes lorsqu'ils ne payoient pas le tribut aux époques prescrites. Trois Indiens, dont les mains sont liées derrière le dos, paroissent condamnés à l'estrapade. Les rôles de tributs étoient exposés, dans chaque commune, aux yeux des *tequitqui* ou tributaires, et les collecteurs avoient coutume d'ajouter au bas du rôle le genre de punition destiné à ceux qui n'obéissoient pas à la loi.

PLANCHE XXXVII.

Peintures hiéroglyphiques du musée Borgia à Veletri.

Nous avons fait connoître plus haut [2] l'économie du *Cod. Mex.* conservé au musée Borgia. Comme on ne peut espérer de voir paroître de si tôt ce *rituel* mexicain en entier, j'ai réuni sur une même planche un grand nombre de figures remarquables par leurs formes et leurs rapports avec les mœurs d'un peuple à la fois féroce et superstitieux.

N.° I. (*Cod. Borg.*, fol. 11, Mss. Fabreg., n.° 18.) La mère du genre humain, la *femme au serpent*, *Cihuacohuatl*, que les premiers missionnaires désignent par le nom de *Señora de nuestra carne*, ou *Tonacacihua* (de *tonacayo* notre chair, et *cihua*, femme). Comparez le *Cod. Vat.*, Pl. XIII, n.° 2.

N.° II. La même femme au serpent, l'Ève des Mexicains. Le lapin, *tochtli*, placé à droite, indique la première année du monde, chaque cycle

[1] Essai pol., Tom. II, pag. 452.

[2] Pl. XXVII, pag. 212.

commençant par le signe du *lapin*. Le père Fabrega prétend, dans son commentaire, que la mère du genre humain est figurée dans un état d'humiliation, mangeant du *cuitlatl* (κόπρος).

N.° III. (*Cod. Borg.*, fol. 58, Mss. n.° 275.) Le seigneur du lieu des morts, *Mictlanteuhtli*[1], dévorant un enfant.

N.° IV. (*Cod. Borg.*, fol. 24, Mss. n.° 98.) Noé déjà vieux, le menton garni d'une longue barbe, *Huehuetonacateocipactli*, de *huehue* vieux, *tonacayo* notre chair, *teotl* dieu, et *cipactli*. Voyez les éclaircissemens donnés plus haut, pag. 158 et 207. Cette même figure se trouve répétée dans le *Codex Borg.*, fol. 60.

N.° V. (*Cod. Borg.*, fol. 56, Mss. n.° 265.) Les mêmes divinités que nous avons vues réunies dans le groupe hideux figuré Pl. XXIX; savoir : le dieu de la guerre, *Huitzilopochtli*, une massue en main, et la déesse *Teoyamiqui*. Ils sont représentés assis sur un crâne humain. Je n'ai fait copier que la déesse seule, tenant dans sa main gauche une espèce de sceptre qui est terminé par une main. Ce sceptre s'appeloit *Maquahuitl*, de *maitl* main, et *quahuitl*, bois. Il est sans doute bien remarquable qu'on trouve, dans des peintures aztèques, une main de justice semblable à celle qui est figurée sur le sceau de Hugues Capet[2], et qui rappelle la *manus erecta* des cohortes romaines[3].

N.° VI. *Teocipactli*, la même figure représentée N.° IV. Je l'ai choisie à cause de la conformation extraordinaire du front. Les indigènes du Mexique et du Pérou ont en général le front singulièrement déprimé, et les peintres s'efforcent d'exagérer ce caractère, en représentant des personnages héroïques.

N.° VII. (*Cod. Borg.*, fol. 33, Mss. n.° 150.) Cinq diablotins, qui rappellent le fameux tableau de la tentation de saint Antoine. Sur la même page est représenté un temple de Quetzalcohuatl, dont le toit triangulaire est entouré d'un serpent. L'idole, placée dans une niche, reçoit l'offrande d'un cœur

[1] Pl. XXIX, Fig. 5, pag. 218.

[2] MONTFAUCON, Monumens de la monarchie françoise, Tom. I, pag. 36. MENESTRIER, nouvelle Méthode raisonnée du Blason (*Lyon*, 1750), pag. 52. Dictionnaire de Trévoux, Tom. III, pag. 127. GILBERT DEVARENNES (*Paris*, 1635), pag. 184.

[3] *Augustinus*, *Antiquitat. Romanor. Hispaniarumque in nummis veterum Dialogi* (Antverp., 1654), pag. 18. LIPSIUS *de Militia romana*, pag. 41.

humain. A côté du temple, on voit la déesse de l'enfer, *Mictlanteuhcihua*, étendant les bras vers le corps de la victime.

N.° VIII. (*Cod. Borg.*, fol. 47, Mss. n.° 210). Le signe astrologique *nahui Ollin tonatiuh*, le *Soleil en ses quatre mouvemens*, qui, par des empreintes de pieds, ou *xocpalli*, semble rappeler les positions du soleil au zénith, dans l'équateur et aux solstices [1]. On trouve indiquée à coté la date des jours qui sont présidés par les catastérismes *ozomatli*, singe; *calli*, maison, et *quiahuitl*, pluie. Si ces dates étoient 8 *pluie*, 5 *maison* et 3 *singe*, elles répondroient, d'après l'artifice des séries périodiques, aux jours où le soleil se trouve dans un des tropiques, dans l'équateur et au zénith de la ville de Mexico; mais les chiffres ajoutés aux hiéroglyphes diffèrent de plusieurs unités de ceux que nous venons d'indiquer. Le signe *ollin* est placé à l'extrémité d'un insecte cylindrique qui paroît être un *mille-pieds* ou une scolopendre. J'ignore la signification de ce symbole astrologique qui ressemble à une croix.

N.° IX. (*Cod. Borg.*, fol. 59). Un homme et une femme serrant des enfans dans leurs bras et élevant une main vers le ciel.

N.° X. (*Cod. Borg.*, fol. 23, Mss. n.° 94). Le Diable buveur, *Tlacatecolutl motlatlaperiani*, tenant un cœur dans une main et buvant le sang d'un autre cœur : un troisième est suspendu à son cou. Cette figure hideuse confirme ce que nous avons avancé plus haut [2] sur la férocité du peuple mexicain.

PLANCHE XXXVIII.

Migration des peuples aztèques, peinture hiéroglyphique déposée à la bibliothéque royale de Berlin.

Ce fragment, mal conservé, paroît avoir fait partie d'un grand tableau qui appartenoit jadis à la collection du chevalier Boturini. Les figures sont très-grossièrement peintes sur de l'*amatl*, ou papier de *maguey* (*Agave americana*). On y voit, à gauche, un pays marécageux indiqué par l'hiéroglyphe de l'eau, *atl*; des traces de pieds (*xocpal-machiotl*), représentant

[1] Voyez plus haut, pag. 164 et 189.

[2] Pag. 216.

les migrations d'un peuple guerrier; des flèches tirées d'une rive vers l'autre; des combats entre deux nations, dont l'une est armée de boucliers, et l'autre nue et sans moyens de défense. Il est probable que ces combats sont du nombre de ceux qui ont eu lieu, au sixième siècle de notre ère, dans les guerres des Aztèques contre les Otomites et d'autres peuples chasseurs qui habitoient vers le nord et vers l'ouest de la vallée de Mexico. Les figures placées près de l'hiéroglyphe *calli*, maison, indiquent peut-être la fondation de quelques villes. Les boucliers des Aztèques sont ornés d'armoiries propres à chaque tribu : ils ont de ces appendices en cuir et en toile de coton, destinés à amortir le coup des dards, et que l'on retrouve sur quelques vases étrusques [1]. Les figures sont disposées dans un ordre symétrique : on pourroît être etonné de les voir agir de la main gauche plutôt que de la droite; mais nous avons eu occasion de remarquer plus haut que souvent les deux mains se trouvent confondues dans les peintures mexicaines comme dans quelques bas-reliefs égyptiens.

PLANCHE XXXIX.

Vases de granit, trouvés sur la côte de Honduras.

Ces vases en granit, quatre fois plus grands que le dessin de la Pl. XXXIX, sont conservés, en Angleterre, dans les collections de lord Hillsborough et de M. Brander. Ils ont été déterrés sur la côte de Mosquitos, dans un pays habité aujourd'hui par un peuple barbare qui ne pense pas à sculpter des pierres : on les trouve figurés et décrits par M. Thomas Pownal, dans les Mémoires intéressans publiés par la Société des antiquaires de Londres [2]. J'ai cru devoir en reproduire ici les dessins pour faire voir l'analogie qui existe entre les ornemens dont ils sont chargés et ceux que présentent les ruines de Mitla. Cette analogie éloigne absolument le soupçon qu'ils ont été faits, après la conquête, par des Indiens qui ont tenté d'imiter la forme de quelque vase espagnol. On sait que les Toltèques, en passant par la province

[1] Voyez Pl. XIV, n.° 2.

[2] *Archæologia on miscellaneous tracts relating to antiquity published by the Soc. of Antiquarians, of London*, Vol. V, Pl. XXVI, pag. 318.

d'Oaxaca, ont pénétré jusqu'au delà du lac de Nicaragua. On peut donc conjecturer que ces vases, ornés de têtes d'oiseaux et de tortues, sont l'ouvrage de quelque tribu de race toltèque. En réfléchissant un moment sur la forme des meubles dont se servoient les Espagnols du seizième siècle, il est impossible d'admettre que les soldats de Cortès aient porté au Mexique des vases semblables à ceux que M. Pownal nous a fait connaître.

PLANCHE XL.

Idole aztèque en basalte, trouvée dans la vallée de Mexico.

Cette petite idole en basalte poreux, que j'ai déposée au cabinet du roi de Prusse, à Berlin, rappelle le buste de la prêtresse, placé à la tête de cet ouvrage [1]. On y reconnoît la même coiffe qui ressemble à la *calantica* des têtes d'Isis, les perles de Californie qui entourent le front, et la bourse attachée par un nœud et terminée par deux appendices qui se prolongent jusqu'au milieu du corps. Le trou circulaire qu'offre la poitrine, paroît avoir servi pour recevoir l'encens (*copalli* ou *xochitlenamactli*) que l'on brûloit aux idoles. J'ignore ce que la figure tient dans sa main gauche : les formes sont de la plus grande incorrection, et tout annonce l'enfance de l'art.

PLANCHE XLI.

Volcan d'air de Turbaco.

Pour éviter les chaleurs excessives et les maladies qui règnent pendant l'été à Carthagène des Indes, et sur les côtes arides de Barù et de Tierra Bomba, les Européens non acclimatés se réfugient dans l'intérieur des terres, au village de Turbaco. Ce petit village indien est placé sur une colline, à l'entrée d'une forêt majestueuse, qui s'étend vers le sud et vers l'est, jusqu'au canal de Mahatès et à la rivière de la Madeleine. Les maisons sont en grande partie construites de bambous, et couvertes de feuilles de palmiers. Çà et là des sources limpides naissent d'un roc calcaire qui

[1] Pl. I et II, pag. 5.

renferme de nombreux débris de coraux pétrifiés; elles sont ombragées par le feuillage lustré de l'*Anacardium caracoli*, arbre de grandeur colossale, auquel les indigènes attribuent la propriété d'attirer de très-loin les vapeurs répandues dans l'atmosphère. Le terrain de Turbaco étant élevé de plus de trois cents mètres au-dessus du niveau de l'Océan, on y jouit, surtout pendant la nuit, d'une fraîcheur délicieuse. Nous avons séjourné dans ce charmant endroit au mois d'avril 1801, lorsqu'après une traversée pénible de l'île de Cuba à Carthagène des Indes, nous nous préparâmes à un long voyage à Santa-Fe de Bogota et au plateau de Quito.

Les Indiens de Turbaco, qui nous accompagnoient dans nos herborisations, nous parloient souvent d'un terrain marécageux, situé au milieu d'une forêt de palmiers, et appelé, par les créoles, les Petits Volcans, *los Volcancitos*. Ils racontoient que, d'après une tradition conservée parmi eux, ce terrain avoit jadis été enflammé, mais qu'un bon religieux, curé du village, et connu par sa grande piété, étoit parvenu, par de fréquentes aspersions d'eau bénite, à éteindre le feu souterrain : ils ajoutoient que, depuis ce temps, le volcan de feu étoit devenu un volcan d'eau, *volcan de agua*. Ayant habité long-temps les colonies espagnoles, nous connoissions assez les contes bizarres et merveilleux par lesquels les indigènes se plaisent à fixer l'attention des voyageurs sur les phénomènes de la nature : nous savions que ces contes sont généralement dus, moins à la superstition des Indiens qu'à celle des blancs, des métis et des esclaves africains, et que les rêveries de quelques individus, qui raisonnent sur les changemens progressifs de la surface du globe, prennent, avec le temps, le caractère de traditions historiques. Sans croire à l'existence d'un terrain anciennement enflammé, nous nous fîmes conduire, par les Indiens, au *Volcancitos de Turbaco*, et cette excursion nous offrit des phénomènes bien plus importans que ceux auxquels nous nous étions attendus.

Les *Volcancitos* sont situés à six mille mètres à l'est du village de Turbaco, dans une forêt épaisse qui abonde en *beaumiers de tolù*, en *gustavia* à fleurs de nymphea, et en *Cavanillesia mocundo*, dont les fruits membraneux et transparens ressemblent à des lanternes suspendues à l'extrémité des branches. Le terrain s'élève graduellement à quarante ou cinquante mètres de hauteur au-dessus du village de Turbaco; mais le sol étant partout

couvert de végétation, on ne peut distinguer la nature des roches superposées sur le calcaire coquillier. La Planche XLI représente la partie la plus australe de la plaine où se trouvent les *Volcancitos*. Cette gravure a été exécutée sur un croquis fait par un de nos amis, M. Louis de Rieux. Ce jeune dessinateur, avec lequel nous avons remonté le Rio Grande de la Magdalena, accompagnoit alors son père, qui, sous le ministère de M. d'Urquijo, étoit chargé de l'inspection des quinquinas de Santa-Fe.

Au centre d'une vaste plaine bordée de Bromelia karatas, s'élèvent dix-huit à vingt petits cônes dont la hauteur n'est que de sept à huit mètres. Ces cônes sont formés d'une argile gris-noirâtre : à leur sommet se trouve une ouverture remplie d'eau. Lorsqu'on s'approche de ces petits cratères, on entend par intervalles un bruit sourd et assez fort qui précède de 15 à 18 secondes le dégagement d'une grande quantité d'air. La force avec laquelle cet air s'élève au-dessus de la surface de l'eau peut faire supposer que, dans l'intérieur de la terre, il éprouve une grande pression. J'ai compté généralement cinq explosions en deux minutes. Souvent ce phénomène est accompagné d'une éjection boueuse. Les Indiens nous ont assuré que les cônes ne changent pas sensiblement de forme dans l'espace d'un grand nombre d'années; mais la force d'ascension du gaz et la fréquence des explosions paroissent varier selon les saisons. J'ai trouvé, par des analyses faites au moyen du gaz nitreux et du phosphore, que l'air dégagé ne contient pas un demi-centième d'oxygène. C'est un gaz azote plus pur que nous ne le préparons généralement dans nos laboratoires. La cause physique de ce phénomène se trouve discutée dans la Relation historique de notre voyage dans l'intérieur du nouveau continent.

PLANCHE XLII.

Volcan de Cayambe.

De toutes les cimes des Cordillères, dont la hauteur a été déterminée avec quelque précision, le Cayambe est la plus élevée après le Chimborazo. Bouguer et La Condamine ont trouvé cette élévation de 5901 mètres (3028 t.); et des angles que j'ai pris dans l'Exido de Quito, pour observer la marche

des réfractions terrestres à différentes heures du jour, confirment cette détermination. Les académiciens françois [1] ont nommé cette montagne colossale *Cayambur*, au lieu de Cayambe-Urcu, qui est son véritable nom; le mot *urcu* désignant, dans la langue qquichua, montagne, comme *tepetl* en mexicain et *gua* en muysca. Cette erreur s'est répandue dans tous les ouvrages qui offrent le tableau des principales hauteurs du globe.

J'ai dessiné le Cayambe tel qu'il se présente au-dessus de l'Exido de Quito, qui en est éloigné de trente-quatre mille toises. Sa forme est celle d'un cône tronqué : elle rappelle le contour du *Nevado de Tolima*, figuré sur la v.e Planche. Parmi les montagnes couvertes de neiges éternelles qui entourent la ville de Quito, le Cayambe est la plus belle et la plus majestueuse. On ne peut se lasser de l'admirer au coucher du soleil, lorsque le volcan de Guagua-Pichincha, situé à l'ouest, du côté de la mer du Sud, projette son ombre sur la vaste plaine qui forme le premier plan du paysage. Cette plaine, couverte de graminées, est dénuée d'arbres. On n'y voit que quelques pieds de Barnadesia, de Duranta, de Berberis, et ces belles Calcéolaires qui appartiennent presque exclusivement à l'hémisphère austral et à la partie occidentale de l'Amérique.

Des artistes distingués du Nord ont fait connoître récemment la cascade de la rivière de Kyro, près du village de Yervenkyle en Laponie, où, d'après les observations de Maupertuis et de M. Swanberg, passe le cercle polaire. La cime du Cayambe est traversée par l'équateur. On peut considérer cette montagne colossale comme un de ces monumens éternels par lesquels la nature a marqué les grandes divisions du globe terrestre.

PLANCHE XLIII.

Volcan de Jorullo.

La Planche dont je vais donner l'explication rappelle une des catastrophes les plus remarquables qu'offre l'histoire physique de notre planète. Malgré les communications actives établies entre les deux continens, cette catastrophe est restée presque entièrement inconnue aux géologues de l'Europe. J'en

[1] La Condamine, Voyage à l'Équateur, p. 163.

ai donné la description dans l'Essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne [1].

Le volcan de Jorullo est situé, d'après mes observations, par les 19° 9′ de latitude, et les 103° 51′ 48″ de longitude, dans l'intendance de Valladolid, à l'ouest de la ville de Mexico, à 36 lieues de distance de l'Océan. Il a 513 mètres (263 toises) d'élévation au-dessus des plaines voisines. Sa hauteur est par conséquent triple de celle du Monte-Nuovo de Pouzzole qui est sorti de terre en 1538. Mon dessin représente le volcan de Jorullo (Xorullo ou Juruyo), environné de plusieurs milliers de petits cônes basaltiques, tel qu'on le voit lorsqu'on descend d'Areo et des collines d'Aguasarco, vers les cabanes indiennes des *Playas*. On trouve indiquée sur le premier plan une partie de la savane dans laquelle cet énorme soulèvement a eu lieu la nuit du 29 septembre 1759. C'est l'ancien niveau du terrain bouleversé que l'on désigne aujourd'hui sous le nom de *Malpays*. Les couches fracturées qui se présentent de front séparent la plaine restée intacte du *Malpays*. Ce dernier, hérissé de petits cônes de deux à trois mètres de hauteur, a une étendue de quatre milles carrés. Dans l'endroit où les eaux chaudes de Cuitimba et de San Pedro descendent vers les savanes de *Playas*, l'élévation des couches fracturées n'est que de douze mètres : mais le terrain soulevé a la forme d'une vessie, et sa convexité augmente progressivement vers le centre; de sorte qu'au pied du grand volcan, le sol est déjà élevé de 160 mètres au-dessus des cabanes indiennes que nous habitions dans les *Playas de Jorullo*. Le profil, joint à l'Atlas géographique et physique qui accompagnera la Relation historique, fera saisir plus facilement toutes ces différences de niveau.

Les cônes sont autant de *fumaroles* qui exhalent une vapeur épaisse et communiquent à l'air ambiant une chaleur insupportable. On les désigne, dans ce pays, qui est excessivement malsain, par la dénomination de petits fours, *hornitos*. Ils renferment des boules de basalte enchâssées dans une masse d'argile endurcie. La pente du grand volcan, qui est constamment enflammé, est couverte de cendres. Nous sommes parvenus dans l'intérieur de son cratère en gravissant la colline de laves scorifiées et rameuses que l'on voit représentée dans la gravure vers la gauche, et qui s'élève à une

[1] Tom. I, p. 248. Voyez aussi mon Recueil d'Observ. astr., Tom. I, p. 327, et Tom. II, p. 521.

hauteur considérable. Nous rappellerons ici comme un fait remarquable [1] que tous les volcans du Mexique se trouvent rangés sur une même ligne, dirigée de l'est à l'ouest, et qui forme en même temps un *parallèle des grandes hauteurs*. En considérant ce fait et en le rapprochant de ce que l'on observe aux *boche nuove* du Vésuve, on est tenté de croire que le feu souterrain s'est fait jour par une énorme crevasse qui existe dans l'intérieur de la terre, sous les 18° 59′ et 19° 12′ de latitude, et qui se prolonge de la mer du Sud à l'Océan Atlantique.

PLANCHE XLIV.

Calendrier des Indiens Muyscas, anciens habitans du plateau de Bogota.

Une pierre, chargée de signes hiéroglyphiques du calendrier lunaire, et représentant l'ordre dans lequel se fait l'intercalation qui ramène l'origine de l'année à la même saison, est un monument d'autant plus remarquable qu'il est l'ouvrage d'un peuple dont le nom est presque entièrement inconnu en Europe, et que l'on a confondu jusqu'ici avec les hordes errantes des sauvages de l'Amérique méridionale. La découverte de ce monument est due à M. Don Jose Domingo Duquesne de la Madrid, chanoine de l'église métropolitaine de Santa-Fe de Bogota. Cet ecclésiastique, natif du royaume de la Nouvelle-Grenade, et appartenant à une famille françoise établie en Espagne, a été long-temps curé d'un village indien situé sur le plateau de l'ancienne Cundinamarca. Sa position le mettant à même de se concilier la confiance des natifs, descendans des Indiens Muyscas, il a tâché de réunir tout ce que les traditions ont conservé, depuis trois siècles, sur l'état de ces régions avant l'arrivée des Espagnols dans le nouveau continent. Il a réussi à se procurer une de ces pierres sculptées, d'après lesquelles les prêtres muyscas régloient la division des temps : il a appris à connoître les hiéroglyphes simples qui désignoient à la fois les nombres et les jours lunaires, et il a exposé l'ensemble de ses connoissances, fruits de recherches longues et pénibles, dans un mémoire qui porte le titre de

[1] Essai politique, Tom. 1, p. 47.

Disertacion sobre el kalendario de los Muyscas, Indios naturales del Nuevo Reyno de Granada. Ce mémoire, manuscrit, m'a été communiqué à Santa-Fe, en 1801, par le célèbre botaniste Don Jose Celestino Mutis. J'ai obtenu de M. Duquesne la permission de faire dessiner la pierre pentagone dont il a tenté de donner l'explication, et c'est ce dessin qui a été gravé sur la XLIV.e Planche. En offrant ici des notions éparses sur le calendrier des Indiens Muyscas, je me servirai des matériaux que renferme le mémoire espagnol que je viens de citer; j'y ai ajouté quelques considérations relatives à l'analogie que l'on observe entre ce calendrier et les cycles des peuples asiatiques.

Lorsque l'*Adalantado* Gonçalo Ximenez de Quesada, surnommé le Conquérant, parvint, en 1537, des rives de la Madeleine aux savanes élevées de Bogota, il fut frappé du contraste qu'il observa entre la civilisation des peuples montagnards et l'état sauvage des hordes éparses qui habitoient les régions chaudes de Tolù, de Mahatès et de Sainte-Marthe. Sur le plateau où, par les quatre et cinq degrés de latitude, le thermomètre centigrade se soutient presque constamment de jour entre 17 et 20 degrés, et de nuit entre 8 et 10 degrés, Quesada trouva les Indiens Muyscas, les Guanes, les Muzos et les Colimas, distribués par communes, adonnés à l'agriculture, vêtus en toile de coton; tandis que les tribus qui erroient dans les plaines voisines, peu élevées au-dessus de la surface de l'Océan, paroissoient abruties, dépourvues de vêtemens, sans industrie et sans arts [1]. Les Espagnols étoient surpris de se voir transportés dans un pays où, sur un sol peu fertile, les champs offroient partout de riches moissons de maïs, de Chenopodium quinoa et de *turmas* ou pommes de terre. Je n'examinerai pas si, malgré l'introduction des céréales et des bêtes à cornes, le plateau de Bogota est moins peuplé de nos jours qu'il ne l'étoit avant la conquête. J'observerai seulement que, lorsque je visitai les mines de sel gemme de Zipaquira, on m'a montré, au nord du village indien de Suba, les indices certains d'une ancienne culture dans des terrains qui ne sont pas défrichés aujourd'hui.

[1] *Historia general de las conquistas del Nuevo Reyno de Granada por el Doctor* D. Lucas Fernandez Piedrahita, p. 15. (L'auteur, qui mourut évêque de Panama, avoit rédigé cette histoire sur les manuscrits de Quesada-le-Conquérant, de Juan de Castellanos, curé de Tunja, et des moines franciscains Fray Antonio Medrano et Fr. Pedro Aguada).

Parmi les différentes nations de Cundinamarca, celle que les Espagnols désignoient par la dénomination de Muysca ou Mozca, paroît avoir été la plus nombreuse. Les traditions fabuleuses de ce peuple remontent jusqu'à l'époque reculée où la lune n'accompagnoit point encore la terre, et où, par les inondations de la rivière de Funzhé, le plateau de Bogota formoit un lac d'une étendue considérable. En donnant plus haut la description de la cascade de Tequendama [1], nous avons parlé de cet homme merveilleux, connu dans la mythologie américaine sous les noms de Bochica ou d'Idacanzas, qui ouvrit un passage aux eaux du lac de Funzhé, réunit en société les hommes épars, introduisit le culte du soleil, et, semblable au Péruvien Manco Capac et au Mexicain Quetzalcoatl, devint le législateur des Muyscas. Ces mêmes traditions portent que Bochica, fils et symbole du soleil, grand-prêtre de Sogamozo ou d'Iraca, voyant les chefs des différentes tribus indiennes se disputer l'autorité suprême, leur conseilla de choisir, pour *zaque* ou souverain, un d'entre eux appelé Huncahua, et révéré à cause de sa justice et de sa haute sagesse. Le conseil du grand-prêtre fut universellement adopté, et Huncahua, qui régna pendant deux cent cinquante ans, parvint à se soumettre tout le pays qui s'étend depuis les savanes de San Juan de los Llanos jusqu'aux montagnes d'Opon. Bochica, livré à des pénitences austères, vécut cent cycles muyscas, ou deux mille ans. Il disparut mystérieusement à Iraca, à l'est de Tunja. Cette dernière ville, qui étoit alors la plus populeuse de toutes, fut fondée par Huncahua, le premier de la dynastie des zaques de Cundinamarca. C'est du nom de son fondateur qu'elle prit celui de Hunca, que les Espagnols ont changé en Tunca ou Tunja.

La forme de gouvernement que Bochica donna aux habitans de Bogota est très-remarquable par l'analogie qu'elle présente avec les gouvernemens du Japon et du Tibet. Au Pérou, les incas réunissoient dans leurs personnes les deux pouvoirs séculiers et ecclésiastiques. Les fils du soleil étoient pour ainsi dire souverains et prêtres à la fois. A Cundinamarca, dans un temps probablement antérieur à Manco Capac, Bochica avoit constitué électeurs les quatre chefs des tribus, Gameza, Busbanca, Pesca et Toca. Il avoit ordonné qu'après sa mort, ces électeurs et leurs descendans eussent le droit de choisir le grand-prêtre d'Iraca. Les pontifes ou lamas, successeurs de Bochica, étoient

[1] Voyez p. 19.

censés hériter de ses vertus et de sa sainteté. Ce que, du temps de Montezuma, Cholula étoit pour les Aztèques, Iraca le devint pour les Muyscas. Le peuple s'y portoit en foule pour offrir des présens au grand-prêtre. On visitoit les lieux devenus célèbres par les miracles de Bochica; et, au milieu des guerres les plus sanglantes, les pélerins jouissoient de la protection des princes par le territoire desquels ils devoient passer pour se rendre au sanctuaire (*chunsua*), et aux pieds du lama qui y résidoit. Le chef séculier, appelé *zaque* de Tunja, auquel les *zippa* ou princes de Bogota payoient un tribut annuel, et les pontifes d'Iraca, étoient par conséquent deux puissances distinctes, comme le sont au Japon le daïri et l'empereur séculier. Il m'a paru important de consigner ici ces notions historiques très-peu connues en Europe, pour répandre quelque intérêt sur un peuple dont nous allons faire connoître le calendrier.

Bochica n'étoit pas seulement regardé comme le fondateur d'un nouveau culte et comme le législateur des Muyscas; symbole du soleil, il régloit aussi le temps, et on lui attribuoit l'invention du calendrier. Il avoit prescrit de même l'ordre des sacrifices qui devoient être célébrés à la fin des petits cycles, à l'occasion de la cinquième intercalation lunaire. Dans l'empire du zaque, le jour (*sua*) et la nuit (*za*) étoient divisés en quatre parties, savoir : *sua-mena*, depuis le lever du soleil jusqu'à midi; *sua-meca*, de midi au coucher du soleil; *zasca*, du coucher du soleil à minuit; et *cagui*, de minuit au lever du soleil. Le mot *sua* ou *zuhè* désigne à la fois, dans la langue muysca, le jour et le soleil. De *sua*, qui est un des surnoms de Bochica, dérive *sue*, *Européen* ou *homme blanc*[1]; dénomination bizarre qui tire son origine de la circonstance que le peuple, lors de l'arrivée de Quesada, regardoit les Espagnols comme fils du soleil, *sua*.

La plus petite division du temps chez les Muyscas étoit une période de trois jours. La semaine de sept jours étoit inconnue en Amérique, comme dans une partie de l'Asie orientale. Le premier jour de la petite période étoit destiné à un grand marché tenu à Turmequè.

L'année (*zocam*) étoit divisée par lunes; vingt lunes composoient l'*année civile*, celle dont on se servoit dans la vie commune. L'*année des prêtres*

[1] *Gramatica de la lengua general del Nuevo Reyno llamada Mosca, por el Padre Fray Bernardo de Lugo* (professeur de la langue chibcha à Santa-Fe de Bogota), Madrid, 1619, p. 7.

renfermoit trente-sept lunes, et vingt de ces grandes années formoient un *cycle muysca*. Pour distinguer les jours lunaires, les lunes et les années, on se servoit de séries périodiques dont les dix termes étoient des nombres. Comme les mots qui désignent ces termes offrent plusieurs particularités très-remarquables, nous devons entrer ici dans quelques détails sur la langue de Bogota.

Cette langue, dont l'usage s'est presque entièrement perdu depuis la fin du dernier siècle, étoit devenue dominante par les victoires du zaque Huncahua, par celle des Zippas, et par l'influence du grand lama d'Iraca, sur une vaste étendue du pays, depuis les plaines de l'Ariari et du Rio Meta jusqu'au nord de Sogamozo. De même que la langue de l'Inca est appelée au Pérou *qquichua*, celle des Moscas ou Muyscas est connue dans le pays sous la dénomination de *chibcha*. Le mot *muysca*, dont *mosca* paroît une corruption, signifie *homme* ou *personne;* mais les naturels ne l'appliquent généralement qu'à eux-mêmes. Il en est de cette expression comme du mot qquichua *runa* qui désigne un Indien de la race cuivrée, et non un blanc ou descendant de colons européens. La langue chibcha ou muysca qui, du temps de la découverte du nouveau continent, étoit, avec celles de l'Inca et la langue caribe, un des idiomes les plus répandus de l'Amérique méridionale, contraste singulièrement avec la langue aztèque, si remarquable par la réduplication de syllabes *tetl*, *tli* et *itl*. Les Indiens de Bogota ou *Bacata* (*extrémité des champs* ou *du terrain labouré*) ne connoissent ni *l* ni *d*. Leur langue est caractérisée par la répétition fréquente des syllabes *cha*, *che*, *chu*, comme par exemple dans *chu chi*, nous; *hycha chamique*, moi-même; *chigua chiguitynynga*, nous devons battre; *muysca cha chro guy*, un homme estimable; la particule *cha*, ajoutée à *muysca*, désignant le sexe masculin.

Les nombres, dont les dix premiers ont été choisis comme termes des séries périodiques propres à désigner les grandes et les petites divisions du temps, sont en langue chibcha : un, *ata;* deux, *bozha* ou *bosa;* trois, *mica;* quatre, *mhuyca* ou *muyhica;* cinq, *hicsca* ou *hisca;* six, *ta;* sept, *qhupqa* ou *cuhupqua;* huit, *shuzha* ou *suhuza;* neuf, *aca;* dix, *hubchibica* ou *ubchihica*. Au delà de dix, les Indiens Muyscas ajoutent le mot *quihicha* ou *qhicha*, qui signifie *pied*. Pour désigner onze, douze et treize, ils disent *pied un*, *pied deux*, *pied trois*, *quihicha ata*, *quihicha bosa*, *quihicha mica*, etc. Ces expressions naïves

annoncent qu'après avoir compté par les doigts des deux mains, on continue par les doigts des pieds. Nous avons vu plus haut, en parlant du calendrier des peuples de race mexicaine, que le nombre vingt, qui correspond à celui des doigts des pieds et des mains, joue un grand rôle dans la numération américaine. En langue chibcha, vingt est désigné ou par *pied dix, quihicha ubchihica*, ou par le mot *gueta* qui dérive de *gue, maison*. On compte ensuite vingt et un, *guetas asaqui ata;* vingt-deux, *guetas asaqui bosa;* vingt-trois, *guetas asaqui mica*, etc.; jusqu'à trente ou *vingt plus* (*asaqui*) *dix, guetas asaqui ubchihica;* quarante ou deux-vingts, *gue-bosa;* soixante ou trois-vingts, *gue-mica;* quatre-vingts, *gue-muyhica;* cent ou cinq-vingts, *gue-hisca.* Nous rappellerons ici que les Aztèques, après les unités qui ressembloient aux clous des Étrusques, n'avoient de chiffre ou hiéroglyphe simple que pour vingt, pour le carré de vingt ou quatre cents, et pour le cube de vingt ou huit mille. J'aime à insister sur cette uniformité que présentent les nations des deux Amériques, dans le premier développement de leurs idées les plus simples, et dans les méthodes propres à exprimer graphiquement des quantités numériques au delà de dix. Cette uniformité est d'autant plus digne d'attention qu'elle annonce un système de numération très-différent de celui que nous trouvons dans l'ancien continent, depuis les Grecs, dont la notation étoit déjà moins imparfaite que celle des Romains, jusqu'aux Tibétains, aux Indoux et aux Chinois, qui se disputent l'honneur de cette admirable invention de chiffres dont la valeur change avec la position.

Parmi le grand nombre d'idées erronées qui se sont répandues sur les langues des peuples peu avancés dans la civilisation, il n'en est pas de plus extravagante que l'assertion de Pauw et de quelques autres écrivains également systématiques, d'après laquelle aucun peuple indigène du nouveau continent ne sait compter dans son idiome au delà de trois[1]. Nous connoissons aujourd'hui les systèmes numériques de quarante langues américaines, et l'ouvrage seul de l'abbé Hervas, l'*Arithmétique de toutes les nations*, en présente près de trente. En étudiant ces diverses langues, on observe que, dès que les peuples sont sortis de leur premier état d'abrutissement, leurs progrès ultérieurs n'établissent presque aucune différence sensible dans leur manière d'exprimer les quantités. Les Péruviens étoient au moins aussi habiles que

[1] *Recherches philosophiques sur les Américains*, Part. 5, sect. 1, Tom. II, pag. 162 (éd. de 1769).

les Grecs et les Romains pour désigner, dans leur langue, des nombres de plusieurs millions; ils avoient même, pour exprimer un million, un mot non composé (*hunu*), dont les idiomes de l'ancien monde n'offrent pas l'analogue. *Huc*, un; *iscay*, deux; *qimça*, trois...... *chunca*, dix; *chuc huniyoc*, onze; *chunca iscayniyoc*, douze..... *iscaychunca*, vingt; *qimça chunca*, trente; *tahuachunca*, quarante...... *pachac*, cent; *iscaypachac*, deux cents...... *huaranca*, mille; *iscayhuaranca*, deux mille..... *chunca-huaranca*, dix mille; *iscay-chunca-huaranca*, vingt mille; *pachachuaranca*, cent mille; *hunu*, un million; *iscayhunu*, deux millions; *qimça hunu*, trois millions...... Cette même marche, simple et régulière, se manifeste dans plusieurs autres langues américaines dans lesquelles les expressions numériques n'ont d'autre défaut que d'être extrêmement longues et très-difficiles à prononcer pour les organes des Européens. Le besoin de compter se fait sentir dans un état de la société qui précède de beaucoup celui que nous nommons si vaguement l'état de civilisation.

Parmi cette multitude de peuples du nouveau continent, dont nous possédons la numération, il y en a quelques-uns qui, selon les missionnaires, ne savent pas compter au delà de vingt ou de trente, et qui nomment *beaucoup* tout ce qui excède ces nombres. Mais on nous assure en même temps que, pour désigner cent, ces nations font de petites piles de maïs [1] de vingt grains chacune; ce qui prouve évidemment que les Jaruros de l'Orénoque et les Guaranis du Paraguay comptent par *vingtaines*, comme les Mexicains et les Muyscas, et que par stupidité, ou plutôt par l'extrême paresse d'esprit propre aux Sauvages les plus intelligens, ils se facilitent la numération de *trois-vingts* ou de *quatre-vingts*, en comptant à la manière des enfans, soit par les doigts des pieds et des mains, soit en amoncelant des grains de maïs. Lorsque les voyageurs rapportent que des nations entières en Amérique ne comptent pas au delà de cinq, on ne doit pas prêter plus de foi à cette assertion qu'on n'en prêteroit à celle d'un Chinois qui prétendroit orgueilleusement que les Européens ne comptent pas au delà de dix, parce que dix-sept et dix-huit sont des composés de dix et des premières unités. Il ne faut pas confondre la prétendue impossibilité d'exprimer de grandes quantités, avec les limites que le génie des différentes langues prescrit au

[1] HERVAS, *idea del Universo : Aritmetica di tutte le nazioni conosciute*, Tom. XIX, p. 96, 97 et 106.

nombre des signes numériques non composés. Ces limites se trouvent atteintes, tantôt à cinq, tantôt à dix, tantôt à vingt, selon que les peuples se plaisent à s'arrêter, en comptant les unités, aux doigts d'une main, à ceux de deux mains, ou à ceux des mains et des pieds ensemble.

Dans les idiomes des peuples américains, qui sont les plus éloignés du développement de leurs facultés, six s'exprime par *quatre avec deux*, sept par *quatre avec trois*, huit par *cinq avec trois*. Telles sont les langues des Guaranis et des Lulos. D'autres tribus, déjà un peu plus avancées, par exemple les Omaguas, et en Afrique les Yolofs et les Foulahs, se servent de mots qui signifient à la fois *main* et *cinq*, comme nous nous servons du mot dix : chez eux sept est exprimé par *main et deux*, et quinze par *trois mains*. En persan, *péndj* désigne cinq, et *péntcha* la main. Dans les chiffres romains on observe quelques traces d'un système de numération quinaire : les unités se multiplient jusqu'à ce que l'on arrive à cinq qui a un signe particulier, de même que cinquante et cinq cents [1]. Chez les Zamucas comme chez les Muyscas, *onze* s'appelle *pied un*, douze, *pied deux*; mais le reste de la numération de ces peuples est d'une longueur fatigante, parce qu'au lieu de mots simples ils se servent de circonlocutions puériles; ils disent par exemple, *la main finie* pour cinq, *un de l'autre* (*main*) pour six, *les deux mains finies* pour dix, et *les pieds finis* pour vingt. Quelquefois ce dernier nombre est identique avec le mot *homme* ou *personne*, pour indiquer que les deux mains et les deux pieds constituent la personne entière. C'est ainsi que, chez les Jaruros, *noenipume* signifie *deux hommes* ou *quarante*, dérivant de *noeni*, deux, et *canipume*, homme. Les Sapiboconos n'ont pas d'expression simple pour cent et pour mille : ils disent pour dix, *tunca*; pour cent, *tunca-tunca*; et pour mille, *tunca-tunca-tunca*. Ils forment les carrés et les cubes par réduplication, comme les Chinois forment quelquefois leur pluriel et les Basques leur superlatif. Enfin, les groupes de vingt unités ou les *vingtaines* des Muyscas, des Mexicains et de tant d'autres nations de l'Amérique, se retrouvent dans l'ancien monde chez les Basques et chez les habitans de l'Armorique. Les premiers comptent : un, *bat* ou *unan*; deux, *bi* ou *daou*; trois, *iru* ou *tri*; vingt, *oguei* ou *hugent*; quarante, *berroguei* ou *daouhgent*; soixante, *iruroguei* ou *trihugent*. Il est intéressant de suivre dans la formation

[1] HERVAS, p. 28, 96, 102, 105, 112, 116 et 127. *Voyage de* MUNGO-PARCK, Tom. I, pag. 25 et 95.

des petits groupes de cinq, de dix ou de vingt, ces systèmes de numération si diversement nuancés et qui présentent cependant cette même uniformité de traits par laquelle sont caractérisées toutes les inventions du genre humain au premier âge de son existence sociale.

M. Duquesne a fait beaucoup de recherches étymologiques sur les mots qui désignent les nombres dans la langue chibcha. Il assure que « tous ces mots sont significatifs, que tous tiennent à des racines qui ont rapport, soit aux phases de la lune croissante ou décroissante, soit à des objets de l'agriculture et du culte. » Comme il n'existe aucun dictionnaire de la langue chibcha, nous ne pouvons vérifier la justesse de cette assertion. On ne sauroit être assez défiant lorsqu'il s'agit de recherches étymologiques, et nous nous contenterons de présenter ici les significations des nombres de un à vingt, telles que les renferme le manuscrit que j'ai rapporté de Santa-Fe. Nous ajouterons seulement que le père Lugo, sans se livrer à d'autres discussions sur les nombres, rapporte, dans sa *grammaire de la langue chibcha*, que le mot *gue* désigne une *maison*, et qu'il se retrouve en entier dans *gue-ata* (par élision *gueta*), vingt, une maison; dans *gue-bosa*, deux-vingts, quarante, ou deux maisons; dans *gue-hisca*, cinq-vingts, cent, ou cinq maisons.

1. *Ata*, étymologie douteuse : peut-être ce mot dérive-t-il d'une ancienne racine qui signifioit eau, comme l'*atl* des Mexicains. Hiéroglyphe : une grenouille. Le cri de ces animaux, très-fréquens sur le plateau de Bogota, annonce que le temps approche où l'on doit semer le maïs et le quinoa. Les Chinois désignent le premier *tsé*, *eau*, non par une grenouille, mais par un *rat d'eau*.
2. *Bosa*, à l'entour. Le même mot signifie une sorte d'enclos pour défendre les champs des animaux malfaisans. Hiéroglyphe : un nez avec des narines ouvertes, partie du disque lunaire figuré comme un visage.
3. *Mica*, variable; d'après une autre étymologie, ce qui est choisi. Hiéroglyphe : deux yeux ouverts, encore partie du disque lunaire.
4. *Muyhica*, tout ce qui est noir, nuage menaçant de la tempête. Hiéroglyphe : deux yeux fermés.
5. *Hisca*, se reposer. Hiéroglyphe : deux figures unies, les noces du soleil et de la lune. Conjonction.
6. *Ta*, récolte. Hiéroglyphe : un pieu avec une corde, faisant allusion au sacrifice du *Guesa* attaché à une colonne qui servoit peut-être de gnomon.
7. *Cuhupqua*, sourd. Hiéroglyphe : deux oreilles.
8. *Suhuza*, queue. M. Duquesne ignore la signification de ce chiffre, de même que celle du mot suivant
9. *Aca*. Hieroglyphe : deux grenouilles accouplées.
10. *Ubchihica*, lune brillante. Hiéroglyphe : une oreille.
20. *Gueta*, maison. Hiéroglyphe : une grenouille étendue.

Les hiéroglyphes numériques se trouvent gravés sur la Planche XLIV, fig. 4; et les explications que nous venons d'en donner sont celles que la tradition a conservées parmi un petit nombre d'Indiens que M. Duquesne a trouvés instruits dans le calendrier de leurs ancêtres. Les personnes qui ont étudié les clefs chinoises et le peu que l'on sait de leur origine, ne regarderont pas comme entièrement chimériques les explications des chiffres américains. Les traits caractéristiques s'effacent peu à peu par un long usage des signes. Qui reconnoîtroit aujourd'hui dans la forme des lettres hébraïques et samaritaines celle des hiéroglyphes simples d'animaux, de maisons et d'armes qui paroissent leur avoir donné naissance? Nos chiffres tibétains ou indoux, appelés faussement arabes, recèlent sans doute aussi un sens mystérieux. Chez les Indiens de Bogota, quelques traits d'une image se sont indubitablement conservés dans *bosa*, *mica*, *hisca*, *ubchihica* et *gueta*. Le dernier hiéroglyphe est presque identique avec le signe indien de quatre [1].

Il est intéressant de trouver des chiffres chez un peuple à demi-barbare, qui ne connoissoit ni l'art de préparer le papier, ni l'écriture. Le *maguey* (Agave americana) est indigène dans les deux Amériques, et cependant c'est seulement chez les peuples de race toltèque et aztèque que l'usage du papier n'a été aussi connu qu'il l'étoit, depuis les temps les plus reculés, en Chine et au Japon. Quand on se rappelle combien les Grecs et les Romains éprouvoient de difficultés pour se procurer du papyrus, même à une époque où leur littérature brilloit déjà de l'éclat le plus vif, on regrette presque de voir la matière du papier si commune chez des nations américaines, qui ignoroient l'écriture syllabique, et qui n'avoient à transmettre à la postérité, dans des peintures informes, que des rêveries astrologiques et les souvenirs d'un culte inhumain.

S'il étoit vrai, comme le prétend M. Duquesne, que, dans l'idiome chibcha, les mots qui désignent les nombres ont des racines communes avec d'autres mots qui indiquent les phases de la lune ou des objets relatifs à la vie champêtre, ce fait seroit un des plus remarquables que présente l'histoire philosophique des langues. On peut concevoir qu'une ressemblance accidentelle de sons se manifeste quelquefois entre des mots numériques et des choses qui n'ont aucun rapport aux nombres, comme dans neuf (*novem*, en sanskrit *nava*)

[1] Hager, *Memoria sulle cifre de la Cina.* (Mines de l'Orient, Tom. II, pag. 73).

et neuf (*novus*, en sanskrit *nava*); *acht*, en allemand huit, et *achtung*, estime; ἓξ, *six*, et ἐξ, préposition *de*; *bosa*, en chibcha deux, et *bosa*, préposition *pour*; on conçoit de même comment, dans des langues riches en expressions figurées, les mots *deux*, *trois* et *sept* peuvent être appliqués aux idées de couple (*jugum*); de toute-puissance (*trimurti* des Hindoux), d'enchantement et de malheur : mais est-il possible d'admettre que, lorsque l'homme inculte sent le premier besoin de compter, il nomme quatre, une *chose noire* (*muyhica*); six, *récolte* (*ta*), et vingt, *maison* (*gue* ou *gueta*), parce que, dans l'arrangement d'un almanach lunaire, par le retour des dix termes d'une série périodique, le terme *quatre* précède d'un jour la conjonction de la lune, ou parce que la récolte se fait *six* mois après le solstice d'hiver? Dans toutes les langues, on observe une certaine indépendance entre les racines qui désignent les nombres et celles qui expriment d'autres objets du monde physique, et nous devons supposer que, partout où cette indépendance disparoît, il existe deux systèmes de numération dont l'un est postérieur à l'autre, ou bien que les affinités étymologiques que l'on a cru découvrir ne sont qu'apparentes, parce qu'elles reposent sur des significations figurées? Le père Lugo, qui écrivit en 1618, nous apprend en effet que les Muyscas avoient deux manières de désigner le nombre vingt, et qu'ils disoient, ou *gueta*, *maison*, ou *quihicha-ubchihica*, *pied dix*; mais nous n'entrerons pas ici dans des discussions étrangères au but de cet ouvrage. Ce que nous savons de positif sur le calendrier lunaire des Muyscas, et sur l'origine de leurs hiéroglyphes numériques, n'a pas besoin d'être appuyé par des argumens tirés de la grammaire d'une langue que l'on peut presque regarder comme une langue morte.

Nous avons vu plus haut que les Muyscas n'avoient ni les *décades* des Chinois et des Grecs, ni les demi-décades des Mexicains et des peuples de Benin [1], ni les petites périodes de neuf jours des Péruviens, ni les *ogdoades* des Romains, ni les semaines de sept jours (*schebuas*) des Hébreux, que nous retrouvons en Égypte et dans l'Inde, mais qui n'étoient connus ni chez les habitans du Latium et de l'Étrurie, ni chez les Persans et les Japonois. La semaine muysca se distinguoit de toutes celles que présente l'histoire de la chronologie : elle n'étoit que de trois jours. Dix de ces groupes formoient une lunaison appelée

[1] PALIN, *de l'étude des hiéroglyphes*, Tom. 1, pag. 52.

suna, *grand chemin*, *chemin pavé*, *digue*, à cause du sacrifice que l'on célébroit, tous les mois, à l'époque de la pleine lune, sur une place publique à laquelle conduisoit, dans chaque village, un grand chemin (*sina*) qui partoit de la maison (*tithua*) du chef de la tribu.

Le *suna* ne commençoit pas à la nouvelle lune, comme chez la plupart des peuples de l'ancien monde, mais le premier jour qui suit la pleine lune, et dont l'hiéroglyphe étoit une grenouille représentée sur la *pierre intercalaire* (Pl. XLIV, fig. 1 *a*). Les mots *ata*, *bosa*, *mica*, et leurs signes graphiques rangés en trois séries périodiques, servoient à désigner les trente jours d'une lunaison; de sorte que *mica* étoit, comme le *quartidi* du calendrier républicain françois, à la fois le quatrième, le quatorzième ou le vingt-quatrième jour du mois. Le même usage se trouvoit chez les Grecs qui ajoutoient cependant quelques mots pour rappeler que le nombre appartient, ou au *mois commençant*, μηνὸς ἀρχομένου, ou au *milieu du mois*, μηνὸς μεσοῦντος, ou *au mois expirant*, μηνὸς φθίνοντος. Comme les petites fêtes (*feriæ*), ou les jours de marché, revenoient tous les trois jours, chacune d'elles, pendant le cours d'un mois muysca, étoit présidée par un signe différent; car les deux séries périodiques de trois et de dix termes, celles des semaines et du *suna*, n'ont pas de diviseur commun, et ne peuvent coïncider qu'après trois fois dix jours. Selon le tableau suivant, dans lequel les petites fêtes sont marquées en caractère italique, *cuhupqua* (deux oreilles) tombe sur le dernier quartier; *muyhica* (deux yeux fermés) et *hisca* (jonction de deux figures, noces de la lune, *chia*, et du soleil, *sua*), correspondent à l'époque de la conjonction; *mica* (deux yeux ouverts) désigne le premier quartier, et *ubchihica* (une oreille) la pleine lune. Le rapport que nous trouvons ici entre la chose et l'hiéroglyphe, entre les phases de la lune et les signes des jours lunaires, prouve évidemment que ces signes, qui servoient en même temps de vrais chiffres, ont été inventés dans un temps où l'artifice des séries périodiques étoit déjà appliqué au calendrier. Chez les Égyptiens, les hiéroglyphes des nombres paroissent avoir été indépendans de ceux des phases lunaires. D'après Horapollon, l'image d'un astre indiquoit le nombre cinq, soit à cause des rayons divergens que présentent à la vue simple les étoiles de première et de deuxième grandeurs, soit en faisant une allusion mystique au régime du monde par cinq étoiles. Dix étoit figuré par une ligne horizontale placée sur une ligne perpendiculaire. Un savant

qui a eu le bonheur d'examiner sur les lieux les monumens de la Haute et de la Basse-Égypte, qui les a dessinés et décrits avec soin, et qui, par sa position, a pu comparer plus d'hiéroglyphes qu'aucun antiquaire de nos jours, M. Jomard, s'occupe d'un travail extrêmement intéressant sur le système de numération des Égyptiens.

JOURS LUNAIRES DU SUNA DES INDIENS MUYSCAS, DIVISÉS EN DIX PETITES PÉRIODES DE TROIS JOURS.	
PREMIÈRE SÉRIE.......	Ata.
	Bosa.
	Mica.
	Muyhica.
	Hisca.
	Ta.
	Cuhupqua *. Dernier quartier.
	Suhuza.
	Aca.
	Ubchihica.
DEUXIÈME SÉRIE.......	Ata.
	Bosa.
	Mica.
	Muyhica.
	Hisca *. Conjonction.
	Ta.
	Cuhupqua.
	Suhuza.
	Aca.
	Ubchihica.
TROISIÈME SÉRIE.......	*Ata.*
	Bosa.
	Mica *. Premier quartier.
	Muyhica.
	Hisca.
	Ta.
	Cuhupqua.
	Suhuza.
	Aca.
	Ubchihica *. Pleine lune.

Vingt lunes ou *sunas* formant l'année vulgaire des Muyscas, appelée *zocam*, on conçoit que le *zocam* n'étoit qu'un petit cycle lunaire, et non une année dans le vrai sens des mots *annus*, *annulus*, ἐνιαυτὸς, qui supposent le retour d'un astre au point duquel il est parti. Le *zocam* et le grand

cycle de vingt années intercalaires ne doivent probablement leur origine qu'à la préférence donnée au nombre vingt, *gueta*. Outre le *zocam*, les Muyscas avoient un cycle astronomique, *une année des prêtres*, usitée dans les fêtes religieuses, et renfermant trente-sept lunes, de même qu'une *année rurale*, qui étoit comptée d'une saison de pluies à une autre.

Les *sunas* n'avoient pas de dénomination particulière, comme nous en trouvons chez les Égyptiens, les Perses, les Hindoux et les Mexicains : on ne les distinguoit que par leur nombre. Cet usage me paroît le plus ancien dans l'Asie orientale; il s'est conservé jusqu'à nos jours chez les Chinois, et les Juifs le suivirent jusqu'à l'époque de la domination des Babyloniens. Mais les habitans de Cundinamarca ne comptoient pas dans leurs trois calendriers, rural, civil et religieux, jusqu'à douze, vingt ou trente-sept : ils n'employoient, pour les *sunas*, comme pour les jours d'une même lune, que les dix premiers nombres et leurs hiéroglyphes. Le premier mois de la seconde année agricole étoit présidé par le signe *mica*, trois; le troisième mois de la troisième année, par le signe *cuhupqua*, sept, et ainsi de suite. Cette prédilection pour les séries périodiques et l'existence d'un cycle de soixante ans, qui est égal aux sept cent quarante *sunas* renfermés dans le cycle de vingt *années des prêtres*, paroissent déceler l'origine tartare des peuples du nouveau continent.

Comme l'année rurale étoit censée composée de douze *sunas*, les *xeques* ajoutoient, à l'insu du peuple, à la fin de la troisième année, un treizième mois, analogue au *jun* des Chinois [1]. La table que nous allons donner des lunes muyscas prouve que, par l'emploi des séries périodiques, ce *suna* intercalaire étoit présidé, dans la première indiction, par *cuhupqua*. C'est ce signe que l'on appeloit la lune *sourde*, parce qu'il ne comptoit pas dans la quatrième série qui, sans l'emploi d'un *terme complémentaire*, auroit dû commencer, non par *suhuza*, mais par *cuhupqua*. Ce mode d'intercalation, qui se retrouve dans le nord de l'Inde, et d'après lequel, à deux années lunaires communes de trois cent cinquante-quatre jours huit heures, succède une année lunaire embolismique de trois cent quatre-vingt-trois jours vingt-une heures, est celui que les Athéniens suivoient avant Méton : c'est la diétéride dans laquelle on intercaloit, après

[1] Souciet et Gaubil, Observ. mathém., Tom. I, pag. 183.

le mois Posideon, un Ποσειδεὼν δεύτερος. Hérodote[1], en faisant l'éloge du calendrier solaire des Égyptiens, s'explique très-clairement sur ce procédé simple, mais assez imparfait : ὅσῳ Ἕλληνες μὲν διὰ τρίτου ἔτεος ἐμβόλιμον ἐπεμβάλλουσι, τῶν ὡρέων εἵνεκεν.

TROIS FORMES DE ZOCAMS DU CALENDRIER DES MUYSCAS.

ANNÉES RURALES de 12 et 13 lunes.		ANNÉES DES PRÊTRES de 37 lunes.		ANNÉES VULGAIRES de 20 lunes.	
I. *Ata*.........	1	I. *Ata*............	1	I. *Ata*......	1
	2	Bosa............	2		2
	3	Mica............	3		3
	4	Muyhica.........	4		4
	5	Hisca..........	5		5
	6	Ta.............	6	Récolte.....	6
ANNÉE COMMUNE..	7	Cuhupqua.......	7		7
	8	Suhuza.........	8		8
	9	Aca............	9		9
	10	Ubchihica.... ...	10		10
	11	*Ata*..	11		11
	12	Bosa...........	12		12
II. *Mica*.......	1	Mica...........	13		13
	2	Muyhica........	14		14
	3	Hisca..........	15		15
	4	Ta.............	16		16
	5	Cuhupqua.......	17		17
	6	Suhuza.........	18	Récolte.....	18
ANNÉE COMMUNE..	7	Aca............	19		19
	8	Ubchihica.......	20		20
	9	*Ata*...........	21	II. *Ata*... ..	1
	10	Bosa...........	22		2
	11	Mica...........	23		3
	12	Muyhica........	24		4
III. *Hisca*......	1	Hisca..........	25		5
	2	Ta...	26		6
	3	Cuhupqua......	27		7
	4	Suhuza.........	28		8
	5	Aca............	29		9
	6	Ubchihica.......	30	Récolte.....	10
ANNÉE EMBOLISMIQUE....	7	*Ata*...........	31		11
	8	Bosa...........	32		12
	9	Mica...........	33		13
	10	Muyhica........	34		14
	11	Hisca..........	35		15
	12	Ta.............	36		16
Mois sourd....	13	Cuhupqua *......	37	Mois embolismique...	17
IV. *Suhuza*....	1	II. Suhuza.........	1		18
	2	Aca............	2		19
	3	Ubchihica.......	3		20
	4	*Ata*...........	4	III. *Ata*.....	1

[1] Hérod., Lib. II, cap. 4, *ed. Wesseling.*, 1763, pag. 105. Censorin. *de die natali*, c. 18. Ideler, *Histor. Untersuchungen*, pag. 176.

Nous avons vu plus haut que les Mexicains intercaloient d'une manière beaucoup plus exacte et très-régulière; tandis que les Péruviens rectifioient de temps en temps leur année lunaire par l'observation des solstices et des équinoxes, faite au moyen de tours cylindriques qu'on avoit érigées sur la montagne de Carmenga près du Cuzco [1] et qui servoient à prendre des azimuts.

Chez les Muyscas, c'est à l'emploi bizarre de nombres, dont la série a deux termes de moins que l'année rurale ne renferme de lunes, qu'il faut attribuer l'imperfection d'un calendrier dans lequel, malgré l'intercalation du trente-septième mois, *cuhupqua*, la récolte, pendant six ans, tomboit chaque année dans un mois d'une dénomination différente. Aussi les *xeques* annonçoient-ils tous les ans par quel signe seroit présidé le *mois des épis de maïs*, qui correspond à l'*Abib* ou *Nisan* du calendrier des Hébreux. Comme le pouvoir d'une classe de la société est souvent fondé sur l'ignorance des autres classes, les lamas d'Iraca préféroient un calendrier bizarre dans lequel le huitième mois (octobre) s'appeloit tantôt le troisième, tantôt le cinquième, et dans lequel les différences de saison qui, malgré la proximité de l'équateur, sont encore assez sensibles sur le plateau de Bogota, ne coïncidoient pas avec les *sunas* du même nom. Les prêtres du Tibet et de l'Hindoustân savent profiter de même de cette multiplicité de catastérismes qui président aux années, aux mois, aux jours lunaires et aux heures; ils les annoncent au peuple pour lever un impôt sur sa crédulité [2].

L'intercalation des Muyscas avoit pour but de ramener à la même saison le commencement de l'année rurale et les fêtes que l'on célébroit dans le sixième mois, dont le nom étoit consécutivement *suna ta*, *suna suhuza*, *suna ubchihica*. M. Duquesne pense que le commencement du *zocam* étoit, comme chez les Mexicains, les Péruviens, les Hindoux et les Chinois, la pleine lune qui suit le solstice d'hiver, mais cette tradition est incertaine. Le premier chiffre, *ata*, représente l'eau symbolisée par une grenouille. Chez les Chinois, le premier catastérisme, dans le cycle des *tse*, est aussi celui de l'*eau*, et il correspond à notre signe du verseau [3].

[1] Nieremberg, pag. 139. Cieça, pag. 250.

[2] Le Gentil, Voyage dans l'Inde, Tom. 1, pag. 207.

[3] Voyez plus haut, pag. 157.

De même que chez les peuples de race tartare [1], le cycle de soixante ans, présidé par douze animaux, étoit divisé en cinq parties, le cycle des Muyscas, de vingt années de trente-sept *sunas*, étoit divisé en quatre petits cycles dont le premier se fermoit en *hisca*, le second en *ubchihica*, le troisième en *quihicha hisca*, et le quatrième en *gueta*. Ces petits cycles représentoient les quatre saisons de la grande année. Chacune d'elles renfermoit cent quatre-vingt-cinq lunes qui correspondoient à quinze années chinoises et tibétaines, et par conséquent aux véritables *indictions* usitées du temps de Constantin. Dans cette division, par soixante et par quinze, le calendrier des Muyscas se rapproche bien plus de celui des peuples de l'Asie orientale que ne le fait le calendrier des Mexicains, qui avoient des cycles de quatre fois treize ou de cinquante-deux ans. Comme chaque année rurale, de douze et de treize *sunas*, étoit désignée par un de ces dix hiéroglyphes qu'offre la 4.e figure, et que les séries de dix et de quinze termes ont un diviseur commun, les indictions se terminoient constamment par les deux signes de la *conjonction* et de l'*opposition*. Nous ne nous arrêterons pas ici à démontrer comment l'hiéroglyphe de l'année et l'indication du cycle de soixante ans, auquel appartient cette année, pouvoient servir à régler la chronologie : nous avons exposé ces moyens en faisant connoître les rapports des calendriers mexicain, tibétain et japonois.

Le commencement de chaque *indiction* étoit marqué par un sacrifice dont les cérémonies barbares, d'après le peu que nous en savons, paroissent toutes avoir eu rapport à des idées astrologiques. La victime humaine étoit appelée *guesa*, *errant*, *sans maison*, et *quihica*, *porte*, parce que sa mort annonçoit pour ainsi dire l'ouverture d'un nouveau cycle de cent quatre-vingt-cinq lunes. Cette dénomination rappelle le *Janus* des Romains placé aux *portes* du ciel, et auquel Numa dédia le premier mois de l'année, *tanquam bicipitis dei mensem* [2]. Le *guesa* étoit un enfant que l'on arrachoit à la maison paternelle. Il devoit nécessairement être pris d'un certain village situé dans les plaines que nous appelons aujourd'hui les *Llanos de San Juan*, et qui s'étendent depuis la pente orientale de la Cordillère jusque vers les rives du Guaviare. C'est

[1] Voyez plus haut, pag. 149 et 175. DUPUIS, Origine des cultes, Tom. III, Pl. I, pag. 44. BAILLY, Astronomie indienne et orientale, 1787, pag. 29.

[2] MACROBIUS, Lib. I, c. 13.

de cette même contrée de l'*Orient* qu'étoit venu *Bochica*, symbole du *soleil*, lors de sa première apparition parmi les Muyscas. Le *guesa* étoit élevé avec beaucoup de soin dans le temple du soleil à Sogamozo, jusqu'à l'âge de *dix* ans : alors on le faisoit sortir pour le promener par les chemins que Bochica avoit suivis, à l'époque où, parcourant les mêmes lieux pour instruire le peuple, il les avoit rendus célèbres par ses miracles. A l'âge de *quinze* ans, lorsque la victime avoit atteint un nombre de *sunas* égal à celui que renferme l'*indiction* du cycle muysca, elle étoit immolée dans une de ces places circulaires dont le centre étoit occupé par une colonne élevée. Les Péruviens connoissoient les observations gnomoniques. Ils avoient surtout de la vénération pour les colonnes érigées dans la ville de Quito, parce que le soleil, à ce qu'ils disoient, « se plaçoit immédiatement sur leur sommet, et que les ombres du gnomon y étoient plus courtes que dans le reste de l'empire de l'Inca. » Les pieux et les colonnes des Muyscas, représentés dans plusieurs de leurs sculptures, ne servoient-ils de même pour observer la longueur des ombres équinoxiales ou solsticiales? Cette supposition est d'autant plus vraisemblable que, parmi les dix *signes des mois*, nous trouvons deux fois, dans les chiffres *ta* et *suhuza*, une corde ajoutée à un pieu, et que les Mexicains connoissoient l'usage du *gnomon filaire* [1].

Lors de la célébration du sacrifice qui marquoit l'*ouverture* d'une nouvelle indiction ou d'un cycle de quinze années, la victime, *guesa*, étoit menée en procession par le *suna*, qui donnoit son nom au mois lunaire. On la conduisoit vers la colonne qui paroît avoir servi pour mesurer les ombres solsticiales ou équinoxiales, et les passages du soleil par le zénith. Les prêtres, *xeques*, suivoient la victime : ils étoient masqués comme les prêtres égyptiens. Les uns représentoient Bochica, qui est l'Osiris ou le Mithras de Bogota, et auquel on attribuoit trois têtes, parce que, semblable au *Trimurti* des Hindoux, il renfermoit trois personnes qui ne formoient qu'une seule divinité : d'autres portoient les emblèmes de *Chia*, la femme de Bochica, Isis, ou la lune; d'autres étoient couverts de masques semblables à des grenouilles, pour faire allusion au premier signe de l'année, *ata*; d'autres enfin représentoient le monstre *Fomagata*, symbole du mal, figuré avec un œil, quatre oreilles et une longue queue. Ce Fomagata, dont le nom, en langue *chibcha*, signifie

[1] Sur une pierre sculptée trouvée à Chapultepec. Voyez GAMA, *Descripcion cron. de dos piedras*, pag. 100.

feu ou *masse fondue qui bouillonne*, étoit regardé comme un mauvais esprit. Il voyageoit par l'air, entre Tunja et Sogamozo, et transformoit les hommes en serpens, en lézards et en tigres. Selon d'autres traditions, Fomagata étoit originairement un prince cruel. Pour assurer la succession à son frère, *Tusatua*, *Bochica* l'avoit fait traiter, la nuit de ses noces, comme Uranus l'avoit été par Saturne. Nous ignorons quelle constellation portoit le nom de ce fantôme; mais M. Duquesne croit que les Indiens y attachoient le souvenir confus de l'apparition d'une comète. Lorsque la procession, qui rappelle les *processions astrologiques*[1] des Chinois et celle de la fête d'Isis, étoit arrivée à l'extrémité du *suna*, on lioit la victime à la colonne dont nous avons fait mention plus haut : une nuée de flèches la couvroit, et on lui arrachoit le cœur pour en faire offrande au *Roi Soleil*, à Bochica. Le sang du *guesa* étoit recueilli dans des vases sacrés. Cette cérémonie barbare présente des rapports frappans avec celle que les Mexicains célébroient à la fin de leur grand cycle de cinquante-deux ans, et que l'on trouve figurée sur la Planche XV[2].

Les Indiens Muyscas gravoient sur des pierres les signes qui présidoient aux années, aux lunes et aux jours lunaires. Ces pierres, comme nous l'avons dit plus haut, rappeloient aux prêtres, *xeques*, dans quel *zocam* ou année muysca telle ou telle lune devient intercalaire. La pierre de petrosilex, représentée en projection orthographique, figure 1, en perspective et dans ses vraies dimensions, figure 2, paroît indiquer les mois embolismiques de la première *indiction* du cycle. Elle est pentagone, parce que cette indiction renferme *cinq années* ecclésiastiques de trente-sept lunes chacune : elle offre *neuf* signes, parce que cinq fois trente-sept lunes sont contenues en *neuf* années muyscas. Pour bien saisir l'explication que M. Duquesne donne de ces signes, il faut se rappeler d'abord que, par l'emploi des séries périodiques, dans une indiction de neuf années et cinq mois muyscas, les mois intercalés tombent successivement sur *cuhupqua*, *muyhica*, *ata*, *suhuza* et *hisca*, et qu'aucune intercalation ne peut avoir lieu dans la première, la troisième, la septième et la neuvième année. Ces coïncidences sont rendues sensibles par les trois cercles concentriques qu'offre la troisième figure. Le premier cercle, qui est

[1] Souciet, Tom. III, pag. 33.

[2] Voyez plus haut, pag. 100 et 180, Pl. XV, n.° 8.

l'intérieur, indique les signes des lunes ou *sunas;* le second cercle, celui du milieu, rappelle en quelle année muysca, de vingt *sunas,* un des signes contenu dans la série de dix termes devient intercalaire; enfin, le cercle extérieur détermine le nombre des intercalations qui ont lieu en trente-sept ans. Par exemple, si l'on demande dans quel *zocam* est intercalé le signe *bosa,* on trouve que cette intercalation est la sixième, et qu'elle se fait dans la douzième année du cycle.

M. Duquesne, guidé par des Indiens qui ont conservé une connoissance des signes du calendrier muysca, croit reconnoître sur trois faces de la pierre les intercalations d'*ata,* de *suhuza* et de *hisca,* c'est-à-dire celles qui ont lieu dans neuf années de douze et treize *sunas* qui correspondent à la sixième, à la huitième et à la dixième année muysca, de vingt *sunas.* J'ignore pourquoi les deux premières intercalations, celles de *cuhupqua* et *muyhica,* n'y sont pas marquées. Voici l'interprétation, souvent un peu arbitraire, des fig. 1 et 2.

La grenouille sans tête, *a,* rappelle que l'indiction commence par le signe *ata,* emblème de l'eau. En *b, c* et *d,* sont sculptées trois petites pièces de bois, dont chacune est marquée de trois lignes transversales. Celle du milieu ne se trouve pas sur la même rangée avec les autres, pour indiquer qu'il ne s'agit que de six années muyscas, après lesquelles l'intercalation tombe sur *quihichata, e,* têtard de grenouille muni d'une longue queue et dépourvu de pattes, *grenouille en repos.* Cet emblème annonce que le mois auquel l'animal préside est *inutile,* et ne compte pas dans les douze *sunas* qui s'écoulent d'une récolte à une autre. Les deux figures de la grenouille, *a* et *e,* sont placées sur une sorte de plateau quadrangulaire. On pourroit douter de l'interprétation de l'hiéroglyphe *e,* mais M. Duquesne affirme avoir observé dans plusieurs idoles de jade le même symbole astrologique d'une lune intercalaire. Dans ces idoles, l'animal sans pattes étoit couvert de la tunique indienne (*capisayo*) qui est encore usitée parmi le bas-peuple. On se rappelle que, chez les Aztèques, les *signes des jours* avoient même leurs autels[1]. Les figures *f* et *h* indiquent, par huit lignes transversales disposées par cinq et par trois, qu'à la huitième année muysca on intercale la lune présidée par *suhuza.* C'est ce signe qui est représenté en *i* par un cercle tracé, au moyen d'une corde, autour d'une colonne. Les Indiens assurent que *f* et *h* représentent des

[1] Voyez plus haut, pag. 220.

serpens qui, chez tous les peuples, sont les emblèmes du temps. Le dessous de la pierre offre en *g* le signe *hisca*, qui fait allusion aux noces de Bochica et de Chia[1], signe de la conjonction lunaire, figurée sous la forme d'un *temple fermé*. C'est la fin de la première révolution du cycle. Le sacrifice du *guesa* va *rouvrir* le temple et commencer la seconde indiction. L'intercalation de *hisca* se fait après neuf années muyscas, ce qui est désigné par neuf traits en *b*, *c* et *d*. La serrure qui ferme le temple, est d'ailleurs la même que celle dont les indigènes se servent encore aujourd'hui. Elle est percée des deux côtés pour recevoir deux morceaux de bois cylindriques. En comparant cette serrure à celle des Égyptiens, sculptée sur les murs de Karnak, et usitée depuis des milliers d'années sur les bords du Nil[2], on observe la même différence qui existe entre les ouvrages d'un peuple grossier et ceux d'une nation ingénieuse et avancée dans les arts.

Quatre de ces pierres pentagones enseignoient, à ce qu'assurent les Indiens, les vingt intercalations de la *lune sourde* qui, d'après le calendrier imparfait des Muyscas, avoient lieu dans un cycle de sept cent quarante *sunas*. Ce cycle renfermoit vingt *années des prêtres* de trente-sept lunes chacune, ou soixante années rurales : il est connu de tous les peuples qui vivent à l'est de l'Indus, et il paroît lié au mouvement apparent de Jupiter dans l'écliptique. Nous avons démontré plus haut[3] que, chez les Hindoux, la dodécatémorie du zodiaque solaire a tiré son origine des nakchatras ou du zodiaque lunaire, chaque mois prenant le nom de l'hôtellerie lunaire dans laquelle la pleine lune a lieu : nous avons de même fait observer que les indictions de douze années, et les noms des nakchatras donnés à ces années, ont rapport au lever héliaque de Jupiter. On peut croire qu'à cette époque reculée, où se développoient les premières idées astronomiques, les hommes étoient frappés de voir une planète parcourir les vingt-huit hôtelleries lunaires à peu près dans autant d'années qu'ils observoient de révolutions lunaires d'un solstice d'hiver à un autre. Pour réunir en groupes ces *grandes années* de douze années solaires, on devoit nécessairement employer un des nombres qui, chez tous les peuples, servent de points de repos dans la numération;

[1] Pl. XLIV, fig. 4, n.° 5.

[2] Denon, *Voyage en Égypte*, Pl. CXXXIX, fig. 14.

[3] Pag. 156.

savoir : 5, 10 ou 20. Peut-être donnoit-on la préférence au plus petit de ces nombres, parce que 5 × 12 ou 60 est renfermé six fois dans le nombre 360 qui servoit pour la division du cercle, à cause des trois cent soixante jours que les plus anciens peuples de l'Orient attribuoient à l'année représentée sous l'emblème d'un anneau. Chez les nations américaines, par exemple chez les Mexicains et les Muyscas, nous trouvons quatre indictions au lieu de cinq; et cette préférence singulière pour le nombre quatre est due à l'intérêt attaché aux points solsticiaux et équinoxiaux qui désignent les quatre saisons ou *grandes semaines* de la *grande année*[1]. D'ailleurs le nombre de cinq intercalations conduisit les Muyscas à des groupes de quinze années rurales, dont quatre forment le cycle asiatique de soixante ans.

D'après les notions vagues qui nous sont parvenues sur les *signes lunaires* portés dans la procession du *guesa*, et sur le rapport qui existe entre la constellation de la grenouille, *ata*, et le signe de l'*eau* ou du *rat d'eau*, qui, chez les Chinois et les peuples de race tartare, ouvre la marche des catastérismes, on peut conjecturer que les dix hiéroglyphes[2] d'*ata*, de *bosa*, de *mica*, etc., marquoient originairement, comme les signes des jours mexicains[3], les divisions d'un zodiaque en dix parties. Nous retrouvons chez les Chinois, et ce fait est très-important, un cycle de dix *cans*, auxquels les Mantchoux donnent les noms de dix couleurs[4]. Il est probable qu'anciennement les *cans* des Muyscas avoient aussi des noms particuliers, et l'on peut soupçonner que les chiffres que M. Duquesne nous a transmis faisoient allusion à ces mêmes noms. Tout cela me fait présumer que les mots numériques *ata*, *bosa*, *mica*, etc., n'ont été substitués aux noms des signes que pour indiquer le *premier signe* du zodiaque, le *second signe*, le *troisième signe*, etc., et que cette substitution a fait naître insensiblement l'idée bizarre que les nombres mêmes étoient significatifs. Cette matière, qui n'est pas sans intérêt pour l'histoire des migrations des peuples, ne pourra être éclaircie que lorsqu'on aura comparé un plus grand nombre de monumens américains.

[1] Voyez plus haut, pag. 175.
[2] Pl. XLIV, fig. 4.
[3] Voyez plus haut, pag. 174.
[4] SOUCIET et GAUBIL, Tom. II, pag. 135.

PLANCHE XLV.

Fragment d'un manuscrit hiéroglyphique conservé à la Bibliothéque royale de Dresde.

D'APRÈS ce même principe, que les monumens s'expliquent les uns les autres, et que, pour bien approfondir l'histoire d'un peuple, il faut avoir sous les yeux l'ensemble des ouvrages auxquels il a imprimé son caractère, je me suis déterminé à faire graver, sur les Planches XLV-XLVIII, des fragmens tirés des manuscrits mexicains de Dresde et de Vienne. Le premier de ces manuscrits m'étoit entièrement inconnu lorsqu'on a commencé l'impression de ces feuilles. Il n'est pas facile de donner une notice complète des peintures hiéroglyphiques échappées à la destruction dont les menaçoient, lors de la découverte de l'Amérique, le fanatisme monacal et la stupide insouciance des premiers conquérans [1]. Un antiquaire, qui a fait de savantes recherches sur les arts, la mythologie et la vie privée des Grecs et des Romains, M. Bőttiger, m'a fait connoître le *Codex mexicanus* de la bibliothéque royale de Dresde : il en a parlé tout récemment dans un ouvrage qui offre les notions les plus étendues tant sur la peinture des peuples barbares que sur celle des Hindoux, des Perses, des Chinois, des Égyptiens et des Grecs [2]. C'est à l'amitié de ce savant et à la bienveillance particulière de M. le comte de Marcolini, que je dois la copie du fragment que renferme la Planche XLV.

Selon les renseignemens que M. Bőttiger a eu la bonté de me communiquer, ce manuscrit aztèque paroît avoir été acheté à Vienne par le bibliothécaire Gőtz [3], dans le voyage littéraire qu'il fit en Italie en 1739. Il est de papier ou carton de *Metl* (Agave mexicana), comme ceux que j'ai rapportés de la Nouvelle-Espagne : il forme une *tabella plicatilis* de près de six mètres de long, renfermant quarante feuillets qui sont couverts de peintures des deux côtés. Chaque page a $0^{m},295$ (7 pouces 3 lignes) de long, sur $0^{m},085$ (3 pouces 2 lignes) de large. Ce format, analogue à celui des anciens *Diptiques*, distingue

[1] Pag. 75.

[2] BŐTTIGER, *Ideen zur Archäologie der Malerei*, Tom. 1, pag. 17-21.

[3] GŐTZE, *Denkwürdigkeiten der Dresdner Bibliothek, erste Sammlung*, 1744, pag. 4.

le manuscrit de Dresde de ceux de Vienne, de Veletri et du Vatican; mais ce qui le rend surtout très-remarquable, c'est la disposition des hiéroglyphes simples, dont plusieurs sont rangés par lignes comme dans une véritable écriture symbolique. En comparant la Planche XLV avec les Planches XIII et XXVII, on voit que le *Codex mex.* de Dresde ne ressemble à aucun de ces *rituels* dans lesquels l'image du signe astrologique, qui préside à la *demi-lunaison* ou petite période de treize jours, est environnée des catastérismes des jours lunaires. Ici un grand nombre d'hiéroglyphes simples se suivent sans liaison, comme dans les hiéroglyphes égyptiens et dans les clefs des Chinois.

En général, rien ne me paroît porter à un plus haut degré le caractère des ouvrages de ce dernier peuple, que les peintures informes d'animaux sacrés couchés et percés de flèches, que l'on voit au bas des trois premières pages. Cette analogie s'étend jusque sur les *signes linéaires:* ces signes rappellent les *kouas* que, deux mille neuf cent quarante-un ans avant notre ère[1], l'empereur Tai-hao-fo-hi substitua aux cordelettes ou *quippus* que nous retrouvons sur l'inscription de Rosette, dans l'intérieur de l'Afrique, en Tartarie, au Canada, au Mexique et au Pérou. Les *kouas*, et surtout les *Ho-tous*, ne sont peut-être qu'une imitation linéaire[2] des cordelettes : car le premier des huit trigrammes renferme aussi des lignes non brisées, comme les hiéroglyphes du manuscrit de Dresde. Nous ne déciderons pas si ceux-ci, dans lesquels des points se trouvent entremêlés à des lignes parallèles entre elles, expriment des quantités numériques, par exemple une liste de tributs, ou si ce sont de vrais caractères cursifs.

PLANCHES XLVI, XLVII ET XLVIII.

Peintures hiéroglyphiques tirées du manuscrit mexicain conservé à la Bibliothéque impériale de Vienne, n.° 1, 2 et 3.

De tous les manuscrits mexicains qui existent dans les différentes bibliothéques de l'Europe, celui de Vienne est le plus anciennement connu. C'est celui dont

[1] Julius Klaproth, *Asiatisches Magazin*, 1802, B. I, pag. 91, 521 et 545.

[2] Palin, de l'étude des hiéroglyphes, 1812, Tom. I, pag. 38, 107, 114, 120; Tom. V, pag. 19, 31 et 112. Souciet et Gaubil, Observ. astron., Tom. II, pag. 88 et 187; Tom. III, pag. 4, fig. 7.

Lambecius et Nessel[1] ont parlé dans leurs catalogues, et dont Robertson a fait graver un fragment au simple trait. J'ai eu occasion de l'examiner pendant mon dernier séjour à Vienne, en 1811, et je dois la copie coloriée de trois pages, que présentent les Planches XLVI, XLVII et XLVIII, à l'obligeance d'un savant distingué, M. de Hammer, dont les différens ouvrages, et surtout les *Mines de l'Orient*, ont beaucoup contribué à faciliter l'étude des rapports qui existent entre les peuples de l'Asie centrale et ceux de l'Amérique.

Le *Codex mexicanus* de la bibliothèque impériale de Vienne est très-remarquable à cause de sa belle conservation et de la grande vivacité des couleurs qui distinguent les figures allégoriques. Il ressemble, par sa forme extérieure, aux manuscrits du Vatican et de Veletri, qui sont pliés de la même manière. Il a cinquante-deux pages, et chaque page a 0m.272 (10 pouces 1 ligne) de long, et 0m.220 (8 pouces 2 lignes) de large. La peau que couvrent ces peintures hiéroglyphiques n'est certainement pas une peau d'homme, comme on l'a avancé faussement : il est probable que c'est une peau du Mazatl que les naturalistes appellent Cerf de la Louisiane, et qui est commun dans le nord du Mexique. Les pages sont luisantes comme si elles étoient vernies : c'est l'effet d'un enduit blanc et terreux qui est fixé sur la peau. Un enduit pareil se trouve sur le manuscrit de Dresde, quoique ce dernier ne soit pas de parchemin, mais de papier de *metl*. Le *Codex mex. vindobon.* renferme plus de mille figures humaines disposées de la manière la plus variée; on n'y observe aucunement cet arrangement uniforme que l'on trouve dans les *Rituels* de Veletri et du Vatican. Quelquefois deux figures sont représentées en action l'une avec l'autre, mais le plus souvent chaque figure est isolée, et paroît montrer quelque chose du doigt. La treizième page est très-remarquable : divisée par trois lignes horizontales, elle indique évidemment que les Mexicains lisoient de droite à gauche et de bas en haut, βουστροφηδόν. Quoique le nombre des pages soit égal au nombre d'années contenues dans un cycle mexicain, je n'ai pu rien découvrir qui ait rapport au retour des quatre hiéroglyphes qui distinguent les années. Presque sur chaque feuillet on voit représentés, outre les signes solsticiaux et équinoxiaux, *lapin*, *canne*, *silex* et *maison*, les catastérismes du Jaguar, *Ocelotl*; du singe, *Ozomatli*, et de

[1] NESSEL, *Catal. Biblioth. Cæsareæ*, Tom. VI, pag. 163. Voyez aussi plus haut, pag. 76.

l'*aigle à riches plumes, Cozcaquauhtli;* ces signes président aux jours et non à l'année. En examinant la suite des pages de treize en treize, on n'y voit rien de périodique; et, ce qui est surtout très-frappant, les dates, dont j'ai compté 373 sur les premières vingt-deux pages de manuscrit, sont rangées d'une manière qui n'a aucun rapport à l'ordre dans lequel elles se suivent dans le calendrier mexicain. On trouve *ome ehecatl* (1 *vent*) immédiatement avant *matlactli calli* (10 *maison*), et *ce miquiztli* (1 *tête de mort*) accolé à *chicome miquiztli* (7 *têtes de mort*), quoique les jours présidés par ces signes soient très-éloignés les uns des autres. Si ce manuscrit traite de matières astrologiques, comme il est très-probable, on a lieu de s'étonner que des pages entières, par exemple la première et la vingt-deuxième, n'offrent aucune indication de dates; s'il y en avoit, on les reconnoîtroit facilement par les ronds qui expriment les différens termes de la série périodique de treize chiffres.

On trouve, Planche XLVI, une figure symbolique très-bizarre représentant un homme qui a le pied pris dans la fente d'un tronc d'arbre, ou d'un rocher : Planche XLVII, une femme qui file du coton; une tête isolée et barbue; des coquilles; un grand oiseau, peut-être un *alcatras* qui boit de l'eau; un prêtre qui allume le feu sacré par frottement[1]; un homme à barbe touffue, portant en main une espèce de *vexillum,* etc. Ces mêmes personnages, environnés de dix autres hiéroglyphes, se trouvent répétés sur la Planche XLVIII.

En jetant les yeux sur cette écriture informe des Mexicains, l'observation se présente d'elle-même, que les sciences y gagneront bien peu, si jamais l'on parvient à déchiffrer ce qu'un peuple peu avancé dans la civilisation a consigné dans ses livres. Malgré le respect que nous devons aux Égyptiens qui ont influé si puissamment sur le progrès des lumières, on doit craindre aussi que les inscriptions nombreuses, tracées sur leurs obélisques et sur les frises de leurs temples, ne renferment pas des vérités très-importantes. Ces considérations, quelque justes qu'elles puissent être, ne doivent pas, à ce que je pense, faire négliger l'étude des caractères symboliques et sacrés. La connoissance de ces caractères est intimement liée à la mythologie, aux mœurs et au génie individuel des peuples : elle répand du jour sur l'histoire des anciennes migrations de notre espèce, et elle intéresse vivement le philosophe,

[1] Voyez plus haut, pag. 100, et Pl. XV, n.° 8.

en lui présentant, sur les points les plus éloignés de la terre, dans la marche uniforme du langage des signes, une image du premier développement des facultés de l'homme.

PLANCHES XLIX ET L.

Ruines de Miguitlan ou Mitla, dans la province d'Oaxaca; plan et élévation.

Après avoir décrit dans cet ouvrage tant de monumens barbares qui n'offrent qu'un intérêt purement historique, j'éprouve quelque satisfaction à faire connoître un édifice construit par les Tzapotèques, anciens habitans d'Oaxaca, et couvert d'ornemens d'une élégance très-remarquable. Cet édifice est désigné, dans le pays, sous le nom de *Palais de Mitla*. Il est situé au sud-est de la ville d'Oaxaca ou Guaxaca, à dix lieues de distance, sur le chemin de Téhuantepec, dans un pays granitique. *Mitla* n'est qu'une contraction du mot *Miguitlan*, qui signifie, en mexicain, *lieu de désolation, lieu de tristesse*. Cette dénomination paroît bien choisie pour un site tellement sauvage et lugubre que, d'après le récit des voyageurs, on n'y entend presque jamais le ramage des oiseaux. Les Indiens Tzapotèques appellent ces ruines *Leoba* ou *Luiva, sépulture*, en faisant allusion aux excavations qui se trouvent au-dessous des murs chargés d'arabesques. J'ai eu occasion de parler de ce monument dans mon Essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne [1].

D'après les traditions qui se sont conservées, le but principal de ces constructions étoit de désigner l'endroit où reposoient les cendres des princes tzapotèques. Le souverain, à la mort d'un fils ou d'un frère, se retiroit dans une de ces habitations, qui sont placées au-dessus des tombeaux, pour s'y livrer à la douleur et à des cérémonies religieuses. D'autres prétendent qu'une famille de prêtres, chargée des sacrifices expiatoires que l'on faisoit pour les repos des morts, vivoit dans ce lieu solitaire.

Le plan du *Palais* [2], levé par un architecte mexicain très-distingué,

[1] Tom. I, pag. 263.
[2] Pl. XLIX.

Don Luis Martin, montre qu'originairement à Mitla, il existoit cinq fabriques isolées et disposées avec beaucoup de régularité. Une porte très-large (6), dont on voit encore quelques vestiges, conduisoit à une cour spacieuse, de cinquante mètres en carré. Des monceaux de terre rapportée et des restes de constructions souterraines indiquent que quatre petits édifices, de forme oblongue (8 et 9), entouroient la cour. Celui qui est à droite est encore assez bien conservé; on y observe même les restes de deux colonnes.

Dans l'édifice principal, on distingue :

1. Une terrasse élevée d'un à deux mètres au-dessus du niveau de la cour, et entourant les murs auxquels elle sert en même temps de soubassement, comme on le voit plus distinctement Pl. L;

2. Une niche pratiquée dans le mur, à la hauteur d'un mètre et demi au-dessus du niveau du *Salon à Colonnes*. Cette niche, plus large que haute, renfermoit sans doute une idole. La porte principale du salon est couverte d'une pierre qui a $4^{m},3$ de long, $1^{m},7$ de large, et $0^{m},8$ de haut;

3 et 4. Entrée de la cour intérieure;

5 et 6. Puits ou ouverture du tombeau. Un escalier très-large conduit à une excavation en forme de croix, soutenue par des colonnes. Les deux galeries, qui se coupent à angle droit, ont chacune vingt-sept mètres de long sur huit de large. Les murs sont couverts de grecques et d'arabesques;

7. Six colonnes destinées à soutenir des poutres de *Sabino* qui formoient le plafond. Trois de ces poutres sont encore très-bien conservées. La couverture étoit en dalles très-larges. Les colonnes, qui annoncent l'enfance de l'art, et qui sont les seules qu'on ait trouvées jusqu'ici en Amérique, sont dépourvues de chapiteaux. Leur fût est d'une seule pièce. Quelques personnes, très-instruites en minéralogie, m'ont dit que la pierre en est un beau porphyre amphibolique; d'autres m'ont assuré que c'est un granite porphyritique. La hauteur totale des colonnes est de $5^{m},8$; mais elles

sont enterrées au tiers de leur hauteur. J'ai fait représenter une colonne séparément et dans des dimensions plus grandes;

10. La cour intérieure;

11, 12 et 13. Trois petits appartemens entourant la cour et ne communiquant pas à un quatrième qui se trouve derrière la niche. Les diverses parties de cet édifice offrent des inégalités ou défauts de symétrie très-frappans. Dans l'intérieur des appartemens, on remarque des peintures qui représentent des armes, des trophées et des sacrifices. Rien n'annonce qu'il y ait eu des fenêtres.

Don Luis Martin et le colonel de la Laguna ont dessiné, avec beaucoup d'exactitude, les *grecques*, les *labyrinthes* et les *méandres* qui couvrent extérieurement les murs du palais de Mitla. Ces dessins, qui mériteroient bien d'être gravés en entier, se trouvent entre les mains du marquis de Branciforte, un des derniers vice-rois de la Nouvelle-Espagne. C'est M. Martin, avec lequel j'ai eu le plaisir de faire plusieurs excursions géologiques dans les environs de Mexico, qui m'a communiqué la coupe qu'offre la cinquantième planche. Elle réunit trois fragmens de murs, et démontre que les ornemens qui se touchent ne sont jamais semblables. Ces arabesques [1] forment une sorte de mosaïque, composée de petites pierres carrées, qui sont placées avec beaucoup d'art les unes à côté des autres. La mosaïque est appliquée à une masse d'argile qui paroît remplir l'intérieur des murs, comme on l'observe aussi dans quelques édifices péruviens. Le développement de ces murs, sur une même ligne, n'est à Mitla qu'à peu près de quarante mètres; leur hauteur n'a vraisemblablement jamais dépassé cinq à six mètres. Cet édifice, quoique assez petit, pouvoit cependant produire de l'effet par l'ordonnance de ses parties et la forme élégante de ses ornemens. Plusieurs temples de l'Égypte, près de Syène, Philæ, Elethyia et Latopolis ou Esné [2], ont des dimensions encore moins considérables.

Dans les environs de Mitla, se trouvent les restes d'une grande pyramide et quelques autres constructions qui ressemblent beaucoup à celles que nous

[1] Comparez plus haut, Pl. XXXIX, pag. 238.

[2] *Description de l'Égypte, monumens anciens,* Tom. I, Pl. XXXVIII, fig. 5 et 6; Pl. LXXI, fig. 1 et 2; Pl. LXXIII et Pl. LXXXV.

venons de décrire. Plus au sud, près de Guatimala, dans un endroit appelé *El Palenque*, les ruines d'une ville entière prouvent le goût des peuples de race toltèque et aztèque pour les ornemens d'architecture. Nous ignorons absolument l'ancienneté de tous ces édifices : il n'est guère probable qu'elle remonte au delà du treizième ou quatorzième siècle de notre ère.

Les *grecques* du palais de Mitla présentent, sans doute, une analogie frappante avec celles des vases de la Grande-Grèce et avec d'autres ornemens qu'on trouve répandus sur la surface de presque tout l'ancien continent; mais j'ai déjà fait observer, dans un autre endroit, que des analogies de ce genre prouvent très-peu pour les anciennes communications des peuples, et que, sous toutes les zones, les hommes se sont plu à une *répétition rhythmique* des mêmes formes, répétition qui constitue le caractère principal de ce que nous appelons vaguement *grecques*, *méandres*, et *arabesques*. Il y a plus encore : la perfection de ces ornemens n'indique pas même une civilisation très-avancée chez le peuple qui les a employés. L'intéressant voyage du chevalier Krusenstern [1] nous a fait connoître des arabesques d'une élégance admirable, fixées par *tatouage*, sur la peau des habitans les plus féroces des îles de Washington.

PLANCHE LI.

Vue du Corazon.

La montagne du Corazon, couverte de neiges perpétuelles, a pris son nom de la forme de son sommet, qui est à peu près celle d'un *cœur*. Je l'ai dessinée telle qu'elle se présente à l'*Alto de Poingasi*, près de la ville de Quito. Ce *Nevado* se trouve dans la Cordillère occidentale, entre les cimes de Pichincha et d'Ilinissa. Une des pyramides de cette dernière montagne [2] se découvre à gauche, au-dessus de la pente orientale du Corazon. La proximité apparente de ces deux sommets et le contraste de leurs formes offrent un point de vue très-singulier.

C'est sur la cime du Corazon qu'avant notre voyage en Amérique,

[1] Krusenstern, *Reise um die Welt, Petersburg*, 1810, Tom. I, pag. 168. *Atlas*, *Tafel* 8, 10 et 16.
[2] Pl. xxxv.

le mercure avoit été observé au point le plus bas dans le baromètre. « Nous étions partis, M. Bouguer et moi, dit M. de La Condamine dans son Introduction historique [1], par un assez beau temps : ceux que nous avions laissés dans nos tentes nous perdirent bientôt de vue dans les nuages qui n'étoient plus pour nous que du brouillard, depuis que nous y étions plongés. Un vent froid et piquant nous couvrit en peu de temps de verglas : il nous fallut, en plusieurs endroits, gravir contre le rocher, en nous aidant des pieds et des mains; enfin nous atteignîmes le sommet. Là, nous voyant l'un et l'autre, avec tout un côté de nos habits, un sourcil et une moitié de la barbe hérissés de petites pointes glacées, nous nous donnâmes mutuellement un spectacle singulier. Le mercure ne se soutenoit plus qu'à quinze pouces dix lignes. Personne n'a vu le baromètre si bas dans l'air libre, et vraisemblablement personne n'est monté à une plus grande hauteur : nous étions 2470 toises au-dessus du niveau de la mer, et nous pouvons répondre, à quatre ou cinq toises près, de la justesse de cette détermination. »

Aujourd'hui que nous connoissons l'influence qu'exercent la température et le décroissement du calorique sur les opérations faites au moyen du baromètre, il nous est permis de douter un peu de l'exactitude d'une mesure dans laquelle l'erreur ne s'élèveroit pas à $\frac{1}{490}$ de la hauteur totale, quoique le calcul fût fait par la simple soustraction des logarithmes. M. de La Condamine n'avoit pas d'instrumens, lorsqu'il visita le cratère de Rucu-Pichincha. Si ce célèbre astronome a atteint alors une élévation égale à celle d'un rocher dont je parlerai dans un autre endroit, et sur lequel j'ai failli périr avec l'Indien Philippe Aldas, le 26 mai 1802, il s'est trouvé, sans le savoir, plus haut [2] qu'il ne l'étoit sur la cime du Corazon. La hauteur absolue de ce rocher est, d'après la formule de M. Laplace, de 4858 mètres (2490 toises); elle excède, par conséquent, de près de quarante mètres, l'élévation du point mesuré en 1758 par les Académiciens françois : au surplus, les déterminations de ces savans sont toutes affectées de l'incertitude qui règne sur l'élévation du signal de Caraburn, auquel Bouguer assigne 2366 mètres (1214 toises), et Ulloa 1270 mètres (1268 toises).

[1] *Voyage à l'équateur*, pag. 58. Cette excursion eut lieu en juillet 1738.
[2] Voyez mon Recueil d'Observations astronomiques, Tom. 1, pag. 308.

PLANCHES LII ET LIII.

Costumes des Indiens de Méchoacan.

Les Indiens de la province de Valladolid, l'ancien royaume de Méchoacan, sont les plus industrieux de la Nouvelle-Espagne. Ils ont un talent remarquable pour découper de petites figures en bois, et pour les costumer avec des vêtemens faits de la moelle d'une plante aquatique. Cette moelle très-poreuse s'imbibe des couleurs les plus éclatantes; et, taillée en spirale, elle offre des morceaux d'une dimension considérable. J'avois rapporté, pour Sa Majesté la Reine de Prusse, un groupe de ces figures indiennes, disposées avec beaucoup d'intelligence. Cette princesse, qui réunissoit un goût éclairé pour les arts à une grande élévation de caractère, avoit fait dessiner celles de ces figures qui avoient le moins souffert par le transport. Ce sont ces dessins que présentent les Planches lii et liii : en les examinant, on est frappé du mélange bizarre de l'ancien costume indien avec le costume introduit par les colons espagnols.

PLANCHE LIV.

Vue de l'intérieur du cratère du Pic de Ténériffe.

Comme les *Vues des Cordillères* forment en même temps l'*Atlas pittoresque* de la Relation du voyage aux Tropiques, on a cru pouvoir ajouter cette planche, quoiqu'elle n'ait aucun rapport au nouveau continent. Elle présente le sommet du *Piton* ou *Pain de Sucre*, qui renferme la *Caldera* du Pic de Ténériffe. On y distingue la pente rapide du cône couvert de cendres volcaniques, un mur circulaire de laves entourant le cratère qui n'est plus qu'une solfatare, et une large brèche qui se trouve dans ce mur, du côté de l'ouest. J'avois esquissé ce dessin sous un point de vue purement géologique; les laves lithoïdes, rongées par l'action constante des vapeurs d'acide sulfureux, sont superposées par couches, comme les bancs que présentent les montagnes de formation secondaire.

Ces couches analogues à celle que l'on reconnoît au bord de l'ancien cratère du Vésuve, à la *Somma*, paroissent le résultat d'épanchemens successifs. Elles sont formées de laves vitrifiées, d'un porphyre à base d'obsidienne et de pechstein. Depuis des siècles, le Pic de Ténériffe, dont la hauteur perpendiculaire est de plus de dix-neuf cents toises, n'agit que par des éruptions latérales. La dernière de ces éruptions est celle de Chahorra qui a eu lieu en 1798. En voyant dans la plaine du *Spartium nubigenum* l'énorme masse des déjections du Pic, on est étonné de la petitesse du cratère duquel on suppose être sortis tant de cendres, de pierres ponces, et de blocs de verre volcanique; mais M. Cordier, qui de tous les minéralogistes a séjourné le plus long-temps à l'île de Ténériffe, a fait l'observation importante que le cratère actuel, *la Caldera* du *Piton*, n'est pas l'ouverture principale du volcan. Ce savant voyageur a trouvé, sur la pente septentrionale du Pic, un entonnoir d'une grandeur énorme qui paroît avoir joué le rôle principal dans les anciennes éruptions du volcan de Ténériffe.

SUPPLÉMENT.

SUPPLÉMENT.

PLANCHES LV ET LVI.

Fragmens de peintures hiéroglyphiques tirés du Codex Telleriano-Remensis.

La Bibliothéque de Paris ne possède pas de manuscrit mexicain original, mais on y conserve un volume très-précieux dans lequel un Espagnol, habitant de la Nouvelle-Espagne, a copié, soit vers la fin du seizième siècle, soit au commencement du dix-septième, un grand nombre de peintures hiéroglyphiques. Ces copies sont généralement faites avec soin : elles portent le caractère des dessins originaux, comme on peut en juger par les figures symboliques répétées dans les manuscrits de Vienne, de Veletri, et de Rome. Le volume[1] très-peu connu dont nous avons tiré les fragmens représentés sur les Planches LV et LVI, a appartenu jadis à l'archevêque de Reims, Le Tellier : on ignore par quelle voie il est tombé entre ses mains. Il ressemble, quant à l'extérieur, au manuscrit conservé dans la Bibliothéque du Vatican, sous le n.° 3738. Chaque figure hiéroglyphique est accompagnée de plusieurs explications écrites, à ce qui paroît, à des époques différentes, tant en mexicain qu'en espagnol. Il est probable que ces notes, qui répandent du jour sur l'histoire, la chronologie et le culte des Aztèques, ont été composées, par quelque religieux espagnol, au Mexique même, et sous la dictée des indigènes. Elles sont plus instructives que celles que l'on trouve dans le *Raccolta di Mendoza*, et les noms mexicains y sont beaucoup plus correctement écrits.

[1] Manuscrit de 96 pages in-folio, sous le titre de *Geroglyficos de que usavan los Mexicanos*. (Cod. Teller. Remens. 14. Reg. 1616).

Le *Codex Mex. Tellerianus* renferme la copie de trois ouvrages différens dont le premier est un almanach rituel, le second un livre d'astrologie, et le troisième une histoire mexicaine depuis l'année 5 *tochtli*, ou 1197, jusqu'à l'année 4 *calli*, ou 1561. Nous donnerons une idée succincte de ces trois manuscrits.

1.° *Rituel.* On y trouve les images de douze divinités toltèques et aztèques, les fêtes principales qui ont donné leur nom aux dix-huit mois de l'année; par exemple, les fêtes de Tecuilhuitontl, ou de *tous les seigneurs;* de Micaylhuitl, ou de *tous les morts;* de Quecholi, etc. L'hiéroglyphe des cinq jours complémentaires [1] termine la série des fêtes. Le propriétaire du manuscrit a suivi dans ses notes le système erroné, d'après lequel on admet que l'année mexicaine commençoit dix-huit jours avant l'équinoxe de printemps.

2.° *Partie astrologique.* On y voit l'indication des jours qui doivent être considérés comme indifférens, heureux ou malheureux. Parmi ces derniers jours il y en a onze que les Mexicains croyoient très-dangereux pour la tranquillité domestique. Les maris devoient craindre les femmes nées à cette époque, et l'on peut supposer que celles-ci avoient grand soin de cacher ou l'almanach astrologique ou le jour de leur naissance. L'infidélité, regardée comme l'effet d'une aveugle destinée, n'en étoit pas moins sévèrement punie par la loi. On mettoit une corde au col de la femme adultère, et on la traînoit dans une place publique, où elle étoit lapidée en présence du mari. Cette punition est représentée sur la neuvième feuille [2] du manuscrit.

3.° *Annales de l'Empire mexicain.* Elles renferment trois cent soixante-quatre années. Cette partie de l'ouvrage, dont Boturini, Clavigero et Gama n'ont pas eu connoissance, et qui semble de la plus grande authenticité, mérite d'être consultée par ceux qui voudront entreprendre une histoire classique des peuples mexicains. Depuis l'année 1197 jusqu'au milieu du quinzième siècle, ces annales ne rapportent qu'un très-petit nombre de faits, souvent à peine un ou deux dans un intervalle de treize ans: depuis 1454, la narration devient plus circonstanciée; et depuis 1472 jusqu'en 1549, on y trouve en détail, et presque année par année, ce que l'état physique et politique du pays a présenté de remarquable. Il manque les pages renfermant les périodes de 1274 à 1385, de 1496 à 1502 et de 1518 à 1529. C'est dans ce dernier intervalle que tombe

[1] Pl. LV, fig. 1.

[2] Même Pl., fig. 2.

l'entrée des Espagnols à Mexico. Les peintures sont informes, mais souvent d'une grande naïveté. Nous citerons, parmi les objets dignes d'attention, l'image du roi Huitzilihuitl, qui, n'ayant pas eu d'enfans légitimes de son épouse, prit pour maîtresse une femme peintre [1], et qui mourut [2] l'année 13 *tochtli*, ou 1414; les chutes de neige [3] qui eurent lieu en 1447 et 1503, et qui causèrent une grande mortalité parmi les indigènes, en détruisant les semences; les tremblemens de terre de 1460 [4], 1462, 1468, 1480, 1495, 1507, 1533 et 1542; les éclipses de soleil [5] de 1476, 1496, 1507, 1510, 1531; le premier sacrifice humain [6]; l'apparition de deux comètes en 1490 [7] et en 1529; l'arrivée [8] et la mort [9] du premier évêque de Mexico, Fray Juan Zumaraga, en 1532 et 1549; le départ de Nuñez de Gusman [10] pour la conquête de Xalisco; la mort du fameux Pedro Alvarado, appelé par les indigènes Tonatiuh, le *soleil*, à cause de ses cheveux blonds [11]; le baptême d'un Indien par un moine [12]; une épidémie qui dépeupla [13] le Mexique, sous le vice-roi Mendoza, en 1544 et 1545; l'émeute et la punition [14] des nègres de Mexico en 1537; une tempête qui dévasta les forêts [15]; les ravages que la petite vérole [16] fit parmi les Indiens en 1538, etc.

Si les Annales du Manuscrit Le Tellier sont d'accord avec la chronologie adoptée par l'abbé Clavigero dans une dissertation que renferme le quatrième volume de l'ancienne histoire du Mexique [17], la correspondance des années aztèques et chrétiennes diffère d'autant plus de celle suivie par Boturini et Acosta. Les annales commencent à l'année 5 *tochtli*, ou 1197, à

[1] Pl. LV, fig. 3.
[2] Même Pl., fig. 4.
[3] Même Pl., fig. 5 et 6.
[4] Même Pl., fig. 7, et Pl. LVI, fig. 2.
[5] Pl. LVI, fig. 7.
[6] Voyez plus haut, pag. 95.
[7] Pl. LV, fig. 8.
[8] Pl. LVI, fig. 1.
[9] Même Pl., fig. 6.
[10] Pl. LV, fig. 9.
[11] Pl. LVI, fig. 4.
[12] *Ibidem.*
[13] Pl. LVI, fig. 5.
[14] Même Pl., fig. 2.
[15] Même Pl. fig. 5.
[16] Même Pl., fig. 3.
[17] *Storia antica*, T. IV, pag. 51.

l'époque de l'arrivée des Mexicains à Tula, qui est la limite septentrionale de la vallée de Ténochtitlan. La grande comète dont l'apparition est indiquée près de l'hiéroglyphe de l'année 11 *tochtli*, ou 1490, est celle qui fut regardée comme un présage de l'arrivée des Espagnols en Amérique. Montezuma, mécontent de l'astrologue de la cour, le fit périr à cette occasion[1]. Les présages sinistres continuèrent jusqu'en 1509, où l'on vit, selon le Manuscrit Le Tellier, pendant quarante nuits, une vive lumière vers l'est. Cette lumière, qui paroissoit s'élever de la terre même, étoit peut-être la lumière zodiacale, dont la vivacité est très-grande et très-inégale sous les Tropiques. Le peuple regarde comme nouveaux les phénomènes les plus communs, dès que la superstition se plaît à y attacher un sens mystérieux.

Les comètes de 1490 et 1529 sont ou des comètes qui ont paru près du pôle austral, ou celles que le Père Pingré[2] indique comme ayant été également vues en Europe et en Chine. Il est remarquable que l'hiéroglyphe qui désigne une éclipse du soleil[3] est composé des disques de la lune et du soleil, dont l'un se projette sur l'autre. Ce symbole prouve des notions exactes sur la cause des éclipses; il rappelle la danse allégorique des prêtres mexicains, qui représentoit la lune dévorant le soleil. Les éclipses de ce dernier astre correspondantes aux années *Matlactli Tecpatl*, *Nahui Tecpatl* et *Ome Acatl*, sont celles du 25 février 1476, du 8 août 1496, du 13 janvier 1507 et du 8 mai 1510: ce sont autant de points fixes pour la chronologie mexicaine. *L'Art de vérifier les dates* ne fait mention d'aucune éclipse de soleil dans le cours de 1531; tandis que nos annales en indiquent pour *Matlactli Ome Acatl*, qui correspond à cette année de notre ère. L'éclipse de 1476 a servi aux historiens mexicains à fixer l'époque de la victoire que le roi Axajacatl remporta sur les Matlatzinques; c'est celle sur laquelle M. Gama a fait un si grand nombre de calculs[4].

J'ignore quel est le phénomène[5] qui, dans le commentaire, se trouve souvent désigné par les mots: «Cette année, l'étoile répandoit de la fumée.» Le volcan

[1] Clavigero, T. 1, pag. 288.

[2] Cométographie, T. 1, pag. 478 et 486.

[3] Pl. lvi, fig. 7. Voyez plus haut, p. 190.

[4] Gama, *Descripcion de dos Piedras*, pag. 85-89. Torquemada, T. 1, lib. ii, cap. 59. Boturini, §. 8, n. 13.

[5] Pl. lvi, fig. 2.

d'Orizava portoit le nom de Citlaltepetl, *montagne de l'Étoile*, et l'on pourroit croire que les Annales de l'Empire renfermoient les diverses époques de l'éruption de ce volcan. Cependant, à la page 86 du Manuscrit Le Tellier, il est dit expressément «que l'étoile qui fumoit, *la estrella que humeava*, étoit *Sitlal choloha* que les Espagnols appellent Vénus, et qui étoit l'objet de mille contes fabuleux.» Or, je demande quelle illusion d'optique peut donner à Vénus l'apparence d'une étoile qui répand de la fumée? Seroit-il question d'une espèce de halo formé autour de la planète? Comme le volcan d'Orizava est placé à l'est de la ville de Cholula, et que son cratère enflammé ressemble de nuit à une étoile qui se lève, on a confondu peut-être, dans un langage symbolique, le volcan et l'étoile du matin. Le nom que Vénus porte encore parmi les indigènes de race aztèque, est celui de *Tlazolteotl.*

PLANCHE LVII.

Fragment d'un Calendrier chrétien tiré des manuscrits aztèques conservés à la Bibliothéque royale de Berlin.

C'est le calendrier hiéroglyphique fait après l'arrivée des Espagnols dont nous avons parlé au commencement de cet ouvrage[1]. Le papier est de *metl;* les figures sont au simple trait, et dépourvues de couleurs comme dans quelques bandelettes de momies égyptiennes; c'est de l'écriture plutôt que de la peinture. Les jours de fêtes sont indiqués par les ronds qui désignent les unités. Le Saint-Esprit est représenté sous la forme de l'aigle mexicain *cozcaquauhtli.* «A l'époque où ce calendrier a été composé, le christianisme se confondoit avec la mythologie mexicaine; les missionnaires ne toléroient pas seulement, ils favorisoient même, jusqu'à un certain point, ce mélange d'idées, de symboles et de culte. Ils persuadèrent aux indigènes que l'Évangile, dans des temps très-reculés, avoit déjà été prêché en Amérique; ils en cherchèrent les traces dans le rite aztèque avec la même ardeur que, de nos jours, les savans qui s'adonnent à l'étude du sanscrit, mettent à discuter l'analogie de la mythologie grecque avec celle des bords du Gange et du Bourampouter[2].»

[1] Pag. 82.
[2] *Essai politique sur la Nouv. Espagne*, T. 1, p. 95.

PLANCHES LVIII ET LIX.

Peintures hiéroglyphiques de la Raccolta di Mendoza.

Ces planches servent à jeter quelque jour sur ce que nous avons dit plus haut du rite et des mœurs des anciens Mexicains[1]. Nous ne saurions mieux faire connoître le manuscrit intéressant connu sous le nom de *Raccolta di Mendoza*, qu'en rapportant ici l'explication que M. de Palin en a donnée dans son ouvrage sur l'*étude des hiéroglyphes*. Nous sommes loin de souscrire sans exception aux rapprochemens faits par cet auteur ingénieux; mais nous pensons que c'est une idée belle et féconde que de considérer tous les peuples de la terre comme appartenant à une même famille, et de reconnoître, dans les symboles chinois, égyptiens, persans et américains, le type d'un langage de signes qui est commun, pour ainsi dire, à l'espèce entière, et qui est le produit naturel des facultés intellectuelles de l'homme.

« Le recueil, conservé par Purchas et Thévenot, présente, en trois parties, la fondation de la cité et son accroissement par les conquêtes de ses princes; son entretien par les tributs que payent les villes conquises; ses institutions, et le détail de la vie des citoyens. Tout cela s'aperçoit au premier coup d'œil : on distingue d'abord les dix chefs de la colonie fondatrice de l'Empire, ayant les symboles de leur nom marqués sur leur tête. Ils arrivent auprès des objets qui forment les armoiries de la ville de Mexico; cette pierre surmontée d'un figuier des Indes, sur lequel est un aigle[2], rappelle l'aigle perché sur un arbre, et la coupe que le dieu Astrochiton donna pour signes de reconnoissance du lieu où Tyr[3] devoit être bâtie. Une maison, une habitation désigne la ville nouvelle[4] : un bouclier avec des flèches, l'occupation à main armée[5]. Les symboles auprès de deux autres maisons entourées de combattans,

[1] Pag. 78.
[2] Pl. LVIII, fig. 1.
[3] NONNUS, XL, v. 4773.
[4] *Monum. de Rosette*, et DENON, Pl. CXXXIII.
[5] HORAPOLL., II, 5, 12.

nous apprennent les noms des deux premières villes conquises. Le reste de l'histoire est composé dans le même esprit et de parties semblables : partout on voit des armes, l'instrument de la conquête, entre les figures du prince conquérant et des villes conquises, avec les symboles de leurs noms et des années. Ces dernières sont rangées auprès de la représentation de chaque événement, dans une sorte de cadre qui entoure les tableaux, et qui contient les hiéroglyphes d'un cycle chronologique de cinquante-deux ans. »

« Les notes des contributions forment la seconde partie du *Recueil de Mendoza*, composée des noms des villes contribuables, et des objets que chacune d'elles étoit tenue de délivrer en nature au trésor et aux temples désignés à la tête de cette liste par le symbole de *calli*. Ces objets consistent dans toutes les productions utiles de la nature et de l'art; or[1], argent et pierres précieuses; armes, nattes, manteaux et couvertures[2]; animaux et oiseaux, plumes; cacao, maïs et légumes; papier de couleur, borax, sel, etc. Ils étoient représentés, soit en figurant le contenant pour le contenu, par des vases[3], corbeilles, charges, sacs, caisses et ballots de formes déterminées, soit par des indications de leurs propres formes. La quantité est exprimée au moyen de signe de nombre qui désignent les unités par des points et des boules; les vingtaines[4] par un caractère qu'on retrouve parmi les hiéroglyphes; quatre cents, ou vingt fois vingt, par un épi[5], un ananas ou une plume, dans laquelle on renfermoit le sable d'or; vingt fois quatre cents ou huit mille, par une bourse[6], valeur déterminée, à ce qu'il paroît, par l'usage de renfermer tant de milliers de noix de cacao dans un sac : c'est de la même manière qu'une somme d'argent étoit désignée dans le Bas-Empire, et qu'elle l'est encore dans les états Ottomans. »

« Cette méthode et ces dénominations indiquent l'origine des symboles des nombres dans le livre mexicain. On voit combien ce tableau, qui représente un état de société primitive, offre d'analogie avec les inscriptions historiques

[1] Pl. LVIII, fig. 5.
[2] Pl. LVIII, fig. 9.
[3] Pl. LVIII, fig. 6.
[4] Pl. LVIII, fig. 5.
[5] Pl. LVIII, fig. 10.
[6] Pl. LVIII, fig. 16.

dans les ruines de Thèbes, dont parle Tacite, et dans lesquelles une longue liste de conquêtes étoit suivie de même de celle des tributs payés en nature par les peuples soumis [1]. Les lois, comme les préceptes religieux des mystères, étoient exposés dans l'intérieur des temples et sur des caisses de momie; comme ces tableaux des mystères d'Éleusis, copiés de ceux d'Égypte, qui retraçoient la vie depuis le berceau jusqu'aux portes de la mort [2]. »

« Des lois mexicaines forment la troisième partie du manuscrit que nous examinons, et qui embrasse la vie entière des citoyens en mettant sous leurs yeux le tableau de toutes les actions que la loi prescrit, et dont elle montre d'avance le modèle. De même que les hiéroglyphes d'amulettes supposent l'optatif, on n'a qu'à lire tout ce morceau à l'impératif: que la mère instruise l'enfant au berceau en lui adressant la parole figurée par une langue; que l'enfant soit mis au berceau dès le premier jour de sa naissance, marquée par une première fleur qui tient au berceau, et qui est suivie de trois autres; qu'après l'avoir voué aux dieux [3] la sage-femme le lave le cinquième jour, dans la cour, au milieu des armes et des instrumens nécessaires aux travaux de son sexe. Cette cérémonie se fait devant trois enfans (qui désignent des enfans en général): ils nomment le nouveau-né et célèbrent sa naissance en mangeant du maïs [4]. Dans l'inscription de Rosette, un décret ordonne la même chose, et par une pareille représentation; les trois célébrans y étant réunis aux trois fleurs pour former le caractère de la célébration du jour de naissance, que l'on représente aussi par le lever du soleil [5]. Tous les détails de ce tableau ou de cette table de loi mexicaine rappellent le baptême des prosélytes du judaïsme, en présence de trois témoins et les ἀμφιδρόμια des Grecs, où l'enfant, le cinquième jour de sa naissance, étoit voué aux dieux et obtenoit un nom, après des cérémonies expiatoires. La loi ordonne encore dans cette première division que les parens présentent l'enfant au berceau devant le grand-prêtre et le maître d'armes, et qu'ils songent à sa destination future. Son éducation est prescrite par la peinture des tables suivantes, qui exposent

[1] *Legebantur et indicta gentibus tributa, pondus argenti et auri, numerus armorum equorumque, et dona templis, ebur atque odores, quasque copias frumenti et omnium utensilium quæque natio pendeat.*

[2] THEMISTIUS dans Stobée, *Serm.* 119, pag. 104.

[3] Avec cinq prières aux dieux maîtres du ciel et de l'eau, à tous les dieux, à la lune et au soleil.

[4] Pl. LIX, fig. 1.

[5] *Analyse de l'Inscr. de Rosette*, p. 145.

l'instruction verbale et qui indiquent la ration de la demi-galette, et de la galette entière à la marque hermétique de sept[1] que les parens ont à donner aux enfans de trois et quatre ans. Les nombres d'années sont marqués par des cercles, comme dans les hiéroglyphes et dans la langue des Romains. A cinq ans, le garçon porte des fardeaux, et la fille regarde filer sa mère; à six, elle file elle-même, et obtient, comme le garçon, une galette et demie par repas. A huit ans, les instrumens de punition sont montrés aux enfans désobéissans et paresseux; on les menace; mais ce n'est qu'à dix ans qu'ils sont punis[2]. A treize et quatorze ans, les enfans des deux sexes partagent le travail des parens; ils rament, ils pêchent ou ils font la cuisine et travaillent des étoffes[3]. A quinze ans, le père présente deux fils à deux différens maîtres du temple et du collége militaire; c'est l'âge de choisir un état : la fille l'obtient en se mariant. Dès-lors, les années ne sont plus comptées : on voit le jeune homme suivre et servir les prêtres et les guerriers, en recevant des instructions et des châtimens dans cette double carrière. Il parvient aux honneurs des emplois, aux boucliers blasonnés qui sont les marques des belles actions, au ruban rouge dont est ceinte la tête du chevalier initié; aux autres distinctions que le souverain accorde à la valeur, selon le nombre des prisonniers qui ont été faits : ces différens grades sont désignés depuis le simple soldat jusqu'aux premiers chefs et aux généraux d'armée, même jusqu'au cacique rebelle et puni. L'histoire de ce cacique amène sur la scène des messagers d'état en fonction, des espions, des sergens, des juges, les grands tribunaux de l'empire, et enfin le souverain même, assis sur son trone. »

« Ces tableaux sont suivis de représentations de plusieurs métiers qui obtiennent des réglemens, et de plusieurs délits avec leur punition. Le tout est terminé par l'homme et la femme à l'âge de soixante-dix ans, jouissant, sur le bord du tombeau, au milieu de leur postérité, du privilége royal persan de s'enivrer ou de se soustraire à la loi pour oublier leurs peines[4]. Le cercle qui désigne l'année est répété dans cet endroit, mais divisé par une double croix grecque, et surmonté de la note numéraire de vingt, pour marquer chaque vingtaine. Parmi d'autres caractères dans cette partie de l'ouvrage, on

[1] Pl. LIX, fig. 2.
[2] Pl. LIX, fig. 3 et 4.
[3] Pl. LVIII, fig. 12.
[4] Pl. LIX, fig. 7.

doit citer celui du ciel nocturne, qu'observe un prêtre astronome [1]. Cette section du cercle, cet arc couvert de petits ronds avec des yeux, rappellent l'hiéroglyphe égyptien du ciel et ses images couvertes d'yeux [2]. »

Nous consignons ici les notes qui, d'après le texte mexicain, se trouvent ajoutées au *Recueil de Mendoza* dans les deux éditions de Purchas[3] et de Thevenot[4].

Pl. LVIII, Fig. 1. Les dix fondateurs de Ténochtitlan : *a*, Acacitli; *b*, Quapan; *c*, Ocelopan; *d*, Aguexotl; *e*, Tecineuh; *f*; Tenuch; *g*, Xominitl; *h*, Xocoyol; *i*, Xiuhcaqui; *k*, Acotl. La ville de Ténochtitlan ou Mexico est indiquée par les armes qui ont servi à conquérir le terrain où elle a été construite : on voit au-dessus de ces armes le tuna ou figuier d'Inde, *m*, fixé sur un rocher; et l'aigle, *n*, perché sur le figuier. (Une ancienne prophétie portoit que les migrations des Aztèques ne trouveroient leur terme que lorsque les chefs du peuple rencontreroient un aigle placé sur un cactus. L'endroit où ce prodige auroit lieu, devoit être l'emplacement de la nouvelle ville.) Les lignes *t*, qui forment une croix, indiquent ou des digues ou les canaux qui traversoient le pays marécageux habité par les fondateurs de Ténochtitlan.

Fig. 2. *a*, dix années du règne de Chimalpupuca *b*; un bouclier *c*, et des dards pour désigner la conquête de Tequixquiac *d* et de Chalco *e*. Mort de Chimalpupuca *f*. Insurrection des habitans de Chalco *g*. Ils brisent quatre bateaux ennemis *h*, et tuent cinq Mexicains *i*. (On doit être étonné que la mémoire d'un si petit événement se soit conservé à travers des siècles.)

Fig. 3. Tribut de huit cents peaux de tigres.

Fig. 4. Tribut de vingt peaux de tigres.

Fig. 5. Tribut d'or en barre et en poudre.

Fig. 6. Trib. de quatre cents pots de miel tiré du Maguey, Agave americana.

Fig. 7. Militaires de l'ordre des prêtres.

[1] Pl. LVIII, fig. 8.

[2] PALIN, de l'Étude des Hiéroglyphes, t. I, p. 88-97. Le texte de l'original étant défiguré par des erreurs typographiques, on a fait de légers changemens, sans lesquels plusieurs phrases auroient été inintelligibles.

[3] *Pilgrim, in five books*, T. III, p. 1068, 1071, 1085, 1087, 1089, 1091 et 1097.

[4] *Relation de divers voyages curieux, par Melchisedec Thévenot*, T. II, p. 47.

Fig. 8. « Un des principaux prêtres, *a*, va la nuit, *d*, à la montagne pour y faire pénitence; il porte du feu et une bourse remplie de parfum de copal; il est suivi d'un novice, *b*. Un autre prêtre, *c*, joue la nuit d'un instrument de musique nommé *téponatztli*. Un troisième prêtre, *f*, connoît l'heure qu'il est, en observant les étoiles, *e*. »

Fig. 9. Tribut d'étoffes servant de vêtement. Chaque ballot (*a*, *b*, *c*, *d* et *e*) renferme quatre cents pièces, comme l'indique le chiffre inscrit.

Fig. 10 et 11. *Idem.*

Fig. 12. Une mère, *n*, instruit sa fille, *o*, à tisser, *q*.

Fig. 13. Un orfévre instruisant son fils.

Fig. 14. Tribut : dix fois quatre cents ou quatre mille nattes et autant de siéges de joncs.

Fig. 15. Tribut : quatre cents coquilles marines des côtes de Colima.

Fig. 16. Tribut : huit mille ballots de copal.

Pl. LIX. Fig. 1. « La figure, *a*, est une femme qui vient d'accoucher. Son enfant étoit placé dans le berceau, *c*; et, quatre jours après marqués par les quatre ronds, *b*, la sage-femme, *d*, portoit l'enfant tout nu dans la cour de la maison de l'accouchée et le mettoit sur des joncs appelés *Tule*, *i*, étendus par terre : trois jeunes garçons, *f*, *g*, *h*, assis proche ces joncs, mangeoient de l'*ixicue* ou maïs rôti mêlé de féves cuites, que la figure représente devant eux dans un vase. La sage-femme, ayant lavé l'enfant, disoit à ces garçons qu'ils le nommassent à haute voix du nom qui lui seroit donné. Lorsqu'on portoit laver l'enfant, si c'étoit un garçon on lui mettoit à la main les outils, *e*, dont son père se servoit dans le métier qu'il exerçoit : une targe et des dards, par exemple, lorsque le père suivoit la profession des armes; et si c'étoit une fille, une quenouille et un fuseau, *l*, un panier, *m*, un balai, *k*. Après que cette cérémonie (de l'ablution et du baptême) étoit achevée, la sage-femme reportoit l'enfant à la mère. Si le garçon étoit fils d'un homme de guerre, on enterroit la targe et le dard, proche du lieu où vraisemblablement il devoit un jour se battre contre les ennemis : quant aux outils dont se servoient les filles, on les enterroit sous un *metate* ou pierre, sur

laquelle on pétrit les galettes de maïs. Lorsque le père, *q*, et la mère, *r*, de l'enfant, *o*, vouloient qu'il se dédiât à l'état ecclésiastique, ils le portoient au temple le vingtième jour après l'ablution. En le présentant à l'autel, ils ajoutoient des offrandes de riches étoffes et de comestibles. Quand l'enfant étoit en âge, on le mettoit entre les mains du grand-prêtre, *n*, pour l'instruire sur l'ordre des sacrifices. Si les parens vouloient que l'enfant portât des armes, on l'offroit au Teachauch, *p*, dont la fonction étoit d'enseigner aux jeunes gens l'art de la guerre. »

Fig. 2. « Ration, ou nourriture accordée aux enfans à chaque repas : le père, *a*, donne des préceptes à son fils, *c*, âgé de trois ans marqués par les trois ronds, *b*. Le garçon de cet âge avoit à chaque repas la moitié d'une galette de maïs, *d*. La mère, *e*, donne des préceptes à la fille âgée de trois ans, *g*; la fille avoit aussi la ration d'une demi-galette, *f*. »

Fig. 3 et 4. Punitions des enfans : on les pique avec des feuilles de maguey; on les expose à la fumée du piment.

Fig. 5. La femme adultère et son amant, liés ensemble pour être lapidés. Voyez le manuscrit Le Tellier de la Bibliothéque de Paris, Pl. IV, fig. 2.

Fig. 6. « Le père, *a*, met un de ses fils, *b*, âgé de quinze ans, entre les mains du *Tlamacazqui*, *c*, ou grand-prêtre du temple Calmacac, *d*, pour l'instruire et en faire un prêtre. Un autre fils, *e*, du même âge, *h*, est envoyé par son père à l'école, *g*, pour y être instruit par le maître qui est préposé aux enfans. »

« Lorsqu'une fille se marioit, l'*Amanteza*, *i*, ou entremetteur du mariage, la portoit vers, le soir, sur son dos, *w*, chez le garçon qui la devoit épouser : il étoit éclairé par quatre femmes, *x*, *z*, ayant chacune à la main une espèce de torche faite de bois de pin, marquée par les chiffres 1, 2, 3 et 4. Les parens du garçon viennent recevoir la fille à l'entrée de la cour de la maison, et l'introduisent dans une salle où le garçon l'attend : ils s'y asseyent sur des siéges rangés sur une natte, *o*, et toute la cérémonie du mariage consiste à nouer un coin du bas de l'habit du garçon, *l*,

avec un coin de celui de la fille, *m*. Ils offrent à leurs dieux, par forme de sacrifice, du parfum de copal, *q*, qu'ils brûlent sur un vaisseau où il y a du feu. Deux vieillards, *i*, *r*, et deux vieilles femmes, *n*, *v*, servent de témoins. Les nouveaux mariés mangent, après, des viandes que l'on a servies, et boivent, dans des tasses, *t*, du pulque représenté par le pot, *s*. Les vieillards et les vieilles femmes mangent aussi, et, après le repas, chacun exhorte en particulier les nouveaux mariés à bien vivre dans leur ménage. »

Fig. 7. « La loi permet à un vieillard de soixante-dix ans, *f*, de s'enivrer en public et en particulier. Sa femme, *g*, a le même privilége si elle est grand'mère. »

PLANCHE LX.

Fragmens de peintures aztèques, tirés d'un manuscrit conservé à la Bibliothéque du Vatican.

Ces figures symboliques sont choisies parmi celles du manuscrit dont nous avons parlé au commencement de cet ouvrage, page 87.

PLANCHE LXI.

Volcan de Pichincha.

Cette vue a été prise à Chillo, maison de campagne du marquis de Selvalegre, dont le fils nous a accompagnés dans notre voyage au Mexique et à la rivière des Amazones. On aperçoit le volcan au-dessus de la savane de Cachapamba : on distingue, dans mon dessin (1), Rucupichincha ou les sommets couverts de neiges qui entourent le cratère ; le cône de Tablahuma (2); le Picacho de los Ladrillos (3); la cime rocheuse de Guaguapichincha (4), qui est le *cacumen lapideum* des académiciens françois; enfin la cime sur laquelle est placée la fameuse croix qui a servi de signal lors de la mesure de la méridienne (5). Les hauteurs absolues de ces cimes sont, d'après mes observations, de deux mille trois cents à deux mille cinq cents toises; mais

comme la plaine de Chillo est déjà élevée de mille trois cent quarante toises au-dessus du niveau de l'Océan, la vue du volcan de Pichincha est moins imposante du côté oriental que du côté occidental, où commencent les vastes forêts des Esméraldas. Les distances et beaucoup d'angles de hauteur qui ont servi pour tracer ce dessin, ont été déterminés au moyen d'un sextant de Ramsden.

PLANCHE LXII.

Plan d'une maison fortifiée de l'Inca, située sur le dos de la Cordillère de l'Assuay. Ruines d'une partie de l'ancienne ville péruvienne de Chulucanas.

I. Le plan de la maison fortifiée du Cañar a été relevé par M. de La Condamine en 1739; on a tâché de rectifier, d'après les relèvemens que j'ai pris en 1803, le dessin qui se trouve à Paris dans les archives du Bureau des Longitudes, et qui a servi à la planche insérée dans les Mémoires de l'Académie de Berlin [1].

A B. Terre-plein fait à la main, élevé de cinq à six mètres au-dessus de l'ancien niveau du sol.

C D. Logement carré dont nous avons donné le dessin à la Planche xx. On distingue, dans l'appartement occidental, des pierres cylindriques qui saillissent d'un demi-mètre hors du mur à angle droit et qui semblent destinées à suspendre des armes.

L. F. Terrasse qui soutient le terre-plein et qui a pour base une seconde terrasse, J H, de deux mètres de large et de cinq mètres de haut. La plate-forme qui termine le terre-plein, a la forme d'un ovale alongé, dont le grand axe fait, avec le méridien magnétique, l'angle N. 6° O, la déclinaison de l'aiguille étant supposée de 8° au nord-est.

S K. et L M. Deux rampes par lesquelles on monte à l'esplanade au sud et au nord de la forteresse, la première aboutissant au milieu, la seconde au quart de la longueur de la plate-forme. A l'extrémité de la rampe septentrionale, M, commence la terrasse inférieure, G H.

[1] *Mém. de l'Acad. de Berlin*, 1746, p. 448-454.

N O. Mur tiré d'un pignon à l'autre, et séparant le bâtiment carré en deux appartemens.

P et Q. Les deux portes regardant les deux extrémités demi-circulaires, A D, qui terminent la plate-forme.

R S. Terrasse revêtue de pierres, plus basse de quatre mètres que la plate-forme ovale. Cette terrasse prend naissance à l'extrémité occidentale du terre-plein : elle avance d'abord en saillie, R, de quelques pieds au nord, comme pour barrer et terminer la fausse braie, G H : de là elle tourne à angle droit vers l'ouest, et se prolonge sur une longueur de vingt-huit mètres, formant une courtine dont l'extrémité occidentale s'appuie à une espèce de bastion carré, T V, composé de deux flancs et d'une face. Au-delà de ce bastion il n'y a que les vestiges d'une muraille simple, sans aucune apparence de fortification. Cette muraille suivoit toujours la partie la plus élevée du terrain qui s'aplanit peu à peu, retournoit à l'est par le sud en faisant un demi-cercle, T V, et redevenoit ensuite parallèle à la longueur du terre-plein. La partie V X de la muraille est bien conservée.

X Y Z W L. Enceinte assez irrégulière, divisée en quatre cours; la première, dont il reste des vestiges du côté de l'orient en *w* et Δ Γ, est un carré long de quatre-vingts pieds sur cent dix pieds : elle étoit, à ce qu'il paroît, entourée de petits corps-de-logis isolés, plus longs que larges, dont on distingue encore les fondemens en quelques endroits.

Γ *z* μ Δ. La seconde cour un peu plus petite que la première et sans vestige d'aucun bâtiment.

X Y Z μ *s g*. La troisième cour, la plus grande de toutes, mais très-irrégulière. Les murs de cette partie de l'enceinte sont de construction moderne, et il se pourroit que le petit bâtiment carré dont on voit les ruines, μ, eût été primitivement hors de la forteresse.

a b c d e f. Six salles de la quatrième cour, renfermées dans l'enceinte irrégulière R S T V X, au sud et à l'ouest de la forteresse.

r et *s*. Vestiges de deux portes percées dans un mur qui étoit parallèle au mur *g i h*.

g h. Galerie étroite par laquelle on parvient au bastion S T : elle est voisine de la rampe intérieure, I K, par laquelle on monte à la plate-forme de la forteresse du côté du sud.

k et *l*. Portes des deux édifices *d* et *e*.

n et *o*. Portes ouvertes à l'est et au nord, conduisant aux petits édifices *e*, *f*. Ces édifices, destinés au logement de la garde de l'Inca, paroissent construits avec beaucoup moins de soin que les précédens, et sans le secours de l'équerre. M. de La Condamine pense que le prince et sa femme habitoient les édifices désignés par les lettres *a* et *b*. Les portes *p*, *q*, *g* et *h* ont la hauteur nécessaire pour le passage d'un homme assis dans un brancard et porté sur les épaules de ses domestiques. Les niches[1] creusées dans les murs intérieurs sont indiquées dans le plan.

Comme le but principal de cet ouvrage est de donner une idée exacte de l'état des arts chez les peuples civilisés de l'Amérique, nous avons préféré de présenter les ruines de la maison de l'Inca du Cañar, telles qu'on les voyoit en 1739. Beaucoup de murs ont été abattus depuis cette époque, et j'ai eu de la peine à reconnoître toutes les divisions qui sont tracées dans le plan de M. de La Condamine.

II. Les ruines de l'ancienne ville de Chulucanas sont très-remarquables à cause de l'extrême régularité des rues et de l'alignement des édifices. On les trouve sur le dos des Cordillères, à quatorze cents toises de hauteur dans le Paramo de Chulucanas, entre les villages indiens d'Ayavaca et de Guancabamba. Le grand chemin de l'Inca, un des ouvrages les plus utiles, et en même temps des plus gigantesques que les hommes aient exécuté, est encore assez bien conservé entre Chulucanas, Guamani et Sagique. Sur la crête des Andes, dans des lieux excessivement froids et qui ne pouvoient avoir de l'attrait que pour les habitans du Couzco, on voit partout les restes de grands édifices : j'en ai compté neuf entre le Paramo de Chulucanas et le village de Guancabamba :

[1] Voyez plus haut, pag. 108 et 116.

on les désigne, dans le pays, sous le nom pompeux de maison ou de palais de l'Inca, mais il est probable que la plupart étoient des caravanserais construits pour faciliter les communications militaires entre le Pérou et le royaume de Quito.

La ville de Chulucanas paroît avoir été placée sur la pente d'une colline, au bord d'une petite rivière, dont elle étoit séparée par une muraille. Deux ouvertures pratiquées dans cette muraille correspondoient aux deux rues principales. Les maisons, construites en porphyre, sont distribuées en huit quartiers formés par des rues qui se coupent en angle droit. Chaque quartier renferme douze petites habitations, de sorte qu'il y en a quatre-vingt-seize dans la partie de la ville dont nous offrons le plan sur la soixante-deuxième Planche. Je préfère le mot d'habitation à celui de maison, parce que ce dernier fait naître l'idée de plusieurs appartemens communiquant entre eux et se trouvant dans une même enceinte, tandis que les habitations de Chulucanas, comme celles d'Herculanum, ne présentent qu'une seule pièce dont la porte donnoit probablement sur une cour intérieure. Au centre des huit quartiers que nous venons de désigner, se trouvent les restes de quatre grands édifices de forme oblongue, et qui sont séparés par quatre petites fabriques carrées, occupant les quatre coins. A la droite de la rivière qui borde la ville, on découvre des constructions très-bizarres qui s'élèvent en amphithéâtre : la colline est divisée en six terrasses, dont chaque assise est revêtue en pierre de taille. Plus loin se trouvent les *bains de l'Inca*, dont je donnerai une description plus détaillée dans la Relation historique de mon voyage. On est surpris de trouver des bains sur un plateau dont les sources naturelles ont à peine une température de dix à douze degrés du thermomètre centigrade, et où l'air se refroidit jusqu'à six ou huit degrés.

PLANCHE LXIII.

Radeau de la rivière de Guayaquil.

Ce dessin offre le double intérêt de présenter un groupe de fruits de la zone équinoxiale, et de faire connoître la forme de ces grands radeaux (*balzas*), dont les Péruviens se servent depuis les temps les plus reculés sur les côtes

de la mer du Sud et à l'embouchure de la rivière de Guayaquil. Le radeau, chargé de fruits, est figuré au moment où il est mis à l'ancre dans la rivière. On distingue, vers la proue, des ananas, les drupes pyriformes de l'Avocatier, les baies du Theophrasta longifolia, des régimes de bananes, et des fleurs de Passiflore et de Lecythis ombragées de feuilles d'Heliconia et de Cocotier. Les radeaux employés, soit pour la pêche, soit pour le transport des marchandises, ont seize à vingt-cinq mètres de long; ils sont composés de huit à neuf solives d'un bois très-léger[1]. Don George Juan[2] a publié des observations très-curieuses sur les manœuvres de ces embarcations qui, lourdes en apparence, louvoient très-près du vent.

PLANCHE LXIV.

Sommet de la montagne des Organos d'Actopan.

La montagne porphyrique de Mamanchota, célèbre au Mexique sous le nom de *los Organos*, est située au nord-est du village Indien d'Actopan. La partie élancée du rocher a cent mètres de hauteur; mais l'élévation absolue du sommet de la montagne, là où les *Organos* commencent à se détacher, est de 1385 toises. C'est dans le chemin de Mexico aux mines de Guanaxuato qu'on distingue de très-loin, et se détachant sur l'horizon, le rocher de Mamanchota : il s'élève au milieu d'une forêt de chênes[3], et offre un aspect très-pittoresque.

PLANCHE LXV.

Montagnes de porphyre colonnaire du Jacal.

Cette vue a été prise dans la plaine de Copallinchiche qui fait partie du grand plateau mexicain, et qui est élevée de treize cents toises (2530 mètres) au-dessus du niveau de l'Océan. Les montagnes de l'Oyamel et du Jacal, composées d'énormes colonnes de porphyre trapéen, sont couronnées de pins et de chênes. C'est entre la métairie du Zembo et le village indien d'Omitlan que

[1] Bombax et Ochroma.

[2] *Voyage historique de l'Amérique Méridionale*, Tom. 1, pag. 168.

[3] *Essai politique sur la Nouvelle-Espagne*, Tom. 1, pag. 289.

se trouvent les fameuses *mines d'iztli* ou d'obsidienne, exploitées par les anciens Mexicains. Cette contrée s'appelle, dans le pays, *la montagne des Couteaux, el Cerro de las Nabajas.* La cime du Jacal a seize cent trois toises (3124 mètres) d'élévation absolue. Mon dessin offre les contours du Cerro de Santo Domingo (1); du Mocaxetillo (2); des Orcones (3), et du Jacal, ou Cerro Gordo (4).

PLANCHE LXVI.

Tête gravée en pierre dure par les Indiens Muyscas. Bracelet d'obsidienne.

La tête sculptée est l'ouvrage des anciens habitans du royaume de la Nouvelle-Grenade. La pierre regardée par quelques minéralogistes comme une smaragdite, n'est indubitablement qu'un quartz vert qui fait passage au hornstein. Peut-être ce quartz, d'une dureté extrême, est-il teint, comme la chrysoprase, par l'oxide de nikel; il est perforé de manière que les ouvertures du trou cylindrique sont situées dans des plans qui se coupent à angle droit. On peut supposer que cette perforation a été faite au moyen d'outils de cuivre mêlé d'étain; car le fer n'étoit pas employé par les Muyscas et les Péruviens. Le bracelet d'obsidienne a été trouvé dans un tombeau indien, dans la province de Mechoacan au Mexique. Il est extrêmement difficile de se former une idée de la manière avec laquelle on est parvenu à travailler une substance aussi fragile. Le verre volcanique, parfaitement transparent, est réduit à une lame dont la courbure est cylindrique, et qui a moins d'un millimètre d'épaisseur.

PLANCHE LXVII.

Vue du lac de Guatavita.

Ce lac est situé au nord de la ville de Santa-Fé de Bogota, à la hauteur absolue de plus de quatorze cents toises sur le dos des montagnes de Zipaquira, dans un lieu sauvage et solitaire. On a indiqué dans le dessin

les restes d'un escalier servant à la cérémonie des ablutions, et une coupure de montagnes. On avoit tenté, peu de temps après la conquête, de faire cette brèche pour dessécher le lac et pour retirer les trésors que, selon la tradition, les indigènes y avoient cachés, au moment où Quesada parut avec sa cavalerie sur le plateau de la Nouvelle-Grenade.

PLANCHE LXVIII.

Vue de la Silla de Caracas.

Cette montagne granitique, très-difficile à gravir parce que sa pente est couverte d'un gazon serré, a plus de treize cent cinquante toises de hauteur absolue. Depuis la côte de Paria jusqu'à la Sierra Nevada de Sainte-Marthe, il n'y a pas d'autre cime qui égale en élévation la Silla de Caracas, appelée aussi *Montaña de Avila*. Les deux sommets arrondis portent le nom de *Selle* (*Silla*) : ils servent de marques pour reconnoître le port de la Guayra. J'ai dessiné cette montagne du côté du sud, telle qu'elle se présente à la plantation de cafiers de don Andrès Ibarra.

PLANCHE LXIX.

Le dragonnier de l'Orotava.

Cette Planche représente le tronc colossal du Dracæna Draco de l'île de Ténériffe, dont tous les voyageurs ont parlé, mais qui n'avoit point encore été figuré. Sa hauteur est de 50 à 60 pieds ; sa circonférence, près des racines, de 45 pieds : il avoit déjà atteint la même grosseur lorsque les Espagnols abordèrent à Ténériffe, pour la première fois, au quinzième siècle. Comme cette plante de la famille des Monocotylédons croît avec une extrême lenteur, il est probable que le dragonnier de l'Orotava est plus ancien que la plupart des monumens dont nous avons donné la description dans cet ouvrage.

LETTRE
DE M. VISCONTI,
MEMBRE DE L'INSTITUT DE FRANCE,
A M. DE HUMBOLDT,
SUR QUELQUES MONUMENS DES PEUPLES AMÉRICAINS.

En parcourant la partie de vos ouvrages qui concerne les monumens des peuples de l'Amérique, et dans laquelle vous avez bien voulu me donner un témoignage si précieux de votre amitié, j'ai remarqué, parmi le grand nombre de faits jusqu'à présent inconnus, et d'observations neuves que renferme ce volume, quelques articles où mon opinion diffère de la vôtre. Cette différence ne porte, à la vérité, que sur des particularités de peu d'importance, et mes remarques pourront paroître minutieuses; mais comme il s'agit d'une branche toute nouvelle de l'archéologie, si je puis me servir de ce terme pour désigner des recherches sur les monumens du nouveau monde, j'ai cru devoir vous transmettre quelques observations à ce sujet; si elles sont justes, elles pourront contribuer à l'intelligence et à l'explication de quelques monumens très-curieux; si elles ne vous paroissent pas telles, la confiance que j'ai dans vos lumières dissipera mes doutes.

Le premier objet qui a fixé mon attention est la figure de ronde bosse d'une prêtresse, ou, si l'on veut, d'une princesse aztèque (Pl. I et II). Vous avez pensé que l'ignorance du sculpteur a supprimé les bras de cette figure, et qu'il a eu la maladresse de lui attacher les pieds aux côtés. Je n'ai pas plus que vous une grande idée de l'habileté du statuaire; mais il me semble que cette figure, pour être hors de toute proportion, n'est cependant ni mutilée ni estropiée. Je crois reconnoître que les extrémités que vous prenez pour les pieds, sont les mains de la statue. Elle me paroît être à genoux, et assise sur ses jambes et sur ses talons, *ὀκλὰξ καθημένη*,

diroit Lucien[1]. Cette posture de repos, suggérée aux hommes par la nature elle-même, est décrite soigneusement par les lexicographes grecs, et spécialement affectée, dans les monumens des arts, aux figures de femmes. Hésychius, v. ὀκκύλαι et ὀκλάζειν; Erotianus dans son Lexique sur Hippocrate, v. ὄκλασις, décrivent cette posture par des périphrases qui désignent l'attitude dans laquelle on est assis sur ses jambes et sur ses talons : ἐπὶ τῶν πτερνῶν καθέζεσθαι · ἐπὶ τὰς κνήμας καὶ τὰς πτέρνας κάμψαντα τὰ γόνατα καθίσαι. Le savant Hemsterhuis conjecture que le verbe primitif qui exprimoit cet état de repos étoit ὄκειν, et qu'il a été la racine d'un grand nombre de mots grecs qui sont passés ensuite dans d'autres langues[2]. Il suffira de citer les noms ὄκνος, *paresse;* et οἶκος, *maison;* tant cette pose dans les sociétés primitives et presque sauvages étoit familière aux hommes fatigués, pendant les momens tranquilles qu'ils passoient dans l'intérieur de leurs rustiques retraites.

On voit sur les monumens de l'Égypte un grand nombre de femmes représentées dans cette attitude, soit qu'elles allaitent leurs enfans, ou qu'elles soient en prière aux pieds de leurs idoles, ou qu'elles jouent de quelques instrumens, ou qu'elles donnent des marques extérieures d'affliction aux funérailles de leurs parens ou de leurs compatriotes[3]. On trouve aussi sur les mêmes monumens, mais beaucoup plus rarement, des hommes représentés dans cette attitude[4]. On pourroit même penser que le précepte des Pythagoriciens, de prier assis, n'avoit trait dans les temps reculés qu'à cette posture usitée dans les rites des Égyptiens. Elle est si naturelle, particulièrement aux femmes, à cause de la souplesse de leurs membres, que dans plusieurs contrées d'Italie les femmes de la campagne la prennent habituellement à l'église. Nous ne devons donc pas nous étonner qu'elle ait été en usage chez les femmes aztèques. On la retrouve dans quelques-unes des peintures symboliques de ce peuple : à la Pl. XXVI, la déesse de l'eau qui s'élance sur la terre pour la submerger, est représentée assise sur ses talons; et

[1] *In Lexiphane.*

[2] Voyez dans l'*Hésychius d'Alberti* les notes au mot Οἰκίδδειν.

[3] Voyez dans le superbe ouvrage, *Description de l'Égypte*, au Tom. I, les Planches XII, n.° 2; LXII, n.° 2; LXIX, n.° 1; LXX, n.° 2; LXXXI, XCVI et ailleurs; et dans le *Voyage dans la Basse et la Haute Égypte*, par M. DENON, les Planches CXXVI, CXXXI et CXXXV.

[4] *Sculture de la villa Borghese*, St. VIII, n.° 4; WINCKELMANN, *Hist. de l'Art*, etc., édition de Rome, Tom. I, Pl. VI.

plusieurs autres figures sur d'autres peintures mexicaines, sont à peu près dans la même pose, excepté qu'elles n'ont qu'un seul genou à terre. Et, pour ce qui a rapport à la statue dont j'ai l'honneur de vous entretenir, il me semble que le derrière de cette figure (Pl. II) présente une preuve certaine de ce que je viens d'avancer; on y voit distinctement les pieds dont les doigts sont indiqués assez clairement; ils sont placés les uns contre les autres, et le clair-obscur fait sentir dans le dessin (Pl. I) la saillie des genoux cachés sous la draperie roide et unie qui enveloppe toute la figure.

Pour ne pas m'arrêter davantage sur ce reste curieux des arts d'un peuple qui a presque disparu, je me bornerai à remarquer que la grandeur excessive de la tête est un défaut commun à la plupart des ouvrages de ce peuple. Ce même défaut est très-sensible dans les figures sculptées qui surmontent les couvercles des urnes cinéraires étrusques. Il semble que l'intention d'exprimer avec plus de précision et d'exactitude les traits de cette partie principale a été, pour des artistes ignorans, le motif de l'aggrandir au point de l'exagérer. Je passe à une autre observation qui m'a été suggérée par l'examen et par l'explication d'une des peintures hiéroglyphiques que je viens de citer, et sur laquelle vous avez lu un mémoire à notre classe : les quatre destructions du monde y sont représentées (Pl. XXVI). Vous comparez ces périodes aux quatre âges de la mythologie des Grecs; et comme vous trouvez cinq âges du monde dans les traditions des Aztèques, vous tâchez de faire disparoître cette différence, en prouvant que l'âge de bronze dans Hésiode peut aisément se diviser en deux à cause des deux générations que le poète y décrit (pag. 210, 211 ci-dessus). J'observe qu'Hésiode, ainsi que les Aztèques, comptoit cinq âges, en tenant compte, ainsi qu'eux, de celui qui n'étoit pas encore consommé et dans lequel il vivoit. Il le dit en termes exprès, (*Opera et Dies*, v. 174) :

Μήκετ' ἔπειτ' ὤφειλον ἐγὼ πέμπτοισι μετεῖναι.

« O que le sort n'a-t-il voulu que je ne me trouvasse pas avec les hommes du cinquième âge! »

Cette tradition des cinq âges auroit été connue aux Chaldéens, s'il est

permis de conjecturer sur les traces du Dante [1], que le Colosse, vu en songe par Nabuchodonosor [2], avoit trait à cette opinion. Il étoit composé de cinq matières différentes et séparées : l'or, l'argent, le bronze, le fer et l'argile.

Enfin, il me reste encore à vous faire part d'une autre observation aussi peu importante que les précédentes. Elle porte sur la manière dont les Aztèques traçoient leurs hiéroglyphes. Vous remarquez (page 212) que, pour en faciliter la lecture et l'intelligence, ils plaçoient quelquefois au bout d'une ligne les premiers signes, ou, pour ainsi dire, les premiers caractères de la phrase hiéroglyphique de la ligne suivante ; et qu'ainsi ces premiers signes s'y trouvent répétés. Vous comparez, sur le témoignage de M. Zoëga, cette méthode à celle des Égyptiens qui, suivant lui, en usoient de même dans leur écriture hiéroglyphique. Je ne puis vous dissimuler que mes recherches ne m'ont point convaincu de cette analogie. Si vous n'avez d'autre autorité que le passage du profond ouvrage de l'antiquaire Danois sur les obélisques (pag. 464), je vous avouerai que j'entends ses expressions tout autrement; et j'ajouterai que ma manière de les entendre semble être confirmée par l'examen des monumens. M. Zoëga, pour prouver que, dans l'écriture hiéroglyphique, le sens dans lequel sont tournées les figures des hommes et des animaux, décide si la ligne hiéroglyphique doit être lue de droite à gauche ou de gauche à droite, se sert de certaines suites de signes, qui sont répétées dans le même monument, et qui tantôt se trouvent tracées tout entières dans la même ligne, tantôt le sont, moitié dans une ligne, moitié dans l'autre : par exemple, dans l'obélisque Sallustien [3], une de ces suites présente la figure d'une colombe, suivie de celles d'un scarabée et d'un couteau, toutes sur la même ligne. Cette suite est répétée sur la même colonne, mais les hiéroglyphes sont distribués sur deux lignes. En suivant la règle proposée par le savant antiquaire, les figures se retrouvent dans le même ordre, de sorte que le scarabée et le couteau sont à la suite de la colombe.

[1] *Inferno*, c. 14.

[2] Daniel, c. 2.

[3] Voyez, dans l'ouvrage de M. Zoega, *de Origine et usu obeliscorum*, la Planche, *Obeliscus Sallustianus lat. septentrionale.*

Voilà ce que dit M. Zoëga en termes un peu moins clairs [1]. Mais si, par une conséquence de cette remarque, je vous enlève une analogie heureuse, je vous dédommage à l'instant, en vous présentant une analogie pareille dans la méthode suivie par les Hébreux, en traçant leurs manuscrits. Lorsqu'ils ne peuvent placer un mot tout entier dans une ligne, ils y en tracent les premiers caractères, et l'écrivent tout entier dans la ligne suivante; de sorte que ces premiers caractères sont tracés deux fois, précisément comme vous l'avez remarqué, dans les manuscrits, ou, pour mieux dire, dans les peintures des Aztèques. Cette méthode a été suivie dans plusieurs éditions imprimées de la Bible en hébreu : tant il est vrai que l'esprit de l'homme, malgré la différence des siècles et des climats, est disposé à agir de la même manière dans des circonstances pareilles, sans avoir besoin ni de tradition ni d'exemple.

Je rapporte à ce même principe l'invention des machines propres à faire du feu, par le frottement de deux morceaux de bois [2]. Ce n'est point Mercure, à coup sûr, qui a enseigné l'usage du *pyreïa* ou *igniaria* aux Indiens de l'Orénoque. Aucun monument grec ne nous présente cet usage des temps héroïques, tandis que vous en donnez deux fois la représentation dans les peintures hiéroglyphiques des Aztèques [3]. Cependant il étoit familier aux anciens habitans de la Grèce, et les figures que vous publiez prouvent la justesse de la description que le scholiaste d'Apollonius nous a laissée de ces machines à feu [4]. Il dit que le bois supérieur que l'on tourne, ressemble à un vilebrequin, παραπλήσιον τρυπάνω. C'est l'idée qu'en donnent vos peintures. Aucun philologue n'a remarqué l'allusion qu'Apollonius fait dans cet endroit au passage de l'hymne homérique à Mercure. Toutefois cette allusion me semble propre à dissiper les doutes que le savant Rhunkenius a élevés sur l'interpolation de ce passage [5].

[1] *Nam præter quod hac ratione antecedens figura sequenti dorsum obvertere et eam post se relinquere agnoscitur, etiam in repetitis inscriptionibus, dum propter loci angustiam nota aliqua ex superiore spatio ad inferius sit removenda, hoc in ea fieri videmus quæ ex illa nostra sententia ultima erat superioris spatii.* (Zoega loco citato.)

[2] Pag. 99 et 100.

[3] Pl. xv, n.° 8, et Pl. xlvii.

[4] Liv. i, v. 1184.

[5] *Ep. crit.* i, *ad hymn. in Mercurium*, *v.* 25.

La ressemblance des *pyreïa* au vilebrequin doit faire remonter jusqu'à des époques très-reculées l'invention de ce dernier outil; et on auroit droit d'être étonné de la voir attribuer à Dédale [1], contemporain de Thésée, si l'invention de l'artiste athénien ne se rapportoit plus précisément au trépan des sculpteurs, instrument bien plus perfectionné que le simple vilebrequin, par la rapidité que la corde et la traverse mobile donnent à son action. Ce rapport entre le *pyreïon* et le vilebrequin n'a point échappé aux écrivains anciens qui traitent de la culture des arbres [2]. Ils se plaignent que l'action des tarières employées à l'incision, cause souvent des brûlures dans le bois, funestes au succès de l'opération. Ce fut pour éviter cet inconvénient que les Gaulois inventèrent une autre espèce de tarière (*terebra gallica*), qui étoit une véritable vrille, dont l'action plus réglée et moins rapide ne fait point craindre la combustion. Il me semble que les commentateurs de Pline n'ont donné jusqu'à présent une idée assez juste, ni de l'invention de Dédale, ni de la tarière gauloise.

Voilà, mon cher confrère, les observations que je désirois soumettre à votre jugement. Votre amitié voudra bien, je l'espère, les considérer comme une preuve de la mienne et du vif intérêt que m'inspirent vos ouvrages.

E. Q. VISCONTI.

Paris, le 12 décembre 1812.

[1] Pline, Liv. VII, §. 57.

[2] Pline, Liv. XVII, §. 25; Columella, Liv. IV, v. 29.

NOTES.

NOTES.

Pag. 24. La pyramide de Cholula portoit aussi des noms de *Toltecatl*, *Ecaticpac et Tlachihuatepetl.* Je suppose que cette dernière dénomination dérive du verbe mexicain *tlachiani*, voir autour de soi, et de *tepetl*, montagne, parce que le Téocalli servoit de vigie pour reconnoître l'approche de l'ennemi dans les guerres qui avoient fréquemment lieu entre les Cholulains et les habitans de Tlascala. Sur la question importante, si le temple, ou plutôt la pyramide à gradins dédiée à Jupiter Belus, a servi de prototype aux pyramides de Sakhara et à celles de l'Inde et de la Chine, voyez *Jules de Klaproth, Magasin asiatique*, Tom. 1, pag. 486 (en allemand).

Pag. 72. On a révoqué en doute récemment si les Péruviens, outre les Quippus, avoient connu les peintures symboliques. Un passage tiré de l'*Origen de los Indios del Nuevo Mundo* (Valencia 1610), p. 91, ne laisse aucun doute à cet égard. Après avoir parlé des hiéroglyphes mexicains, le père Garcia ajoute : « Au commencement de la conquête, les Indiens du Pérou se confessoient par des peintures et des caractères qui indiquoient les dix mandemens et les péchés commis contre ces mandemens. On peut conclure de là que les Péruviens faisoient usage de peintures symboliques, mais que celles-ci étoient plus grossières que les hiéroglyphes des Mexicains, et que généralement le peuple se servoit de nœuds ou de quippus. » Voyez aussi *Acosta*, *Historia natural y moral de las Indias*, lib. v, cap. 8, pag. 267.

Pag. 125. Le mot *atl* ou *atel* se retrouve dans l'est de l'Europe. D'après l'observation de M. Frédéric Schlegel, le pays habité par les Madjares, avant la conquête de la Hongrie, portoit le nom d'*Atelkusu.* Cette dénomination désignoit la Moldavie, la Bessarabie et la Walachie, trois provinces limitrophes de l'embouchure du Danube qui portoit, de même que le Wolga, le nom de la *grande eau, atel.* (Voyez plus haut p. 162.) L'hiéroglyphe mexicain de l'eau, *atl*, indique, par les ondulations de plusieurs lignes parallèles, le mouvement des vagues, et rappelle le caractère phénicien de l'eau, *mem*, qui a passé dans l'alphabet grec et peu à peu dans celui de tous les peuples occidentaux. Voyez l'ouvrage ingénieux de M. Hug, *sur l'invention des lettres*, 1801, pag. 30.

Le chevalier Boturini nous a transmis les noms des vingt jours d'un mois toltèque, d'après le calendrier des habitans de Chiapa et de Soconusco. Voici ces signes avec ceux qui leur correspondent selon le calendrier aztèque :

Mox.	Cipactli.	Baz.	Ozomatli.
Igh.	Ehecatl.	Enob.	Malinalli.
Votan.	*Calli.*	*Been.*	*Acatl.*
Ghanan.	Cuetzpalin.	Hix.	Ocelotl.
Abagh.	Cohuatl.	Tziquin.	Quauhtli.
Tox.	Miquiztli.	Chahin.	Cozcaquauhtli.
Moxic.	Mazatl.	Chic.	Ollin.
Lambat.	*Tochtli.*	*Chinax.*	*Tecpatl.*
Mulu.	Atl.	Cahogh.	Quiahuitl.
Elab.	Itzcuintli.	Aghual.	Xochitl.

On est surpris de trouver, parmi des peuples de même race, des noms d'un caractère si différent. Les dénominations de Mox, Igh, Tox, Baz, Hix et Chic, ne paroissent pas appartenir à l'Amérique, mais à cette partie de l'Asie orientale qui est habitée par des peuples dont les langues sont monosyllabiques. (Voyez plus haut p. 144, et Boturini, *Idea de una historia general de Nueva España*, pag. 118). Nous observerons, à cette occasion, que la terminaison chinoise en *tsin* se retrouve dans un grand nombre de noms propres mexicains, par exemple dans *Tonantsin*, *Acamapitsin*, *Coanacotsin*, *Cuitlahuatsin* et *Tzilacatsin*.

Selon les recherches savantes de M. Klaproth, les Ouigours ou Uighurs n'ont jamais habité les bords du Selinga, comme l'admet M. Langlès, mais les montagnes Ulugh-tagh, les rives du Ssir, qui est l'Iaxartès des anciens et la Steppe de Kara-Kun, à l'est du lac Aral. (Voyez plus haut p. 141, et *Hammer, Mines de l'Orient*, Tom. II, pag. 194).

Pag. 194. Pour jeter plus de jour sur les recherches qui font l'objet de mon mémoire sur le calendrier mexicain, je rapporterai ici des observations très-judicieuses qui m'ont été communiquées par M. Jomard. Le nom de ce savant est avantageusement connu de ceux qui s'occupent des antiquités de l'Egypte [1], et je m'empresse de donner ici l'extrait d'une lettre qu'il a bien voulu m'adresser:

« J'ai reconnu dans votre mémoire sur la division du temps des peuples mexicains, comparée à celle des peuples asiatiques, des rapports très-frappans entre le calendrier toltèque et des institutions observées sur les bords du Nil. Parmi ces rapports il y en a un qui n'est pas le moins digne d'attention. C'est l'usage d'une année vague de 365 jours, composée de mois égaux et de 5 jours épagomènes, également employée à Thèbes et à Mexico, à plus de trois mille lieues d'intervalle. Il est vrai que les Égyptiens n'avoient pas d'intercalation, tandis que les Mexicains intercaloient 13 jours tous les 52 ans. Il y a plus; l'intercalation étoit proscrite en Égypte à tel point que les rois juroient, en recevant la couronne, de ne jamais souffrir qu'on la mît en pratique pendant le cours de leur règne. Malgré cette dissemblance, on voit un point essentiel d'analogie dans la longueur de la durée de l'année solaire. En effet, l'intercalation des Mexicains étant de 13 jours à chaque cycle de 52 ans, revient à celle du calendrier Julien, c'est-à-dire d'un jour en quatre ans, et suppose par conséquent la durée de l'année de 365 jours 6 heures. Or telle étoit aussi la longueur de l'année chez les Égyptiens, puisque la période sothique étoit à la fois de 1460 années solaires et de 1461 années vagues : c'étoit en quelque sorte intercaler une année entière de 365 jours tous les 1460 ans. La propriété de la période sothique de ramener les saisons et les fêtes au même point de l'année, après les avoir fait passer par tous les points successivement, est sans doute une des causes qui faisoient proscrire l'intercalation, non moins que la répugnance des Égyptiens pour les institutions étrangères. Or, il est remarquable que cette même année solaire de 365 jours 6 heures adoptée par des peuples aussi différens, et plus éloignés peut-être encore par leur état de civilisation que par la distance terrestre, se rapporte à une époque astronomique très-réelle et appartient en propre aux Égyptiens. C'est un point que M. Fourier mettra hors de doute dans ses belles recherches sur le zodiaque d'Égypte. Personne n'est aussi bien que lui en état de traiter cette question sous le rapport astronomique, et lui seul peut mettre dans tout son jour les découvertes heureuses qu'il a faites. J'ajouterai ici que les Perses qui intercaloient 30 jours tous les 120 ans, les Chaldéens qui usoient de l'ère de Nabonassar, les Romains qui ajoutèrent un jour tous les quatre ans, enfin les Syriens et presque tous les peuples qui ont réglé leur calendrier sur le

[1] Voyez les intéressans Mémoires de M. Jomard, sur le lac de Moeris comparé au lac de Fayoum, sur Syene et les Cataractes, sur l'île d'Eléphantine, sur Ombos et ses environs, et sur les antiquités d'Edfou et d'Hermonthis, faisant partie de la *Description de l'Égypte ancienne et moderne*, que l'on doit à la munificence du Gouvernement français.

cours du soleil, me paroissent avoir également puisé en Égypte la notion d'une année solaire de 365 jours $\frac{1}{4}$ juste, l'usage des mois égaux et celui des cinq épagomènes. Quant aux Mexicains, il seroit superflu de rechercher comment cette connoissance leur est venue; un pareil problème ne sera pas résolu de sitôt, mais le fait de l'intercalation de 13 jours par cycle, c'est-à-dire l'usage d'une année de 365 jours $\frac{1}{4}$ dépose nécessairement ou d'un emprunt fait à l'Égypte ou d'une communauté d'origine. Ajoutons que l'année des Péruviens n'est point solaire, mais réglée sur le cours de la lune, comme chez les Juifs, les Grecs, les Macédoniens et les Turcs. Au reste, la circonstance de 18 mois de 20 jours, au lieu de 12 mois de 30 jours, fait une différence très-grande. Les Mexicains sont le seul peuple qui ait divisé l'année de cette manière. »

« Un second rapport que je remarque entre le Mexique et l'Égypte, c'est que le nombre de semaines ou demi-lunaisons de 13 jours comprises dans un cycle mexicain est le même que celui des années de la période sothique; ce nombre est 1461. Vous regardez un tel rapport comme accidentel et fortuit; peut-être a-t-il la même origine que la notion de la longueur de l'année. Si en effet l'année n'étoit pas de 365 jours 6 heures, c'est-à-dire de $\frac{1461}{4}$ jours, le cycle de 52 ans ne renfermeroit pas $\frac{52 \cdot 1461}{4}$ ou 13 fois 1461 jours; ce qui fait 1461 périodes de 13 jours. Il faut convenir toutefois que ces semaines de 13 jours, ces tlalpilli de 13 ans, cette intercalation de 13 jours au bout du cycle, enfin ces cycles de quatre fois 13 ans reposent sur un nombre premier qui est absolument étranger au système égyptien. »

« Vous avez fait remarquer un fait plus important en ce qu'il tient aux mœurs des peuples, c'est la fête du solstice d'hiver, également célébrée par les Égyptiens et par les Aztèques. Les premiers, s'il faut en croire Achilles Tatius, se livroient au deuil en voyant le soleil descendre vers le capricorne et les jours décroître; mais quand le soleil s'élevoit de nouveau vers le cancer, ils s'habilloient de blanc et portoient des couronnes. L'usage des Mexicains que vous avez décrit, est sans contredit analogue à la fête égyptienne; on ne pourroit contester ce rapport qu'en plaçant à une autre époque le commencement de l'année mexicaine, ainsi que l'ont fait plusieurs auteurs. Mais vous avez mis hors de doute qu'au renouvellement du cycle, ce commencement tomboit au 9 janvier : par conséquent, en tenant compte des 13 jours intercalaires et des épagomènes avec lesquels commençoit la fête, le feu nouveau s'allumoit au solstice d'hiver. Il reste à expliquer pourquoi le phénomène de la diminution des jours n'effrayoit les Mexicains qu'une fois tous les 52 ans[1], comme si, au bout d'un cycle, le soleil descendoit plus bas qu'à l'ordinaire! Est-ce que, faute d'une solennité, ils ne s'apercevoient pas de la plus courte apparition du soleil, et qu'ils attendoient un signal pour s'abandonner au deuil et à la terreur. Je conçois que si la fête avoit eu lieu chaque année au même jour, ils se seroient plaints de la retraite du soleil, au moment où il remontoit déjà visiblement; mais pour ne pas les faire gémir à contre-temps, il étoit facile d'avancer la fête tous les quatre ans d'un jour, de manière qu'en 52 années elle auroit occupé 13 jours différens. Une pareille difficulté m'arrête pour l'usage attribué aux Égyptiens. Achilles Tatius ne désigne point l'époque à laquelle il se pratiquoit : il se sert seulement de l'expression vague *un jour*, *ποτὲ* (Uranol. pag. 146), et ajoute que c'étoit le temps des fêtes isiaques, sans dire si cette pratique avoit lieu tous les ans. S'il en eût été ainsi, on auroit vu, dans le cours d'une période sothique, les Égyptiens, dans la crainte d'être abandonnés par le soleil, se livrer à la douleur, arracher leurs cheveux et déchirer leurs habits, au moment même où cet astre occupoit le zénith et dardoit ses plus grands feux. Avouez, Monsieur, que cela n'est guère probable. Achilles Tatius nous en a dit trop peu pour que nous puissions comprendre cette prétendue coutume des Égyptiens. Si la fête arrivoit tous les ans au même jour, elle étoit

[1] Geminus prétend, contre l'opinion des Grecs, que la fête n'avoit pas lieu le jour du solstice, et qu'elle parcouroit tous les jours de l'année successivement pendant une période sothique (*Uranol.*, p. 34).

absurde pendant quatorze siècles et demi d'une période sothique; si elle n'avoit lieu que l'année du renouvellement de la période, pourquoi cette année-là préférablement? et enfin, si l'on avançoit la fête tous les quatre ans d'un jour, il faut convenir que les Égyptiens se désoloient bien à tort de la prochaine disparition du soleil, puisqu'à Thèbes il s'élevoit au solstice d'hiver d'environ quarante degrés. »

« Vous avez comparé les noms des années et des jours mexicains avec les noms des signes du zodiaque tartare et des différens zodiaques de l'ancien continent. Vous avez démontré qu'on disoit au Mexique le *jour lapin, tigre* ou *singe*, etc., comme on disoit en Asie le *mois lièvre*, le *mois tigre*, le *mois singe*, etc.; vous avez fait voir aussi que plusieurs de ces animaux sont également étrangers à la Tartarie et au Mexique, et cette dernière remarque donne à penser que l'usage des séries périodiques pour le calcul du temps, commun aux Mexicains et aux Asiatiques, aussi bien que ces dénominations, pourroit venir d'un pays bien différent et bien éloigné. Ces questions sont du plus haut intérêt; mais je ne m'attacherai ici qu'à la ressemblance de l'un des signes des Aztèques, le signe Cipactli, avec le capricorne du zodiaque grec ou plutôt égyptien : c'est le seul des vingt noms de jours mexicains qui présente cette analogie. N'est-il pas remarquable que Cipactli est le premier signe des jours, comme le capricorne est à la tête des catastérismes. Quelque divergence qu'il y ait dans l'ordre des signes des différens zodiaques, cette analogie de position pour le premier de tous paroît constatée, et il me semble y voir une confirmation de l'origine du zodiaque égyptien. Qu'on ait observé ou non le colure du solstice d'été au premier degré du capricorne, il est certain aujourd'hui que le zodiaque dont nous faisons usage d'après les Romains et les Grecs, et que ceux-ci ont copié en Égypte, appartient essentiellement à ce dernier pays et à lui seul, et qu'il n'a d'explication possible qu'en faisant remonter jusqu'au capricorne le solstice d'été. Or l'année rurale égyptienne commençoit au solstice d'été. Il ne faut donc pas s'étonner que le capricorne ait occupé autrefois la première place parmi les dodécatémories. Si l'on savoit à quelle époque commençoit jadis l'année en Tartarie, au Tibet ou au Japon, on pourroit déduire quelque chose d'analogue de la position du verseau à la tête du zodiaque chez ces divers peuples. En effet, le premier signe est le *rat* qui correspond au verseau. *Mahara*, le monstre marin du zodiaque des Hindoux, correspondant au capricorne, y occupe le second rang, ce qui suppose encore le verseau au premier. Ainsi les positions successives du colure solsticial dans le verseau, dans le capricorne, et plus tard dans la vierge, le lion et le cancer, seroient indiquées par les monumens les plus anciens et les plus authentiques, savoir les zodiaques des peuples. Mais je n'insiste pas sur cette idée qu'il ne m'est pas encore permis d'appuyer de ses preuves. Bornons-nous à remarquer que le capricorne placé à la tête des signes en Égypte et au Mexique, est un rapport de plus entre les deux pays. »

« Vous avez encore observé que les poissons du zodiaque égyptien sont accompagnés d'un porc, animal qui, dans le zodiaque du Tibet, remplace le catastérisme des poissons, et que la balance répond au dragon du zodiaque tartare, dont le nom a son équivalent dans le mot de *cohuatl* ou couleuvre; nom de l'un des jours mexicains. Ce signe de la balance, dont on a si mal à propos révoqué en doute l'ancienneté, se trouve dans les dodécatémories des Indiens et dans leurs maisons lunaires, aussi bien que dans le zodiaque égyptien. Ceux qui objectent que ce n'est point un ζωδίον ignorent apparemment que la balance est toujours portée par une figure humaine, comme l'épi par la vierge, et le vase par le verseau. Si la balance est un signe ajouté par les Romains, qui peut l'avoir sculpté à Eléphanta? Il est vrai qu'avant Auguste, le scorpion remplissoit deux signes par son étendue dans le zodiaque des Grecs et des Romains. Vitruve est le premier écrivain où on trouve le mot *libra*. Aratus, Eudoxe, Hipparque, pour désigner le signe de la balance, s'étoient servis du nom de χηλαι, qui signifie *serres* de scorpion. Mais, depuis la conquête de Jules-César, les Romains visitèrent beaucoup l'Égypte : ils aperçurent sans doute la balance sur les monumens, et

ils en adoptèrent l'usage. Germanicus, qui, selon Tacite, examina les antiquités d'Égypte, traduisit le poëme d'Aratus, comme avoit fait Cicéron, mais il ne rendit pas comme lui le mot χηλαι par *chelæ*. Il se servit du mot *libra*, et l'on voit que Virgile, Manilius, Vitruve, Hygin, Macrobe, Festus-Avienus, etc., tous postérieurs à la conquête d'Égypte, parlent tous aussi de la balance. On peut en dire autant de Ptolémée et d'Achilles Tatius. Ce sont les Chaldéens plutôt que les Egyptiens, qu'on pourroit soupçonner de n'avoir pas connu la balance, puisque Servius, en commentant ces vers si connus : *Anne novum sidus tardis te mensibus addas, etc.*, observe que les Chaldéens divisent le zodiaque en onze constellations, et les Egyptiens en douze. Le commentaire de Germanicus met la question dans le plus grand jour, en montrant que la balance des Egyptiens étoit ce que les Grecs nommoient *chelæ*, et je trouve qu'Eratosthènes fournit la même remarque : χηλαί ὅ ἐςι ζυγὸς. Où auroit-il pris ce rapprochement, si la balance n'existoit pas de son temps? Eudoxe étoit grec : en parlant aux Grecs, il devoit employer le nom de *chelæ* qui leur étoit connu; mais Eratosthènes écrivant en Egypte, expliquant la sphère grecque, étoit à portée de dire à quel signe égyptien ce nom répondoit. Nous savons encore, par le Zend Avesta, que les anciens Perses connoissoient la balance astronomique; et Saint-Epiphane en dit autant des Pharisiens. Enfin, qu'y a-t-il de plus fort que ce passage d'Achilles Tatius : *Les chelæ que les Égyptiens appellent balance* (Uranol., p. 168). Je ne finirois pas si je citois tous les auteurs. Quant aux monumens, on en connoît si peu, et ils sont si récens, à l'exception de ceux de l'Egypte et de l'Inde, qu'ils n'apprennent rien sur l'antiquité de cet astérisme. Mais tout prouve cette antiquité. A Rome même, avant que la balance fût placée dans le ciel, son nom étoit connu. Cicéron emploie le nom de *jugum*, il en est de même de Varron; Geminus se sert du mot ζυγὸς. L'école d'Alexandrie n'ignoroit pas l'existence de ce signe; mais il falloit que la ruine de l'Egypte fût consommée pour mettre en quelque sorte les temples à découvert, procurer la connoissance du planisphère égyptien, et fournir l'image de la balance que les Romains ont empruntée et transmise. »

« Si je me suis arrêté sur l'ancienneté du signe de la balance, déjà démontrée par d'autres, c'est que ce point est lié intimement avec le système du zodiaque égyptien; ce qui paroît, Monsieur, n'être pas votre sentiment, puisque vous admettez plutôt l'antiquité de cet astérisme en Egypte que la notion du mouvement des fixes. Ce qu'il peut y avoir de hasardé dans l'époque attribuée aux monumens de la Thébaïde, c'est la détermination d'une année précise, et non pas une approximation de date, ayant une certaine latitude. Il ne faut pas de grandes lumières en astronomie pour reconnoître le point du ciel ou la constellation qu'occupe le soleil au moment de son apogée; or, puisque ce point change perpétuellement, il est bien impossible qu'on le peigne à la même place pendant vingt et quarante siècles de suite. Qu'y a-t-il d'étonnant que le peuple pour qui ce point faisoit le commencement de l'année, l'ait désigné successivement par la vierge, le lion et le cancer, et antérieurement sans doute par d'autres signes. Je ne veux pas ôter pour cela aux Egyptiens le mérite de cette découverte et de toutes les autres que nous ont transmises les Grecs, si habiles à les dépouiller; mais seulement je veux dire que ce fut pour eux une chose fort naturelle et toute simple que de marquer l'ouverture de leur année là où ils la voyoient commencer. »

« Vous avez rappelé l'attention des savans sur le monument de Bianchini. Ce planisphère me fait souvenir que nous avons vu à Panopolis un zodiaque analogue, composé de cercles concentriques divisés en douze cases; Pococke l'avoit aperçu en passant. Le temps n'a pas permis de faire les fouilles nécessaires pour en prendre la copie. J'y ai vu une figure d'oiseau comme celle que vous remarquez dans le planisphère de Bianchini, où elle correspond au bélier; tandis que, dans le zodiaque tartare et japonnois, l'oiseau répond au taureau. Il est possible que ce marbre, ainsi que la table isiaque, ait été sculpté en Egypte ou d'après un ouvrage égyptien, mais il l'a été certainement par une main étrangère et peu fidèle. »

Ces observations qu'offre la lettre de M. Jomard touchent plusieurs points très-importans de l'astronomie ancienne, l'usage d'une année vague de 365 jours 6 heures, les fêtes qui se trouvent liées à des phénomènes physiques, et les catastérismes du zodiaque solaire. Il existe, sans doute, une espèce d'astronomie élémentaire, qu'on pourroit appeler naturelle, et qui, au même âge de la civilisation, a dû se présenter à des peuples entre lesquels il n'a existé aucune communication directe. C'est à cette science qu'appartiennent les premières notions sur le nombre des pleines lunes qui correspondent à une révolution solaire, sur le temps duquel cette révolution excède 365 jours, sur les 27 à 28 parties égales du ciel que parcourt la lune pendant l'intervalle d'une lunaison, sur les étoiles qui disparoissent dans les premiers rayons du soleil, sur la longueur des ombres d'un gnomon, et sur la manière de tracer une méridienne par le moyen de hauteurs correspondantes ou d'ombres d'égale longueur. Une marque choisie à l'horizon, un arbre ou la cime d'un rocher, auxquels on compare le soleil levant ou couchant, une attention un peu suivie à des phénomènes qui se répètent à des intervalles de temps peu considérables, suffisent pour jeter les bases de cette astronomie naturelle. (*Fréret, OEuvres complètes*, Tom. XII, pag. 78). La dodécatémorie de l'écliptique, les maisons lunaires, des intercalations d'un jour en quatre ans ou du multiple de ces nombres, des moyens tentés pour concilier l'almanach lunaire avec l'almanach solaire, et pour faire coïncider avec les mêmes saisons les mêmes termes des séries périodiques, l'usage des gnomons, l'importance donnée aux époques où les ombres sont les plus longues ou les plus courtes, les craintes marquées à la fin d'une grande année, l'idée d'une régénération au commencement d'un cycle, tout cela trouve sa source dans l'observation des phénomènes les plus simples et dans la nature individuelle de l'homme.

Nous croyons devoir le répéter ici, il est extrêmement difficile de distinguer ce que les peuples ont puisé pour ainsi dire en eux-mêmes et dans les objets qui les entourent, de ce qui leur a été transmis par d'autres peuples plus avancés dans les arts. Les hiéroglyphes et l'écriture symbolique naissent du besoin que l'on sent d'exprimer ses idées par des figures. Un *tumulus* ou des pyramides s'élèvent en accumulant de la terre et des pierres pour désigner un lieu de sépulture. Les méandres, les labyrinthes, les grecques se rencontrent partout, soit parce que les hommes se plaisent en général à une répétition rhythmique des mêmes formes, soit parce qu'ils ont pris pour modèle les figures régulières tracées sur la peau des grands serpens aquatiques et sur la carapace des tortues. Un peuple à demi-sauvage, les Araucains du Chili, a une année (*sipantu*) qui offre encore plus d'analogie avec l'année égyptienne que celle des Aztèques. Trois cent soixante jours sont répartis en douze mois (*ayen*) d'égale durée, auxquels on ajoute à la fin de l'année, au solstice d'hiver (*huamathipantu*), cinq jours épagomènes. Les nycthemères, comme ceux des Japonnois, sont divisés en douze heures (*llagantu*). Il se pourroit que les Araucains eussent reçu cette division du temps de l'Asie orientale, en la puisant à la même source de laquelle est venu aux Muyscas de Cundinamarca le cycle asiatique de 20 fois 37 *sunas* ou de soixante ans : mais rien ne s'oppose à admettre que le calendrier des Araucains ait pris naissance dans le nouveau continent. Beaucoup de peuples n'ont d'abord eu que des années de 360 jours, non parce que les révolutions solaires avoient jadis une plus courte durée, comme l'assure gravement un auteur d'ailleurs très-estimable, le comte Carli, mais parce que l'on s'étoit arrêté à un nombre rond, résultat d'un premier aperçu de la longueur de l'année. Douze pleines lunes observées pendant l'intervalle d'environ 360 jours, conduisoient à des mois de trente jours, et les jours complémentaires furent ajoutés lorsqu'on s'aperçut de la confusion qui naissoit de l'emploi d'années trop courtes. Il en est des mœurs et des usages des peuples comme de l'analogie qu'offrent leurs langues entre elles ; il est de certaines marques auxquelles on reconnoît directement l'identité d'origine ou les communications qui ont existé de nation à nation. On conçoit par exemple que les signes de notre zodiaque solaire ont pu prendre leurs dénominations

en Égypte, ou dans l'Inde, ou dans d'autres régions arrosées par de grands fleuves et placées sous le même parallèle; mais, ces dénominations une fois fixées, il n'est plus permis de révoquer en doute que les peuples qui emploient les mêmes catastérismes les ont reçues les uns des autres. C'est ainsi qu'on distingue dans les langues cette communauté de racines qui sont pour ainsi dire les signes arbitraires des choses, ou ces formes grammaticales qui paroissent fondées sur un simple caprice, de tout ce qui tient à l'harmonie imitative, à la structure de nos organes, et à la nature de notre intelligence.

Les prêtres d'Héliopolis, consultés par Hérodote, se vantoient que, les premiers de tous les hommes, les Égyptiens avoient inventé la division de l'année en douze parties. Ἔλεγον ὁμολογέοντές σφισι, πρώτους Αἰγυπτίους ἀνθρώπων ἁπάντων ἐξευρέειν τὸν ἐνιαυτὸν, δυώδεκα μέρεα δασαμένους τῶν ὡρέων ἐς αὐτόν. (*Herod.*, *Lib. II*, *ed. Wessel.*, *p.* 104.) Nous pensons que cette invention n'appartient pas plus aux Égyptiens que les modes de numération par groupes de cinq, de dix ou de vingt n'appartiennent à un seul peuple qui les auroit transmis à d'autres peuples dans des contrées très-éloignées.

Le calendrier des Égyptiens, après avoir été l'objet des savantes recherches de Fréret, de la Nauze et de Bainbridge, a reçu de nouveaux éclaircissemens de nos jours par les travaux de M. Ideler, qui réunit à une connoissance profonde des langues anciennes celle des calculs astronomiques. Nous ne discuterons point si, sur les bords du Nil, différens calendriers et différens modes d'intercalations ont été en usage à la fois, comme plusieurs savans distingués l'ont avancé en se fondant sur des passages de Theon, de Strabon, de Vettius Valens et d'Horapollon. (*De la Nauze*, *Mém. de l'Acad. des Inscript.*, Tom. XIV, pag. 351; *Fréret*, *OEuvres*, Tom. X, pag. 86; Tom. XI, pag. 278; *Bainbridge*, *Canicularia*, pag. 26; *Scaliger de emendat. tempor.*, Lib. III, pag. 195; *Gatterer Abriss der Chronologie*, pag. 233; *Id. Weltgeschichte bis Cyrus*, pag. 211, 507 et 567; *Ideler Histor. Untersuchungen*, pag. 100; *Rode*, *über Dendera*, pag. 43). Nous nous bornerons ici à quelques observations sur la mobilité des fêtes.

En Égypte et en Perse où régnoit l'année vague, en Grèce et en Italie où des intercalations imparfaites dérangeoient souvent le calendrier, les fêtes qui avoient rapport à des phénomènes physiques devoient perdre tout intérêt pour le peuple, si on les célébroit, tantôt dans une saison, tantôt dans une autre. Sur les bords du Nil, comme sur ceux du Tibre, on distinguoit sans doute les fêtes attachées à la date d'un mois (*feriæ stativæ*) de celles que les prêtres annonçoient aux époques désignées par les motifs de leur institution. Ces dernières fêtes s'appeloient chez les Romains *feriæ conceptivæ*, et l'on distinguoit les *sementivæ*, les *paganalia* et les *compitalia* (*Marini*, *Atti de' Fratelli Arvali*, Tom. I, pag. 126). En Égypte, la fête de Thoth, qui parcouroit avec le mois de ce nom toutes les saisons pendant la période sothique, ne coïncidoit vraisemblablement pas avec une fête célébrée en l'honneur du lever héliaque de Sirius. Est-il probable que des processions, dans lesquelles on portoit des emblèmes de l'eau, eussent lieu dans les temps des plus grandes sécheresses? Le passage de Geminus, il est vrai, est très-positif : Βούλονται γὰρ (οἱ Αἰγύπτιοι) τὰς θυσίας τοῖς θεοῖς μὴ κατὰ τὸν αὐτὸν καιρὸν τοῦ ἐνιαυτοῦ γίνεσθαι, ἀλλὰ διὰ πασῶν τῶν τοῦ ἐνιαυτοῦ ὡρῶν διελθεῖν, καὶ γίνεσθαι τὴν θερινὴν ἑορτὴν καὶ χειμερινὴν, καὶ φθινοπωρινὴν, καὶ ἐαρινήν (*Elem. Astronom.*, cap. 6). Geminus de Rhodes, qui vivoit du temps de Sylla et de Cicéron, blâme Eudoxe et les Grecs en général d'avoir supposé que la fête d'Isis correspondoit constamment au solstice d'hiver, tandis qu'elle devoit, selon l'année vague, parcourir trente jours dans l'espace de cent vingt ans. Mais si l'on admet que toutes les fêtes qui avoient rapport aux saisons et aux phénomènes astronomiques restoient liées aux dates des mois de Phamenoth, de Pachon ou de Mechir, que deviennent les explications ingénieuses données par

Plutarque dans son Traité *de Iside et Oriside*, des motifs pour lesquels les Égyptiens célébroient telle fête au printemps, telle autre au solstice d'été (*Plut., Opera omnia, ed. Reiske*, Tom. VII, pag. 446, 452 et 484)? Ces rapports entre les cérémonies pratiquées et les phénomènes physiques, cette liaison intime entre le symbole et l'objet, n'auroient donc eu lieu que dans la première année de chaque cycle sothique? L'observation très-juste que M. Jomard fait sur le passage d'Achilles Tatius, s'applique à toutes les fêtes *statives*. Celle d'Isis, citée par Geminus et par Plutarque, étoit une fête lugubre; et, si elle n'étoit point *conceptive*, elle tomboit quelquefois à des époques où les jours augmentoient depuis long-temps (*Uranol.*, pag. 19, *nota* 35). Le serment que les prêtres d'Égypte faisoient prêter au roi de conserver l'année vague (*Comment. in German. interpret. Arati : sign. Capricorni; Hygin., ed. Basil.*, 1535, pag. 174.), ne décèle-t-il pas la ruse d'une caste privilégiée qui, pour se rendre nécessaire au peuple et pour conserver son autorité, se ménage le droit d'annoncer les fêtes liées à des phénomènes astronomiques?

Plutarque, vivant sous le règne de Trajan, se sert déjà de l'année fixe des Alexandrins, selon laquelle le premier Thoth correspond au 29 août du calendrier Julien (*Ideler, Hist. Unt.*, pag. 127); et il rapporte les noms des mois et les fêtes aux époques immuables des solstices et des équinoxes. Achilles Tatius, chrétien, et peut-etre même évêque, vivoit plusieurs siècles après Plutarque : on n'a donc pas besoin d'admettre avec de la Nauze l'existence d'une année fixe sous les Ptolémées, pour expliquer pourquoi Achilles Tatius parle des gémissemens des Égyptiens, à la fête d'Isis, comme d'un usage immuablement lié à l'époque du solstice d'hiver. Si d'ailleurs, chez les Mexicains, nous ne voyons renaître cette crainte de la disparition prochaine du soleil qu'après 52 années vagues, on doit, sans doute, en attribuer la cause à l'importance que tous les peuples attachent à la fin d'un grand cycle. Nous observons aujourd'hui même que le dernier jour de l'an a quelque chose de solennel chez des nations fort éloignées des idées superstitieuses (*Œuvres de Boullanger*, 1794, T. II, p. 61).

A Mexico, comme à Thèbes, le soleil est encore considérablement élevé à l'époque où sa déclinaison australe commence à diminuer, et l'on diroit que la crainte de la disparition totale de cet astre auroit dû naître plutôt dans ces régions de l'Asie, où M. Bailly place l'origine de l'astronomie, que chez les peuples voisins du tropique. Cependant, on conçoit comment, dans un culte dont les symboles ont rapport à l'état du ciel, des idées d'un abaissement progressif du soleil et de la diminution de la durée des jours, quelque peu sensibles que soient ces phénomènes, conduisent à des cérémonies lugubres, à l'expression de la douleur et de la crainte.

Quant au catastérisme auquel différens peuples ont assigné, à différentes époques, la première place dans le zodiaque, c'est un objet de recherche des plus intéressans pour l'histoire de l'astronomie. Comme les années commencent ou par les solstices ou par les équinoxes, l'ordre des signes, ou plutôt la préférence donnée à l'un d'eux qui ouvre la marche des catastérismes, fixe le temps auquel remonte l'origine d'un zodiaque. Sous ce rapport, par l'effet de la précession des équinoxes, la simple série des signes devient un monument historique non équivoque, si l'on suppose toutefois 1.° que le peuple chez lequel on trouve ce monument ne se soit pas servi de l'année vague, ou 2.° qu'il n'ait pas voulu tracer, d'après des idées systématiques, l'ancien état des choses, le point de départ, le commencement d'un cycle. Les peuples de l'Asie orientale ont calculé, par des tables peu exactes, les positions des planètes pour des époques très-reculées : leurs livres parlent d'une conjonction de toutes les planètes, qui semble plutôt le fruit de leurs calculs que de l'observation. Ne seroit-il pas possible que l'on découvrît un jour dans l'Inde un monument sur lequel cette conjonction fût tracée, sans qu'on pût pour cela attribuer à ce monument une haute antiquité?

Aucun passage des anciens ne prouve directement que les Égyptiens aient eu connoissance de la précession des équinoxes. Hipparque fit cette découverte en comparant ses observations avec celles

de Timocharis; il est presque certain, comme M. Delambre l'a prouvé récemment, qu'il n'observa jamais ou qu'il n'observa que très-peu à Alexandrie. Quoique Hipparque ne dût rien aux prêtres de l'Égypte, il est cependant plus que probable que ceux-ci auront fixé leur attention sur le rapport qui existe entre le lever héliaque de Sirius et le jour du solstice d'été. Cette différence [1], dans un intervalle de 1400 ans, varioit de treize jours. Nous savons trop peu de l'astronomie des Égyptiens pour en juger défavorablement par le silence des Grecs et celui de Manethon, aussi peu instruit dans les sciences exactes que dans les règles de la versification. Cette matière importante pour l'histoire des progrès de l'esprit humain, sera bientôt discutée de nouveau par M. Fourier, dont les savantes recherches, attendues avec impatience, seront publiées dans la *Description des Monumens anciens de l'Égypte.*

La haute antiquité de la Balance, avancée par l'abbé Pluche au milieu du dernier siècle, mais contestée récemment par deux antiquaires distingués, MM. Testa et Hager, a été démontrée par les travaux de MM. Ideler et Buttmann [2]. Je pense qu'il sera agréable aux savans qui s'occupent de l'astronomie ancienne, de trouver réunis ici tous les passages qui ont rapport à la constellation de la Balance, et que j'ai vérifiés avec soin : *Hipparchi Comm. in Arat.*, Lib. III, c. 2 (*Petavii Uranolog.*, *ed.* 1703, p. 134); *Geminus*, *Elem. Astron.*, c. 1 et 16 (*Uranol.*, p. 139); *Varro de lingua latina*, Lib. VI, c. 2 (*Auctores lat. linguæ*, *ed. Gothofred.* 1585, p. 48); *Cicero de divin.*, Lib. II, c. 46 (*ed. Jos. Olivetus*, 1740, Tom. III, p. 81 et 478); *German. Cæsar in Arati Phœn.*, v. 89 (*Hygin. Opera*, *Bas.*, 1535, p. 164 et 187); *Vitruv. de architect.*, Lib. IX, c. 4 (*ed. Joannes de Lœt. Amst.*, 1649, p. 190); *Manil. Astron.*, Lib. I, v. 609, et Lib. IV, v. 203 (*ed. Mich. Fayus*, Tom. I, p. 77 et 313); *Virgil. Georg.*, Lib. I, v. 34; *Servius Comment. in Virg.*, Lib. V, p. 208 (*ed. Pancrat. Mascivius*, Tom. I, p. 131); *Plin.*, *Hist. nat.*, Lib. XVIII, c. 25, sect. 59 (*ed. Harduin.*, 1723, Tom. II, p. 130); *Ptolem.*, Lib. IX, c. 7; *Plut. de plac. phil.*, Lib. I, c. 6 (*ed. Reiske*, Vol. IX, p. 486); *Manethonis Apotelesm.*, Lib. II, v. 137 (*ed. Gronov.*, 1698, p. 23); *Macrob. Comment. in Somnum Scip.*, Lib. I, c. 19, et *Saturn.*, Lib. I, c. 12 et 22 (*Opera omnia*, *ed. Gronov.*, 1670, v. 90, 244 et 306); *Achilles Tatius*, *Jsagoge* c. 23 *et frag.* (*Uranol.*, p. 85 et 96); *Theon*, *Comment. in Ptol.* (*ed. Bas.* 1538, p. 386); *Martianus Capella de nupt. philologiæ et Mercurii*, Lib. VIII (*ed. princeps*, 1498, *fol. R.* III); *Luc. Ampelius liber mem.*, *cap.* 2 (*ed. Bipontina ad calcem Flori*, p. 158); *Kircher*, *OEdip. Ægypt.*, 1653, Tom. II, p. 206.

Parmi les auteurs anciens qui font mention du signe de la Balance (ζυγὸς, τὰ ζυγὰ, λίτραι, *iugum*, *libra*), le seul qui soit antérieur à la réforme du calendrier par Jules-César, est Hipparque. Le passage du commentaire d'Hipparque sur Aratus, a échappé aux savantes recherches de l'abbé Testa, qui assure qu'avant Geminus, le mot ζυγὸς étoit inconnu aux astronomes grecs; il ajoute : « Ne tre libri del commentario d'Ipparco sopra Arato, la libra non comparisce e *non si nomina mai*, *come ognuno puó assicurarsene da per se* (*Testa*, *del Zodiaco*, p. 21 et 46). Je dois faire observer ici que le passage d'Hipparque que j'ai cité, se trouve dans le commentaire divisé en trois livres, et non dans le fragment qui paroît apocryphe, et qui est attribué tantôt à Hipparque, tantôt à Eratosthènes.

[1] « Le lever héliaque de Sirius étoit éloigné du solstice, 2782 années avant notre ère, de deux jours, et, 1322 années avant notre ère, de treize jours; 139 ans après notre ère, la différence s'élevoit déjà à vingt-six jours: mais, par des compensations heureuses, malgré la précession des équinoxes, le lever de Sirius restoit pendant 3000 ans lié au même jour du calendrier Julien» (*Ideler*, p. 88 et 90).

[2] *Ideler*, *Hist. Untersuch*, 1806, pag. 371. *Sternnamen*, pag. 175. *Pluche*, *Hist. du ciel* (*ed.* de 1740), Tom. I, pag. 21. *Montucla*, *Hist. des mathem.* P. I, Lib. II, § 7, pag. 79. *Bailly*, *Hist. de l'Astr.*, Vol. I, pag. 499 et 501. *Schmidt*, *de Zod. origine*, pag. 54. *Asiat. Researches*, Tom. II, pag. 302, et Tom. IX, pag. 347. *Dupuis*, dans la *Revue philos.*, 1806. *Mai*, pag. 311. *Swarz*, *Rech. sur l'origine de la sphère*, p. 99. *Schaubach Gesch der Griech. Astron.*, pag. 242, 296 et 370. *Hager*, *Illustraz. d'uno Zodiaco*, pag. 25-35. *Anquetil*, *Zend-Avesta*, Tom. II, pag. 549. *Testa*, *Dissertaz. sopra due Zodiaci dell' Egitto* 1802, pag. 20, 39 et 42. *Delambre*, *Astronomie*, Tom. I, pag. 478.

Les mots ζυγὸς et *iugum* pourroient sans doute désigner un couple, tout ce qui est double ou pair; mais les prosaïstes emploient dans ce sens plutôt ζεῦγος que ζυγὸς, et Ptolémée met τὰ ζυγὰ en opposition avec χηλαί; ce qu'il ne feroit pas si ζυγὸς et ζυγὰ étoient l'explication de χηλαί. « L'étoile, dit-il, qui, d'après eux (les Chaldéens), se trouve dans le bassin de la Balance, et, d'après nos principes (d'après notre manière de diviser le zodiaque), dans les serres du Scorpion [1]. »

Pag. 196. *Tertres élevés à main d'homme.* Dans les deux Amériques on se demande quel étoit le but des indigènes lorsqu'ils ont élevé tant de collines artificielles, dont plusieurs ne paroissent avoir servi, ni de tombeaux, ni de vigies, ni de soubassement d'un temple. Un usage établi dans l'Asie orientale peut jeter quelque lumière sur cette question importante. Deux mille trois cents ans avant notre ère, on sacrifioit en Chine, à l'Être-Suprême, Chan-ty, sur quatre grandes montagnes appelées les *Quatre Yo*. Les souverains trouvèrent incommode d'y aller en personne, et ils firent élever, près de leurs habitations, à main d'homme, des éminences représentant ces montagnes. *Voyage de lord Macartney*, Tom. I, pag. LVIII. *Hager*, *Monument de Yu*, 1802, p. 10.

Pag. 200. *Plaine de Tapia, près de Lican.* Pour ne pas faire naître de fausses idées sur le costume des Indiens de la province de Quito, je dois observer ici que ce costume est généralement noir, mais que les personnes un peu aisées, par exemple les Métis, portent des *ruanas* de serge rayée (*listado*) qui couvrent la tunique indienne appelée *capisayo*. Ce sont ces *ruanas* qui se trouvent indiquées sur la Planche XXV, afin que les figures, tout en se détachant du fond du paysage, servent à en varier l'aspect. La coupe du vêtement est très-exacte, mais les couleurs du *listado* sont trop vives dans quelques épreuves.

Pag. 210. *Système des Hindoux.* C'est à tort que j'ai dit, sur la foi de quelques *Sastras*, que chez les Hindoux tous les *yougas* se terminoient par des inondations. M. Maier, dans son intéressant ouvrage *sur les idées religieuses des peuples*, observe que, d'après la doctrine des Banians, la première génération a été détruite par les eaux, et que la seconde a péri par l'effet des ouragans; que, dans le troisième âge, la terre entr'ouverte a englouti les hommes; et que le quatrième âge terminera par le feu. *Friedrich Maier*, *Mythologisches Taschenbuch*, Tom. II, pag. 299; et *Allgemeines Mythol. Lexicon*, Tom. II, pag. 471. Cette doctrine, à l'ordre des destructions près, offre une analogie frappante avec la tradition mexicaine.

Pag. 218. *Tlacahuepancuexcotzin.* Rien ne frappe plus les Européens dans la langue aztèque, nahuatl ou mexicaine, que l'excessive longueur des mots. Cette longueur ne tient pas toujours, comme quelques savans l'ont prétendu, à la circonstance que les mots sont composés, comme en grec, en allemand et dans le sanscrit, mais à la manière de former le substantif, le pluriel ou le superlatif. Un baiser s'appelle *tetennamiquiliztli*, mot qui est formé du verbe *tennamiqui*, embrasser, et des particules additives *te* et *liztli*. De même : *tlatolana*, demander, et *tetlatolaniliztli*, une demande; *tlayhiouiltia*, tourmenter, et *tetlayhiouiltiliztli*, tourment. Pour former le pluriel, les Aztèques redoublent dans beaucoup de mots la première syllabe : comme *miztli*, chat; *mimiztin*, les chats; *tochtli*, lapin; *totochtin*, les lapins. *Tin* est la terminaison qui indique le pluriel. Quelquefois la

[1] *Ptolem. ed. Bas.*, p. 232. Theon, dans son Commentaire, emploie, au lieu de ζυγὸς et de τὰ ζυγὰ, souvent le mot λίτραι, substitution qui ne laisse aucun doute sur la signification de ζυγὸς. Manethon dit : « les serres du Scorpion que *les hommes saints* appellent le fléau de la Balance, » et ce passage seroit très-remarquable s'il étoit prouvé que Manethon l'astronome est identique avec l'auteur des Αἰγυπτιακὰ, et que par conséquent il ait vécu sous le règne de Ptolémée Philadelphe. (*Fabricii Bibl. græca*, 1795, Tom. IV, pag. 135-139.) Le mot ζυγὸς ne se trouve pas dans les Catastérismes d'Ératosthènes (*ed. Schaubach*, c. 7, pag. 6), mais dans le Commentaire sur Aratus (*Uran.*, pag. 142), qui porte faussement le nom de cet ancien astronome, et qui paroît d'Achilles Tatius.

réduplication se fait au milieu du mot; par exemple : *ichpochtli*, fille; *ichpopochtin*, les filles; *telpochtli*, garçon; *telpopochtin*, les garçons. L'exemple le plus remarquable que je connoisse d'une véritable composition de mots se trouve dans le mot *amatlacuilolitquitcatlaxtlahuilli*, qui signifie la récompense que l'on donne au messager qui porte un papier sur lequel est indiquée, en caractères symboliques ou en peinture, quelque nouvelle que l'on veut transmettre. Ce mot qui, à lui seul, forme un vers alexandrin, renferme *amatl*, papier d'Agave americana, *cuiloa*, peindre, tracer des caractères significatifs, et *tlaxtlahuilli*, le paiement ou salaire d'un ouvrier. Dans la langue aztèque manquent les lettres B, D, F, G et R. (*Carlos de Tapia Zenteno, cura de Tampamolon, Arte novissima de Lingua Mexicana*, 1753, pag. 7.) De même dans la langue basque on ne trouve pas la lettre F, et aucun mot n'y commence par une R. Quelque isolées que paroissent au premier abord certaines langues, quelque extraordinaires que soient leurs caprices et leurs idiotismes, toutes ont de l'analogie entre elles; et ces rapports multipliés seront aperçus à mesure que l'on perfectionnera l'histoire philosophique des peuples, et l'étude des langues qui sont à la fois le produit de l'intelligence et l'expression du caractère individuel de l'homme.

Pag. 226. *Premier âge de la terre.* Le moine franciscain, Andrès de Olmos, très-instruit en différentes langues du Mexique dont il a composé des grammaires, a laissé une notice très-curieuse sur la Cosmogonie d'Anahuac. (*Marieta, Tercera parte de la Historia Eclesiastica*, 1596, pag. 48.) Le dieu *Citlalatonac* étoit uni à la déesse *Citlalicue* : le fruit de leur union fut une pierre, un silex, *tecpatl*, qui tomba sur la terre près d'un endroit appelé les Sept Cavernes, *Chicomoztotl*. Ce bétyle se retrouve parmi les hiéroglyphes des années et des jours; c'étoit un aérolithe, une pierre divine, un *teotetl* qui, en se brisant, produisit 1600 dieux subalternes habitans de la terre. Ceux-ci se voyant sans esclaves qui pussent les servir, obtinrent de leur mère la permission de créer des hommes. *Citlalicue* ordonna à *Xolotl*, un des dieux de la terre, de descendre aux enfers pour y chercher un os, et c'est cet os qui, brisé comme l'aérolithe ou tecpatl, donna naissance au genre humain. (*Torquemada*, T. II, p. 82.) D'après cette même tradition, le premier homme, *Iztacmixcuatl* ou *Iztacmixcohuatl*, demeuroit à *Chicomoztotl* où il parvint à un âge très-avancé. Il eut de sa femme, *Ilancueitl*, six fils desquels descendent tous les peuples d'Anahuac. *Xelhua*, l'aîné de ses fils, peupla Quauhyuechola, Tzoca, Epatlan, Teopantla, Tehuacan, Cozcatla et Totetlan. *Tenuch*, le second, étoit le père des Tenuches ou Mexicains proprement dits. *Ulmecatl* et *Xicalancatl*, de qui descendent les Olmèques et Xicalanques, peuplèrent les environs de Tlascala, Cuatzacualco et Totomihuacan. *Mixtecatl* et *Otomitl* devinrent les chefs des Mixtèques et des Otomites. (*Torquemada*, T. I, p. 34 et 35.) Cette généalogie des peuples rappelle la table ethnographique de Moïse; elle est d'autant plus remarquable, que les Toltèques et les Aztèques, chez lesquels se trouve cette tradition, se regardoient eux-mêmes comme appartenant à une race privilégiée et très-différente de celle des Otomites et des Olmèques. C'est un essai par lequel on a cherché à réduire à un principe d'unité la diversité des langues, et à l'expliquer par l'origine commune de tous les peuples.

Pag. 227. *Sortie d'Aztlan.* Pour faciliter la lecture de cet ouvrage sur les monumens des anciens peuples du Mexique, je consignerai ici un fragment tiré du Précis de l'histoire d'Anahuac, que j'ai commencé à composer pendant mon séjour à Mexico. Ce fragment sera utile aux personnes qui, n'ayant pas le loisir de remonter aux sources, ont dû se borner à étudier l'histoire de l'Amérique de Robertson, histoire admirable pour la sagesse de la composition, mais trop abrégée dans la partie qui concerne les Toltèques et les Aztèques. J'ai cité avec soin les auteurs dont je me suis servi pour l'indication des dates.

TABLEAU CHRONOLOGIQUE DE L'HISTOIRE DU MEXIQUE.

La région montagneuse du Mexique, semblable au Caucase, étoit habitée, dès les temps les plus reculés, par un grand nombre de peuples de races différentes. Une partie de ces peuples peut être considérée comme le reste de tribus nombreuses qui, dans leurs migrations du Nord au Sud, avoient traversé le pays d'Anahuac, et dont quelques familles, retenues par l'amour du sol qu'elles avoient défriché, s'étoient séparées du corps de la nation, en conservant leur langue, leurs mœurs, et la forme primitive de leur gouvernement.

Les peuples les plus anciens du Mexique, ceux qui se regardoient comme autochthones, sont : les Olmèques ou Hulmèques qui ont poussé leurs migrations jusqu'au golfe de Nicoya et à Léon de Nicaragua, les Xicalanques, les Cores, les Tépanèques, les Tarasques, les Miztèques, les Tzapotèques et les Otomites. Les Olmèques et les Xicalanques, qui habitoient le plateau de Tlascala, se vantoient d'avoir subjugué ou détruit, à leur arrivée, les géans ou *quinametin*, tradition qui se fonde vraisemblablement sur l'aspect des ossemens d'éléphans fossiles trouvés dans ces régions élevées des montagnes d'Anahuac. (*Torq.*, Tom. I, pag. 37 et 364.) Boturini avance que les Olmèques, chassés par les Tlascaltèques, ont peuplé les Antilles et l'Amérique méridionale.

Les Toltèques, sortis de leur patrie, Huehuetlapallan ou Tlalpallan, l'an 544 de notre ère, arrivent à Tollantzinco, dans le pays d'Anahuac, en 648, et à Tula, en 670. Sous le règne du roi toltèque, Ixtlicuechahuac, en 708, l'astrologue Huematzin composa le fameux *livre divin*, le Téo-amoxtli, qui renfermoit l'histoire, la mythologie, le calendrier et les lois de la nation. Ce sont aussi les Toltèques qui paroissent avoir construit la pyramide de Cholula, sur le modèle des pyramides de Téotihuacan. Ces dernières sont les plus anciennes de toutes, et Siguenza les croit l'ouvrage des Olmèques. (*Clav.*, Tom. I, pag. 126 et 129; Tom. IV, pag. 46.)

C'est du temps de la monarchie toltèque, ou dans des siècles antérieurs, que paroît le Budha mexicain, Quetzalcohuatl, homme blanc, barbu et accompagné d'autres étrangers qui portoient des vêtemens noirs en forme de soutanes. Jusqu'au seizième siècle, le peuple employoit de ces habits de Quetzalcohuatl pour se déguiser dans les fêtes. Le nom du saint étoit Cuculca à Yucatan, et Camaxtli à Tlascala. (*Torq.*, Tom. II, pag. 55 et 307.) Son manteau étoit parsemé de croix rouges. Grand-prêtre de Tula, il fonda des congrégations religieuses. « Il ordonna des sacrifices de fleurs et de fruits, et se bouchoit les oreilles lorsqu'on lui parloit de la guerre. » Son compagnon de fortune, Huemac, étoit en possession du pouvoir séculier, tandis que lui-même jouissoit du pouvoir spirituel. Cette forme de gouvernement étoit analogue à celles du Japon et du Cundinamarca (*Torq.*, Tom. II, pag. 237); mais les premiers moines, missionnaires espagnols, ont gravement discuté la question si Quetzalcohuatl étoit Carthaginois ou Irlandois. De Cholula, il envoya des colonies à la Mixteca, à Huaxayacac, Tabasco et Campèche. On suppose que le palais de Mitla a été construit par ordre de cet inconnu. Du temps de l'arrivée des Espagnols, on conservoit à Cholula, comme des reliques précieuses, certaines pierres vertes qui avoient appartenu à Quetzalcohuatl; et le père Toribio de Motilinia vit encore sacrifier en honneur du saint au sommet de la montagne de Matlalcuye, près de Tlascala. Le même religieux assista, à Cholula, à des exercices ordonnés par Quetzalcohuatl, dans lesquels les pénitens se scarifioient la langue, les oreilles et les lèvres. Le grand-prêtre de Tula avoit fait sa première apparition à Panuco : il quitta le Mexique dans le dessein de retourner à Tlalpallan, et c'est dans ce voyage qu'il disparut, non pas au nord, comme on devroit le supposer, mais à l'est, sur les bords du Rio Huasacualco. (*Torq.*, Tom. II, pag. 307-311.) La nation espéra son retour pendant un grand nombre de

siècles. « Lorsque, en arrivant à Ténochtitlan, je passai par Xochimilco, dit le moine Bernard de Sahagun, tout le monde me demanda si je venois de Tlalpallan. Je n'entendois pas alors le sens de cette question, mais je sus plus tard que les Indiens nous prenoient pour les descendans de Quetzalcohuatl. » (*Torq.*, Tom. II, pag. 53.) Il est intéressant sans doute de réunir jusqu'aux plus petites circonstances de la vie de ce personnage mystérieux qui, appartenant à des temps héroïques, est probablement antérieur aux Toltèques.

Peste et destruction des Toltèques en 1051. Ils poussent leurs migrations plus loin au sud. Deux enfans du dernier roi et quelques familles toltèques restent dans le pays d'Anahuac.

Les Chichimèques, sortis de leur patrie Amaquemecan, arrivent au Mexique en 1170.

Migration des Nahuatlaques (Anahuatlaques) en 1178. Cette nation renferma les sept tribus des Sochimilques, des Chalques, des Tépanèques, des Acolhues, des Tlahuiques, des Tlascaltèques ou Téochichimèques et des Aztèques ou Mexicains qui, de même que les Chichimèques, parloient tous la langue toltèque. (*Clav.*, Tom. I, pag. 151; Tom. IV, p. 48.) Ces tribus appeloient leur patrie *Aztlan* ou *Teo-Acolhuacan*, et la disoient voisine d'Amaquemecan. (*Garcia*, *Origen de los Indios*, pag. 182 et 502.) Les Aztèques étoient sortis d'Aztlan, d'après Gama, en 1064; d'après Clavigero, en 1160. Les Mexicains proprement dits se séparèrent des Tlascaltèques et des Chalques, dans les montagnes de Zacatecas. (*Clav.*, Tom. I, pag. 156. *Torq.*, Tom. I, pag. 87. *Gama, Descripcion de dos Piedras*, pag. 21.)

Arrivée des Aztèques à Tlalixco ou Acahualtzinco, en 1087; réforme du calendrier, et première fête du feu nouveau depuis la sortie d'Aztlan, en 1091.

Arrivée des Aztèques à Tula, en 1196; à Tzompanco, en 1216; et à Chapoltepec, en 1245.

« Sous le règne de Nopaltzin, roi des Chichimèques, un Toltèque, appelé Xiuhtlato, seigneur de Quaultepec, enseigne au peuple, vers l'an 1250, la culture du maïs et du coton, et la panification de la farine de maïs. Le peu de familles toltèques qui habitoient les rives du lac de Ténochtitlan avoient entièrement négligé la culture de cette graminée, et le froment américain auroit été perdu pour toujours si Xiuhtlato n'en eût conservé quelques grains depuis sa première jeunesse. » (*Torq.*, Tom. I, pag. 74.)

Union entre les trois nations des Chichimèques, des Acolhues et des Toltèques. Nopaltzin, fils du roi Xolotl, épouse Azcaxochitl, fille d'un prince toltèque; Pochotl, et les trois sœurs de Nopaltzin s'allient aux chefs des Acolhues. Il existe peu de nations dont les annales présentent un si grand nombre de noms de famille et de lieux que les annales hiéroglyphiques d'Anahuac.

Les Mexicains tombent dans l'esclavage des Acolhues, en 1314, mais ils réussissent bientôt à s'y soustraire par leur valeur.

Fondation de Ténochtitlan, en 1325.

Rois mexicains : I. Acamapitzin, 1352-1389; II. Huitzilihuitl, 1389-1410; III. Chimalpopoca, 1410-1422; IV. Itzcoatl, 1423-1436; V. Motezuma-Ilhuicamina ou Motezuma premier, 1436-1464; VI. Axajacatl, 1464-1477; VII. Tizoc, 1477-1480; VIII. Ahuitzotl, 1480-1502; IX. Motezuma-Xocojotzin ou Motézuma second, 1502-1520; X. Cuitlahuatzin, dont le règne ne dura que trois mois; XI. Quauhtemotzin qui régna pendant neuf mois de l'année 1521. (*Clav.*, Tom. IV, pag. 55-61.)

Sous le règne d'Axajacatl mourut Nezahualcojotl, roi d'Acolhuacan ou Tezcuco, également mémorable par la culture de son esprit et par la sagesse de sa législation. Ce roi de Tezcuco avoit composé, en langue aztèque, soixante hymnes en l'honneur de l'Être-Suprême, une élégie sur la destruction de la ville d'Azcapozalco, et une autre sur l'instabilité des grandeurs humaines, prouvée par le sort du tyran Tezozomoc. Le petit-neveu de Nezahualcojotl, baptisé sous le nom de Ferdinand Alba Ixtilxochitl, a traduit une partie de ces vers en espagnol, et le chevalier Boturini posséda l'original de deux

de ses hymnes composés cinquante ans avant la conquête, et écrits du temps de Cortès, en caractères romains, sur du papier de *metl*. J'ai cherché vainement ces hymnes parmi les restes de la collection de Boturini, conservés au palais du vice-roi à Mexico. Il est encore bien digne de remarque que le célèbre botaniste Hernandez a fait usage de beaucoup de dessins de plantes et d'animaux, dont le roi Nezahualcojotl avoit orné son habitation à Tezcuco, et qui avoient été faits par des peintres aztèques.

Arrivée de Cortès à la plage de Chalchicuecan, en 1519.

Prise de la ville de Ténochtitlan, en 1521.

Les comtes de Motezuma et de Tula, résidant en Espagne, descendent d'Ihuitemotzin, petit-fils du roi Motezuma-Xocojotzin qui avoit épousé Doña Francisca de la Cueva. Les maisons illustres de Cano Motezuma, d'Andrade Motezuma et du comte de Miravalle (à Mexico) tirent leur origine de Tecuichpotzin, fille du roi Motezuma-Xocojotzin. Cette princesse, baptisée sous le nom d'Élisabeth, survécut à cinq maris, parmi lesquels on compte les deux derniers rois du Mexique, Cuitlahuitzin et Quauhtemotzin et trois militaires espagnols.

Pag. 235. *Cihuacohuatl.* M. Maier pense que cette figure de la mère des hommes de même que celle indiquée Pl. xiii ont rapport à l'histoire d'Ata-Entsik et de ses deux petits enfans, Juskeka et Tahuitzaron, célèbres parmi les Hurons et les Iroquois. *Mytholog., Taschenb.*, Tom. ii, pag. 241, et Tom. ii, pag. 294. (*Creuxius, hist. Canad. seu Novæ Franciæ*, 1664, *Lib.* 1, pag. 79.)

Pag. 236. *Conformation du front.* La tête de Teocipactli, Pl. xxxvii, n.° 6, ressemble singulièrement à celle qui est représentée Pl. xi. D'après des renseignemens reçus du Mexique, depuis la publication de la première partie de cet ouvrage, cette sculpture remarquable n'a pas été trouvée à Oaxaca, comme je l'ai avancé à tort (pag. 47-51), mais plus au sud, près de Guatimala, l'ancien *Quauhtemallan.* Cette circonstance éloigne encore plus les doutes que l'on pourroit élever sur l'origine d'un monument si étrange. D'ailleurs les anciens habitans de Guatimala étoient un peuple très-cultivé, comme le prouvent les ruines d'une grande ville située dans un endroit que les Espagnols appellent *el Palenque.*

Pag. 255. *Les hiéroglyphes des nombres.* M. Gatterer, dans le Précis de son Histoire universelle, attribue aux Phéniciens et aux Égyptiens l'invention admirable d'exprimer les dixaines par la position des chiffres. Il affirme positivement que, dans les manuscrits égyptiens écrits en caractères cursifs, on reconnoît neuf lettres de l'alphabet, indiquant neuf unités et un dixième signe faisant fonction du zéro des Hindoux et des Tibétains. Le même savant avance que Cécrops et Pythagore ont connu ce système de numération égyptien et qu'il a tiré son origine de l'arithmétique hiéroglyphique linéaire, dans laquelle des traits perpendiculaires ont une valeur de position, tandis que plusieurs rangées de barres horizontales désignent des dixaines et des multiples de dix. (*Gatterer, Weltgeschichte bis Cyrus*, pag. 586). Selon cette hypothèse, la notation propre aux Hindoux auroit été introduite pour la seconde fois en Europe par les Arabes : mais ces assertions ne paroissent pas fondées sur des bases très-solides. (*Kircher, Obel. Pamph.*, pag. 461.) On sait que, chez les Romains, dont le système numérique est infiniment plus imparfait que celui des Grecs, l'unité change de valeur selon qu'elle est placée avant ou après les signes de cinq ou de dix. Une véritable valeur de position se trouve dans la notation dont, au rapport de Pappus, se servoit Apollonius pour les myriades. (Delambre, Arithm. des Grecs dans les *Œuvres d'Archimède*, 1807, pag. 578) : mais aucun des peuples sur lesquels nous avons des notions certaines, ne paroît s'être élevé à cette méthode simple et uniforme qui, depuis une haute antiquité, est suivie par les Hindoux, les Tibétains et les Chinois.

Pag. 257. *Douze Sunas.* Les habitans d'Otahiti divisent l'année, non en douze, mais en treize mois ou lunes auxquelles ils donnent les noms des fils du soleil. (*Missionary Voyage to the Pacific Ocean*, 1799, pag. 341-344.) Cette division par treize est bien extraordinaire sans doute; mais nous savons que des peuples très-avancés dans la civilisation se sont arrêtés long-temps dans leur calendrier aux nombres les moins propres à la division du temps. *Voyez* les belles Recherches de M. Niebuhr, sur l'année romaine et étrusque. (*Rœmische Geschichte*, Tom. I, pag. 91 et 192.)

Pag. 266. *Notice complète des peintures.* Il est assez remarquable qu'un moine franciscain, Torquemada, ait déjà accusé de barbarie l'évêque Zumaraga, trop célèbre par la destruction des peintures historiques des Aztèques. (*Mon. Ind.*, Tom. I, pag. 276.) Un des rédacteurs de la Gazette littéraire de Gottingue (*Année* 1811, p. 1553) rappelle qu'il existe cinq manuscrits mexicains dans la bibliothéque Bodleyenne à Oxford. (*Monthly Mag.*, Tom. II, pag. 337.) Le même savant, en rendant compte de mes recherches sur les monumens des peuples indigènes du Mexique, compare le buste, représenté Pl. I et II, à la tête gravée dans *Tassie, Cat.*, Tom. VII, pag. 248.

TABLE

ALPHABÉTIQUE

DES

AUTEURS ET OUVRAGES

CITÉS DANS CE VOLUME.

C.

D.

E.

P.

Q.

R.

S.

FIN DE LA TABLE DES AUTEURS.

TABLE
ALPHABÉTIQUE
DES MATIÈRES
CONTENUES DANS CE VOLUME.

A.

B.

C.

D.

E.

I.

J.

L.

M.

Q.

R.

S.

T.

Y.

Z.

TABLE
DES MATIÈRES
CONTENUES
DANS CET OUVRAGE.

ERRATA.

Page 2, ligne 32, Milta : *lisez* Mitla.
Page 29, ligne dernière : *supprimez* Tlalchihualtepec.
Page 51, ligne 14, περισῶμα : *lisez* περίζωμα.
Page 177, ligne 7, au lieu de 1460 : *lisez* 1508.
Page 187, ligne 20, au lieu de 3665,25 : *lisez* 365,25.
Page 274, ligne 32, au lieu de 1270 : *lisez* 2470.

FIN.

MONUMENS
DES
PEUPLES
INDEGÈNES
DE
L'AMÉRIQUE

HUMBOLDT

1810

TEXTE